RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE

PAR

ERNEST CHANTRE

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'ASIE OCCIDENTALE
PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
— 1879-1881 —

TOME QUATRIÈME

POPULATIONS ACTUELLES

PARIS
CH. REINWALD, LIBRAIRE
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

LYON
HENRI GEORG, LIBRAIRE
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 65

1887

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE

TOME QUATRIÈME

POPULATIONS ACTUELLES

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINE, RUE GENTIL. 4

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

DANS

LE CAUCASE

PAR

ERNEST CHANTRE

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'ASIE OCCIDENTALE
PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
— 1879-1881 —

TOME QUATRIÈME

POPULATIONS ACTUELLES

PARIS
CH. REINWALD, LIBRAIRE
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

LYON
HENRI GEORG, LIBRAIRE
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 65

1887

PÉRIODE HISTORIQUE

POPULATIONS ACTUELLES

L'ethnologie caucasienne doit compter parmi les problèmes les plus vastes et les plus complexes que puissent aborder l'historien et l'anthropologiste.

Esquissé par Klaproth, Dubois de Montpéreux et quelques autres voyageurs du siècle dernier ou du commencement du nôtre, le tableau des peuples du Caucase reste encore obscur et incomplet sur bien des points, malgré l'activité des philologues et des naturalistes. C'est au nom des données linguistiques qu'ont été classées jusqu'à ce jour les populations de l'ithsme ponto-caspien. Mais cet élément de classification, dont personne ne peut méconnaître l'importance, a un peu perdu de sa valeur depuis que la science a rompu avec les anciens préjugés, et qu'il a été démontré que l'homme devait être étudié par les mêmes procédés que les autres mammifères.

On a compris que pour bien connaître une population, retrouver ses origines, montrer ses affinités avec les peuples voisins, il fallait joindre aux recherches philologiques, non seulement l'étude de ses mœurs, de ses coutumes, de ses croyances

dans le présent et dans le passé, mais encore la connaissance de ses caractères biologiques, c'est-à-dire anatomiques et physiologiques.

Les éléments anthropologiques connus sont encore bien peu nombreux au Caucase, et si l'on songe que la conscription n'existe pas dans la plus grande partie de ce pays, et que la méfiance et la susceptibilité des montagnards rendent les fouilles et les observations très difficiles, on est surpris de se trouver en possession d'un aussi grand nombre de documents que ceux qui existent actuellement.

Depuis dix ans environ, des fouilles ont pu être entreprises sur un certain nombre de points, et l'on a vu dans les volumes précédents que l'ethnogénie de plusieurs populations anciennes de la grande chaîne a pu être éclairée quelque peu par les investigations archéologiques.

Au point de vue des recherches anatomiques, on rencontre des difficultés considérables; les montagnards viennent exceptionnellement mourir dans les hôpitaux, aussi sont-ils rares dans les salles de dissection. On n'a donc rarement l'occasion d'en étudier l'anatomie. Le respect exagéré des sépultures interdit toute espèce de recherches, même dans les cimetières les plus anciens et abandonnés depuis des siècles.

Parfois, pourtant, quand les tombeaux paraissent remonter à une époque assez reculée pour que les habitants ne les considèrent pas comme ayant appartenu à leurs ancêtres, on peut y opérer des fouilles. En dehors de ces circonstances, il est presque impossible dans ce pays, comme du reste dans tout l'Orient, de réunir des collections ostéologiques humaines.

M. le professeur Bogdanow a pourtant réussi à se procurer une série importante de crânes de Tcherkesses[1] et j'ai rapporté moi-même des collections de crânes de Géorgiens, de Tchetchènes et d'Ossèthes.

En ce qui concerne les mensurations sur le vivant, elles n'avaient jamais été entreprises avant moi au Caucase; elles ne présentent pas cependant des difficultés aussi nombreuses et aussi sérieuses que celles que j'ai rencontrées sur d'autres points de l'Asie occidentale, notamment chez les Ansariés, les Kurdes et les Arabes[2]. Depuis mes dernières recherches au Caucase, M. le général von Erckert a fait de

[1] *Compte rendu Congrès et exp. anthrop. de Moscou*, 1879-1880, en russe.

[2] Ernest Chantre, *Rapport sur une mission scientifique dans l'Asie occidentale*, in-8°. Paris, 1882. — *Bull. Soc. d'anthrop. de Lyon*, t. I et II, 1883-1884.

nombreuses observations qui viennent, non seulement compléter, mais encore confirmer celles qu'il m'a été permis de faire avant lui sur les mêmes peuples.

Ces deux séries de mensurations anthropométriques, quoique fort importantes à tous égards, ne présentent encore qu'un ensemble peu considérable, si l'on tient compte du chiffre énorme de la population du Caucase et de la diversité des types que l'on y trouve.

Les observations de M. von Erckert, plus nombreuses que les miennes, portent sur cent soixante-seize sujets appartenant aux dix familles caucasiennes les plus intéressantes[1]. Malheureusement ce savant observateur a pris ses mesures, au nombre de dix-neuf, d'après des instructions autres que celles de Broca qui sont pourtant les plus répandues et adoptées, du reste, en Russie, de sorte qu'une partie des mesures de M. von Erckert sont peu comparables avec celles que j'ai relevées. C'est là, comme on l'a fait remarquer déjà, le résultat déplorable de la non-unification des systèmes de mensurations anthropologiques qui condamne à la non-utilisation la moitié des mesures et des observations laborieusement recueillies. Plus on a de peine à ramasser ces matériaux, plus on doit regretter la discordance dans les méthodes qui ne permet que très difficilement d'arriver à des conclusions scientifiques.

Malgré cela, j'ai cru devoir reproduire celles des mesures de M. von Erckert correspondant aux miennes que j'ai réduites au nombre de onze. J'ai remplacé par des observations morphologiques et ethnographiques plus détaillées, et par l'emploi multiplié et méthodique de la photographie, une partie de ces mesures que la pratique a montrées ne pas être indispensables, et qui se compliquent d'opérations toujours trop longues pour des peuples difficilement abordables.

Quoi qu'il en soit, la voie est ouverte aux observations anthropométriques au Caucase, et si un certain nombre d'entre elles (celles, du moins, que j'ai relevées) laissent encore beaucoup à désirer, elles auront dans tous les cas le mérite d'être acccompagnées de renseignements qui permettront à ceux qui viendront après moi de les contrôler.

On pourra donc désormais joindre aux observations que fournit, à priori, l'examen des caractères physiques d'une population, des faits positifs pouvant servir à la

[1] *Bulletin de la Section caucasienne de la Société russe de géographie*, t. VII et VIII, 1882-1883, en russe.

caractériser au moins autant que la comparaison des éléments linguistiques et ethnographiques.

On ne doit pas perdre de vue pourtant que c'est grâce aux savantes observations ethnographiques de MM. Komaroff, Radde et Seidlitz et de quelques autres explorateurs moins connus, que l'on possède des renseignements sérieux sur certaines populations du Caucase restées, jusqu'à ces derniers temps, inconnues même des voyageurs les plus intrépides.

Le splendide musée fondé, depuis quelques années, à Tiflis doit enfin compter parmi les éléments d'étude les plus importants qui peuvent contribuer à faire connaître le Caucase et ses habitants. La partie ethnographique, notamment, créée en dernier lieu par son éminent directeur, le Dr Radde, est un modèle du genre et présente un intérêt considérable.

En réunissant les diverses données anthropologiques qui ont été recueillies sur chacune des races de cette région, peut-être sera-t-il possible d'en présenter actuellement un tableau plus complet et plus exact que ceux qui ont été dressés jusqu'à ce jour.

Grâce aussi à l'unité de la méthode d'observation scientifique qui tend à prévaloir, on doit arriver à diviser les nombreuses familles caucasiennes suivant leurs affinités. Aucun autre pays du globe ne présente, à surface égale, une aussi grande variété de peuples. On y rencontre, en effet, établis depuis une haute antiquité des représentants des trois grandes familles humaines que l'on désigne sous les noms conventionnels (plus encore au Caucase que partout ailleurs) d'aryenne, de sémite, et de mongole, auxquelles ont dû être rattachées un nombre plus ou moins considérable de peuplades.

Antérieurement aux beaux travaux de MM. Zagoursky, Miller, Uslar, Zagarelli, Brosset et de quelques autres linguistes auxquels on doit les documents les plus précis sur les langues du Caucase, et qui ont permis d'établir des distinctions entre un grand nombre de peuples, on doit citer les tentatives de Klaproth[1].

Suivant ce savant voyageur, les populations des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne doivent être divisées en six grandes classes d'après les langues qu'elles parlent et d'après d'autres signes caractéristiques ; ce sont :

[1] *Tableau historique du Caucase*, p. 55. Leipzig, 1827.

1° Les Lesghiens ou Caucasiens orientaux ;

2° Les Mitsdjeghi ou Kistes;

3° Les Ossèthes ou Irons;

4° Les peuplades abazo-tcherkesses ou Caucasiens occidentaux;

5° Les peuples d'origine géorgienne ;

6° Les tribus turques qui sont venues s'établir dans les montagnes et dans les plaines situées à leur pied.

Cette subdivision en six grandes classes qui ne comprennent pas moins de quatre-vingt-quatre groupes différents d'après Klaproth, est restée exacte dans les grandes lignes, notamment sa division en Caucasiens orientaux et Caucasiens occidentaux.

Une classification plus récente, appuyée sur les mêmes bases que la précédente, est celle que M. von Seidlitz a adoptée dans sa belle carte ethnologique; elle comprend huit groupes principaux représentant les peuples qui habitent actuellement le Caucase ; ce sont :

1° Les Karthevéliens; 2° les Tcherkesses; 3° les Lesghiens; 4° les Indo-Européens; 5° les Iraniens; 6° les Sémites; 7° les Mongols; 8° les Tziganes.

Ces huit groupes se subdivisent en quarante-cinq familles différentes.

Cette classification, essentiellement administrative, ne répond pas suffisamment aux exigences scientifiques actuelles, et bien que persuadé de l'incertitude et de l'insuffisance de toute classification, j'ai dû cependant en adopter une afin de présenter dans un groupement rationnel l'étude des peuples caucasiens. Pour atteindre ce but, je me suis arrêté au principe de la division des races méditerranéennes en quatre groupes, suivant en cela l'exemple de MM. Frédéric Müller [1], Uslar [2] et Smirnow [3].

Sans discuter pour le moment la question de l'équivalence de ces divisions, j'adopte un groupe caucasien qui doit avoir la même valeur que ceux qui portent les noms d'aryen, de sémite et de mongol ou ouralo-altaïque. Je réunis ainsi toute une série de peuples d'origines diverses et peu connues, et qui ne peuvent être placés ni dans

[1] *Allgemeine Ethnographie*, p. 440.

[2] *Mémoires de la Société de géographie du Caucase*, t. VIII, p. 38.

[3] *Aperçu sur l'ethnographie du Caucase* (*Revue d'anthropologie*, t. V, p. 237).

l'un ni dans l'autre de ces derniers groupes. Les Caucasiens comprennent donc les populations qui habitent plus spécialement la grande chaîne du Caucase, et qui, sans origine certaine, ont des affinités plus ou moins grandes avec les autres peuples.

Les représentants des trois groupes *aryen*, *sémite* et *ouralo-altaïque* porteront le nom de *sporadiques*, car bien que chacun d'eux ait des origines à peu près définies, ils passent pour étrangers aux yeux des Caucasiens proprement dits dont ils diffèrent généralement. En effet, des dissemblances notables les séparent de ces derniers, non seulement au point de vue morphologique, mais encore au point de vue linguistique et ethnographique. Ces trois groupes, comme celui des Caucasiens, se subdivisent en un très grand nombre de familles dont l'énumération sera donnée dans le cours de la description de chacun d'eux.

PEUPLES CAUCASIENS

Groupe Karthevélien	Grousiens ou Géorgiens. — Khevsoures. — Pchaves. — Touches. — Imères. Mingréliens. — Svanes. — Gouriens. — Lazes.
Groupe Tcherkesse	Adighés. — Abkhases. — Abazes. — Chapsoughs. — Natoukaïs. — Kabardiens, etc.
Groupe Ossèthe	Tagaoures. — Digoriens. — Kourtatines. — Alaghirs.
Groupe Tchetchène	Tchetchènes. — Ingouches. — Galgaïs. — Kistes. — Karaboulaks.
Groupe Lesghien	Kurins. — Agoules. — Routouls. — Tabassarans. — Artschins. — Kazikoumouks. Darguiens. — Koubatschines. — Didos. — Avars. — Andis, etc.

PEUPLES SPORADIQUES AU CAUCASE

OURALO-ALTAIQUES OU TOURANIENS

Tatars. — Nogaïs. — Koumiks. — Karatchaïs. — Kalmouks. — Kirghiz. Turkomans, etc.

SÉMITES

Chaldéo-Assyriens. — Juifs. — Arabes.

ARYENS OU INDO-EUROPÉENS

GROUPE IRANIEN	Persans Hadjemis. — Tates. - Taliches. — Kurdes. — Arméniens.
GROUPE EUROPÉEN	Russes. - Polonais. — Allemands. — Grecs. — Tchèques. — Moldaves, etc.

Outre les diverses races dépendant des Aryens, des Sémites et des Touraniens que l'on rencontre dans la région ponto-caspienne et dont l'immigration s'est effectuée sous des influences multiples et à des époques différentes, on doit citer, sinon la présence en Colchide de quelques familles nègres, du moins les traces de leur mélange avec quelques tribus, puis l'existence d'un certain nombre de nomades ou demi-nomades, tels que les Tziganes, etc.

Je n'étudierai pas ici d'une façon détaillée tous les peuples sporadiques au Caucase, malgré l'influence considérable que certains d'entre eux ont dû exercer sur la formation des races caucasiennes actuelles.

La plupart n'ont été encore que rarement observés au point de vue anthropométrique et craniologique. Bien que j'aie recueilli un grand nombre de renseignements chez ces peuples, notamment chez les Kurdes, les Arméniens et les Tatars, je ne les ai pas trouvés suffisants pour concourir, dès à présent, à éclairer l'ethnogénie des peuples caucasiens. Je me propose d'en faire l'objet d'un ouvrage spécial, car j'ai le ferme espoir de retourner dans un avenir prochain en Arménie et de reprendre mes recherches sur les populations de cette vaste et intéressante contrée.

PEUPLES CAUCASIENS

Avant d'entreprendre la description des peuples que nous avons désignés sous le nom de *Caucasiens*, il importe de dire quelques mots sur cette dénomination, qui a été donnée à tout un groupe du genre humain tandis que nous ne l'appliquerons qu'à une partie, même restreinte, des peuples habitant actuellement le Caucase.

Déjà en 1827 Klaproth protestait contre cette expression de *race caucasienne* « par laquelle, disait-il, beaucoup de géographes et d'historiens désignent la portion du genre humain dont les traits caractéristiques sont les mêmes que ceux de la plupart des nations européennes [1] ».

C'est donc au nom d'un certain nombre de ressemblances morphologiques plus ou moins apparentes, et surtout au nom de traditions fort anciennes, dit-on, que l'on a réuni dans cette classe caucasienne des peuples aussi divers d'origine que de caractère. On peut se demander comment l'on a pu admettre, si longtemps, que toute cette masse de peuples européens dont on voulait bien, toutefois, extraire les Lapons et les Finnois, toutes les peuplades du Caucase, les Sémites, les Indo-Iraniens ainsi que les habitants des côtes septentrionales de l'Afrique, à l'exception des Coptes, soient descendus du Caucase et aient pu mériter le nom de caucasiques.

[1] *Tableau historique*, *loc. cit.*, p. 53.

On verra dans la suite que les populations auxquelles on doit conserver le nom de *caucasiennes* diffèrent déjà beaucoup entre elles, et que les dissemblances qui les séparent en un certain nombre de sous-groupes sont presque aussi considérables que celles qui doivent les faire classer en dehors des Sémites, des Mongols et des Européens.

Sans critiquer les raisons qui ont porté les anciens naturalistes à ranger dans un même groupe des races aussi hétérogènes, on peut affirmer qu'elles n'étaient pas suffisantes, non seulement parce que de leur temps les recherches anthropologiques n'avaient pas encore revêtu le caractère scientifique qu'elles présentent actuellement, mais encore parce que la mythologie, les légendes et l'histoire sont absolument muettes au sujet de ces émigrations parties du Caucase, et auxquelles serait dû le peuplement des divers pays où l'on veut trouver leurs descendants.

Les récits historiques démontrent, au contraire, l'origine étrangère de la plupart des peuples du Caucase. Les Géorgiens mêmes paraissent avoir eu pour berceau le pays situé au sud des vallées méridionales qu'ils occupent de nos jours. Au reste, ainsi que le fait remarquer Klaproth, « la nature des monts caucasiens dont la direction constante est en ligne droite ne permet nullement de supposer qu'ils puissent avoir été la patrie d'un grand peuple qui, après s'être accru, se soit expatrié pour porter ailleurs l'excédent de sa population.

« La nature de cette chaîne empêche qu'elle ne forme dans un sens parallèle à sa largeur de ces vallées fertiles et riantes qui en offrant d'excellents pâturages aux troupeaux et de vastes champs propres à l'agriculture contribuent à faire naître l'aisance chez ces montagnards et par conséquent un bien-être favorable à l'accroissement excessif de la population. »

Tout, au contraire, tend à prouver que les peuples qui habitent actuellement le Caucase doivent être considérés comme les faibles débris de peuples préhistoriques ayant appartenu à une même race et qui sembleraient avoir disparu partout ailleurs qu'au Caucase. Ce pays n'a jamais été le lieu de passage d'un peuple en migration, mais suivant M. Uslar, le refuge de populations opprimées dans les plaines voisines. Cette composition de la population du Caucase remonte à plusieurs milliers d'années, et ce n'est que tout récemment que ces peuples ont commencé à se déplacer.

En ce qui concerne la diversité si grande que l'on observe actuellement chez les Caucasiens, elle doit être attribuée aux croisements qui ont dû s'opérer, à diverses

époques, entre les premiers occupants et des émigrés nouveaux venus appartenant aux trois autres groupes humains (sémite, indo-européen et mongol) qui ont encore des représentants nombreux sur divers points de la chaîne.

Dans quelles proportions ces mélanges se sont-ils effectués pour former ces familles si nombreuses et si différentes de type et de langage, c'est là une question fort délicate et qu'il n'est pas facile d'éclaircir. Ce qu'il y a de positif, c'est que, confinés dans d'étroites vallées et séparés souvent par de hautes montagnes, un certain nombre de ces peuples, quoique apparentés, au moins par le langage et à d'autres égards encore, ont gardé une certaine individualité qui permet de les subdiviser en groupes différents, et ceux-ci en un certain nombre de sous-groupes.

Ainsi qu'on le verra par la suite, si la linguistique ne réunit pas en une seule famille bien homogène tous les Caucasiens, du moins un certain nombre de caractères sont-ils communs à l'ensemble des habitants de ces splendides régions.

La beauté physique, l'énergie morale, ainsi que les habitudes chevaleresques si remarquables chez ces peuples généreux et fiers, ont été bien souvent décrites. C'est que la régularité et l'expression des traits ainsi que l'élégance martiale de toutes ces populations ont de tous temps frappé les voyageurs.

Malheureusement une partie de ces peuplades, et celles-là même qui présentent le type le plus parfait, tendent à disparaître ; et bientôt la plupart d'entre elles n'appartiendront plus qu'à l'histoire. La conquête russe et l'amour de la liberté ont fait émigrer en pays musulman plusieurs centaines de mille de Tchetchènes et de Tcherkesses ; le moment n'est pas loin où l'on n'en verra plus dans leurs belles montagnes.

La plupart des peuples caucasiens montrent cette constance remarquable de certaines nations à conserver leurs anciennes coutumes. Ce qu'ils faisaient bien des siècles avant notre ère se fait encore de nos jours.

Plus on pénètre chez ces peuplades reléguées au fond des vallées sauvages où la civilisation moderne ne s'est pas encore imposée, plus on y retrouve les vieux usages, les antiques coutumes de la vie patriarcale. Les plus fidèles à ces mœurs primitives sont assurément les Tcherkesses qu'il faut se hâter d'étudier.

KARTHEVÉLIENS

ETHNOGÉNIE ET ETHNOGRAPHIE

Les Karthevéliens ou Géorgiens habitent les magnifiques bassins de l'Ingour, du Rion, du Tchorokh comprenant la Mingrélie, l'Imérie, la Svanie et la Lazie d'une part; le bassin de la Koura comprenant la Géorgie et une partie de l'Arménie d'autre part. Leur population actuelle s'élève à plus d'un million.

Les faits manquent pour tracer l'histoire de la Géorgie dans l'antiquité; toutefois la chronique du roi Vakhtang, imitée du livre chaldéen de Moïse de Khorène, s'accorde avec ce dernier, pour donner un même père, Thargamos, de la famille de Japhet, aux Arméniens, Géorgiens, Lesghiens, Mingréliens et à tous les Caucasiens. Thargamos partagea la contrée entre ses huit fils dont le plus vaillant fut Hhaos. Au XIVe siècle, dit la légende, Hhaos s'étant révolté contre le conquérant assyrien Nemrod ou Bélus, celui-ci marcha contre lui et reçut la mort de la main même de Hhaos.

Ce qui est singulier, c'est que les Grecs placent vers cette même époque de Bélus et de Sémiramis (fin du XIVe siècle) les expéditions de Phryxus et des Argonautes, attirés par le renom du fameux roi Æétès, qui pourrait bien être le Hhaos ou

Haïg de la légende géorgienne et arménienne. Les Grecs donnent à cet Æétès une origine théogonique qui a beaucoup de rapport avec celle des Chaldéens, des Arméniens et des Géorgiens. Ces derniers font venir Hhaos de Babylone, la ville du Soleil; les Grecs lui donnent pour père et pour mère le Soleil et la nymphe Persès, fille du Soleil, et pour sœur la célèbre Circé.

Dubois de Montpéreux a traité avec détails l'histoire des Géorgiens [1], nous nous bornerons ici à en rappeler brièvement les grandes lignes.

Le premier roi de Géorgie connu est Karthlos, frère de Hhaos et fondateur de la dynastie géorgienne. Il donna son nom à son peuple qui l'a conservé jusqu'à nos jours. Il construisit Armasi en face du confluent de la Koura et de l'Aragva, où s'éleva plus tard Mtzkhet dont il fit sa résidence, et auquel il donna le nom de Kartli, conservé jusqu'à l'érection de l'idole d'Ormuzd ou Armasi.

Le culte des Karthles consistait à adorer le soleil, la lune et les planètes, et leur plus grand serment était par le tombeau de Karthlos. Son héritage, suivant la coutume, fut partagé entre ses frères.

Des morcellements successifs amenèrent le système féodal, et le pays se trouva partagé entre une infinité de princes. Cet état de choses se maintint pendant de longs siècles au milieu des querelles intestines suscitées par l'esprit de révolte qu'a toujours engendré la féodalité. Enfin, au VIIe siècle avant Jésus-Christ, l'invasion des Scythes qui révolutionna l'Asie vint aussi modifier la situation des Géorgiens. Cet événement est des plus importants dans l'histoire des peuples caucasiens.

Le VIIe siècle est marqué dans l'histoire de l'Orient, et tout spécialement dans l'histoire du Caucase, par une série de faits des plus considérables. C'est à vrai dire l'ère historique de cette dernière contrée et l'ère de sa géographie positive. Ce fut à cette époque, en effet, que les Grecs vinrent s'établir sur les côtes de la mer Noire, et y fondèrent la ville de Tanaïs à l'embouchure du Don, celles de Phanagorie et d'Hermonassa sur le Bosphore cimmérien et Diouscourias en Abkhasie, qui devinrent de florissantes colonies. C'est à cette époque que les Grecs commencèrent à entretenir des relations avec les gens du Caucase qu'ils avaient très mal connus jusque-là. Eschyle écrivait alors son *Prométhée enchaîné* et mentionnait pour la

[1] DUBOIS DE MONTPÉREUX, *Voyage autour du Caucase*, in-8, t. II. Paris, 1839.

première fois le Caucase en y plaçant le mythe antique qui n'avait pas eu encore de théâtre. Enfin le poème orphique des Argonautes prenait place dans le domaine de la poésie nationale.

Ce fut au VIIe siècle que les Scythes et les Kimmériens firent retentir l'Orient de leurs exploits. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de ces peuples, et nous avons vu que, malgré tout ce qui en a été dit, on ne sait pas encore au juste ce qu'ils étaient.

Il y a pourtant lieu de tenir compte de certains documents tels que la chronique géorgienne qui nous dit que les Khazares ou Scythes habitants des pays situés au nord du Caucase, firent deux mille trois cent deux ans après la création du monde une irruption en Géorgie et en Arménie, pillant et détruisant tout sur leur passage, et emmenant avec eux les populations de provinces entières. Leur multitude était innombrable; ils connaissaient, outre le passage de Derbent, la porte de l'Aragva ou Darial, et leurs troupes nombreuses ne cessaient de fondre par ces deux grandes routes du Caucase sur les Thargamosiens qui leur payèrent enfin tribut. Un fait également important à signaler, c'est que Diodore de Sicile et la chronique géorgienne sont d'accord pour dire qu'une colonie de Mèdes fut emmenée par les Scythes en Sarmatie. Ce serait à ce moment qu'aurait eu lieu la fondation de la colonie dont descendent les Ossèthes; cette origine est encore à démontrer; nous aurons plus loin à revenir longuement sur ce peuple important.

Le règne de Cyrus fut marqué par de nombreuses colonisations d'étrangers. Vingt-huit familles touraniennes s'établirent en Géorgie, d'après la chronique, et principalement à Mtzkhet.

Parmi ces vingt-huit familles touraniennes ou chinoises, se trouvait celle des Orpélians qui devinrent si célèbres par la suite, et qui existent encore aujourd'hui en Géorgie, où on leur donne les surnoms de Djenatsi (Chinois) et de Djenpa-Kourian (descendants du Pakour ou souverain de la Chine [1]).

A cette époque aussi se place l'arrivée des Juifs chassés de la Judée par Nabuchodonosor, et qui vinrent demander asile aux Caucasiens. On leur assigna un territoire le long de l'Aragva et on l'appela *Kherkh* à cause de l'impôt *(karkhifsa)* pré-

[1] DUBOIS DE MONTPÉREUX, *loc. cit.* t. II, p. 29.

levé sur eux. C'est à partir de cette époque que la nation géorgienne, qui s'était conservée pure de tout mélange, perdit son individualité propre en se mêlant et en recevant dans son sein des Grecs, des Scythes ou Khazares, des Juifs et des Touraniens. Quand à Alexandre il ne fit que passer, laissant un gouverneur macédonien, Ason, en Géorgie avec une garde de deux cents vaillants Grecs.

Ason, fit raser presque toutes les murailles et les châteaux de la contrée, puis les reconstruisit. Il ajouta à la Géorgie l'Egrissi, qui comprenait la Colchide et l'Abkhasie, et se rendit tributaires les *Osses*, les *Lekhi* et les *Scythes Khazares*. Ason fut un tyran et massacra tout ce qui lui portait ombrage. Mais bientôt apparut un jeune héros, Pharnavaz, descendant des rois de Géorgie par son père et de la famille persane par sa mère. C'est lui qui commence la seconde dynastie des rois de Géorgie, celle des Méphé. Il marcha à deux reprises à la tête d'une nombreuse armée contre Ason, et l'ayant tué, resta seul maître de toute la Géorgie (247 avant Jésus-Christ). Le règne de ce prince, contemporain d'Antiochus le Grand, fut une période de splendeur et de prospérité pour le pays.

Le trône fut alors successivement occupé par Sourmag, fils de Pharnavaz (215 av. J.-C., chr. géorg.), puis par Mirvan, gendre de ce dernier (140 av. J.-C., chr. géorg.). Enfin un membre de la famille des Arsacides régnait, lorsqu'une nouvelle révolution vint encore changer la face de l'Asie occidentale : l'apparition des Romains au Caucase. Dans leur ambition sans bornes ils rêvaient de réunir l'Asie occidentale à leurs États. Arrêtés par l'implacable Mithridate, ils envoyèrent tour à tour contre lui Sylla, Lucullus et Pompée. L'infortuné roi du Bosphore, malgré sa courageuse défense, fut vaincu et repoussé par ses propres parents.

Après la défaite de Mithridate (65 av. J.-C.), l'histoire de la Colchide ou Lazique se détache de celle de la Géorgie pour suivre la fortune des Romains.

Voici ce que Strabon mentionne dans sa géographie de la Géorgie à cette époque : « L'Ibérie, dit-il, est habitée par quatre castes distinctes d'habitants. Celle dont on tire les rois, dont l'un a, par droit d'héritage et par son âge, la première place, tandis que l'autre rend la justice et commande l'armée.

« Les prêtres formaient la seconde classe, les agriculteurs la troisième; la quatrième était formée par la classe inférieure qui servait les rois et qui vaquait à tous

les offices de la vie commune. Cette classe était divisée par familles, chez lesquelles tout était en commun, et dont le plus âgé commandait et dirigeait les affaires. » La Géorgie et l'Albanie étaient florissantes. Ces pays étaient couverts de villes et d'habitants; on trouvait chez eux des maisons construites avec art, des forums et d'autres édifices publics; la tuile était d'un usage commun. Comme aujourd'hui les habitants de la plaine se livrant à l'agriculture, habillés à la mode des Arméniens et des Mèdes, étaient plus pacifiques que les montagnards; ceux-ci plus nombreux vivaient à la mode des Scythes et des Sarmates dont ils étaient parents et voisins, et quittaient sans peine leurs champs dès que le tumulte des armes se faisait entendre. En l'an 35 de Jésus-Christ, un certain Mithridate régnait en Arménie où il fut plusieurs fois dépossédé puis rétabli par les Parthes. Il fut assassiné en 51, au moment où le général Corbulon venait y rétablir l'autorité romaine. L'Arménie et la Géorgie furent un moment désolées par des guerres intestines soulevées par les Parthes. Mais la guerre terminée en 122, les princes arsacides se succédèrent sur le trône de Géorgie jusqu'à l'avènement des Sassanides (242 environ) avec Mirian. Le règne de ce prince se passa à repousser les Khazares qui tantôt traversaient la chaîne du Caucase, tantôt la tournaient en passant par Derbent, où Mirian, aidé des Géorgiens, allait leur opposer une vigoureuse défense.

Pendant ce temps l'Arménie avait pour roi Tiridate II, surnommé le Grand, fils de Khosroès Ier, et qui régna de 259 à 314. Il fut placé sur le trône d'Arménie presque sans coup férir par une armée romaine. Le règne de ces deux princes, Mirian et Tiridate, est remarquable par la conversion au christianisme des Géorgiens et des Arméniens. Mirian fit bâtir une église à Mtzkhet et demanda à Constantin des prêtres capables d'instruire les Géorgiens. Celui-ci envoya Eusthatices d'Antioche. Les rois sassanides se succédèrent sur le trône, jusqu'en 557. Mais l'établissement des Romains au Caucase n'avait pas manqué d'exciter la jalousie des Perses. Les rois persans ambitionnaient, eux aussi, la possession de l'Arménie et menaçaient d'envahir le Caucase oriental, d'où naquit une rivalité entre les empereurs byzantins et les rois de Perse. De 551 à 554, la Colchide fut le théâtre de la lutte entre Justinien Ier et Khosroès qui avait soumis le Caucase oriental et voulait faire valoir ses prétentions sur la Géorgie. La guerre se termina en 562 par

un traité signé entre Khosroès et Justinien, par lequel traité la Colchide restait à ce dernier, moins la Svanie qui, de tous temps, avait dépendu de l'empire romain; elle devint libre sous la suzeraineté des Perses.

La Géorgie retomba alors sous la dépendance de l'empire grec qui était toujours en guerre avec les Perses au sujet de l'Arménie : aussi Héraclius signa-t-il en 614, près de Tiflis, un traité avec le roi des Khazares, peuple alors très puissant au nord du Caucase, par lequel il s'assura leur appui. Leur roi s'engageait, dans ce traité, à fournir quarante mille hommes de troupes auxilliaires contre les Persans.

L'Asie occidentale subissait en ce moment le choc qu'avait produit la fondation et la propagation de la religion de Mahomet, et le contre-coup s'en fit sentir jusque dans les vallées du Caucase. Mahomet n'avait pu entreprendre l'expédition projetée par lui chez les peuples de cette chaîne, mais en 661 Rabiat-ul-Bahly marcha vers ces contrées à la tête de quarante mille hommes dans le but de s'y établir et de convertir les habitants à la religion du Prophète. Il y fut battu par les forces des Grecs et des Khazares, et perdit presque toute son armée [1].

Cet échec, loin de ralentir l'ardeur des musulmans ne fit que l'exciter, et une seconde expédition fut dirigée contre les peuples du Caucase; elle fut couronnée, cette fois, d'un plein succès : les Arabes s'emparèrent de Derbent, du Chirvan, d'une grande partie du Daghestan, et pénétrèrent en Géorgie, où ils établirent une garnison dans la forteresse de Darial. Mais, chassés bientôt de Derbent et refoulés en Arménie, ils eurent des guerres sanglantes à soutenir contre les peuples habitant le nord du Caucase tels que les Khazares, les Alains et les autres montagnards de la chaîne. La guerre se termina en 732.

L'année suivante, les Arabes, sous la conduite d'Abou-Moslem, firent au pas de course la conquête du Daghestan, imposèrent aux habitants la religion de Mahomet, envoyèrent quelques colonies dans le pays conquis, colonies qui finirent par se confondre avec les habitants de cette région. Quelques familles d'origine arabe ainsi que la présence d'un nombre considérable de mots arabes dans les idiomes lesghiens, attestent, aujourd'hui encore, l'existence de ces colonies.

[1] Klaproth, *loc. cit.*, p. 14.

« Depuis ce temps, tout le Caucase oriental et une partie de la Géorgie furent des provinces du Khalifat, gouvernées par leurs propres princes qui reconnaissaient la suprématie des Arabes. Il paraît cependant que la Géorgie fut plus indépendante que le Daghestan et le Chirvan ; les Arabes la nommèrent alors pays des Abkhases et ses habitants, comme ceux de la Khazarie (Akhaltsikhé et Imirethi), envoyèrent un tribut annuel au gouverneur arabe de Tiflis jusqu'au règne du khalife Motovakkel (861 de J.-C.)[1]. »

Les Turcs Seldjoukides s'étant emparés de la Perse y fondèrent une dynastie puissante qui subjugua tout le pays depuis la Syrie jusqu'à Kachgar dans l'Asie centrale.

Les rois de Géorgie furent forcés de se déclarer ses vassaux et ne purent empêcher néanmoins les fréquentes incursions des Turcs jusqu'au moment où des hordes turcomanes vinrent de la Perse en Géorgie et dans les pays voisins du Caucase, et s'y établirent avec leurs troupeaux au XIe siècle.

David Ier et David II entreprirent de repousser les Turcs. Alliés avec les Khazares, ils dirigèrent contre eux une campagne qui fut couronnée de succès.

La Géorgie entra alors dans une période de prospérité et de progrès, exerça une suprématie complète sur tout l'isthme caucasien et soutint son indépendance avec éclat contre les différents princes turcs qui régnaient en Perse, en Syrie et en Asie Mineure. Mais la période de progrès et de paix fut de courte durée. Elle atteignit son apogée sous Tamara ou Thamar, la grande reine dont le nom seul illumine toute cette période de bonheur pour les Géorgiens. Outre qu'elle administra habilement les affaires de l'État, elle sut donner un grand essort aux arts, aux lettres et aux sciences. Ce fut l'âge d'or de la Géorgie que le règne de cette reine Tamara, d'une merveilleuse beauté, dit-on, et que ses sujets appellaient le plus grand roi de la Géorgie. Mais cette lueur brillante qui éclaira un moment la nation grousienne et qui faisait espérer sa complète civilisation, s'éteignit avec elle, et la nuit profonde se fit de nouveau avec l'arrivée du terrible Gengis-Khan et de ses Mongols ; ils s'emparèrent de la Géorgie et du Caucase oriental qu'ils ravagèrent de fond en comble, et depuis cette époque ces pays restèrent des provinces de l'empire mongol en Perse (XIIe et XIIIe siècles). C'est l'époque de la décadence de l'empire de Byzance, et celle où les

[1] KLAPROTH, *loc. cit. Tableau du Caucase*, p. 12.

Génois, les Vénitiens et les Grecs vinrent fonder leurs colonies sur les côtes septentrionnales de la mer Noire. Trébizonde, Diouscourias, Koutaïs, deviennent alors les entrepôts des marchandises venant de l'Inde et de la Perse. Mais les invasions et les guerres de Timour au XIVe siècle furent encore plus désastreuses que celles des Mongols. Toutefois, au commencement du XVe siècle, les mahométans se virent définitivement chassés de Géorgie où la religion chrétienne fut rétablie.

Les Turcomans qui, vers la même époque, s'étaient emparés de la Mésopotamie, de l'Arménie et de la Perse occidentale, pesaient sur les pays caucasiens; ils forcèrent les rois de Kakhétie de se reconnaître leurs vassaux. La Géorgie, sous les Sophis de Perse, fut comptée parmi les huit *vakil* ou *vicaires* du schah de Perse. Alors le Chirvan, le Daghestan et presque tout le Caucase oriental reconnurent la souveraineté persane tandis que l'influence des Turcs ottomans se répandit sur l'Imérie et la partie occidentale des montagnes. Ces deux puissances y laissèrent gouverner, sous leur protection, les princes indigènes, dont la plupart, à l'exception des rois d'Imérie, embrassèrent la religion musulmane. Depuis cette époque, tous les pays caucasiens furent le théâtre des luttes incessantes entre les Persans et les Turcs dont l'inimitié, produite par le schisme qui divise les Chiites et les Sunnites alla toujours en augmentant.

A partir du XVIe siècle les Caucasiens entretiennent des relations plus étroites avec les Russes dont ils recherchent l'appui contre les envahisseurs turcs et persans. Les Tcherkesses avaient juré fidélité à la Russie et vers le XVIIe siècle le roi d'Imérie se reconnut également vassal du czar. Ces négociations ne faisaient qu'exciter la colère des Turcs et des Persans et n'étaient reçues que très froidement par les Russes. Ce n'est qu'en 1724 que Pierre le Grand vint dans les provinces persanes, à la tête d'une armée de cent mille hommes, et signa avec le schah de Perse un traité qui donnait à la Russie les provinces du Daghestan, du Chirvan, du Mazanderan et d'Astrabad.

La conquête commencée par Pierre le Grand se continua sous Catherine et ses successeurs.

En 1795 eut lieu une dernière et terrible invasion dirigée par Aga-Mohammed-Khan qui s'était fait roi de Perse en 1784. Tiflis fut complètement dévasté, mais à

ce moment parut la Russie qui y établit définitivement sa domination et mit une fin à toutes les rivalités.

Voici ce que rapporte Klaproth, l'un des premiers explorateurs du Caucase et l'un des plus autorisés, au sujet des Géorgiens : « Les Géorgiens s'appellent eux-mêmes *K'arthouli*, et diffèrent, pour l'extérieur et par leur idiome de tous les autres peuples de l'isthme caucasien; ils occupent actuellement une grande partie de ce pays, celle qui s'étend depuis les rives de l'Alazanie jusqu'à la mer Noire. Au nord ils ont le Caucase; au sud ils sont séparés en partie par le Koubarki et par les montagnes de Karabagh, de Pambaki et de Tchildir, de peuples qui parlent des langues différentes, et qui, par conséquent, ne sont pas de la même origine qu'eux.

« La nation géorgienne se partage en quatre branches principales qui diffèrent entre elles tant par les dialectes qu'elles parlent, que par leur état moral et politique. La branche principale qui, en même temps, est la plus civilisée, est celle des Géorgiens proprement dits; elle s'étend sur le K'artli, le Kakhéti, et l'Iméréthi jusqu'aux bords du Tskénis-tskali qui se jette dans le Phase. Les Pshavi et les Goudamaqari qui occupent quelques vallées étroites du Caucase, à l'est de l'Aragvi supérieur, appartiennent à cette même branche quoiqu'ils parlent l'ancien dialecte géorgien qui diffère considérablement de celui qui est en usage aujourd'hui. Les habitants de la Mingrélie, de l'Odéchi et de Ghouria forment la seconde branche de la nation géorgienne; leur idiome est moins pur que celui de la première. La troisième ne contient que les Souanes; leur langue est encore plus dissemblable et mêlée d'un grand nombre de mots caucasiens qui la rendent même inintelligible aux Mingréliens, Les Souanes habitent les hautes montagnes du Caucase à l'ouest de l'Elbrous et au nord de l'Iméréthi, jusqu'aux sources du Tskénis-tskali, de l'Engouri et de l'Egrissi. La quatrième branche enfin comprend les Lazi, appelés par les Turcs Laj; c'est un peuple farouche dont les habitations dans le Pont s'étendent depuis Trébizonde, le long de la côte de la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Tchorokhi, fleuve qui les sépare du Gouria. Leur langue se rapproche du mingrélien. Dans le moyen âge le nom de Lazes était donné à tous les Géorgiens qui occupaient les rivages du Pont-Euxin [1]. »

[1] Klaproth, *loc. cit. Tableau du Caucase*, p. 85, 86, 87.

Ce tableau de la nation géorgienne, tel que le fait Klaproth avec cette admirable précision qui le caractérise, a peu changé dans son ensemble.

Conformément à la classification que j'ai adoptée, je divise le groupe karthevélien en neuf familles ainsi réparties suivant leurs affinités ethnographiques et surtout linguistiques :

Les Grousiens ou Géorgiens proprement dits; — les Khevsoures; — les Pchaves; — les Touches; — les Imères; — les Mingréliens; — les Svanes; — les Gouriens; — les Lazes.

En général, l'on peut dire que les Karthevéliens du steppe sont agriculteurs comme les Géorgiens, les Imères, les Mingréliens et les Lazes. Dans les montagnes, au contraire, là où le sol ne peut pas nourrir ses habitants, ils sont nomades et se livrent à l'élevage de leurs troupeaux. Quelquefois aussi ils préfèrent quitter leurs vallées élevées pour descendre dans des régions plus basses, dans les villes, où ils s'exercent à diverses industries. Tels sont surtout les Pchaves et les Touches. Les véritables pasteurs sont les Svanes et les Khevsoures.

Les Karthevéliens sont à peu près tous chrétiens; à part les Lazes, ils ont une littérature et une langue nationales, en somme tout ce qui manque aux peuplades indépendantes et musulmanes du versant septentrional du Caucase : Tcherkesses, Lesghiens et Tchetchènes.

Se basant sur l'opinion des ethnographes et des philologues les plus autorisés, M. Smirnow résume ainsi les données acquises sur l'homogénéité des Karthevéliens :

« Tous, sauf les Svanes et les habitants de quelques communes touches et khevsoures, ont pour idiome des dialectes très peu différents du géorgien typique, parlé dans la province de Karthevel (chef-lieu Tiflis). La similitude des traditions, coutumes, mœurs et destinées historiques, jointe à celle des langues, permet de considérer tous ces petits peuples plutôt comme des fractions d'un seul peuple, fractions qui, placées dans des milieux différents, on fini par acquérir quelques traits particuliers et se créer une existence indépendante. Tout en évitant d'affirmer l'unité d'origine pour tous, il y a d'assez fortes présomptions en faveur de cette hypothèse admise par les chroniques locales et généralement acceptée dans le pays. Quant aux caractères physiques, ces peuples paraissent présenter, déjà à première vue, d'assez grandes différences, sans qu'on puisse décider si ces divergences sont primordiales et indi-



FIG. 4. — Église de Mtzkhet.

quent une multiplicité de souches, ou si elles tiennent à la diversité des milieux et à des croisements plus récents avec d'autres peuples. Cette dernière espèce d'influence me paraît avoir été prépondérante chez les peuples du littoral. Faute de données précises sur les caractères physiques, on ne peut fournir, pour le moment, que des suppositions [1]. »

Grousiens ou Géorgiens (proprement dits). — Nous n'avons pas à revenir sur l'histoire des Grousiens que nous avons tracée dans le résumé historique précédent. Ils occupent la région qui s'étend entre le faîte du Caucase et la rive gauche de la Koura depuis Gori jusqu'à Signakh. Ils sont au nombre d'environ trois cent mille.

Ce fut seulement vers la fin du moyen âge que Tiflis remplaça Mtzkhet comme capitale des rois indépendants de Géorgie, et c'est aussi de ce changement que date la décadence du royaume. La belle église de Mtzkhet, de style byzantino-géorgien, renferme les tombeaux des anciens monarques de ce pays (fig. 1). Bouleversés presque entièrement par les Persans, quelques églises, quelques vieux châteaux en ruine, sont les seuls souvenirs qui restent de la brillante époque des Bagratides. Au commencement de notre siècle, quand le dernier prince géorgien abandonna ses États à la Russie, Tiflis n'était qu'un monceau de ruines désertes. Depuis cette époque la ville, reconstruite en partie, a pris une extension considérable en dehors de ses anciennes limites. Le vieux quartier occupe un espace étroit entre des rochers arides, l'air et la verdure y font défaut, aussi son séjour est-il intolérable pendant l'été. Malgré cela, l'aspect de Tiflis est pittoresque, c'est la ville des contrastes, admirable de couleur et de relief. Elle est traversée dans toute sa longueur par la Koura dont le lit y est fort resserré, et qui divise la ville en deux parties inégales. Sur la rive gauche s'étend la vieille cité géorgienne, sur la rive droite se trouvent les quartiers arménien et persan que domine la citadelle persane de Varacléa. Les deux rives sont reliées par trois ponts. L'un d'eux réunit le bazar arménien au bazar tatare. C'est sur la rive droite que se trouve le premier. Véritable labyrinthe de ruelles bordées de maisonnettes qui servent à la fois d'ateliers et de bou-

[1] Smirnow, *loc. cit. Aperçu sur l'ethnographie du Caucase.*

tiques, ce ne sont point ces galeries voûtées des bazars turcs et arabes, protégeant de la chaleur. Il n'a ni la riche ornementation de celui de Damas, ni l'importance de celui de Bagdad : néanmoins il est des plus intéressants pour le voyageur, pour l'anthropologiste et même le simple curieux. Là, certaines industries sont localisées dans des ruelles déterminées : tels sont le quartier de la poterie, des



Fig. 2. — Marchand persan ambulant.

tapis, des soieries, des fourrures, celui des armuriers et des orfèvres. Munis d'un outillage très primitif ces artistes caucasiens exécutent sur argent et sur acier des niellés du goût le plus exquis et d'un dessin irréprochable. C'est dans cette partie du bazar que l'amateur d'objets ethnographiques a le plus à se garder de l'enthousiasme que lui inspire la vue de ces merveilles artistiques qu'une splendide lumière fait miroiter à ses yeux. A côté des magnifiques *kindjals* damasquinés du Daghestan, des fusils et des pistolets niellés et cerclés d'argent, s'étalent de superbes tapis kurdes, de riches étoffes de soie brodée, et une multitude d'objets précieux et rares

provenant de l'Afghanistan, de la Perse et de l'Asie centrale. On se perd dans un dédale de ruelles, d'escaliers, de passages couverts, de cours, et comme si cela ne suffisait pas, il y a encore partout sur votre chemin des boutiques ambulantes ; c'est le nom qu'il convient de donner à ces individus chargés comme des mules et qui vendent de tout. Ce sont généralement de grands, beaux gaillards taillés en hercule, le plus souvent des Persans (fig. 2). Un des plus récents touristes au Caucase, M. Kœchlin-Schwartz, a décrit d'une façon si spirituelle et si vraie cette sorte d'industriels, que je ne puis mieux faire que de retracer ici la peinture qu'il en a donnée : « Sur une épaule un manteau, sur l'autre des étoffes déployées à demi, autour du cou des colliers, des cravates; passés dans une demi-douzaine de ceintures des kindjals, des pistolets, des couteaux ; ajoutez en bandoulière plusieurs fusils, sur les bras tout ce qu'ils peuvent y accrocher et les mains pleines. Tels sont les camelots caucasiens qui vendent de tout, depuis un pain de savon ou de l'eau de Cologne, des aiguilles, du fil, jusqu'à des montres à remontoir de chez Japy, une vieille bride, un revolver, un chapelet musulman, des papaks, que sais-je ? Et l'on en rencontre à chaque pas [1]. »

Les marchands ne semblent pas dominés par cette apathie orientale qui les empêche de se déranger à l'approche de l'acheteur. Ils vous entourent, au contraire, vous appellent, vous pressent, vous entraînent avec une vivacité qui contraste avec le *papak* ou le turban dont ils sont coiffés. Parfois une longue file de chameaux chargés de marchandises de la Perse, une *araba* remplie d'outres en peau de buffle gonflées de vin de Kakhétie, des chevaux portant des outres noires et gluantes remplies d'eau puisée à la Koura, essayent de se frayer un passage à travers une population grouillante, au milieu d'une poussée de cris, d'un vacarme et d'odeurs indescriptibles (fig. 3).

De l'autre côté, se trouve le bazar tatar et persan. Sa construction est semblable à celle des bazars arabes, c'est une suite de corridors voûtés très larges et très élevés. Les marchands, assis sur des tapis, attendent les clients en fumant le *kalym* ou le narghileh, ou bien encore en égrenant les cent noms d'Allah sur un chapelet d'ambre jaune. C'est là que se trouvent les superbes tissus et tapis apportés

[1] *Un Touriste au Caucase*, in-8. Paris, Hetzel, 1880.

de la Perse ou de Schoumaka. Là encore, chaque genre d'industrie manufacturière a son quartier spécial. A l'approche d'une petite place entourée de boutiques, un tintamarre affreux annonce que l'on est dans le quartier des chaudronniers. Le cuivre que ces habiles artisans travaillent avec art provient, paraît-il, des riches mines de Somkhéti. Les marchands de draps, de soieries, de toiles, d'épices, d'aromates de l'Orient sont réunis dans une autre partie du bazar. Là se pressent



Fig. 3. — Une vue du bazar à Tiflis, d'après *le Caucase pittoresque*.

dans leurs costumes nationaux des Lesghiens et des Ossèthes cherchant à vendre des tapis aux dessins et aux couleurs variés qui ne manquent pas de goût, ou à les échanger contre des marchandises d'Europe. Des montagnards venus des diverses parties du Caucase, vêtus de la *tcherkeska* et coiffés du papak velu et conique, viennent vendre les produits de leurs troupeaux. L'Arménien, coiffé d'une casquette plate qui contraste étrangement avec son justaucorps asiatique à fausses

manches pendantes, rivalise d'éloquence et d'astuce, dans la vente de ses marchandises, avec son collègue, moins honnête, le Persan. On voit encore se presser aux abords des boutiques, des Tatars, des Turcomans, des Kirghiz venus des plaines transcaspiennes.

Tout près du bazar se trouve un caravansérail assez considérable et de construction moderne. Un peu plus loin s'élèvent deux édifices consacrés à des cultes fort différents; l'un est une mosquée chiite avec son minaret couvert de plaques de faïence bleu-turquoise; l'autre, la cathédrale de Sion ou Siméon, fondée, dit-on, lors de l'introduction du christianisme. Elle renferme une croix formée de deux ceps de vigne, relique de sainte Nina, l'apôtre du Caucase. Citons encore un établissement de bains d'une architecture mauresque très simple, alimenté par des eaux thermales.

Une partie importante de Tiflis est le faubourg situé au sud-est, sur la rive droite de la Koura, appelé la Colonie, et originairement peuplé de Wurtembergeois. Cette partie de la ville, couverte de villas et de maisons proprettes, généralement précédées de petits jardins, a un aspect coquet de petite ville allemande. C'est là que se trouvent un certain nombre de jardins publics et lieux de réunion, cercles, casinos, jeux, bals, concerts durant les soirées d'été. C'est là que l'on peut entendre ces orchestres asiatiques composés de quatre ou cinq artistes tatars et persans exécutant des mélodies et des chansons géorgiennes ou persanes très appréciées des indigènes. C'est là aussi que l'on peut voir dans les cercles géorgiens et arméniens danser la gracieuse *lesghinka* si chère aux montagnards, par l'élite de la société de Tiflis. C'est à l'extrémité de ce quartier que se trouve le Moushtaïd, superbe parc ombreux sillonné de ruisseaux qui entretiennent pendant les jours d'été une fraîcheur délicieuse : c'est le bois de Boulogne de Tiflis, le lieu de promenade de prédilection de la haute société qui y étale les dernières modes de Paris et y conduit les attelages les plus élégants.

Il y a peu de temps encore, les rues étaient fort mal pavées, et les voitures rares; actuellement Tiflis est mieux doté, à ce point de vue-là, que la plupart des grandes villes de la Russie. Au commencement de ce siècle, une lettre mettait pour aller de Tiflis à Paris de cinquante-cinq à soixante jours; actuellement elle ne met plus que dix à onze jours.

A Tiflis et dans les principales villes du Caucase, les maçons, les charpentiers et les paveurs sont persans. Ce sont des ouvriers extrêmement intelligents. L'ingénieur et l'architecte s'extasient devant l'habileté de ces constructeurs qui calculent si bien le travail de leurs voûtes et de leurs cintres qu'ils les établissent en briques, sans appui de bois ni soutien, et sans qu'il leur arrive jamais d'accident.



Fig. 4. — La lesghinka en Daghestan, d'après une ancienne gravure.

Disons, en terminant, que si Tiflis comprend en quelque sorte trois villes distinctes, la ville asiatique, la ville russe et la ville européenne, sa population est aussi des plus diverses. Les Russes qui viennent y faire leurs affaires ou bien qui sont envoyés comme fonctionnaires ou comme officiers considèrent cette ville comme un lieu d'exil qu'ils aspirent à quitter le plus tôt possible. Les Allemands, au contraire, dont la colonie est florissante, ne rêvent nullement de retourner au pays. Ils n'ont

aucune tendance à se russifier, ils ont su garder toute leur individualité, de sorte qu'ils se trouvent parfaitement heureux à Tiflis. Les Géorgiens forment le gros de la population. Après eux viennent les Arméniens, ces rois du commerce au Caucase et dans tout l'Orient; les Persans, commerçants pour la plupart, sont de rusés compères. Grâce à leur vive intelligence et à leur connaissance des langues orientales, ils deviennent rapidement de redoutables concurrents pour les Arméniens. Enfin les Tatars sobres et laborieux qui viennent en service à Tiflis où ils sont chargés des travaux pénibles, complètent avec les Européens cette population bigarrée qui s'élève actuellement à près de cent dix mille habitants[1].

Il est quelques traits communs à la plupart des Karthevéliens : la beauté physique, la noblesse et la pauvreté jointes à la fierté et à la générosité. Malheureusement, à ces qualités chevaleresques, dignes d'un meilleur sort, se joignent quelques défauts communs aussi à la plupart d'entre eux : ce sont l'ivrognerie, l'amour du luxe, la prodigalité, la paresse intellectuelle, et quoique la réputation de beauté corporelle que l'on a faite à cette race soit bien méritée, son type est peut-être moins régulier et moins pur chez les Grousiens que chez les Karthevéliens habitant les bords de la mer Noire : Imères, Mingréliens et Lazes. Les défauts qu'on leur reproche sont le résultat d'une longue servitude. Le régime féodal a porté là, comme partout où il a passé, son fruit inévitable, la misère de tous. On peut en dire autant, du reste, des Mingréliens et des Imères, plus pauvres encore, quoique sur un territoire d'alluvions, mais qui appartenait autrefois, presque en entier, aux grands seigneurs.

Un des points les plus saillants du caractère géorgien, c'est la gaieté et l'hospitalité.

[1] Population de Tiflis par nationalités d'après le recensement de 1876 :

Arméniens.	37,308	Juifs.	1,145
Géorgiens divers.	21,623	Grecs.	388
Russes.	19,574	Ossèthes.	293
Allemands.	2,005	Français.	267
Tatars et Turcs.	2,310	Autres et non classés.	1,354
Persans.	1,692	Population des pensionnats, casernes, hôpitaux et prisons.	14,475
Polonais.	1,592		

Partout, dans cette belle région du Caucase, l'étranger trouve un accueil plein d'aménité, une douce cordialité patriarcale qui le met tout de suite à l'aise.

La vie, même chez les plus pauvres, n'a rien de maussade ni de triste, grâce à



Fig. 5. – La reine Tamara, d'après une peinture ancienne.

leur intarissable gaieté. Ces grands enfants dansent et chantent à tout propos, aux champs, dans les bosquets, aux fêtes religieuses. La fête de Pâques est celle qui donne lieu aux plus grandes réjouissances. C'est l'époque où le vin de la dernière récolte est jugé prêt à être consommé; on découvre alors les grands vases d'argile

qui le renferment, et les prémices des vendanges géorgiennes servent aux libations du repas consacré, rappelant les antiques offrandes.

Nous l'avons dit, les Géorgiens aiment la danse avec fureur; ils excellent d'ailleurs dans cet art. La lesghinka passionnée et savante, accompagnée de chants et



Fig. 6. — Chotha Rousthaveli, d'après une ancienne peinture.

dont la mesure est marquée par des battements de mains et le tambourin ou *daera*, la danse guerrière du Cosaque jouant avec des poignards, sont admirables de caractère et d'expression (fig. 4).

Leur christianisme, du rite grec, est beaucoup moins mélangé de superstitions étrangères que la religion des autres peuples du Caucase. Les Géorgiens ont une vénération toute spéciale pour saint Georges, leur patron, et aussi pour Marie qui

a succédé, tout naturellement, à la déesse Maya, la Cérès du Caucase. Ils rendent aussi un culte d'admiration au prophète Élie et à leur grande reine Tamara, restée très populaire. Ce nom domine leur histoire, et c'est vers ce point lumineux que convergent à travers les siècles les souvenirs de ce peuple déchu (fig. 5).

On l'a vu précédemment, le règne de Tamara a marqué l'apogée de la puissance géorgienne et sa mort fut le signal de la décadence qui mena les Karthevéliens à la perte de leur liberté et de leur existence nationale. Le nom de cette reine est aussi très respecté des autres peuples caucasiens, principalement des Ossèthes et des Lesghiens dont elle fit trembler les ancêtres. Un autre nom, non moins révéré parmi les Géorgiens, est celui de Nina, pauvre captive chrétienne qui fut l'apôtre du christianisme au Caucase. Signalons encore, parmi les contemporains remarquables de Tamara, le poète populaire Chotha Rousthaveli (fig. 6).

Les Géorgiens, de même que les Mingréliens et les Imères, portent la *tcherkeska*, longue redingote serrée à la taille finissant aux genoux, et garnie sur la poitrine de cartouchières en argent niellé; un pantalon très collant enfermé dans des bottes molles; pour coiffure, un petit papak en astrakan; une *shoska* (sabre), le *kindjal* (poignard); un ou deux pistolets enfin complètent le costume national porté d'un bout à l'autre du Caucase avec quelques légères modifications (fig. 7).

Les femmes portent un costume non moins pittoresque composé de jupes d'étoffes voyantes souvent bleues et assez amples, et d'une courte jaquette ouverte sur un gilet brodé. Elles portent sur la tête une sorte de coiffure tantôt en forme de diadème, tantôt ronde et plate, en velours brodé et orné de passementerie en or à laquelle s'ajuste un voile en gaze blanche retombant sur le dos et d'un effet des plus gracieux. Elles portent aussi des bijoux, généralement en argent, et qui ne manquent pas d'un certain goût artistique (fig. 8 à 10). Les cheveux, presque toujours bruns, réunis en longues tresses ou bouclés, encadrent la figure ordinairement d'un pur ovale, aux yeux noirs largement fendus, au nez aquilin, à la bouche petite, remarquable par la régularité des traits et la blancheur de la peau, mais dépourvue de toute expression, de cet éclair que met dans les yeux l'intelligence. Les Géorgiennes étaient, il y a peu de temps encore, de véritables esclaves, n'ayant aucun droit. Partout, à l'église même, les hommes se plaçaient avant les femmes. Un

domestique accompagnant une dame devait marcher devant elle par suite de cette prérogative dont jouissait son sexe.

Au commencement de ce siècle, les jeunes gens se mariaient très jeunes, et il n'était pas rare de voir une jeune fille de douze ans épouser un jeune homme de quinze ans. Fiancés quelquefois dès le berceau, ils sont mariés sans s'être jamais



Fig. 7. — Grousiens de Kakhètie, d'après *le Caucase pittoresque*.

connus, car il est défendu au promis de voir sa promise avant le jour du mariage. Là encore, c'est une spéculation, non une affaire de cœur. On a attribué la grande mortalité des femmes à ces mariages précoces qui, chez les Géorgiens chrétiens, avaient surtout pour but de soustraire leurs filles au souverain de la Perse. Ce dernier demandait aux rois de Géorgie un tribut de ces belles femmes qu'on osait rarement lui refuser. Elles échappaient à ce danger au moment où, selon les préjugés orientaux, le mariage les avaient rendues indignes d'entrer dans le harem du grand roi. Cet état de choses a changé, heureusement, et la population s'est considérablement améliorée.

On reproche aux Géorgiens en général, et surtout aux Grousiens, de boire avec excès, en un mot, de s'adonner à l'ivrognerie, mais cela tient sans doute à ce que

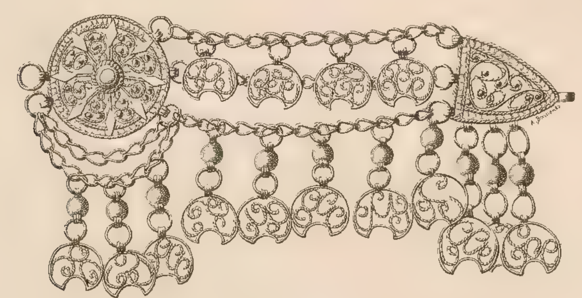


Fig. 8. — Bijou en filigrane d'argent.

leurs vins sont abondants et excellents, surtout en Kakhétie. Dans ce dernier pays, la vigne pousse à l'état sauvage, entourant les arbres dans les forêts. Les sarments atteignent parfois la cime des arbres les plus élevés; cela rend la vendange très difficile et la moitié des raisins pourrissent sur pied. A côté de ces vignes sauvages, les habitants de la Kakhétie ont planté de beaux vignobles qui produisent beaucoup, mais ils ont l'habitude de les arroser, ce qui contribue sans doute à augmenter le

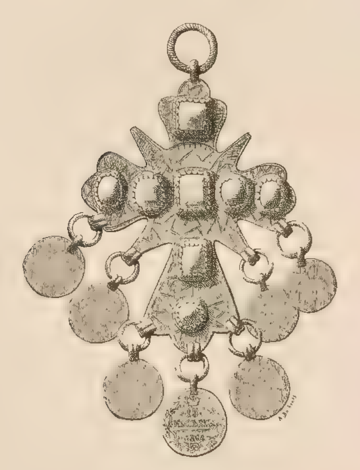


Fig. 9. — Croix en argent incrusté d'émeraudes.

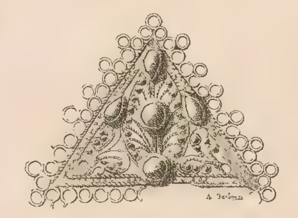


Fig. 10. — Plaque de collier en argent incrusté de turquoises.

défaut capital de ces vins qui jusqu'à ces derniers temps aigrissaient promptement.

Lors de son voyage, en 1826, le chevalier Gamba signalait déjà la prodigieuse consommation de vin qui se fait en Géorgie. Les meilleurs coûtaient alors une abaze, c'est-à-dire vingt sous environ la tonque, mesure équivalant à cinq



Fig. 11. — Jarre pour le vin en Khakétie.

bouteilles de Bordeaux; les vins faibles et de qualité médiocre valaient à peine un sou la bouteille.

Actuellement encore, les tonneaux étant inconnus dans le pays ou du moins inusités, on fait usage de peaux de buffles, le poil tourné en dedans. On verse le vin par l'ouverture du cou, après quoi on fait une solide ligature pour que l'air n'y puisse pénétrer. Ainsi rangées dans les caves des marchands de vin, ces outres font un singulier effet : les quatre pattes allongées, elles ressemblent à des bêtes noyées qui auraient fait un long séjour dans l'eau. Le vin s'y conserve fort longtemps. Les vignerons s'y prennent autrement. Ils emploient des jarres en terre peu cuite de deux à trois mètres de hauteur au moins, avec une panse aussi volumineuse

que possible, et terminées par une ouverture permettant à un homme de passer (fig. 11). Ces jarres sont quelquefois si grandes qu'elles pourraient contenir trois hommes. Des récipients de telles proportions demandent des soins assez minutieux pour les rendre propres à bien conserver le vin. Comme elles sont très poreuses, ce n'est qu'après y avoir fait séjourner de l'eau, puis du marc de raisin, et enfin du vin de qualité inférieure, qu'on les utilise pour conserver des vins de bonne qualité. Remplies jusqu'au col, on les bouche hermétiquement au moyen d'une dalle que l'on scelle soigneusement. Ainsi enfermé, le vin peut s'y conserver pendant des années.

Quand on veut les vider, on puise le liquide au moyen d'un seau attaché à une corde. Avec de pareils procédés, on peut être surpris, à bon droit, de trouver au Caucase d'aussi excellents vins. La surprise est encore plus grande quand on voit avec quel peu de soin la récolte et la fabrication sont opérées. Une fois le raisin cueilli, on exprime le jus des grappes avec les mains, — les pressoirs sont encore rares, — et les grappes sont mises de côté pour être distillées et servir à la production d'une excellente eau-de-vie. Jusqu'à ces derniers temps ces vins ainsi préparés se conservaient assez mal parce qu'ils contenaient trop peu d'alcool et de tanin.

Parmi les usages dignes d'attention et propres à tous les Géorgiens, nous devons mentionner l'usage du berceau. On le retrouve disposé de la même manière en Arménie, en Géorgie et en Syrie [1].

Le berceau de l'enfant géorgien est presque toujours d'une forme élégante; il est en bois tourné et peint, car on le garde fort longtemps comme ornement après que l'enfant l'a quitté. Il ressemble à un petit lit bas qui, au lieu de pieds, est posé sur des planchettes demi-circulaires, de sorte qu'il se balance au moindre mouvement. Ce berceau est surmonté, à la tête et au pied, de deux planchettes étroites, cintrées et réunies entre elles par une petite barre ronde ou tournée à laquelle on suspend des colliers, des grelots et divers autres objets, quelquefois

[1] Dr Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, in-folio. Paris, Hachette, 1884

fort jolis, placés comme talismans contre le mauvais œil, et dont l'enfant s'amuse quand il ne dort pas. Dès qu'on le berce pour l'endormir, ils font entendre un léger tintement qui, mêlé au chant monotone de la mère, contribue à endormir le bébé (Pl. I).

Avant de placer l'enfant pour la première fois dans le berceau, on a soin d'envelopper sa tête de ouate, puis on lui met un petit bonnet assez rude qu'on attache fortement avec une lanière ayant environ cinq centimètres de largeur. On laisse ce bandeau pendant quelques semaines, souvent même on ne l'ôte que lorsque l'enfant a atteint six mois. Le but de cette pratique est, dit-on, d'empêcher l'élargissement de la tête et de l'allonger afin que, plus tard, le papak la coiffe mieux. Telle est, du moins, l'opinion de M. Pokrovski [1], qui a décrit les berceaux de la plupart des Caucasiens en étudiant l'hygiène de l'enfance chez les peuples de l'Asie russe.

Néanmoins, le but et l'origine véritables de cette pratique ne sont pas encore démontrés. Suivant Bayern et quelques autres savants de Tiflis, cette coutume de la déformation du crâne devrait être attribuée, d'après la tradition indienne et perse, aux Scythes nomades d'origine touranienne, ces mêmes Khazares de la Chronique géorgienne qui propagèrent le culte mosaïque. Bayern pensait que cette pratique ne doit pas être attribuée à une seule race, mais qu'elle provient d'un culte unique répandu chez plusieurs races ou plusieurs familles d'une même race.

Cette manière de voir de Bayern se rapproche, sous quelques rapports, de l'opinion exprimée par Hippocrate qui considère cette déformation cranienne, propre aux peuples du Palus-Méotide, comme une marque de distinction. En effet, que cet usage appartienne au culte ou à la caste, il n'en est pas moins un signe distinctif pour les peuples qui l'ont pratiqué.

On peut même se demander si ce n'est pas dans un but analogue que cette coutume s'est conservée au Caucase et dans les autres pays où elle est répandue. Peu à peu, l'idée primitive a été oubliée, mais la pratique a persisté, et ce n'est qu'au contact de la civilisation moderne qu'elle tend à disparaître.

[1] *Compte rendu Congres anthropologique de Moscou*, 1879.

Le berceau géorgien est garni d'un petit matelas de laine chez les riches, de paille chez les pauvres, et on le recouvre d'un drap. A la hauteur des épaules, on étend un morceau de calicot dans lequel on les enveloppe ainsi que les bras et les mains de l'enfant, tandis que le reste du corps est entouré d'un petit drap. Enfin on a soin de placer entre les jambes une sorte de tuyau en bois semblable à une pipe et dont l'extrémité élargie, adaptée aux organes génitaux, est destinée à recevoir les urines de l'enfant, et à les conduire en dehors du berceau où elles sont reçues généralement dans un vase. La forme de l'extrémité élargie varie suivant le sexe, elle est complètement ronde pour les garçons et oblongue pour les filles. Ces objets sont, à peu de chose près, identiques à ceux en usage en Syrie et que M. le Dr Lortet a fait connaître [1].

Aux pieds et sur les genoux sont placés deux petits coussins garnis de laine ; sur le tout on étale une légère couverture et l'on attache l'enfant dans son petit lit au moyen de deux bandes d'étoffe : l'une pour les épaules, l'autre pour les genoux, fixées au berceau de sorte qu'on peut les détacher à volonté. On étend par-dessus une couverture chaude ordinairement ouatée, on couvre le visage de l'enfant d'un fichu, enfin on jette sur le tout une indienne. Sous le berceau, vers la tête, se trouve une petite boîte contenant des chiffons de rechange pour le tuyau urinaire. L'enfant, ainsi attaché solidement, est couché sur le dos, et sa nuque ne tarde pas à s'aplatir. En même temps que la tête est soumise à ce traitement, on s'efforce de lui allonger le cou, et pour cela on lui tient la tête plus basse que les épaules, ce qui amène quelquefois un véritable étouffement.

En effet, un enfant robuste agitant ses bras et ses mains fait facilement remonter vers sa gorge la bande qui lui entoure la poitrine et s'étouffe. Il est à remarquer aussi que cette coutume, qui tend à disparaître, de bander fortement la poitrine empêche son développement. La mère ne le sort jamais de sa couche pour l'allaiter : elle s'accroupit près du berceau et s'appuie sur la barre transversale pour lui donner le sein, et ce n'est que très rarement qu'elle le lève pour le changer de linge. Il reste ainsi emprisonné environ pendant les deux premières années de sa vie. La mère emporte souvent avec elle aux champs l'enfant et le berceau, et comme c'est

[1] *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1884.

un fardeau assez lourd, elle l'accroche, quand elle peut, derrière une *arba*, grande charrette lourdement traînée par des buffles. J'ai eu maintes fois l'occasion de voir des berceaux ainsi perchés au haut d'un de ces pittoresques véhicules.

Je tiens de Bayern des détails curieux sur la singulière manière dont les Grousiens envisagent l'épidémie de la variole, appelée dans les pays *khwahwili*, qui veut dire *ange*. Lorsqu'à Tiflis ou ailleurs, l'épidémie fait son apparition dans une maison, on transporte immédiatement le malade dans la chambre la plus obscure que l'on décore ensuite avec les plus beaux tapis et les plus beaux ornements qui sont dans la maison. Ceci fait, les amis et connaissances du malade viennent se ranger auprès de son lit parés de leurs plus beaux habits. Les femmes découvrent leur poitrine, chantent et vont même jusqu'à embrasser le varioleux. Et cela dure jusqu'à la mort ou la guérison du malade. S'il meurt, c'est parce que *Khwahwili* voulait punir la maison, et il se rend ensuite impitoyablement dans toutes celles qu'il veut châtier jusqu'à ce qu'il se soit réconcilié avec les habitants.

Ces mœurs existent même chez les plus riches, nous dit Bayern, et quand ils vont chercher le médecin, ce n'est que pour la forme. Leur unique raisonnement est celui-ci : « Ainsi firent nos ancêtres, c'est ainsi que nous ferons. Le médecin ne peut et ne doit pas chasser *Angelos* ou *Khwahwili*. »

Khevsoures, Pchaves et Touches. — Ces tribus, suivant la légende, seraient un mélange de fugitifs tchetchènes, grousiens, lesghiens et même juifs, mais il est évident que le type grousien domine parmi eux.

A l'est du Borbalo est située la Touchie arrosée par deux torrents. Au sud-est de la même montagne se trouve le territoire des Pchaves renfermant les sources de la Yara et celles de l'Aragva orientale. Enfin, à l'ouest et au nord-est vivent les Khevsoures répandus sur les deux versants de l'arête centrale du Caucase.

Khevsoures. — Ce petit peuple, si intéressant et si peu connu, a été visité dans ces dernières années par le Dr Radde qui en a publié une intéressante monographie [1].

[1] Dr Radde, *Die Chews'uren und ihr Land untersucht in Sommer*, 1876.

N'ayant traversé que très rapidement cette partie du Caucase, je n'ai pu étudier les Khevsoures que très superficiellement, aussi c'est surtout chez cet auteur autorisé que je puiserai des renseignements sur l'état actuel de la population, ne pouvant m'adresser à une meilleure source.

Dans le cours de l'histoire de la Géorgie et de l'Arménie, nous n'avons jamais trouvé aucune mention importante de ce peuple.

C'est M. Süssermann[1] qui, le premier, a émis l'opinion que les Khevsoures pouvaient être des descendants des croisés, mais cette origine n'a pas été démontrée. Il est un fait constant toutefois, affirmé par M. Radde, c'est que les Khevsoures, pas plus que les Svanes, n'ont un type propre uniforme : c'est un mélange d'éléments voisins très divers, et le type qui en est résulté offre d'énormes différences, suivant les individus. Ce qui est commun à toute la population, c'est un aspect sauvage, un regard mobile et une démarche ferme et assurée.

Suivant les localités, la taille varie. Les habitants du village de Blô sont de petite taille ; ceux du village de Guro, de taille moyenne ; on y voit même quelques individus de taille très élevée, de véritables géants, qui sont surtout remarquables par les proportions énormes de leurs pieds et de leurs mains.

Les Khevsoures sont, en général, doués d'une force surprenante qu'ils développent continuellement par des exercices violents. Les femmes elles-mêmes possèdent une très grande force physique, qu'elles entretiennent, d'ailleurs, dans l'accomplissement des nombreux et pénibles travaux qui leur incombent.

Le teint basané et la couleur noire des cheveux sont très communs parmi eux, sauf cependant quelques individus à chevelure rouge.

Le visage est ovale, le menton plus ou moins pointu, les os malaires plus ou moins saillants ; le front est généralement large mais bas ; le nez assez fréquemment très développé. A part quelques localités, où les habitants sont, sans doute, plus craintifs ou plus animés de pensées mauvaises, on peut dire que la laideur des Khevsoures est compensée par une vive expression de courage et d'opiniâtreté.

Beaucoup d'hommes se rasent la barbe et les cheveux, sauf une longue mèche

[1] Journal *Kavkas*, 1851, nos 22, 23, 24.

qu'ils conservent au sommet de la tête. Quelques-uns laissent croître leurs cheveux dans le plus grand désordre.

Les maladies d'yeux sont assez fréquentes parmi eux. Cela vient, croit-on, de ce que, comme la plupart des peuples montagnards, ils restent enfermés pendant de longs hivers dans leurs huttes ou tours enfumées, et que lorsqu'ils sortent dehors, leurs yeux sont affectés par l'éblouissement de la neige. Quant à la propreté, de même que chez les Svanes, elle laisse beaucoup à désirer : on se lave rarement, et l'on ne se baigne jamais. Il est rare que les hommes d'un certain

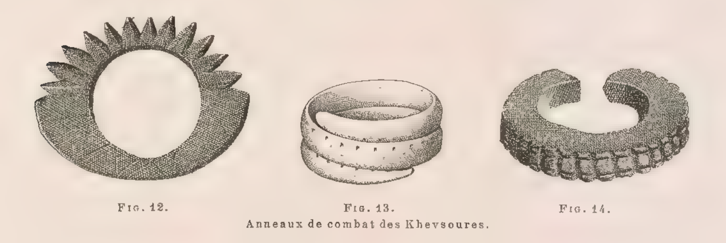


Fig. 12. Fig. 13. Fig. 14.
Anneaux de combat des Khevsoures.

âge ne portent pas sur le visage ou sur le corps des marques de cicatrices de blessures faites avec leurs anneaux de combat garnis de pointes. Ces anneaux ont une forme toute spéciale, ainsi que le montrent les figures 12 à 14 représentant trois pièces que j'ai pu acquérir de l'un de ces montagnards du village de Guro.

M. Radde signale qu'à Shatil, la population offre des types expressifs, mais d'une très grande maigreur, et dont la musculature est accentuée d'une façon extraordinaire. Cette maigreur existe chez les vieillards comme chez les jeunes gens, ce qui a fait dire que leur tête ressemble à une tête de mort étrangement animée.

Les femmes sont laides, presque sans exception, dès qu'elles atteignent un certain âge, néanmoins les jeunes filles sont bien faites et très sveltes.

On ne possède aucune mensuration de crâne de ces Khevsoures à cause de leur extrême vénération pour les morts. M. Radde déplore de n'avoir pas été plus heureux que ses prédécesseurs, et de n'avoir pas pu prendre des mesures craniométriques qu'il eût été si facile de se procurer dans les maisons mortuaires d'Anatori où se trou-

vaient réunis cinquante à soixante crânes et squelettes bien conservés. Mais suivant l'opinion de ce voyageur, les mesures qui auraient pu être prises n'auraient pas prouvé grand'chose, sinon que l'on a affaire à un peuple mélangé dont la base est



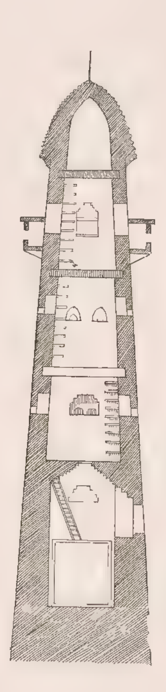




Fig. 15. — Tour fortifiée des Khevsoures, d'après M. Radde.

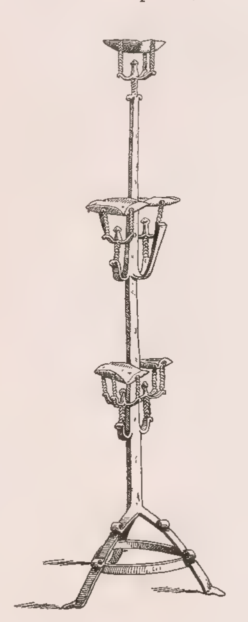
Fig. 16. — Coupe de la tour.

fortement géorgienne. Une partie de ce peuple s'est modifiée depuis l'arrivée des Russes; l'autre, au milieu d'une nature et d'un climat sauvage, a conservé ses antiques coutumes, ses usages bizarres, sans se soucier de ce qui se passait chez son voisin.

La langue des Khevsoures est un grousien antique qui s'est conservé, sans alté-

ration, dans les gorges de leurs hautes montagnes et que les Géorgiens actuels peuvent à peine comprendre.

Leurs habitations sont dignes d'une mention spéciale. Quelques-unes ont jusqu'à trois étages. L'étage inférieur est surtout habité pendant l'hiver. La partie supérieure est bâtie avec plus de soin. Mais ce qui est surtout remarquable, ce sont les tours de défense, beaucoup plus rares, il est vrai, chez les Khevsoures que chez les Svanes. Par leur disposition intérieure et extérieure elles rappellent les nouragues de la Sardaigne (fig. 15 et 16). On remarque dans le mobilier de ces maisons des chaises à trois pieds, objets extrêmement compliqués pour le milieu où ils se trouvent, et des cuillers en corne ainsi que certains chandeliers en fer d'un style très spécial (fig. 17).


FIG. 17. — Chandelier en fer des Khevsoures.

Il existe chez ces montagnards une coutume qui dénote bien leur sauvagerie, c'est de laisser sans assistance une femme en couche, car il lui est défendu d'accoucher dans la maison qu'elle habite, ni même dans son village natal. Elle est considérée comme impure. Après avoir dissimulé sa grossesse, elle se rend à une ou deux verstes de sa demeure, dans une misérable hutte *(satschechi)* construite par d'autres femmes sur un talus isolé. C'est là que la mère doit enfanter seule. Aujourd'hui quelques Khevsoures accordent l'assistance d'une autre personne, et l'on cite quelques rares individus qui préparent près de leur maison un coin propre et spécial où peuvent s'installer les femmes. Qu'on se figure une pareille situation sur des montagnes très élevées couvertes de neige, dans de misérables huttes de branchages, avec un froid de quelquefois 20°. Le mari rôde autour de l'habitation, et lorsque les cris de la mère annoncent un enfantement pénible, ce dernier tire des coups de fusil pour lui donner du courage. Enfin, lorsque l'enfant est venu au monde, des petites filles viennent, à la dérobée, au moment où le crépuscule descend dans la vallée, apporter quelque nourriture à la nouvelle accouchée. Tous les

objets à l'usage de la malade sont également considérés comme impurs. Quant à la hutte où a eu lieu l'accouchement, elle est brûlée.

La mère et l'enfant doivent rester dans la cabane pendant un mois entier (et même quarante jours chez les Pchaves). « Elle ne peut, dit M. Radde, après ce délai, rentrer immédiatement dans la maison de son mari. Je dois dire que, dans ces dernières années, on est cependant devenu un peu plus indulgent, et on ne laisse plus la mère que trois à six jours dans la hutte où s'est accompli l'accouchement. De là elle se rend dans le voisinage de l'*aoul*, et vit à l'écart pendant six à sept semaines. Elle entre dans une de ces petites maisonnettes basses et couvertes grossièrement de feuilles d'ardoises que l'on aperçoit toujours près des villages khevsoures. Quelques-unes de ces petites maisons abritent des moulins primitifs dans lesquels une roue à aubes très larges, mise en mouvement par l'eau d'un torrent, fait tourner une petite pierre. »

Il y a aussi un certain nombre de maisonnettes *(samcewlo)* destinées spécialement à recevoir les femmes en menstruation, car elles aussi sont impures aux yeux des Khevsoures; ces dernières ne restent guère plus de deux jours dans le samcewlo.

Le berceau du nouveau-né est une sorte de caisse grossière quadrangulaire et oblongue posée sur deux forts morceaux de bois en forme d'arc, de sorte qu'il peut être balancé.

La naissance de l'enfant, si c'est un garçon, est suivie d'un repas offert par le mari à ses amis, mais auquel lui-même ne prend pas part, car il ne doit assister à aucune fête pendant les sept premières semaines. L'eau-de-vie et la bière sont servies avec largesse aux proches parents pendant une semaine entière.

Si le nourrisson meurt dans le courant des sept premières semaines, son cadavre est baptisé selon l'usage primitif, c'est-à-dire qu'il est enduit d'un mélange de cendre et d'eau. Si l'enfant reste en vie, il est généralement baptisé par un prêtre russe.

De nos jours encore, les noms préférés sont ceux des anciens, dérivés de la nature. Voici, d'après Eristow, quelques noms employés pour les garçons : « Loma, *Lion;* — Mgela, *Loup;* — Chintschla ou Daturia, *Ours;* — Bachala. *Le Petit;* — Iwanc; — George; — Wepchuria, *Panthère;* — Wajika, *Fort gaillard.*

Quelques noms donnés aux filles : « Msia, *Petit Soleil;* — Fetrua, *La Blanche;* — Gulta-usa, *Le Soleil du cœur;* — Wardua, *Rose;* — Margalita, *Petite Perle;* Natela, *La Radieuse*; — Elena. »

M. Radde nous fournit encore d'intéressants détails sur le mariage des Khevsoures. Les unions sont conclues assez souvent au berceau par les parents, mais le mariage ne s'accomplit jamais avant que la jeune fille ait atteint sa vingtième année. « Cette règle observée d'une façon très rigoureuse, dit M. Radde, m'a fourni l'occasion de faire des recherches dont les résultats ne sont pas sans intérêt. Je croyais, tout d'abord, que dans les hautes montagnes caucasiennes, la puberté était en retard chez les deux sexes. (C'est parfois le cas pour les animaux domestiques.) Mais on m'a dit que cela n'avait pas lieu, du moins que la différence, s'il y en a une, est peu considérable avec les jeunes filles de la plaine. »

Le retard dans le mariage est donc fait à dessein et la rareté des enfants chez les Khevsoures est également intentionnelle. (On trouve rarement plus de trois enfants par famille.) Il est possible que, de même que les Svanes, les Khevsoures invoquent la raison qu'ils ne veulent pas augmenter trop la population de leur petite vallée qui ne serait plus en état de les nourrir. C'est une très grande honte, paraît-il, lorsqu'un enfant naît avant que les quatre premières années du mariage soient écoulées. Et, plus tard, une seconde naissance ne doit avoir lieu que trois ans après la première. On s'explique maintenant assez facilement la rareté des enfants chez ce peuple. Mais si les mariages sont peu féconds, l'amour des parents pour leurs enfants est très grand, surtout pour leurs fils. Il est cependant curieux de remarquer qu'ils s'abstiennent de toute manifestation extérieure de leur affection : pendant les premières années de l'enfant, sa mère le caresse en secret, considérant comme une honte d'être tendre pour lui en société; son père ne le prend, non plus, jamais sur ses bras.

Les filles sont accoutumées de très bonne heure à prendre part aux travaux domestiques, toutes savent filer et tisser.

Quant aux garçons, ils sont dès l'enfance livrés à trois occupations principales. Afin de prendre place promptement dans la société des hommes, d'y faire bonne figure et de s'y distinguer par leurs bons mots et leur élocution facile, on les voit, très jeunes, s'exercer dans l'art de bien parler. En second lieu, les garçons appren-

nent avec soin l'escrime; enfin, à l'âge de huit ou dix ans, ils connaissent à fond le maniement du fusil et des armes, et sont ainsi initiés à toutes les occupations des hommes faits.

Les jeunes filles passent pour chastes : devenir mère sans être mariée est considéré comme une honte telle pour la jeune fille qu'on la voit, enceinte, se pendre où se brûler la cervelle.

Le rapt, à l'occasion du mariage, est encore en usage chez les Khevsoures. Le jeune homme se rend à la maison où se tient sa fiancée; celle-ci simule un peu de résistance, afin que l'on ne dise pas qu'elle a suivi son mari de bon gré, enfin elle se laisse enlever par son fiancé qui la porte dans la maison de son père, où l'on organise une petite fête en l'honneur des camarades du ravisseur. Aussitôt après, la jeune fille est ramenée à la maison paternelle où a lieu de nouveau un modeste festin, et où est fixée la date du mariage. Il est fait généralement cinq ou six jours après, non pas par le *décanose* ou grand prêtre, mais par un *chouzesse,* le même prêtre qui ensevelit les morts.

La cérémonie du mariage est intéressante par ce fait que les vêtements des deux époux sont réunis par le prêtre au moyen d'une épingle, ou même sont cousus ensemble. Le mariage a lieu près du feu qui brûle au milieu de l'habitation du père du fiancé. Le prêtre donne à chacun des jeunes gens une petite bougie de cire, dépose devant eux des aliments prêts à être mangés; enfin ceux-ci se lèvent, et il leur souhaite la bénédiction dans leurs familles et une postérité dans l'avenir.

Il est surprenant que, même après le mariage, les époux s'abstiennent pendant les premiers temps de toute démonstration amicale à l'égard l'un de l'autre; ce serait une honte si l'on voyait le mari prodiguer des attentions à sa femme ou même lui parler publiquement.

L'usage veut que les nouveaux mariés restent ensemble pendant les trois premiers jours qui suivent le mariage, puis que la jeune femme revienne après dans la maison de son père où elle reste une semaine environ, après quoi la vie à deux reprend son cours d'une façon normale. L'époux reçoit de son père la part qui lui revient de l'héritage, et fonde sa propre maison : c'est ce partage continuel de la petite propriété qui cause la pauvreté de cette population.

De nombreuses causes empêchent souvent le mariage d'être durable. Le mari

peut, en tout temps, expulser sa femme, et simplement parce qu'elle ne lui plaît plus. En outre, la stérilité de la femme est une raison pour la quitter. L'épouse khevsoure, ainsi répudiée, retourne à la maison paternelle, où elle peut se remarier.

Eristow prétend qu'il y aurait eu des individus qui se seraient remariés jusqu'à dix fois, toujours sous le prétexte que la dernière femme ne leur convenait pas. « Il semble, ajoute M. Radde, que depuis que le clergé russe s'est établi à certains endroits chez les Khevsoures, ceux-ci aient fait, sous ce rapport, quelque progrès en mieux, du moins ne m'a-t-on pas signalé des cas aussi éclatants. De même, je n'ai rien appris de la polygamie dont parle Eristow qui a été, ainsi que plusieurs autres usages, empruntée aux mahométans voisins. »

La femme mécontente de son mari peut le quitter, paraît-il, mais non sans un dédommagement qui s'élève à quatre-vingts roubles environ, payés en nature et notamment en gros bétail. Elle est libre ensuite de se remarier. Mais une veuve ayant un fils ne peut pas convoler en secondes noces, ce fait est considéré comme honteux pour elle.

La femme infidèle est sévèrement punie ; autrefois on lui coupait les oreilles et le nez, et l'on peut encore voir aujourd'hui, dans le village de Blô, une femme qui a été mutilée de cette façon.

Les usages à l'occasion des fêtes données en l'honneur des morts ne sont par moins curieux que ceux pratiqués pour la naissance et le mariage. Les renseignements que j'ai recueillis sur place, et ceux fournis à cet égard par MM. Süssermann, Eristow et Radde, concordent parfaitement.

Nous empruntons encore à M. Radde la description de la vraie manière khevsoure d'ensevelir les morts.

Le *mourant*, non pas le cadavre, est porté hors de sa demeure à l'air libre où il rendra le dernier soupir, car en mourant dans sa maison, il la déshonorerait et la rendrait impure. Si c'est un enfant, le père et la mère ne manifestent pas d'abord leur affliction, ils restent sereins. Le corps n'est pas lavé ; mais s'il s'agit d'un homme, on le rase, et on lui met ses plus beaux habits ainsi que ses plus belles armes.

Le corps reste déposé pendant trois ou quatre jours sur la terre, et pendant ce temps les chouzesses disent des prières. Puis arrivent les parents et les voisins

qui, sous la direction d'une femme estimée et payée pour cela, commencent leurs pleurs retentissants autour du cadavre, puis s'apitoient en des discours plaintifs sur le sort du défunt. Les hommes proches parents du mort s'asseyent, la poitrine découverte et leur bonnet profondément enfoncé sur les yeux. Tandis que cette scène de lamentations se passe à l'intérieur de la hutte, une semblable représentation est donnée à l'extérieur par les femmes habitant le village. Là encore, elles sont payées pour cela, elles reçoivent pour leur travail un pain plat *(chmiadi)*, une ou deux livres de beurre ou de fromage et deux livres de sel. Celle qui a mission de les commander s'appuie, soit sur un bâton autour duquel est enroulé un drap, soit sur le sabre du défunt, et commence à le louer comme un héros. Le chœur, auquel se sont joints aussi des hommes, éclate alors en sanglots, en gémissements et en hurlements. On se frappe du poing la poitrine et les genoux en s'arrachant les cheveux.

Le quatrième jour, le corps est porté, généralement sans cercueil, au cimetière, quoiqu'on rencontre actuellement encore, chez les Khevsoures, l'usage de vastes cercueils en frêne qui ont deux archinnes[1] de largeur sur une brasse[2] de longueur. Les tombes ne sont pas profondes, elles ont deux archinnes environ. On pose le corps sur le dos après lui avoir enlevé ses plus beaux ornements, et l'on met sur sa poitrine un peu d'une sorte de pain qui a été préparé, à cet effet, avec du beurre et qui a la forme d'un petit gâteau rond *(kadis-kweri)*. On ne dépose pas à côté de lui de l'eau dans une cruche, comme le font les mahométans, mais un peigne et un miroir, des pommes sauvages et des noix. Il y a là, sans doute, une influence de la doctrine de Mahomet, mais sous une forme un peu différente. Le cheval suit le convoi de son maître, et pendant l'ensevelissement le chouzesse lui tient un petit discours dans lequel il vante le cavalier. Puis on verse sur la tête de l'animal un peu d'eau-de-vie, et selon Eristow, le coursier est donné au meilleur ami du défunt.

L'enterrement est, naturellement, suivi d'un festin; l'assistance se rend à la maison mortuaire; là le chouzesse donne à chacun un petit morceau de foie de mouton, après quoi l'on se régale de gâteaux au beurre et de viande de brebis.

Le repas est généralement suivi de ces courses à cheval si périlleuses, où, fermes

[1] Archinne = 0,71.
[2] Brasse = $2^{m},13$.

sur leurs étriers, quelques-uns des convives rivalisent de vitesse sur les montagnes les plus escarpées et les plus dangereuses. Il est incroyable que ces cavaliers ne se rompent pas le cou par un exercice aussi téméraire. Enfin, tout étant terminé, on se sépare à la nuit tombante, et chacun regagne sa hutte.

La religiosité des Khevsoures est des plus primitives et des plus mêlées. Quelques-uns de leurs préceptes sont tirés du Coran, d'autres de l'Ancien Testament, enfin quelques-uns sont empreints d'un paganisme originel.

« Pour être sincère, dit M. Radde, je dois avouer que, bien que les Khevsoures s'appellent chrétiens et prétendent agir selon les préceptes de ceux-ci, leurs usages ne renferment que des traces bien faibles du christianisme, et, qu'au surplus, elles sont dénaturées de diverses manières. Il me semble que, du moins pour la partie septentrionale de la montagne, la doctrine de Mahomet venant du territoire avoisinant du Daghestan, s'est développée sur une plus vaste étendue que le dogme du christianisme qui fut primitivement implanté dans le sud par des éléments grousiens. »

Il résulte que les convictions religieuses et tous les actes qui en dépendent sont entièrement dirigés suivant la fantaisie d'une caste privée de prêtres dont les membres, bien qu'aussi profondément ignorants que les Khevsoures eux-mêmes, entendent cependant diriger leurs compatriotes d'une façon absolue dans le domaine religieux, et malheureusement n'interviennent que trop souvent dans les détails de la vie privée. Et cette sorte d'Église possède une véritable hiérarchie. M. Radde donne à ce sujet de curieux renseignements : nous nous bornerons à dire que, dans ce clergé, les charges sont aussi nombreuses que subtiles et surtout bien rétribuées ; et, par un résultat naturel de la grossièreté et de l'ignorance, c'est le prêtre qui est chargé de guérir la plupart des maladies. Il a su, dans tous les cas, acquérir sur ce peuple sauvage une influence absolue, et les autels des sacrifices sont riches, comparativement à l'état général de pauvreté qui règne dans cette population.

Les Khevsoures, en raison même de la diversité de leurs croyances, ont un grand nombre de fêtes. Ils célèbrent le dimanche des chrétiens, le vendredi des mahométans, le samedi des juifs et beaucoup ajoutent encore le lundi ! Ainsi les quatre septièmes des jours de l'année sont déjà consacrés à l'oisiveté permise. Mais ce n'est pas

tout : ils ont des fêtes interminables durant les mois de juin et de juillet, et celles qui ont lieu à l'occasion de Noël durent presque quinze jours.

M. Radde donne d'intéressants détails sur les antiques coupes d'argent, en usage chez ces montagnards, dont on ne se sert que dans les fêtes et qui sont la propriété des autels sacrés. « Ayant pris part, à Schatil, à l'une de leurs fêtes, dit ce voyageur, il m'a été donné de voir un grand nombre de ces vases. Ces coupes ont été travaillées, polies et doivent, d'après Eristow, posséder des inscriptions grousiennes. Plusieurs sont ornées d'incrustations. Parmi ces nombreuses coupes il y en a neuf qui ont un nom et un usage déterminé. »

Nous terminerons cette revue des principaux usages et coutumes des Khevsoures en disant quelques mots sur la superstition toute particulière de ce petit peuple à l'égard des chats, des chiens, des oiseaux et des forêts ou bois sacrés.

Le chat est considéré comme un animal impur et, lorsqu'un vol a été commis, et qu'on soupçonne quelqu'un, on pend un chat mort sur le chemin qui mène à son habitation. En général, le coupable n'avoue point son délit, mais il rembourse les trois quarts de la valeur de l'objet dérobé afin qu'on enlève le chat. Les chiens, au contraire, peu communs en Khevsourie, sont tenus en très haute considération, et c'est faire une grave offense à un Khevsoure que de lui tuer son chien. Quant aux oiseaux de passage, il paraît qu'on les considère comme apportant les maladies, mais il suffit de les rencontrer dans de certaines circonstances pour atténuer leur mauvaise influence. Par exemple, les Khevsoures affirment que quiconque, les cheveux en désordre, rencontre la huppe au printemps souffrira plus tard de la tête. On ne doit point voir, non plus, un jeune oison sans porter une chaussure. On doit entendre debout le cri du hibou, autrement la léthargie s'emparera de vous plus tard, etc.

Quant aux forêts et bois sacrés, dont l'entrée est interdite aux femmes, ils sont l'objet d'une telle vénération qu'un attentat quelconque aux arbres est, en principe, puni de la peine de mort.

Le costume des Khevsoures est, en grande partie, ainsi que la plupart des objets domestiques, l'œuvre de leurs mains. Faits en laine grossière, ces vêtements se composent, pour les hommes, d'une chemise courte, d'une veste, d'un pantalon, d'une sorte de bonnet et de leurs armes.

L'habillement des femmes comprend une longue chemise brodée, une robe de couleur

a rayures et ouverte ; leur coiffure consiste en une sorte de diadème qui s'enroule autour du front et sur lequel elles posent un voile également enroulé qui retombe à droite et à gauche. Ce qui fait l'originalité de ces costumes, c'est qu'ils sont



Fig. 18 — Khevsoure en armes.

couverts de broderies aux couleurs vives : blanc, rouge, bleu, vert jaune, qui tranchent sur le fond généralement de couleur brune.

Les Khevsoures portent des mitaines, des gants à doigts, des chaussettes, des bas, le tout en laine de couleurs éclatantes et fait par eux. Ils ont des souliers et des bottes.

Seul, dans tout le Caucase, ce peuple, qui est très guerrier, a conservé l'usage

de la cotte de mailles et de tout l'équipement qui se compose, outre cette dernière, d'une sorte de casque en métal, de brassards et d'une épée.

Les jeunes garçons ont un bouclier et une épée en bois. Leurs vêtements et leurs armures sont couverts de nombreuses croix grecques. Ce n'est pas seulement dans le but de se parer qu'ils ont conservé cet attirail guerrier, mais c'est aussi pour se préserver de la vendetta dont ils sont menacés soit directement, soit indirectement, car il est rare qu'un Khevsoure arrivé à l'âge d'homme n'ait pas son ennemi. Quelquefois ce dernier n'est que le parent d'un malade ou d'un mort qui lui a laissé le soin de le venger. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont quelque visite ou quelque course à faire dans le voisinage, on les voit quitter leur village entièrement armés et revêtus de la cotte de mailles. Même lorsqu'ils travaillent aux champs, ils portent volontiers une épée, un bouclier et un sabre (fig. 18). C'est aussi tout en armes que j'en ai rencontré plusieurs fois des bandes dans les vallées voisines du Kazbek, à Kobi et sur les hauteurs qui dominent à l'est Ananour, sur la route de Géorgie. Dans cet équipement et avec leur physionomie farouche, leur aspect, à première vue, n'est rien moins que rassurant (Pl. IV).

Les armures des Khevsoures ne se fabriquent pas dans leur pays. Quant à la question de savoir d'où sont venues les premières, M. Radde se refuse de la résoudre en affirmant vaguement, comme le font quelques personnes, que ce sont les restes des croisés : il croit plutôt que c'est la Perse qui a fourni à ce peuple leurs premières armes. Et cependant, de Gille, qui a visité ce pays, dit qu'il renferme quatre familles ou communautés, dont l'une, dit-on, nommée *Chatiliony* (Châtillon), semble conserver un nom chrétien célèbre [1].

Les duels sont fréquents parmi eux, mais une jeune vierge a, paraît-il, le droit d'y mettre fin en jetant un mouchoir entre les sabres. Un autre usage chevaleresque, rapporté par de Gille, consiste à recouvrir d'un petit morceau d'étoffe rouge le trou qu'une balle, reçue bravement en pleine poitrine, a fait dans le vêtement; de même que chez nous une décoration orne une poitrine percée noblement sur le champ de bataille.

[1] DE GILLE, *loc. cit.*, p. 252.

Pchaves. — Les Pchaves, grâce au voisinage de la Géorgie, sont les plus civilisés de ces montagnards. Ils parlent un dialecte voisin de celui des Grousiens, et se rapprochent physiquement de ces derniers. Ils construisent leurs habitations avec plus d'habileté que les Khevsoures. Ils cultivent avec assez de soin et d'intelligence leurs petits jardins potagers dans lesquels sont plantés des pommes de terre, des choux, des haricots, et, il paraît, même aussi du tabac. Il existe depuis 1872, dans le village de Tschargali, une église et une école, créées dans le but



Fig. 19. — Femmes pchaves.

d'élever les enfants dans la religion russe et de tirer les parents de la barbarie (fig. 19). La situation du maître d'école et du prêtre n'est guère enviable à cette altitude de trois mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer Noire; elle serait même impossible plus haut où la sauvagerie et l'immoralité de la population croissent en raison de l'inclémence de la nature (Pl. XVII).

Touches. — Ceux de ces montagnards voisins de la Kakhétie élèvent de grands troupeaux de moutons. Les pâturages des vallées de leurs montagnes sont excellents en été. En hiver ils conduisent leurs troupeaux jusque dans les plaines de la Kakhétie.

Au temps de Klaproth ce peuple était belliqueux et brave, mais grossier et peu civilisé. Ce voyageur rapporte un trait de leurs mœurs curieux à citer. « Quelqu'un montre-t-il de la lâcheté dans un combat, on le fait manger dans l'auge des chiens, et il ne lui est pas permis de figurer à côté de ses compatriotes [1]. »

Quoique entourés de voisins adonnés, il y a peu de temps encore, au brigandage, les Touches mènent une vie tranquille de pasteurs. Ils professent comme les autres Géorgiens la religion grecque. Ils ont une vénération spéciale pour saint Élie à qui ils sacrifient des moutons et des vaches. Jadis, ils fournissaient une garde aux rois de la Géorgie, et ils ont conservé la réputation d'être très braves et dévoués à leur maître.

Ils ont une forte charpente, des cheveux bruns, et portent la moustache. Les Touches et les Pchaves présentent un type assez uniforme.

De même que les Khevsoures, les Touches construisent des tours. Leurs habitations présentent des portes et des fenêtres à l'européenne, chose rare dans le pays.

Ils se servent d'un lourd marteau de pierre pour la préparation de la poudre, et aussi pour assouplir le cuir. Le maniement de ce grossier outil exige une très grande force et beaucoup d'adresse.

Mingréliens et Imères. — Le territoire mingrélien, la Colchide des anciens, n'a pris le nom de Mingrélie que depuis la prise de possession de la Russie.

L'origine des Colches, maintes fois discutée, est loin encore d'être tranchée, si l'on y parvient jamais. Nous écarterons donc cette question à laquelle nous n'avons aucune lumière à apporter.

Lorsque nous remontons dans la nuit des temps, nous voyons que d'épaisses ténèbres couvrent l'histoire de la Colchide jusque au XIII[e] et XIV[e] siècle avant Jésus-Christ, époque florissante des empires chaldéen et égyptien. L'expédition des Argonautes, sous la conduite de Jason (1350 environ av. J.-C.), et plus tard au VII[e] siècle les puissantes colonies grecques établies sur les côtes de la mer Noire devaient créer désormais un lien puissant entre l'Occident et l'Orient.

[1] Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, *loc. cit.*, t. II, p. 72.

La religion des anciens Colches était, suivant Hérodote, un mélange de mythes grecs et égyptiens, leur culte s'adressait principalement au Soleil et à Diane, et en entrant dans le Phase le premier objet qui frappait était, sur la gauche, une statue de Diane Phasienne, un cymbalum en main et des lions sous son trône.

Au VI[e] siècle, lors de la conquête de Cyrus, on voit les Colches offrir au vainqueur un tribut de cent jeunes garçons et d'autant de jeunes filles dont la beauté, paraît-il, était déjà célèbre.

Moins d'un siècle plus tard, on les retrouve, par une évolution politique, servant à



FIG. 20. Station dans un aoul t[illegible]iche, d'après *le Caucase pittoresque*.

titre d'auxiliaires dans les armées de Xerxès. Ce serait, selon M. Bernoville, « entre cette époque et le partage de l'empire d'Alexandre qu'il faudrait placer la migration d'une fraction des Colches vers le bassin supérieur de l'Ingour où ils prirent le nom de Souanes. Il est probable que les bouleversements du pays déterminèrent leur retraite dans cette vallée inaccessible. Strabon, Eusèbe, Pline et Ptolémée sont les premiers et à peu près les seuls à en parler. Ptolémée les appelle Souanes-Colches, Ces auteurs citent la Souanétie comme la région la plus riche en métaux d'or et d'argent [1]. »

Après la défaite de Mithridate et la conquête romaine, l'histoire de la Colchide se détache de celle de la Géorgie pour suivre la fortune des Romains. Elle forme un

[1] *Souanétie libre*, in-4. Paris, Morel, 1875.

ou plusieurs petits États dont Rome ou Constantinople maîtresses de la mer Noire furent tour à tour l'étoile influente, tandis que la Géorgie se trouvait sans cesse enchaînée comme par un charme tout-puissant au sort et aux révolutions de la Perse [1]. Les empereurs auraient sans doute usé de leur puissance d'une manière plus efficace si la Colchide avait été autre chose qu'un pays à demi sauvage. Le commerce de la puissante Diouscourias était tombé devant le bruit des armes de Pompée. D'ailleurs les Romains, maîtres de Panticapée et de Phanagorie, s'étaient ouvert un commerce avec le nord de l'Asie et même de l'Inde. Ils se contentèrent donc de conserver le titre de suzerains de cette belle Colchide, l'abandonnant à de petits princes qu'ils pouvaient changer à volonté.

Le pouvoir des Grecs et des Romains allant en s'affaiblissant, une des branches de la race géorgienne fait son entrée dans l'histoire : ce sont les Lazes. Leur nom apparaît vers la fin du IIIe siècle, le pays prend alors le nom de Lazistan.

De 551 à 554 la Colchide fut le théâtre de la lutte entre Justinien Ier et Khosroès qui avait soumis le Caucase oriental et voulait faire valoir ses droits sur la Géorgie. La guerre se termina en 562. Khosroès et Justinien signèrent un traité par lequel la Colchide restait à ce dernier moins la Svanie qui, de tout temps, avait dépendu de l'empire romain; elle devint libre sous la suzeraineté des Perses.

Longtemps après ces événements, la Mingrélie resta liée aux destinées de l'Imérie; c'est seulement au commencement du XIVe siècle qu'elle se constitua en État indépendant. Nous citerons, pendant ce long intervalle de temps, les noms des princes qui brillèrent au premier rang. Ce fut d'abord, après une succession de rois peu remarquables, Bagrat III. Il réunit les deux royaumes de Géorgie et d'Abkhasie, et donna une vive impulsion aux arts et aux sciences. Il mourut vers 1014.

Après lui, le règne de Bagrat IV (1027) fut des plus brillants. Ce monarque épousa Hélène, cousine de l'empereur Romanos, et mourut en 1072. Puis à ces princes succéda l'époque brillante de David le Réparateur et de Tamara.

Les rois d'Abkhasie et de Karthévelie, à l'époque de leur grande puissance, partagèrent leurs États en grandes satrapies qu'ils conférèrent aux hauts dignitaires de leur cour : l'Égrissi ou Mingrélie échut au grand échanson Dadian. Ces gouvernements

[1] DUBOIS DE MONTPÉREUX, *loc. cit.*, t. II, p. 67.

devinrent héréditaires dans la suite, et le fils succéda à son père. Le premier Dadian connu fut Ghiorghi qui mourut en 1323, et fut remplacé par son fils Mamia. A partir de cette époque la dynastie des Dadians régna sur la Mingrélie sans interruption.

En 1769, les Russes intervinrent en faveur des princes Dadians contre la Turquie



Fig. 21. — Mingrelienne de Zougdidi.

qui s'était rendu tributaires l'Imérie et la Mingrélie. Un traité fut signé en 1774 entre la Russie et la Turquie; la Mingrélie fut reconnue indépendante, et la Turquie renonça au tribut d'esclaves qu'elle percevait sur ce malheureux pays.

En 1804, George Dadian devint définitivement vassal de la Russie; depuis lors, les rapports entre l'empire de Russie et les Dadians n'ont pas varié. Le prince régnant actuel est André Dadian.

La capitale et le siège de gouvernement de la Mingrélie est Koutaïs, sur le fleuve Rion; sa population s'élève à vingt-cinq mille habitants environ. Le climat y est généralement sain; c'est une ville charmante qui passe pour l'une des villes du Caucase les plus agréables, quoique le voisinage de Poti y fasse régner, parfois, des fièvres dangereuses. La ville est propre et renferme beaucoup de jardins qui lui donnent un air de fraîcheur et de gaieté. La population se compose d'Imères, de Mingréliens et de Géorgiens.

La superficie de la Mingrélie est d'environ neuf mille kilomètres carrés. Elle forme aujourd'hui les districts de Sénak et de Zougdidi dans le gouvernement de Koutaïs et la partie méridionale du cercle militaire de Soukhoum-Kaleh. La population actuelle de la Mingrélie est de deux cent quinze mille habitants environ.

Les églises de toutes sectes, arméniennes, grecques, catholiques, y sont nombreuses. Koutaïs possède des eaux thermales renommées, comme on en trouve d'ailleurs dans de nombreuses localités du Caucase.

Au delà de Koutaïs, à l'embouchure du Rion, à Poti et dans ses environs, végète une partie de cette superbe population au milieu de marécages et de forêts impénétrables. Rien ne peut donner une idée de l'insalubrité et de l'aspect de la ville elle-même. De tous côtés s'étendent des marais aux émanations putrides, le sol détrempé dégage en permanence des exhalaisons paludéennes : en somme Poti est réputé avec raison comme l'une des localités les plus malsaines de l'Orient, un foyer permanent de fièvres. Le climat des environs est plus funeste encore. Au milieu d'une luxuriante végétation favorisée par une atmosphère de serre chaude, le gibier abonde : canards, bécassines, cigognes, hérons et bien d'autres oiseaux encore s'échappent par bandes, à chaque instant, des épais fourrés marécageux. Au printemps, cette nature est tellement merveilleuse qu'on ne s'étonne pas que la Mingrélie ait pu passer pour l'Éden. Malheureusement ces richesses inexploitées sont rendues inexploitables par la fièvre qui punit promptement les téméraires qui s'établissent dans ces parages maudits. Entraîné à la vue de cette splendide végétation et de cette faune si variée, j'en ai fait, moi-même, la cruelle expérience durant une excursion que je fis dans la région du lac Paléostrom, à la recherche des vestiges de palafittes signalées par Bayern.

Le Mingrélien est un mélange de Géorgien et des races environnantes. Il habite l'un des plus riches et des plus beaux pays de la terre, mais la civilisation n'a pas fait chez lui de grands progrès, il est resté l'ancien Colche et rien de plus. Il



Fig. 22. Mingrélien des environs de Koutaïs.

manque d'énergie et de goût pour le travail. Maintes parties de la Mingrélie sont actuellement encore dans un complet état sauvage; les indigènes qui les habitent ignoraient, il y a peu de temps encore, l'usage du linge et même de la monnaie circulante, leur trafic se faisant par voie d'échange. Ils s'occupent surtout d'agriculture, de

l'élevage des moutons et des abeilles dont ils tirent un excellent miel qu'ils échangent contre les produits de la vallée.

Leurs habitations se composent de misérables huttes en bois brut et en clayonnages, taudis humides où ne pénètrent ni l'air ni la lumière et où la terre battue sert de plancher. On fait le feu au milieu de la pièce, et la fumée se dégage par le toit disjoint ou par la porte. C'est dans cette atmosphère que bêtes et gens passent l'hiver.

Au physique, les Mingréliennes présentent le type de la beauté classique des Caucasiennes qu'on s'est plu si souvent à célébrer : yeux largement fendus, nez fin et droit, sourcils olympiens ; mais que l'on ne cherche sur ces visages ni le charme, ni l'expression des races européennes ; ce sont, à peu d'exceptions près, de froides et inintelligentes statues (fig. 21).

Les hommes, même les paysans, ressemblent à de parfaits gentilshommes, au cœur généreux, brave et chevaleresque, et ont par-dessus tout la passion des chevaux (fig. 22 et Pl. III).

D'une politesse et d'une affabilité exquises, uniquement préoccupés d'obliger l'étranger, ils ont le culte de l'hospitalité. Gais, indiscrets, expansifs, jaloux, insouciants et surtout profondément paresseux, ils sont, de plus, superstitieux à l'excès et très vindicatifs : ce sont de grands enfants incapables d'attention ou de travail continu, passant subitement de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie.

Leur costume est celui des autres Caucasiens ; ils le portent avec grâce et élégance, drapant avec un art véritable leur *bachlik* autour de la tête et du cou ; la plupart portent la barbe et les cheveux longs, rejetés en arrière en « coup de vent » (fig. 23).

En somme, cette race habitant un pays où abondent les choses nécessaires à la vie, où le climat est chaud et humide, a la mollesse de ce climat. Ces têtes superbes sont celles de lazzaroni indolents et fainéants (Pl. III).

Le Mingrélien, en général plus beau que l'Imère, lui est inférieur au point de vue moral. Il parle une langue sans littérature et se ressent de l'influence des Turcs dont il a été le vassal. La noblesse mingrélienne se divisait et se divise encore de nos jours en deux classes distinctes. La première est celle des *Thavadis* (qui signifie tête), princes placés à la tête de la noblesse et qui occupèrent toujours les postes les plus élevés. Il n'y a que huit familles de Thavadis en Mingrélie, et la Russie, après un

minitieux examen de leur généalogie qui, chez beaucoup d'entre elles, remonte à mille ans de plus que celle des grandes familles européennes, leur a conféré le titre de *princes russes*.

La seconde classe comprend les nobles *Aznaours*, nom qui viendrait, d'après les savants géorgiens, de Jason.



Fig. 23. — Mingrélien de Zougdidi.

Dans tous les cas, ces Aznaours, plus en nombre que les Thavadis, vivaient, comme ces derniers, des produits de leurs serfs. Aussi depuis que le servage a été aboli en Mingrélie (1867), ces chevaleresques et peu laborieux seigneurs ont vu se produire dans leur état politique et social un profond changement. Pour réparer les brèches faites à leur fortune, il leur a fallu se mettre au travail ou prendre du service dans les armées russes.

On donne le nom d'*Imères* aux Géorgiens du haut bassin du Rion; ils sont séparés du gros de la nation par la chaîne des montagnes de Souram. Le nom de leur pays, Iméreth ou Imérie, s'est appliqué tantôt à toute la Transcaucasie occidentale, tantôt à la moitié supérieure de cette contrée, suivant les événements politiques.

Cette dénomination d'Imères est certainement fort ancienne, puisqu'elle se retrouve dans celle d'*Ibérie*, nom sous lequel l'Occident connut, à partir du Iᵉʳ siècle de notre ère, les provinces de la Koura. Les Turcs les appellent *Baschatchouk* (tête nue), à cause de leur habitude de ne point porter de coiffure.

Dès les plus anciens temps, ce pays eut ses rois particuliers, sans doute soumis, plus ou moins directement, aux rois de Géorgie. Lors de l'arrivée des Romains au Caucase, ils reconnurent la suprématie romaine; la Perse voulut, plus tard les subjuger; nous avons vu à quelle guerre sanglante la rivalité de Justinien et de Khosroès donna lieu en Colchide. Constantinople a laissé des traces profondes de son influence dans l'architecture, la religion et la langue.

Du xᵉ au xıᵉ siècle, à l'époque de la décadence de l'Empire, les princes du pays recouvrèrent leur indépendance et régnèrent sous le nom de rois d'Abkhasie. Depuis cette époque jusqu'en 1330, l'Abkhasie et la Géorgie, gouvernées par des princes de la puissante famille des Bagratides, se trouvèrent tantôt séparées, tantôt réunies sous le même sceptre.

C'est vers 1442 que l'Imérie fut constituée en royaume, à la mort d'Alexandre, roi de Géorgie qui donna, paraît-il, à son fils aîné Vacktang, l'*Imérie*, le *Djikheth*, le *Souaneth*, l'*Odichi*, l'*Abkhasie*, l'*Alaneth* et le *Gouria*.

Trente rois se succédèrent sur le trône d'Imérie jusqu'à David, reconnu roi sous le nom de Salomon II, qui, en 1804, voulant se délivrer de l'oppression des Turcs, se reconnut vassal de la Russie. En 1810, s'étant révolté contre son suzerain, il fut battu et forcé de s'enfuir en Turquie. Au mois de mars de cette année l'Imérie fut comptée au nombre des provinces annexées par la Russie [1].

Le type imère est beau et régulier, et les hommes, quoique beaucoup déchus de leur belliqueuse énergie, ont conservé encore une physionomie mâle et distinguée

[1] Dubois de Montpéreux, t. III, p. 154.

(fig. 24). Les femmes, de même que les Mingréliennes, sont belles, pour la plupart, mais peu intelligentes.

Les vigoureux Imères dont les bras ne sont pas utilisés par l'agriculture dans leur pays se mettent en service, à Tiflis. Les travaux pénibles, ceux qui exigent de



Fig. 24. — Mingréliens et Imères des environs de Zougdidi.

la force : le soin d'aller chercher de l'eau à la Koura pour la distribuer dans les maisons de la ville, celui de transporter les marchandises, sont leurs principales attributions. Ce genre de travail les a fait surnommer « les Auvergnats du Caucase ». L'Imère est vaillant et plein de foi comme le Géorgien; sa langue possède une certaine littérature. Actuellement, la population de l'Imérie est de quatre cent mille âmes environ.

Mingréliens et Imères, tous chrétiens du rite grec, professent la vénération la

plus profonde pour le monastère de Ghélathi, et malgré les enthousiastes et nombreuses descriptions qui en ont été faites, nous ne pouvons passer sous silence cet antique sanctuaire national des chrétiens karthevéliens. Disons tout d'abord que c'est l'un des plus célèbres monastères de la Transcaucasie, situé à dix verstes environ de Koutaïs. On arrive par des chemins difficiles et pleins d'obstacles devant ce magnifique édifice et son couvent, assis fièrement sur le contrefort élevé de montagnes couvertes de forêts. Fondé ou restauré à la fin du XI[e] siècle par le roi bagratide David II, d'après le plan de la célèbre église de Pitzounda qui date de Justinien, il fut consacré à la nativité de la sainte Vierge comme son nom l'indique : *ghelati*, *ghelathi*, ou *ghénathi*, forme altérée du grec. Trois églises s'élèvent sur la grande cour du monastère : au milieu, l'église de la Sainte-Vierge, à l'est, celle de Saint-Georges, à l'ouest celle de Saint-Nicolas. Au centre une modeste fontaine dont l'eau jouit, au dire des moines du couvent, de nombreuses vertus thérapeutiques, mais paraît servir surtout à rafraîchir leur vin. L'église centrale est l'un des plus beaux spécimens de l'architecture byzantine de la région. Le portail et les fenêtres sont décorés de sculptures élégantes ; la voûte du chœur est ornée d'une belle mosaïque byzantine sur fond d'or représentant la Vierge et l'enfant Jésus entre les archanges Gabriel et Michel. Ces œuvres d'art ont été données, paraît-il, par l'empereur Comnène au roi David II. Les murs sont couverts de fresques en partie dégradées, dues, sans doute, à des artistes byzantins ou génois. Quoique n'ayant rien de remarquable, elles sont toutefois intéressantes en ce qu'elles fournissent des renseignements sur les costumes anciens des rois et des évêques d'Iméric. Cette église est encore ornée d'un certain nombre de tableaux rappelant diverses épopées historiques. On y remarque aussi de grands triptyques en or pur travaillé au repoussé. L'iconostase, de facture récente, offre des images fort anciennes et très belles qui ont presque toutes une valeur artistique considérable. Elles appartiennent évidemment à la plus belle époque de l'art byzantin. Quelques-unes, ciselées dans l'or ou l'argent massif, sont enrichies de pierres précieuses. On distingue quelques miniatures représentant des figures de saints avec des inscriptions grecques sur émail cloisonné. Le trésor renferme quelques autres objets d'une grande richesse artistique, dont quelques-uns, véritables chefs-d'œuvre, donnent la plus haute idée de l'art byzantin. La sacristie possède une collection digne de la plus grande attention. On

conserve dans cette dépendance de l'église, au milieu d'un désordre et d'une malpropreté caractéristiques, et communs à la plupart des moines orientaux, des manuscrits précieux ornés d'enluminures. Il y a de magnifiques évangiles manuscrits du xe siècle dont les couvertures sont ornées d'émaux cloisonnés parmi lesquels se trouvent les plus beaux spécimens de ce genre de travail. La pièce capitale du trésor est une châsse où se trouve enfermé un suaire portant l'empreinte des traits de la Vierge, apporté au Caucase par saint André; c'est en l'honneur de cette relique que le monastère a été élevé, paraît-il. Dans un meuble spécial sont conservés les vêtements des anciens rois d'Imérie, couverts de pierres précieuses, puis les objets liturgiques, entre autres des chapes et des mitres d'évêques.

Enfin, attenant au couvent, dans une petite chapelle délabrée se trouve le tombeau du roi David, fondateur du monastère. Sur la pierre tombale, on lit une inscription archaïque qui a été ainsi traduite : « Ici est le lieu de mon repos, je l'ai choisi, et je veux y rester. »

Près du tombeau gisent, sur la terre, les débris d'une porte bardée de fer, qui, suivant une légende, proviendraient de la porte de Gandja (Élisabethpol) enlevée par David qui avait manifesté le désir qu'on les déposât près de son tombeau [1].

Svanes. — Nous avons vu précédemment, en parlant des Colches, que les Svanes étaient probablement une fraction de la nation colche qui, pour échapper aux révolutions de la mère-patrie, serait allée chercher un abri dans les vallées inaccessibles qu'ils occupent actuellement. Là, en rapports constants avec les Lazes, ils subirent probablement le contre-coup de leurs vicissitudes politiques, embrassèrent le christianisme byzantin et vécurent à peu près indépendants jusqu'au moment où ils tombèrent sous la domination de la Géorgie.

Pendant la guerre de Justinien et de Khosroès en Colchide, la Svanie, reconnue libre par le traité signé par ces deux princes, demeura néanmoins vassale de la Perse. On sait combien Khosroès tenait à la conserver sous sa dépendance afin de rester maître des passages du Caucase.

[1] Frœhn, *Dissertation sur l'inscription arabe de la porte de fer de Ghelati.* Paris, 1835.

Les Svanes furent, le plus souvent, en guerre avec l'Imérie. Comme la plupart des Caucasiens, ils professent un véritable culte pour la mémoire de Tamara, la « Zénobie du Caucase », en l'honneur de laquelle ils ont composé la chanson suivante [1] :

LA ROMANCE DE TAMARA

I

Je suis Tamara.
Je ne suis point dans mon pays,
Et bien que loin de mon pays
Je suis chez moi *(par l'effet de ma puissance).*
Refrain : O Tamara, souveraine Tamara !

II

Un ministre dit à Tamara :
« Dadian marche contre toi. »
Et la souveraine partit pour la guerre
Comme si elle allait à ses noces.
O Tamara, souveraine Tamara !

III

Elle marcha contre les Abkhases et les Djighètes.
Elle dit : « Abkhases, je veux si bien vous exterminer
Que vos chèvres soient mangées par les chats,
Et vos bêtes à cornes dévorées par les corbeaux ! »

IV

Tamara avait aussi des Tatars (à son service),
Alors les guerriers de Tamara cernèrent Dadian
Et le firent fortement trembler.

V

« Je vous ai tout sacrifié *(dit Tamara aux Svanes),*
Même mon *letchak* (grand voile blanc).
Mes vêtements et même ma chaussure,
Tout mon bien-être et tous mes ornements.

VI

« La moisson est encore éloignée :
Ni l'orge, ni le seigle n'ont mûri,
Et pourtant j'ai vaincu
Et anéanti Dadian, les Djighètes et les Abkhases.

VII

« J'ai vaincu tant d'ennemis,
J'ai fait tant de prisonniers et de vassaux
Que maintenant je puis récompenser les Svanes ;
Chacun ne devra plus payer qu'un œuf comme impôt. »

VIII

Sa gloire est égale à la gloire du soleil,
Elle enferma tous ses ennemis à Tschimat [2].
O Tamara, souveraine Tamara !

Ces populations ne sont soumises à la Russie que depuis 1833.

Reineggs [3], qui a traversé le pays des Svanes (1790), en fait le tableau suivant : « Il est à peine, dit-il, parmi les autres Caucasiens un peuple plus malpropre, quelque

[1] D'après Radde, *loc. cit.*
[2] *Tschoumat* ou *tschimat* veut dire en géorgien « mystère ». C'est le nom donné à une commune d'Etseri.
[3] Reineggs, *loc. cit.*, II, 15, *seqq.*

belles que soient la figure et la stature chez les deux sexes. Leurs maisons consistent en pierres posées à sec, ou en treillis enduits de terre, sans fenêtre. Un toit plat fait de poutres recouvertes de terre n'a qu'un trou au milieu pour laisser passer la lumière et la fumée. Toute la famille, hommes, femmes, enfants, se contentent d'une couche qu'elle partage avec le bétail. Ils ne connaissent pas l'usage des chemises, et portent l'un sur l'autre deux ou trois habits étroits qui ne recouvrent ni la poitrine ni l'avant-bras et qui n'atteignent pas le genou. Un tablier leur tient lieu de pantalon, de longues bandes de drap roulées autour des jambes sont leurs bas. Ils enveloppent le pied nu d'un morceau de cuir non tanné pointu par devant. Quelques-uns portent un bonnet fronde comme les Imères, sur leurs cheveux hérissés et crépus : le plus grand nombre va nu-tête. Les filles aussi n'ont point de coiffure; les femmes mariées s'enveloppent la tête d'un linge rouge qui ne laisse voir qu'un œil. Elles portent un long habit de toile, le plus souvent rouge, boutonné par devant, et par-dessus en hiver un voile grossier de drap ; en été ce voile est de toile rouge. » Depuis l'époque de Reineggs dont les récits sont trop souvent fantaisistes, la situation des Svanes s'est quelque peu modifiée. La Svanie ressemble beaucoup pour les productions de son sol au Haut-Ratcha, au-dessus d'Outséré. Il n'y croît que du blé. Dans la basse Svanie on rencontre des vignes cultivées sur de grande surfaces.

Les Svanes sont de race géorgienne, quoiqu'ils parlent un dialecte différent de ceux de cette famille.

L'un des touristes les plus autorisés qui aient parcouru cette région dans ces dernières années est M. Bernoville qui a publié, d'ailleurs, un récit très circonstancié de son voyage dans la Svanie libre [1].

Antérieurement à M. Bernoville, le Dr Radde avait visité en 1864 cette curieuse région, dont il a donné une description scientifique que l'on ne saurait trop consulter [2]. Au point de vue épigraphique ce pays a été étudié en 1860 par le savant archéologue géorgien M. Bakradzé [3]. Citons encore le voyage de M. Freshfield, l'alpiniste anglais bien connu [4].

[1] M. Bernoville, *La Souanetie libre*, in-4. Paris, Morel, 1875.
[2] Radde, *Voyage dans la chaine centrale*, 1856-1857, publié à Tiflis dans le *Kavkaskie-Vestniki.*
[3] Bakratze, *Kavkaskie-Vestniki (Messager du Caucase*, 1860).
[4] Freshfield, *Travels in the central Caucasus and Bashan.* London, Longmanns, 1869.

Au point de vue géographique, le pays des Svanes occupe à peu près le centre du tronçon occidental du Caucase, et appartient par ses eaux au bassin de la mer Noire. Par l'Ouschba, le Tetmould et le Koschtau-Tau qui le bornent au nord, il confine au pays des Tcherkesses. Par les glaciers de l'Ingour et les plateaux du Pass-mta il touche à l'Osséthie. Il est borné à l'ouest par la Mingrélie et une portion de l'Abkhasie, au sud par le Ratcha et le Ledjgoum. La Svanie, partagée politiquement en trois fractions, est géographiquement divisée en deux parties : la Svanie libre au nord, comprenant la Svanie des Dadischkilians; et la Svanie dite des Dadians au sud. Ces deux régions sont séparées par une ligne importante de montagnes.

Par sa configuration, la Svanie des Dadians ouverte du côté du sud-ouest perdit de bonne heure sa liberté et un peu aussi son originalité primitive; elle devint vassale des princes de Mingrélie probablement au XVIe siècle.

La Svanie libre, au contraire, isolée au milieu des montagnes, ne tarda pas à revenir à sa vie primitive grossière, presque demi-sauvage. Les Svanes n'entretenant que peu de rapports avec leurs voisins, ce n'est que de loin en loin que l'on en voit quelques-uns déboucher des gorges de l'Ingour par des sentiers abruptes où le montagnard seul peut rivaliser d'agilité avec la chèvre. Ils viennent en Mingrélie chercher quelque denrée de première nécessité telle que le sel qui leur fait complètement défaut. Voici ce que rapporte M. Bernoville à propos de l'aspect des Svanes [1] : « Ma première impression, dit-il, fut saisissante de nouveauté. Un groupe de montagnards, coiffés de leur feutre conique et fumant nonchalamment leurs pipes, étaient assis sur les marches d'une grande bâtisse en pierre, entourée à la hauteur d'un premier étage d'une galerie couverte en bois. Quant aux gens que j'avais devant moi, tout dans leur maintien, leur type et leur regard tranchait de la façon la plus absolue avec les populations que je venais de quitter. Les traits sont exagérément accentués, le nez busqué, l'expression brutale ; elle serait même repoussante sans une teinte de fierté farouche. La taille est petite, l'ossature large et saillante, les proportions peu harmonieuses. A part les rares connaissances de nos guides, chacun nous jette un regard hostile et méfiant. Les maisons mêmes sont faites pour la lutte ; elles sont hautes, solidement bâties, couvertes d'un large toit débordant à deux pans, un peu

[1] BERNOVILLE, *loc. cit.*, p. 66.

comme nos fermes de pays basque. Les ouvertures sont parcimonieusement distribuées sur la façade. Beaucoup de ces demeures sont dominées par une tour carrée, plus large à la base qu'au sommet, de cinquante à soixante pieds de hauteur, couronnée de mâchicoulis et percées de meutrières (fig. 25). »

Le costume des hommes se compose uniformément de la *tcherkeska* blanche ou



Fig. 25. — Village fortifié de Mestia.

brune et de sandales de peau. Leur coiffure nationale est un feutre blanc en forme d'éteignoir qui leur est exclusivement spécial. Les élégants remplacent le chapeau blanc conique par un *papanak* mingrélien. Cette coiffure adoptée et diminuée par les Svanes est faite d'une rondelle de drap ou de feutre soutachée de laines de diverses couleurs. Ce papanak est posé sur la chevelure qui atteint parfois les proportions les plus invraisemblables. Le *bachlik* est aussi d'un usage très répandu chez cette population. Le luxe, comme partout ailleurs au Caucase, consiste dans les armes.

Les femmes portent une robe sans taille, rouge ou verte, légèrement ouverte sur la poitrine et ressemblant aux chemises à larges manches des fellahines d'Égypte. Le rouge paraît être leur couleur favorite. Un long voile d'étoffe blanche s'enroule autour de la tête et retombe gracieusement sur le dos. Le sort de la femme svane est des plus malheureux. Tous les travaux grossiers et pénibles lui sont échus en partage tandis que son mari se repose ou court dans la montagne. La vieillesse et la décrépitude précoces sont le résultat de cette vie pénible et triste.



Fig. 26. — Triptyque d'Etseri (Svanie).

Les Svanes ont une danse nationale très curieuse, en complète harmonie avec leur caractère, et des plus originales. « Il est rare que les femmes y prennent part. Les danseurs se prennent solidement par le bras, et placés de trois quarts forment un cercle vivant de trente à quinze mètres de diamètre suivant leur nombre, puis s'ébranlant lentement, ils commencent avec une grande régularité un grand pas en avant, suivi d'un battement en arrière, avec des balancements symétriques du buste, et le cercle tourne tout entier de droite à gauche. Cette danse est réglée par un chant étrange, tour à tour martial et doux, ressemblant de loin à un chant d'église en faux-

bourdon. Il y a quelque chose de viril et d'impressionnant dans cette harmonie dont



Fig. 27. — Image de Tchoukoul (Svanie).

la mesure est d'ailleurs très difficile à saisir. On débute sur un ton assez modéré, mais peu à peu on s'échauffe, les voix s'élèvent, les pas s'accentuent : le cercle tourne

avec une rapidité croissante qui dégénère en une sorte d'ivresse rappelant celle des derviches turcs [1]. »

Le mariage est, le plus souvent, chez ce peuple, comme chez tant d'autres, un marché dans lequel le futur paie à son beau-père la valeur de cent roubles environ en nature, en échange de sa jeune femme dont les goûts et les sentiments n'ont nullement été consultés. D'ailleurs la foi conjugale répond parfaitement, paraît-il, au procédé employé.

D'après certains voyageurs modernes, il paraîtrait que les Svanes libres pratiquaient et pratiquent encore des immolations d'enfants du sexe féminin.

La guerre et la vendetta règnent en permanence, là comme partout au Caucase où l'indépendance des montagnards est menacée. Contrairement à ce qui se passe même chez les peuplades réputées les plus sauvages, les Svanes accueillent avec défiance les étrangers, et méconnaissent complètement les lois de l'hospitalité. Ils sont essentiellement chasseurs et attachent un très grand prix à leurs trophées de chasse dont ils ornent leurs tours de défense. A l'intérieur, les murailles de celles-ci sont recouvertes quelquefois entièrement de peaux de mouflons, d'ibex, de chamois, d'ours et de quelques autres animaux sauvages qui abondent dans ces montagnes.

Le commerce des Svanes, qui se borne à de simples échanges avec les tribus voisines, est pour ainsi dire nul; leur industrie se réduit également aux choses à leur usage, de sorte qu'ils ignoraient avant l'arrivée des Russes l'usage de la monnaie circulante. Quant à la malpropreté de ce peuple, elle est demeurée proverbiale. Leur mobilier se compose exclusivement de sièges et de quelques coffres indispensables.

Les Svanes, chez qui du XIe au XIIe siècle florissait le christianisme, sont revenus peu à peu à leur état primitif. Toutefois, ils se rappellent vaguement qu'ils ont été chrétiens, et il en résulte que leur culte est une sorte de théogonie bizarre dans laquelle entrent la croyance à l'existence d'un Dieu unique et l'idée de la sainte Vierge et des anges, mêlées au souvenir des vieilles coutumes païennes.

Un autre fait très curieux, c'est l'espèce de culte professé de nos jours encore par quelques Svanes pour le soleil et la lune. On est en droit de se demander si cette vénération est un simple témoignage d'admiration instinctive qui porta tant de

[1] BERNOVILLE, *loc. cit*, p. 76.

peuplades à ce culte, ou bien si ce n'est pas un reste de croyances sabéistes introduites au Caucase à l'époque des invasions persanes ?

Le pays renferme un assez grand nombre d'églises; les unes n'ont aucun caractère d'architecture extérieure, les autres sont dans le style géorgien ou sont vraiment byzantines. Les unes et les autres renferment des objets religieux, princi-



Fig. 28. — Image de Chemokmedi (Svanie).

palement des images, revêtant les caractères du plus pur byzantin, et aussi quelques spécimens de l'art byzantino-géorgien (fig. 26, 27 et 28).

D'après les observations de M. Radde, on peut résumer de la manière suivante les caractères des deux principaux types qui se partagent la Svanie :

Dans le Haut-Ingour, le front est large et déprimé, le visage rond, les cheveux de nuances foncées, plantés bas, un peu raides, les sourcils fortement accusés, les yeux souvent bruns.

Dans la Svanie occidentale, y compris le pays des Dadischkilians, les hommes

sont plus grands et d'apparence plus vigoureuse ; le visage est plus ovale, les cheveux frisant naturellement sont fréquemment blonds ou cendrés, tendant parfois au roux,



Fig. 29. — Socle d'un flambeau antique en bronze ciselé (Svanie).

le front plus élevé, les yeux bleus ou gris clair, un peu durs, la figure moins repoussante.

Quoique les Svanes, en général, jouissent d'une assez bonne santé, la proportion des goitreux est énorme dans ces montagnes. D'après le dernier recensement, la population de ce pays s'élevait à un peu plus de douze mille habitants.

GOURIENS ET LAZES. — La Gourie, province de l'ancienne Colchide, a vu disparaître le régime féodal devant la conquête russe. Elle s'étend sur le versant septentrional des monts d'Adjara.

Voici ce que Dubois de Montpéreux rapporte sur les Gouriens qu'il visita pendant son voyage : « L'habitant du Gouria est Géorgien de race et parle le géorgien du dialecte d'Iméreth, tandis que ceux de l'Adjara se servent du dialecte lazique. Les incursions et le voisinage des Turcs ont démoralisé ce peuple, et lui ont donné le goût du commerce d'esclaves, qui avait pris une triste extension avant la prise de possession des Russes. Le tableau de la population que je viens de donner en est une cruelle preuve. Vingt habitants par verste carrée sur une terre aussi fertile, aussi riche, c'est bien peu de chose... et cependant c'est la province la plus populeuse de toutes les possessions russes au delà du Caucase. Les ruines d'églises et d'habitations qu'on voit partout prouvent que la population a été beaucoup plus considérable. La première mesure de la Russie a été d'arrêter ce dégradant commerce, de le défendre sous les peines les plus sévères. Lors de mon passage, le mauvais pli subsistait toujours malgré la défense, et plusieurs nobles ou princes de Gouria étaient arrêtés pour s'être livrés à ce commerce. Sous prétexte d'aller faire une visite en Turquie, ils s'étaient fait accompagner de quelques personnes auxquelles ils firent toutes sortes de promesses, de ces jeunes gens sans expérience qui, ne soupçonnant pas le mal, sont alléchés par l'espérance des récompenses ou par le désir de voir du pays. Une fois en Turquie, ils furent vendus et les braves vendeurs d'âmes s'en revinrent chez eux, prêts à recommencer une seconde trahison [1]. »

Des voyageurs plus récents ont répété que le trafic des esclaves, favorisé par le voisinage de la frontière turque, se continuait clandestinement, il y a peu de temps encore.

Arrosée au nord par le Phase, la Gourie est comprise entre le Lazistan ou Lazie, l'Imérie, la Mingrélie et la mer Noire. C'est un pays montagneux et fertile, aux vallées cultivées, aux sommets couverts de forêts incomparables, et que sillonnent des torrents limpides et abondants. La vigne y pousse avec une prodigieuse vigueur, et, livrée à elle-même, atteint dans ses capricieux élans la cime des arbres séculaires, d'où elle

[1] DUBOIS DE MONTPÉREUX, t. III, p. 128.

retombe en gracieux festons. La race y est petite, trapue; les hommes, sobres, marcheurs intrépides, énergiques, sont dresses dès l'enfance au maniement des armes, et familiarisés au danger par les incursions toujours imminentes des Lazes, leurs terribles ennemis.

Quoique le pays produise assez abondamment du millet, du maïs, du vin, des



Fig. 30. - Gouriens de l'Adjara.

noix, le Gourien ne fait pas de commerce et ne se livre à aucune industrie. Ce n'est que depuis que les Russes ont pris possession du pays que le commerce du vin a commencé. Par exemple, ils élèvent avec amour les abeilles qui leur produisent de grandes quantités de miel. Une qualité est comparable au meilleur miel de l'Italie et de la Grèce, tandis qu'une autre est enivrante, ce que l'on attribue aux fleurs du rhododendron dont les abeilles se nourrissent dans les parties élevées, où cet arbrisseau est abondant. Xénophon déjà, dans sa *Retraite des Dix mille*, fait mention de ce miel enivrant qu'il rencontra en traversant un pays voisin de la Colchide.

Le costume des hommes se compose d'un pantalon en laine brune, très large du haut et serré à la cheville, maintenu autour de la taille par une ceinture de soie rouge; d'une veste courte et d'une sorte de turban dont un pli retombe gracieusement



FIG. 31. — Gouriens du pays du Tchorokh.

sur le dos. Comme chez tout vrai Caucasien, le luxe du Gourien consiste dans ses armes, souvent incrustées d'or ou d'argent. Le fusil, le poignard et la bourka représentent pour l'habitant de la Gourie toutes les nécessités de la vie. Il est d'humeur belliqueuse et en même temps gai et insouciant (fig. 30).

Les femmes s'habillent à l'européenne ou plutôt s'affublent avec aussi peu de goût que possible. Les Gouriennes sont d'une beauté remarquable, elles ont plus de vivacité et d'expression dans la physionomie que les autres Géorgiennes.

En dépit du joug de l'islam le Gourien est resté chrétien. La Gourie compte à peine cent mille habitants (fig. 31).

La Lazie, située sur le littoral sud-est de la mer Noire, est comprise entre Trébizonde et la Gourie. Elle a été partagée en 1878 entre la Turquie et la Russie. Cette dernière a eu en partage la plaine du Tchorokh et l'importante place maritime de Batoum; la partie turque forme un district de la province de Trébizonde. La Lazie, dans son ensemble, est une des plus belles régions de la terre.

Les Lazes sont frères de race et de langue des Géorgiens dont ils partagent d'ailleurs avec les Mingréliens et les Imères la réputation de beauté.

Le caractère des Lazes ressemble beaucoup à celui des Imères; comme eux, ils respectent la vieillesse et pratiquent largement l'hospitalité. Ils sont propres, aiment les beaux vêtements; leurs maisons sont très bien tenues, car les femmes lazes joignent à leur réputation de bravoure et de beauté celle d'être excellentes ménagères. Un grand nombre sont marins et exercent le cabotage sur la mer Noire. Beaucoup d'entre eux sont portefaix et bateliers à Batoum et à Poti. D'autres se livrent à différentes industries; ils ont, par exemple, le monopole de la fabrication de la batterie de cuisine en laiton.

La principale ville de la Lazie russe est Artvin dont l'industrie principale est celle de la teinture des étoffes; on y fabrique aussi des soieries et d'autres tissus. On dit que c'est à Artvin que la race est la plus belle : tous les enfants pourraient servir de modèles aux peintres et aux sculpteurs. Il n'est peut-être pas de pays où les infirmes soient plus rares que chez les Lazes [1].

Chrétiens autrefois, ils plient peu à peu sous le joug des mahométans et finissent par adopter leur religion et leur langue.

On trouve chez cette population de superbes échantillons de la race caucsaienne; ils sont surtout remarquables par la blancheur de leur teint et la finesse de leurs

[1] K. Kock, *Wanderungen in Oriente.*

cheveux. Les hommes sont grands et bien faits, et leur vêtement collant fait ressortir la souplesse et l'élégance du corps (Pl. IV, V et VI).

Au lieu du turban et de la calotte, ils ont une sorte de capuchon qui rappelle le bachlik. Ils portent également sur la poitrine les cartouchières ornées, ainsi que des vêtements, de galons d'or et d'argent. Ils aiment les belles armes et en ont une garniture à leur ceinture.

Actuellement, on ne compte guère plus de vingt mille Lazes.

ANTHROPOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Le nombre de Karthevéliens observés anthropométriquement s'élève jusqu'à ce jour à une centaine. Les mensurations ne portent que sur des hommes.

Dans leur ensemble, ces Caucasiens sont brachycéphales puisque leur indice céphalique moyen s'élève à 85.85. Toutefois la mise en série des indices de chacune des familles qui constituent le groupe karthevélien montre que cette brachycéphalie, qui va jusqu'à 87,48 et même 91 chez les Lazes, par exemple, descend jusqu'au delà de 83, comme chez les Gouriens.

Quant aux indices de la face et du nez, ils présentent des écarts presque aussi considérables. On peut dire pourtant qu'ils sont leptorrhiniens, brachyfaciaux ou *chaméoprosopes*.

En ce qui concerne la couleur des yeux et celle des cheveux, elles paraissent plus constantes dans les diverses familles de ce groupe : les cheveux châtains s'y rencontrent dans la proportion moyenne de 50 pour 100; les noirs dans celle de 33 pour 100, et les blonds dans celle de 11 pour 100. Les yeux sont généralement noirs ou brun foncé. On en trouve pourtant un certain nombre de verts, de bleus et de gris bleuâtre.

On remarque chez un grand nombre de Karthevéliens des traces de compression céphalique. Chez les Grousiens elle n'a pour résultat que de déprimer légèrement le front d'un certain nombre de sujets, dans la proportion de 10 pour 100 environ.

Chez les Mingréliens, elle est antéro-postérieure, c'est-à-dire que le front et l'occipital sont déprimés et cela, sur quelques individus, dans la proportion de 4 pour 100. Cette déformation se rencontre également chez les Imères et chez les Lazes, mais dans la proportion de 30 pour 100 chez les premiers et de 44 pour 100 chez les seconds.

Grousiens. — Cette fraction importante du groupe karthevélien présente dans la série que j'ai observée des yeux bruns et des cheveux châtain foncé et souvent noirs. J'ai vu dans cette famille 64 pour 100 d'yeux bruns, 50 pour 100 de cheveux châtains et 50 pour 100 de cheveux noirs. M. von Erckert a trouvé 80 pour 100 de cheveux noirs, puis 50 pour 100 d'yeux bruns et 30 pour 100 d'yeux bleu plus ou moins grisâtre ou verdâtre.

Les huit individus que j'ai observés ont donné un indice céphalique moyen de 85,85 ; et les vingt-quatre sujets de la seconde série un indice de 84,35.

Bien que ce dernier soit un peu plus bas que celui qui résulte de mes observations, on doit conclure pourtant que les Grousiens sont de vrais brachycéphales. On doit remarquer encore que 36 pour 100 ont le front déprimé.

L'indice facial des Grousiens de Mleti obtenu par le rapport du diamètre bi-zygomatique et de la hauteur totale de la face est de 75,19, et celui de l'autre série est de 79,67[1]. Ils sont donc brachyfaciaux ou *chaméoprosopes*. Chez un certain nombre d'individus les pommettes sont un peu saillantes. Quant au nez, il est généralement fort; l'indice nasal est de 66,63 dans ma série et de 61,01 dans l'autre. Ils sont donc leptorrhiniens.

[1] Je donne ici à titre de renseignements les chiffres de l'indice facial relevés par M. von Erckert, bien qu'ils ne soient pas comparables à ceux que j'ai obtenus puisque ni le procédé opératoire ni les points de repère choisis par cet observateur pour des mensurations ne sont ceux de Broca, lesquels j'ai rigoureusement adoptés, comme le fait, du reste, la majorité des anthropologistes.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83,34 et au-dessus
»	»	1	1	6
PROPORTION POUR CENT				
»	»	12.5	12.5	75.00

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
4	4	»	50	50	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	8	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83,34 et au-dessus
»	»	3	8	10
PROPORTION POUR CENT				
»	»	14.3	38.1	47.6

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
5	8	8	23.8	38.1	38.1

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	1	20	»	4.7	95.2

Mingréliens. — Dans cette famille dont j'ai pu observer douze individus, les yeux paraissent un peu plus clairs que ceux des Grousiens; ils sont brun clair ou gris verdâtre plutôt que noirs ou brun foncé. Les premiers se trouvent dans la proportion de 8 pour 100, tandis que les brun foncé n'entrent que pour 25 pour 100 dans la totalité. Les cheveux châtain foncé ou noirs dominent dans la proportion de 75 pour 100, et les cheveux blonds ou plutôt d'un châtain clair ne se montrent que dans celle de 17 pour 100.

L'indice céphalique moyen des sujets de Zougdidi est de 83,22, et ceux observés par M. von Erckert donnent un indice de 81,19. Dans l'une et l'autre série, les dépressions frontales et occipitales sont fréquentes.

Les Mingréliens sont donc, en moyenne, un peu moins brachycéphales que les Grousiens. L'indice facial est, au contraire, beaucoup plus élevé chez les Mingréliens de Zougdidi et chez ceux de Koutaïs que chez les Grousiens; il s'élève à 80,20 chez les premiers et à 78,09 chez les seconds.

L'indice nasal est de 67,99 dans ma série et de 61,08 dans celle de Koutaïs. Chez ces derniers, on a observé fréquemment des faces plates et des pommettes saillantes.

Les Mingréliens sont donc leptorrhiniens, bien que plusieurs sujets présentent des nez courts, gros et épatés. On doit remarquer encore qu'il a été constaté à Koutaïs un certain nombre de cas de prognathisme.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES Au-dessous de 75.00	SOUS-DOLICHOCÉPHALES de 75 à 77.77	MÉSOCÉPHALES de 77.78 à 80	SOUS-BRACHYCÉPHALES de 80.01 à 83.33	BRACHYCÉPHALES 83.34 et au-dessus
»	1	2	2	7
PROPORTION POUR CENT				
»	8.3	16.7	16.7	58.3

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	89.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80 01 et au-dessus
1	3	8	8.3	25.0	66.6

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	12	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80 01 à 83,33	83.34 et au-dessous
1	1	3	2	7
PROPORTION POUR CENT				
7.1	7.1	21.5	14.3	50.0

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
4	8	2	28.5	57.2	14.3

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	14	»	»	100

Imères. — Les dix individus de cette famille sur lesquels on possède des observations précises présentent les uns des yeux bruns (50 pour 100), les autres des yeux bleu clair ou gris verdâtre (50 pour 100). Leurs cheveux sont généralement châtain foncé ou noirs. Leur indice céphalique est de 82,96 et 81,04, leur indice facial de 75,71 et 77,65, puis leur indice nasal de 65,70 et 67,04. Ils sont donc leptorrhiniens à face longue. Quelques-uns ont les pommettes saillantes.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83 34** et au-dessus
»	»	1	2	1
PROPORTION POUR CENT				
»	»	25	50	25

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
2	1	1	50	25	25

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION FOUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**58** et au-dessus
»	»	4	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALE
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.02** à **83.33**	**83.34** et au-dessous
»	»	1	1	»
PROPORTION POUR CENT				
»	»	50	50	»

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80 01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **75** à **80**	**80.01** et au-dessus
1	»	1	50	»	50

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
»	»	2	»	»	100

Khevsoures. — Cette famille, qui a été assez bien étudiée au point de vue ethnographique, ne l'a presque pas été au point de vue anthropométrique; je n'ai pu observer que deux Khevsoures à Vladikavkas. Ces deux individus ont les yeux brun clair ou marron et les cheveux noirs. Leur indice céphalique est de 80,73, leur indice facial de 78,66 et leur indice nasal de 75,78. L'aspect général de ces deux sujets rappelle le type mongoloïde.

Les Khevsoures, d'après ces deux observations, semblent donc être moins brachycéphales que les Grousiens et les Mingréliens. Ils ont la face plus large et le nez plus aplati.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83.34** et au-dessus
»	»	1	1	»
PROPORTION POUR CENT				
»	»	50	50	»

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
1	»	1	50	»	50

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
»	»	2	»	»	100

Gouriens. — Les quelques représentants de cette famille, peu nombreuse du reste, qui ont été mesurés, tous âgés de vingt-cinq à trente-cinq ans, ont les yeux brun foncé et les cheveux noirs d'une façon absolue. Leur indice céphalique est de 80,58, leur indice facial de 74,87, et leur indice nasal de 72,54.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALE
Au-dessus de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83.34** et au-dessus
»	»	2	2	»
PROPORTION POUR CENT				
»	»	50	50	»

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
2	12	»	50	50	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
»	»	2	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessus de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83.34** et au-dessus
»	1	1	»	»
PROPORTION POUR CENT				
»	50	50	»	»

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
»	»	2	»	»	100

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
»	»	2	»	»	100

Lazes. — Les vingt-sept Lazes qu'il m'a été donné de mesurer à Poti offrent un intérêt tout particulier à cause de l'homogénéité que présentent leur caractères.

Avec des yeux petits et brun foncé pour la plupart (41 pour 100), brun clair (30 pour 100), gris-bleu verdâtre (22 pour 100); ils ont des cheveux châtain foncé (59 pour 100) ou noirs (26 pour 100) et des sourcils épais et noirs.

Leur indice céphalique est de 87,48, mais sur les vingt-sept sujets observés, il en est douze (soit 44 pour 100) qui présentent des traces évidentes d'une compression inio-frontale.

L'indice des quinze non déformés est de 87,31 et celui des douze déformés est de 87,68. Cette différence, peu sensible il est vrai, que l'on constate entre les indices de ces deux catégories vient confirmer ce fait dont on n'a pas assez tenu compte autrefois[1] et dont j'ai démontré l'importance, à savoir que la déformation influence d'une façon notable les indices céphaliques et que faute de séparer les déformés des non déformés, on risque de donner des résultats faux.

Il faut ajouter enfin que les Lazes, qui présentent l'indice moyen le plus élevé chez les Karthevéliens, car il en est qui atteignent jusqu'à 94, sont également ceux de cette famille qui pratiquent avec le plus de constance l'usage de la déformation si répandue chez leurs voisins. L'indice facial de 75,14 montre une face allongée, et l'indice nasal de 64,45, une leptorrhinie assez grande.

On verra dans les mises en séries ci-après que la diversité des types est fort considérable dans chacune des familles du groupe karthevélien. On reconnaîtra néanmoins qu'un ensemble de caractères à peu près constant montre qu'il existe, en réalité, une affinité assez grande entre chacune d'elles pour former un groupe homogène.

[1] *Bull. Soc. d'anthr. de Lyon*, t. II, 1883, p. 30.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	»	»	27

PROPORTION POUR CENT

»	»	»	»	100

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
12	11	4	44.4	40.7	14.8

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PRORORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
«	1	25	«	3.9	96.1

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	»	1	3

PROPORTION POUR CENT

»	»	»	25	75

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
»	2	2	»	50	50

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52,99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52,99	80.01 et au-dessus
»	»	4	»	»	100

NUMÉROS D'ORDRE	AGE, LIEU DE NAISSANCE ET LIEU DE L'OBSERVATION	COULEURS		DIAMÈTRES DE LA TÊTE				COURBES		CIRCONFÉRENCES		MESURES DE LA FACE				MESURES DU NEZ			OBSERVATIONS
		YEUX	CHEVEUX	ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	TRANSVERSAL MAXIMUM	INDICE CÉPHALIQUE	TRANSVERSAL FRONTAL MINIMUM	INIO-FRONTALE TOTALE	TRANSVERSALE SUS-AURICULAIRE	HORIZONTALE	INIO FRONTALE	DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	LARGEUR BI-ZYGOMATIQUE	INDICE FACIAL	LARGEUR BI-MALAIRE	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL	
	KARTHEVÉLIENS																		
	GEORGIENS PROPREMENT DITS OU GROUSIENS																		
1	48 ans, né à Sartatchalo, observé à Marienfeld.	marron	noir gris	187	168	89.83	128	374	316	547	564	196	152	77.55	140	48	35	72.92	Nez fort et droit.
1 bis	40 ans, né et observé à Mleti.	bleus	châtains	192	165	85.93	124	350	304	538	540	212	150	70.60	»	53	40	75.47	Pommettes saillantes
2	24 ans, — —	bruns	noirs	193	164	84.97	123	[illegible]	305	548	565	200	148	74.00	132	52	33	63.46	Nez long et fort.
3	35 ans. — —	bruns	châtain foncé	196	175	89.28	128	396	345	580	586	210	164	78.09	145	51	36	70.59	Front légèrement aplati.
4	22 ans, — —	verts	noirs	208	165	79.32	116	390	315	565	580	217	155	71.43	136	50	33	66.00	Front rejeté en arrière.
5	70 ans, —	bruns	châtain gris	194	166	85.56	122	374	305	555	564	200	153	76.50	131	48	33	68.75	— —
6	28 ans, —	bruns	noirs	194	175	90.20	128	372	338	560	562	206	154	74.73	136	50	37	74.00	Légèrement déformé
7	22 ans, — —	bruns	châtain foncé	198	163	82.32	127	365	300	555	555	192	152	79.16	134	50	33	66.00	— —
	Moyennes.			195	167	85.85	124	374	316	556	564	204	153	75.19	136	50	35	69.65	
	MINGRELIENS																		
1	24 ans, né à Zougdidi, observé à Poti.	verts	châtains	197	167	84.77	135	372	326	580	582	193	160	82.90	142	48	37	77.08	Tête rejetée en arrière
2	32 ans. — —	marron clair	châtains	192	164	85.41	128	392	322	549	582	197	153	77.66	128	48	31	64.58	— — —
3	35 ans, —	marron clair	châtains	192	164	85.41	124	392	328	558	582	189	154	81.48	136	47	31	65.95	—
4	30 ans, né à Senaki, —	»	châtains	200	162	81.00	129	400	298	573	590	196	152	77.55	143	46	33	71.73	Front large.
5	29 ans, né à Zougdidi,	bruns	châtains	202	176	87.12	129	401	332	574	591	204	152	74.49	132	47	33	70.20	Compression inio-frontale.
6	20 ans, —	marron	blonds	202	158	78.21	121	396	328	566	586	187	150	80.21	132	47	33	70.20	Nez long tête longue.
7	30 ans, —	bruns	châtain foncé	196	175	89.28	135	386	332	574	576	198	160	80.80	140	53	31	58.49	Légère dépr. front. occipit. vert.
8	33 ans.	marron verdâtre	châtain foncé	189	164	86.77	137	396	321	562	586	192	156	81.25	135	52	31	59.61	Occipital vertical, nez long
9	30 ans.	bruns	[illegible]	212	164	77.35	120	408	319	580	[illegible]	192	151	78.64	136	49	35	71.42	— — —
10	30 ans, —	verts	châtain foncé	196	165	84.18	117	397	336	573	587	202	168	83.16	136	48	35	72.92	Pommettes saillantes
11	25 ans, —	marron	blonds	201	159	79.10	126	393	321	566	583	184	156	84.78	128	48	33	68.75	Tête allongée.
12	25 ans, —	marron	châtains	193	156	80.82	125	408	314	555	598	190	152	80.00	130	45	30	66.66	— —
	Moyennes.			197	164	83.22	127	396	322	568	586	193	155	80.20	135	48	32	67.99	

Numéros d'ordre	Age, lieu de naissance et lieu de l'observation	Couleurs		Diamètres de la tête				Courbes		Circonférences		Mesures de la face				Mesures du nez			Observations
		Yeux	Cheveux	Antéro-postérieur maximum	Transversal maximum	Indice céphalique	Transversal-frontal minimum	Inio-frontale totale	Transversale sus-auriculaire	Horizontale	Inio-frontale	Du point mentonnier à la naissance des cheveux	Largeur bi-zygomatique	Indice facial	Largeur bi-maxillaire	Longueur	Largeur	Indice nasal	
	KARTHEVÉLIENS																		
	KHEVSOURES																		
1	26 ans, né à Djuta, observé à Vladikavkas.	brun clair	noirs	206	161	78.15	123	348	300	564	538	186	152	81.72	126	48	36	75.00	Yeux obliques
2	30 ans, né à Blô sur-l'Aragva, observé à Vladikavkas.	marron foncé	noirs	240	170	83.33	120	352	312	566	542	203	154	75.84	136	47	36	77 59	Face large
		Moyennes		205	165	80.73	121	350	306	565	540	195	153	78.66	131	47	36	75.78	
	IMÈRES																		
1	27 ans, né à Khôni, observé à Poti.	bruns	noirs	204	162	79.41	127	400	310	566	590	205	148	72.16	124	53	34	64.15	Dépress. front non accentuée.
2	18 ans, —	bleu verd. clair	blonds	210	170	80.95	120	400	323	572	590	192	154	80.20	133	48	33	68.75	Compress. fronto-bregmatique
3	23 ans, —	bleu verd clair	châtains	200	165	82.50	135	398	309	557	588	202	156	72.23	132	50	33	66.00	Face large
4	22 ans, — —	bruns	châtains	202	18[illegible]	89.10	132	408	346	594	598	200	147	73.50	135	56	36	64.29	Occipital vertical
		Moyennes.		204	169	82.96	128	401	323	572	591	200	151	75.71	131	52	34	65.70	
	GOURIENS																		
1	30 ans, né à Ozourgheti et observé à Poti.	bruns	noirs	195	158	81.02	123	380	308	549	570	196	152	.55	137	52	37	71.15	Nez recourbé
2	26 ans, — —	marron	noirs	198	156	78.78	136	377	318	556	580	189	145	76.72	140	50	37	74.00	Face large.
3	28 ans, —	bruns	noirs	200	159	79.50	134	386	310	576	580	210	152	72.37	143	52	37	71.15	—
4	29 ans, — — —	marron	noirs	195	162	83.07	123	386	310	552	576	205	150	73.13	130	50	37	74.00	Aplat. occipital (gauche).
		Moyennes.		197	159	80.58	129	382	311	558	576	20[illegible]	150	74.87	138	51	37	72 54	

Numéros d'ordre	Age, profession, lieu de naissance et lieu de l'observation	Couleurs: Yeux	Couleurs: Cheveux	Diamètres de la tête: Antéro-postérieur maximum	Diamètres de la tête: Transversal maximum	Diamètres de la tête: Indice céphalique	Diamètres de la tête: Transversal frontal minimum	Courbes: Inio frontale totale	Courbes: Transv. sus-auriculaire	Circonférences: Horizontale	Circonférences: Inio frontale	Mesures de la face: Du point mentonnier à la naissance des cheveux	Mesures de la face: Largeur bi-zygomatique	Mesures de la face: Indice facial	Mesures de la face: Largeur bi-maxillaire	Mesures du nez: Longueur	Mesures du nez: Largeur	Mesures du nez: Indice nasal	Observations
	KARTHEVÉLIENS																		
	LAZES																		
1	Batelier, né à Batoum, observé à Poti.	bruns	châtains	194	164	84.53	118	358	309	562	548	192	155	80.73	130	49	31	64.45	
2	— — —	bruns	châtains	180	170	94.44	120	364	312	537	554	203	154	75.84	132	47	34	72.33	Occip. vert., lég. aplat. front.
3	— —	marron	châtains	191	173	90.57	120	354	327	557	544	190	154	81.05	»	48	34	70.83	Dépr. fr.-breg., apl. oc. gauche.
4	— — —	brun verdâtre	châtains	187	160	85.56	120	376	293	542	566	200	152	76.00	134	58	36	62.06	Apl. frontal, aplat. occipital.
5	— —	—	—	190	168	88.42	122	392	316	547	582	190	154	81.05	134	46	30	65.21	Aplat. occip. gauche.
6	30 ans, batelier, né à Batoum, observé à Poti.	vert clair	noirs	200	170	85.00	129	395	372	570	[illegible]	211	158	74.88	125	48	32	66.67	Légère impression frontale
7	25 ans, batelier, né à Khopi (p. Batoum), obs. à Poti.	bruns	noirs	184	172	93.47	123	370	316	557	[illegible]	195	153	78.46	127	53	30	56.60	
8	18 ans, —	verts	châtain clair	187	164	86.77	124	387	319	546	5[illegible]0	205	144	70.21	115	50	28	56.00	— — —
9	30 ans, — — —	vert	châtains	204	172	84.31	125	387	318	573	577	206	157	76.18	130	48	27	56.25	Pommettes saillantes.
10	Batelier, — —	—		195	170	87.17	122	387	312	573	577	203	156	76.82	129	50	36	72.00	Depress. fronto et inio bregmat
11	— —	vert	blonds	197	164	84.53	133	380	297	555	570	200	152	76.14	»	52	31	59.61	Face large.
12	35 ans, — —	marron	châtains	201	176	87.56	120	386	327	578	576	207	162	78.26	[illegible]	52	30	57.69	—
13	Batelier,	bruns	châtains	201	175	87.06	129	404	323	589	594	208	162	77.88	132	50	35	70.00	—
14	— —	marron	noirs	203	170	83.74	133	412	308	574	6[illegible]2	203	157	77.31	134	47	32	68.08	—
15	22 ans,	marron verd	châtains	204	174	85.29	135	412	32[illegible]	582	602	200	152	76.14	»	50	32	64.00	Compression inio-frontale
16	Batelier, —	marron	châtains	197	172	87.30	132	400	309	556	590	200	152	76.14	»	54	27	50.00	— —
17	25 ans, —	bruns	châtain foncé	187	161	86.09	124	388	298	558	578	170	152	89.41	127	53	32	60.37	—
18	29 ans, — —	marron	blonds	193	172	89.11	134	400	307	563	[illegible]	202	141	69.81	127	51	33	64.71	Aplatissement pos.-bregmat
19	20 ans, —	noirs	noirs	184	162	88.04	122	388	326	538	578	199	143	71.86	122	48	32	66.67	— — —
20	30 ans,	bruns	noirs	176	162	92.04	127	3[illegible]4	324	553	584	202	152	75.25	132	46	30	65.21	Tête sphérique.
21	21 ans,	noirs	noirs	197	176	89.34	138	410	334	5[illegible]8	600	204	154	75.47	135	47	26	55.31	— .
22	20 ans, —	marron	noirs	184	161	87.50	116	405	313	537	5[illegible]5	205	152	74.11	138	47	34	72.34	— —
23	18 ans,	bruns	blonds	187	171	91.44	128	409	304	534	599	207	150	72.45	126	46	38	82.61	—
24	Batelier, —	bruns	châtain foncé	197	172	87.30	122	412	338	561	612	198	148	74.74	128	47	28	59.57	. —
25	22 ans, —	bruns	châtains	198	168	84.84	119	412	322	550	602	204	144	70.57	120	52	33	63.46	Pommettes saillantes.
26	24 ans,	marron verd	châtains	183	166	90.71	118	402	326	534	59[illegible]	204	156	76.45	124	50	37	74.00	Tête sphérique.
27	26 ans,	bruns	châtains	197	164	84.53	115	408	310	[illegible]42	5[illegible]8	192	145	75.52	110	43	30	69.76	Yeux obliques.
	Moyennes.			192	168	87.48	124	392	316	556	582	200	152	76.14	128	49	31	64.45	

NUMÉROS D'ORDRE	AGE ET LIEU DE L'OBSERVATION	MESURES DE LA TÊTE: Diamètre antéro-postérieur maximum	MESURES DE LA TÊTE: Diamètre transversal maximum	MESURES DE LA TÊTE: Du trou auriculaire au sommet de la tête	INDICE CÉPHALIQUE	MESURES DE LA FACE: Du point mentonnier à la naissance des cheveux	MESURES DE LA FACE: Du point mentonnier à la racine du nez	MESURES DE LA FACE: Diamètre bi-malaire	MESURES DE LA FACE: Entre les points inférieurs des pommettes	MESURES DE LA FACE: Largeur bi-goniaque	INDICE FACIAL	Entre les commissures internes des yeux	Entre les commissures externes des yeux	MESURES DU NEZ: Hauteur	MESURES DU NEZ: Longueur	MESURES DU NEZ: Largeur	INDICE NASAL	LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		1	2	3	2-1	4	5	6	7	8	4-6	9	10	11	12	13	13-11	14	15	
	KARTHEVÉLIENS																			
	GÉORGIENS PROPREMENT DITS OU GROUSIENS																			
1	48 ans, né à ?, observé à Tiflis.	194	155	136	**79.9**	205	145	155	102	111	**75.57**	35	97	64	66	42	**66.0**	52	69	Cheveux noirs, yeux vert clair
2	44 ans, — —	183	158	130	**86.4**	177	135	156	105	131	**88.13**	34	100	56	60	38	**67.9**	53	64	Cheveux noirs, occip. aplat
3	40 ans,	190	154	126	**81.1**	191	120	146	90	110	**76.44**	32	98	57	58	37	**64.9**	57	68	Cheveux noirs, pomm. saill
4	9 ans, — —	190	158	140	**83.2**	184	128	142	98	112	**77.71**	30	93	56	51	35	**62.5**	48	67	Cheveux noirs, yeux bleus
5	17 ans, —	183	154	134	**84 2**	161	114	140	87	102	**86.95**	28	94	51	54	35	**64.8**	47	68	Compression fronto occipita.
6	? ? ?	181	161	108	**89.0**	183	130	143	99	118	**78 14**	28	92	54	57	36	**66.7**	51	65	Pommettes saillantes
7	— — —	187	161	135	**86.1**	197	132	158	92	119	**80.20**	35	99	62	66	40	**64.5**	58	75	Yeux obliques
8	— —	192	155	133	**80.7**	193	131	147	100	115	**76.16**	36	90	62	65	36	**58.1**	57	71	Pommettes saillantes.
9		182	150	122	**82.4**	171	121	139	94	106	**81.28**	32	88	60	60	33	**55 0**	55	67	
10	— — —	184	144	125	**78.9**	177	128	131	78	100	**74.01**	31	88	65	61	33	**50.8**	51	67	
11	— — —	184	153	122	**83.2**	183	131	147	96	118	**80.32**	34	93	56	65	36	**54.5**	58	67	Compression [illegible]-frontale.
12	— —	190	159	133	**83.7**	181	121	154	108	110	**85 08**	39	95	61	58	40	**65.6**	53	69	Front droit, tête élevée.
13	— — —	180	163	126	**90.6**	166	115	139	104	106	**83.73**	33	88	49	51	35	**71.4**	50	59	Pommettes saillantes.
14	— — —	197	160	123	**81.2**	193	130	151	110	118	**78.23**	38	94	65	65	38	**58.5**	54	77	Front bas et fuyant.
15	— — —	182	155	129	**85.2**	171	118	147	106	108	**85.96**	26	88	58	62	34	**58.6**	54	68	Front droit
16		181	163	123	**90.1**	177	124	139	93	108	**78.53**	31	90	53	52	36	**67.9**	51	60	
17	— — —	186	154	134	**82.8**	188	134	140	107	109	**74.47**	33	95	55	57	35	**63.6**	53	65	
18	—	169	156	129	**92.3**	169	118	135	93	101	**79.88**	35	89	59	60	38	**64.4**	49	[illegible]	
19	— — —	178	155	126	**87.1**	174	110	137	108	114	**78.73**	30	90	53	56	38	**71.7**	52	62	
20	— —	187	149	121	**79.7**	188	120	141	83	114	**75.00**	34	92	58	65	38	**65.5**	51	67	
21	— — —	198	163	115	**82.3**	199	131	510	86	117	**75.37**	33	93	55	60	38	**69.1**	50	62	
	Moyennes.	185	150	127	**84.3**	182	125	145	97	112	**79.67**	33	97	58	[illegible]	36	**62.1**	52	66	
	GOURIENS																			
1	35 ans, né à ?, observé à Poti.	188	146	117	**77.7**	172	122	140	100	111	**122.9**	31	89	53	54	33	**62.3**	53	67	Yeux un peu obl. tête rej. en arr
2	35 ans, — —	198	157	130	**78 2**	184	121	148	113	103	**129.9**	30	96	58	61	36	**62.0**	59	62	Nez recourbé, pomm. saillantes
	Moyennes	193	150	113	**77.9**	178	121	144	106	109	**80.90**	30	92	55	57	34	**62.1**	56	64	

NUMÉROS D'ORDRE	AGE ET LIEU DE L'OBSERVATION	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE TRANSVERSAL MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DU TROU AURICULAIRE AU SOMMET DE LA TÊTE	MESURES DE LA TÊTE: INDICE CÉPHALIQUE	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER À LA NAISSANCE DES CHEVEUX	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER À LA RACINE DU NEZ	MESURES DE LA FACE: DIAMÈTRE BI-MOLAIRE	MESURES DE LA FACE: ENTRE LES POINTS INFÉRIEURS DES POMMETTES	MESURES DE LA FACE: LARGEUR BI-GONIAQUE	INDICE FACIAL	ENTRE LES COMMISSURES INTERNES DES YEUX	ENTRE LES COMMISSURES EXTERNES DES YEUX	MESURES DU NEZ: HAUTEUR	MESURES DU NEZ: LONGUEUR	MESURES DU NEZ: LARGEUR	INDICE NASAL	LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		1	2	3	3 bis	4	5	6	7	8	8 bis	9	10	11	12	13	13 bis	14	15	
	KARTHEVÉLIENS																			
	MINGRÉLIENS																			
1	30 ans, né à ?, observé à Koutais.	182	157	128	**86.3**	174	125	135	104	109	**77.58**	32	93	60	60	34	**56.7**	50	65	Cheveux noirs, yeux gris bl
2	30 ans, — —	187	158	129	**84.5**	185	131	140	94	101	**75 67**	34	92	63	62	35	**55.6**	45	59	Cheveux noirs, compress. front
3	30 ans,	189	160	131	**84.1**	184	122	134	108	101	**72.82**	31	59	52	53	33	**63.5**	50	67	— — — —
4	18 ans, — -	186	159	142	**80.6**	170	109	133	86	105	**78.23**	32	92	48	48	38	**79 2**	45	65	Ch. n. tête rejetée en arrière
5	20 ans,	201	155	136	**77.1**	183	123	137	94	106	**74.36**	28	91	53	55	35	**66.0**	44	64	Ch. n., front élevé et déprimé.
6	30 ans, — —	201	150	130	**74.6**	182	130	150	103	113	**82.41**	30	92	61	61	33	**54.1**	41	65	Ch. n., nez long et recourbé.
7	32 ans,	192	150	127	**78.1**	187	129	145	108	121	**77.54**	33	96	59	60	32	**54.2**	48	74	Occipital proéminent
8	32 ans, — —	175	158	125	**90.3**	180	118	140	98	104	**77.77**	31	87	50	49	31	**62.0**	52	67	Yeux un peu obl., nez recourbé
9	20 ans, - —	192	151	122	**79.1**	179	116	141	105	105	**83.23**	29	87	54	57	33	**61.1**	50	62	
10	28 ans,	189	162	132	**85.7**	173	116	144	111	115	**78.94**	35	91	50	54	38	**76.0**	46	69	
11	20 ans, —	194	158	127	**81.4**	171	120	135	84	104	**78.88**	30	88	55	63	33	**60.0**	47	62	
12	18 ans, —	185	155	120	**83.8**	180	119	142	83	113	**77.01**	32	101	55	51	31	**56.4**	51	64	
13	24 ans, -	188	147	115	**78.2**	174	117	134	103	103	**74.99**	33	93	52	56	36	**69.2**	49	60	
14	23 ans, — —	174	151	113	**86.8**	180	112	135	105	106	**78.99**	32	86	55	59	34	**61.8**	49	58	
	Moyennes.	188	154	127	**81.**	178	120	139	99	107	**78.09**	31	91	55	56	34	**61.8**	49	64	
	IMÉRLS																			
1	23 ans, né à ?, observé à Poti.	186	154	130	**83.5**	175	131	142	99	116	**81.14**	32	94	**61**	63	35	**57.4**	52	69	Face large, front droit.
2	35 ans, — —	190	152	130	**80.0**	183	122	137	95	109	**74.86**	27	86	61	65	35	**57.4**	45	69	Pommettes saill., front fuyant
	Moyennes.	188	153	130	**81.4**	179	126	139	97	112	**77.65**	29	90	61	64	35	**57.4**	48	69	
	LAZES ou ADJARIENS																			
1	23 ans, né à ?, observé à Batoum.	182	160	114	**87.9**	186	124	146	100	115	**78.49**	30	90	62	64	34	**54.8**	43	59	
2	20 ans, — —	180	158	125	**87.8**	193	135	160	103	107	**82.90**	35	97	54	55	33	**61.1**	56	64	
3	20 ans, —	174	158	132	**90.8**	181	118	138	95	105	**76.24**	30	89	59	59	35	**59.3**	51	61	
4	28 ans.	186	151	115	**81.4**	167	119	145	105	110	**86.82**	41	103	53	53	43	**81.1**	52	61	
	Moyennes.	180	157	121	**87.2**	181	124	147	101	109	**71.21**	34	95	57	58	36	**63.1**	50	61	

Au point de vue craniométrique, les Karthevéliens ont été rarement étudiés. Il existe dans les collections une dizaine de crânes de Géorgiens.

On ne possède dans les collections qu'un très petit nombre de crânes de Karthevéliens. L'on en compte à peine une quinzaine en tout, réunis à Tiflis, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Paris et à Lyon. J'ai groupé ici dans un tableau les mesures relevées dans les circonstances suivantes sur sept crânes de Grousiens.

Les numéros 1, 2, 3 et 5, recueillis par Bayern, ont été étudiés par moi durant mon dernier séjour à Tiflis. Le numéro 4, offert par M. de Torok au musée Broca, à Paris, a été décrit par M. Hamy [1]; les numéros 6 et 7, conservés au musée de l'Université de Moscou, ont été décrits par M. Gondati [2].

En dehors de ces observations on ne peut citer que celles qui ont été relevées autrefois par M. Blumenbach sur deux pièces qui lui auraient été envoyées par le baron Asch [3].

J'ai réuni dans le tableau ci-contre ces différentes observations :

La plupart de ces crânes sont dépourvus de leur mâchoire inférieure et appartiennent à des hommes de vingt-cinq à trente ans, originaires des environs de Tiflis. Seuls, les numéros 5 et 6 appartiennent à des femmes également jeunes.

Observés sous l'aspect de la norma supérieure, ces crânes se ressemblent beaucoup et présentent un ovale arrondi. La circonférence horizontale n'est pas très considérable, puisqu'elle ne donne que des chiffres variant de 501 à 520.

CIRCONFÉRENCE HORIZONTALE

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 500	de 501 à 520	521 et au-dessus	Jusqu'à 500	de 501 à 520	521 et au-dessus
»	7	»	»	100	»

[1] *Crania ethnica, loc. cit.*, p. 502.
[2] *Bull. Soc. d'anthr. de Lyon*, 1884, t. III, p. 220.
[3] *Crania ethnica, loc. cit.*, p. 502.

CRANES DE GROUSIENS DES ENVIRONS DE TIFLIS

MENSURATIONS		NUMÉROS DES CRANES 1 ♂	2 ♂	3 ♂	4 ♂	5 ♀	6 ♀	7 ♂	MOYENNES
Capacité cranienne approchée		1492	1488	1500	1510	1392	»	»	1477
Diamètre	Antéro-postérieur maximum	178	175	174	176	164	175	181	174
	Transversal maximum	146	147	142	145	132	141	145	142
	— bi-auriculaire	128	120	128	120	115	111	128	121
	— bimastoïdien	96	94	98	94	98	»	»	96
	frontal maximum	102	100	104	»	100	120	120	106
	— minimum	98	96	94	»	90	98	95	95
	— occipital maximum	112	112	110	»	108	103	110	109
	Vertical basilo-bregmatique	126	130	128	131	125	128	139	129
Indices céphaliques	Longueur = 100 { Largeur	82.02	84.00	81.61	82.38	80.48	80.57	80.11	81.61
	Longueur = 100 { Hauteur	70.78	74.28	73.56	74.43	76.21	73.14	76.79	74.13
	Largeur = 100 { Hauteur	86.30	88.43	90.14	90.34	94.69	90.78	95.86	90.84
Indice frontal		96.08	96.00	90.38	»	90.00	81.66	79.16	89.61
Courbe horizontale totale		502	510	506	513	515	500	511	508
Trou occipital	Longueur	36	36	35	»	36	34	33	35
	Largeur	29	30	35	»	27	27	27	29
	Indice	80.54	83.31	100 »	»	75 »	79.40	81.81	82.86

MENSURATIONS		NUMÉROS DES CRANES 1 ♂	2 ♂	3 ♂	4 ♂	5 ♀	6 ♀	7 ♂	MOYENNES
Largeur de la face	Bi-orbitaire externe	116	118	110	108	95	98	102	106
	Bi-zygomatique maximum	128	130	132	130	118	116	133	126
Hauteur naso-alvéolaire		70	72	70	54	54	68	68	65
Indice facial		54.68	55.38	53.03	41.54	45.76	58.62	51.12	51.58
Orbites	Hauteur	35	35	36	38	35	34	28	35
	Largeur	33	34	33	33	32	34	34	33
	Indice	94.28	97.14	91.67	86.84	91.43	100 »	121.43	94.23
Nez	Longueur	48	50	48	54	45	52	50	49
	Largeur	22	24	24	25	22	20	24	23
	Indice	45.83	48 »	50 »	46.29	48.89	38.46	48 »	46.94
Voute palatine	Longueur	45	48	47	»	45	47	60	48
	Largeur	36	38	36	»	35	41	42	37
	Distance au trou occipital	42	42	44	»	37	37	41	40
	Indice	80.00	79.17	76.59	»	77.77	87.23	70.01	77.08

En ce qui concerne l'indice céphalique les variations sont plus grandes, la moyenne de la série est de 81,61, mais on peut voir d'une part le numéro 2, presque rond, atteindre l'indice 84, tandis que le numéro 7 n'accuse que 80,11. La mise en série de ces indices montre que sur les sept individus observés, six se placent entre 80,01 et 83,33. Ils sont donc sous-brachycéphales dans la proportion de 85,7 pour 100. Cette série est donc loin d'être homogène.

INDICE CÉPHALIQUE

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
MISE EN SÉRIES				
Au-dessous de **75**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33** ♀ ♂	**83.34** et au-dessus ♂
»	»	»	6	1
PROPORTION POUR CENT				
»	»	»	85.7	14.3

Les arcades zygomatiques sont peu visibles, excepté sur les numéros 2 et 5.

Vus par leur norma postérieure, ces crânes présentent une forme pentagonale élargie; leur hauteur est plutôt moyenne que grande, excepté le numéro 7 qui est assez élevé. Sur la plupart les sutures sont presque toutes apparentes.

La courbe du vertex observée par la norma latérale est régulière. La courbure s'élevant lentement ne s'arrondit qu'après les bosses frontales, lesquelles sont à peine marquées, principalement sur les numéros 5 et 6.

Le frontal est généralement bien développé : 66 pour 100 atteignent un indice supérieur à 87.

INDICE FRONTAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **82.99** ♀ ♂	de **83** à **86.99**	**87** et au-dessus ♂	Jusqu'à **82.99** ♀ ♂	de **83** à **86.99**	**87** et au-dessus ♂
2	»	4	33.3	»	66.6

Du bregma au lambda la courbe est rapide sans devenir pourtant verticale. Au delà, la courbure s'accentue vers l'écaille sus-iniaque, et après avoir bombé

comme dans les numéros 1, 3 et 5, elle se replie au-dessous de l'inion pour courir horizontalement jusqu'au basion.

Les arcades zygomatiques sont peu volumineuses; les apophyses mastoïdes sont rarement très développées.

Par la norma antérieure, l'étude de ces crânes présente un intérêt particulier en ce qu'elle permet de reconnaître plus spécialement les caractères de la face. Celle-ci est moyennement élevée, plutôt large qu'étroite, à part les numéros 4 et 5 qui ont des indices de 41,54 à 45,76, tandis que les autres qui sont plutôt leptoprosopes ont des indices de 51 à 58.

INDICE FACIAL

MISE EN SERIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 49 ♀ ♂	de 49.01 à 53 ♂	53.01 et au-dessus ♀ ♂	Jusqu'à 49 ♀ ♂	de 49.01 à 53 ♂	53.01 et au-dessus ♀ ♂
2	1	4	28.6	14.3	57.1

Les arcaaes sourcilières sont peu développées et presque nulles sur le numéro 5. Les orbites sont grandes surtout chez les numéros 6 et 7, petites chez le numéro 4.

INDICE ORBITAIRE

MISE EN SERIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 83	de 83.01 à 88.99 ♂	89 et au-dessus ♀ ♂	Jusqu'à 83	de 83.01 à 88 99 ♂	89 et au-dessus ♀ ♂
»	1	6	»	14.3	85.7

Nos sept Grousiens sont, en somme, mégasènes, puisque 85 pour 100 de ces crânes présentent un indice d'au moins 89.

INDICE NASAL

MISE EN SERIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99 ♀ ♂	de 48 à 52.99 ♀ ♂	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99 ♀ ♂	de 48 à 52.99 ♀ ♂	53 et au dessus
3	4	»	42.9	57.1	»

Quant au nez il appartient dans toute la série à la catégorie des nez moyens, puisque 57,1 pour 100 présentent des indices variant de 48 à 50. On doit remarquer pourtant que 3 sur 7 doivent être placés parmi les leptorrhiniens avec un maximum de 46,29.

Vus en-dessous ou par la norma inférieure, les sept crânes que nous étudions ont la base arrondie. Le trou occipital est placé au centre sur la plupart excepté le numéro 3 chez qui on le voit plus rapproché de l'inion. L'indice du trou occipital et généralement petit, puisque 4 sur 6 l'ont inférieur à 82. L'indice moyen de la série est pourtant de 82,86.

INDICE DU TROU OCCIPITAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 81.99 ♀ ♂	de 82 à 85.99 ♂	86 et au-dessus ♂	Jusqu'à 81.99 ♀ ♂	de 82 à 85.99 ♂	86 et au-dessus ♂
4	1	1	66.6	16.7	16.7

INDICE PALATIN

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 70.99 ♂	de 71 à 76.99 ♂	77 et au-dessus ♀ ♂	Jusqu'à 70.99 ♂	de 71 à 76.99 ♂	77 et au dessus ♀ ♂
1	1	4	16.7	16.7	66.6

La voûte palatine est large surtout chez les numéros 6 et 7, et longue notamment sur le numéro 7. L'indice moyen du trou occipital des sept Grousiens est, en somme, assez fort, puisqu'il est de 77,08. Il en est un qui va jusqu'à 87,23, mais on remarquera que 33 pour 100 ont des indices inférieurs à 76,99.

TCHERKESSES OU CIRCASSIENS

C'est du commencement du VIe siècle avant notre ère que datent les premières notions connues sur la Circassie. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'est-à-dire dans un intervalle de deux mille cinq cents ans environ, la Circassie semble avoir été habitée par les mêmes peuples et les mêmes tribus.

Au Xe siècle, le puissant monarque Constantin Porphyrogénète fit écrire, par un de ses fils, un document important aujourd'hui, c'est son livre de l'*Administration de l'empire*. D'après ce tableau si vrai, on voit que, de son temps, comme de celui de Procope, on ne connaissait que deux grands peuples sur la côte de Circassie, les Zikhes et les Abasghis, derrière lesquels il place la Pagaghia, la Kasakhia et l'Alania. Sauf les Alains, tous ces peuples étaient tcherkesses[1].

Maçoudi, qui écrivait en 943 en même temps que Constantin, est encore plus circonstancié. Il place les *Kéchek* derrière les Alains, entre le Caucase et la mer Noire : « Cette nation, dit-il, est d'un caractère doux et professe la religion des Mages. On ne trouve pas parmi tous les peuples qui habitent ces pays, qu'il y en ait aucun chez lequel les hommes aient les traits plus réguliers, le teint plus écla-

[1] Dubois de Montpéreux, *loc. cit.*, t. I, p. 72.

tant et la taille plus svelte. On dit que les femmes sont d'une beauté surprenante et très voluptueuses. Les Kéchek emploient pour s'habiller des toiles blanches, des soieries grecques, de l'écarlate et d'autres étoffes de soie brochée en or. »

Mais c'est surtout depuis le xv[e] siècle que des voyageurs autorisés et dignes de foi se sont rendus dans ces belles régions, et les données qu'ils ont fournies sur ces peuples intéressants concordent toutes à peu de chose près.

C'est vers 1550 à 1557 qu'un Génois nommé Giorgio Interiano visita (sans doute pour des raisons de commerce) les Tcherkesses, au milieu desquels il vécut en observant leurs coutumes et leur manière de vivre. Jusqu'au siècle dernier son récit, succint, mais substantiel et d'une parfaite exactitude, était demeuré le document écrit le plus satisfaisant sur les Tcherkesses.

Évidemment peu exacte au point de vue géographique, cette relation est demeurée vraie en majeure partie jusqu'à l'époque du voyage de Bell qui la confirme (1837), vraie encore de nos jours sous maints rapports malgré les révolutions qui, dans ce dernier siècle, ont bouleversé si profondément les peuples indépendants du Caucase. Et comme, en somme, Interiano a été beaucoup répété, il ne sera pas sans intérêt pour la comparaison avec ce qui a été écrit depuis, de reproduire ici sa description prise dans le recueil de Ramusio et traduite par Dubois de Montpéreux[1] :

« Les *Zychi*, dit le narrateur, ainsi appelés en italien, en grec et en latin, que les Turcs et les Tatars nomment *Tchiarkassi*, et qui se donnent à eux-mêmes le nom d'*Adiga*, habitent depuis le fleuve de la Tanaou-Don sur toute la côte asiatique, jusqu'au Bosphore, que l'on nomme aujourd'hui *Vospero*, Bouche de Saint-Jean, et Bouche de la mer Zabache, ou mer de Cana, autrefois dite Palus-Méotide. Ils s'étendent ensuite le long de la mer vers le Midi, jusqu'à la baie du Buis, dans la direction du Phase, et confinant ici avec l'Avogasie, qui est une partie de la Colchide. Toute cette côte au dedans et au dehors du Palus peut avoir 500 milles de long. Elle ne s'étend au plus qu'à cinq journées au levant dans l'intérieur des terres. Les Zyghes habitent tout ce pays sans avoir un seul lieu muré; leur plus grand et leur meilleur endroit est une petite vallée dans le centre du pays nommé Cramuc : elle est mieux située et plus habitée que le reste. Ils confinent par terre avec les Scythes ou Tatars. Leur

[1] G. Interiano : Ramusio, *Delle navigationi et viaggi*, in Venetia, 1583, t. II, p. 197 et 198. — Montpéreux, *loc. cit.*, t. II, p. 81.

langue est complètement différente de celle de leurs voisins, et se parle beaucoup du gosier.

« Ils se disent chrétiens et ont des prêtres grecs; mais ils ne baptisent leurs enfants que quand ceux-ci ont plus de huit ans. Les prêtres les aspergent simplement d'eau bénite à leur mode, en y joignant une courte bénédiction. Les nobles n'entrent dans les églises que quand ils ont atteint la soixantaine. Vivant tous de brigandage, ils s'en font scrupule et croiraient profaner l'église. Mais passé ce temps-là, quand ils cessent de voler et de piller, ils assistent alors aux offices divins que, dans leur jeunesse, ils entendaient seulement de la porte de l'église et à cheval.

« Leurs femmes accouchent étendues sur la paille qui, selon eux, doit être le premier lit de toute créature. Après cela, ils portent l'enfant à la rivière, où ils le lavent nonobstant le gel et le froid qui est particulier à ces contrées. Ils imposent au nouveau-né le nom de la première personne étrangère qui entre dans la maison après l'accouchement.

« Ils n'ont pas d'écriture à eux. Leurs prêtres officient à leur manière, et font usage de formules et de caractères grecs qu'ils n'entendent pas. Quand ils veulent écrire à quelqu'un, ce qui est rare chez eux, les juifs en font l'office en se servant de lettres hébraïques; du reste, leurs messages se font toujours verbalement et par exprès.

« Ils se divisent en nobles, en vassaux, en serfs et en esclaves. Les nobles sont très révérés des autres, et passent leur temps à cheval. Ils ne souffrent pas que leurs sujets aient des chevaux; et si quelqu'un d'eux nourrissait seulement un poulain, ils le lui enlèveraient et lui donneraient en place quelque pièce de bétail, en lui disant : Voilà ce qui est fait pour toi et non pas un cheval.

« Beaucoup de ces nobles ont des vassaux; ils vivent indépendants les uns des autres, et ne veulent aucun autre supérieur que Dieu. Ils n'ont ni loi écrite ni personne pour administrer la justice. La force, l'adresse ou les arbitres terminent leurs procès.

« Ces nobles se massacrent les uns les autres. Le parent n'épargne pas le parent, ni le frère son frère; et dès qu'un frère a égorgé l'autre, il ne se fait aucun scrupule d'aller passer la nuit suivante avec la femme du défunt. Car ils se permettent tous d'avoir plusieurs femmes, qu'ils regardent toutes comme légitimes.

« Dès que le fils d'un noble a atteint deux ou trois ans, on confie son éducation à un serviteur, qui le fait monter à cheval et lui enseigne à tirer d'un petit arc en prenant pour but les poules, les oiseaux, les cochons, etc., etc. Puis quand il est plus grand il va à la chasse de ces animaux dans l'intérieur du domaine; et quand il est homme sa vie n'est qu'une chasse continuelle de bêtes sauvages ou domestiques, et même de créatures humaines.

« La majeure partie de leur pays est marécageuse et couverte de roseaux et de joncs; ils ont des sentiers et des passages secrets par lesquels ils s'en vont furtivement piller les pauvres paysans auxquels ils enlèvent leur bétail et leurs enfants pour les vendre. Et comme dans ce pays, surtout dans l'intérieur des terres, on ne fait usage d'aucune monnaie, tous les marchés se font par *boccassins* ou pièce de toile à faire une chemise. (Il en était encore absolument de même au temps du voyage de Bell, 1837.)

« On mène au Caire la plus grande partie de ces esclaves où ils passent de la condition la plus basse aux premières places, et deviennent les premiers seigneurs de notre siècle, comme sultans, amiraux, etc.

« Leurs vêtements de dessus se composent d'un manteau de feutre, ouvert pour laisser passer le bras droit; ils ont en tête une barrette en feutre en forme de pain de sucre; sous le manteau ils portent des *terrilicci* (anteri) de soie et de toile, plissés de la ceinture en bas comme l'ancien jupon romain. Ils mettent des bottes et des bottines très élégantes l'une sur l'autre, et de larges pantalons de toile. Ils ont de très longues moustaches. Ils portent continuellement suspendue à leur côté une petite bourse de cuir brodée par leurs femmes, dans laquelle ils mettent un briquet; ils ne quittent jamais non plus le rasoir et la pierre à aiguiser, pour pouvoir se raser les uns les autres, ne se laissent qu'une longue mèche de cheveux sur le sommet de la tête, pour qu'on puisse, dans le cas où on la leur couperait, la saisir sans la souiller en y portant des mains ensanglantées et homicides.

« Ils ont chez eux de grandes et pesantes coupes d'or, valant depuis 300 jusqu'à 500 ducats, et d'autres en argent; ils boivent dans ces coupes en grande cérémonie, au nom de Dieu, des saints, de parents, d'amis morts, faisant commémoration de quelque action distinguée ou d'un fait notable, par de grandes révérences comme dans un sacrifice, et la tête toujours découverte pour montrer plus d'humilité.

« Ils dorment avec leur cotte de mailles sous la tête pour oreiller, et leurs armes près d'eux pour n'être pas surpris à l'improviste; leurs lits sont faits de peaux remplies de fleurs de roseaux.

« Ils ont pour opinion que personne ne doit être réputé noble dont on ait connaissance qu'il ne l'ait pas toujours été, serait-ce même son roi. Ils veulent que le noble ne sache faire ni compte ni négoce, si ce n'est pour vendre son butin, disant que l'affaire des nobles est de gouverner les peuples, de les défendre, d'aller à la chasse et de s'adonner aux exercices de la guerre.

« Ils louent hautement la libéralité et donnent facilement tout ce qu'ils possèdent, excepté leurs chevaux et leurs armes. Et chaque fois qu'ils mettent un habit neuf ou une chemise de soie cramoisie, ce serait une grande honte pour eux s'ils ne les donnaient pas aussitôt de bon gré au premier qui les leur demande; aussitôt la prière faite, ils s'en dessaisissent pour revêtir en place la misérable défroque souvent sale et déchirée, de celui qui s'est adressé à eux. C'est pourquoi les nobles sont presque toujours plus mal vêtus que les autres, à l'exception des bottes, des armes et du cheval qui ne se donnent jamais et sont leur principal luxe. Quelquefois un noble donne tout ce qu'il a pour un cheval, tant on regarde cet animal comme chose précieuse.

« S'ils trouvent de l'or ou de l'argent dans leur butin, ou s'ils en obtiennent d'une autre manière, ils en font faire à l'instant de ces grands vases dont j'ai parlé, ou bien ils l'emploient à en orner leur selle ou leurs armes, ces métaux n'ayant pas cours chez eux. Ceux qui habitent le bord de la mer sont plus avisés au commerce.

« Ils se battent journellement contre les Tatars qui les entourent de tous côtés. Ils passent même quelquefois le Bosphore (détroit de Taman) sur la glace pour aller piller ceux de la Chersonèse Taurique. Un petit nombre d'entre eux eux chasse toute une armée de ces derniers, parce qu'ils sont mieux armés, plus agiles et plus braves.

« Les Tatars supportent mieux toute espèce de privations et de fatigues, et ils battent souvent leurs ennemis quand ils peuvent les attirer dans quelques marais, dans la neige, dans les glaces, ou dans des lieux privés de toute ressource, où leur constance et leur obstination leur donnent la victoire.

« Les Zykhes sont en général beaux et bien faits, et se font admirer parmi les mameluks au Caire. Leurs femmes sont très apprivoisées avec les étrangers.

« Ils exercent l'hospitalité envers chacun avec grande amitié, et ils appellent ***konak*** et l'hôte qui reçoit et l'hôte qui est reçu. Quand l'étranger part, ils l'accompagnent jusque chez un autre hôte, et le défendent au péril même de leur vie; et bien qu'ils regardent le pillage comme un gain fait en toute justice, cependant les konaks usent entre eux de la plus grande fidélité, soit dans les maisons, soit au dehors.

« Ils vivent en grande partie de poissons (esturgeons), et ils boivent de l'eau des rivières de leur pays qui est bonne pour la digestion. Ils mangent toute espèce de chair d'animaux domestiques et sauvages. Ils n'ont ni froment ni vin; ils ont beaucoup de millet et d'autres grains semblables dont ils font du pain et différentes sortes de mets, et ils boivent du *boza* et de l'hydromel. Leurs maisons sont toutes construites en paille, en roseaux et en bois. Ce serait une grande honte pour un prince ou pour un noble de se construire une forteresse ou une maison en pierre. Ils disent que ce serait montrer de la crainte, et avouer qu'on ne sait ni se garder ni se défendre. Ils habitent tous ainsi ces maisons, et dans aucun domaine ni dans tout le pays il n'y a la moindre forteresse habitée. Et comme on trouve çà et là quelques vieilles tours et des murailles antiques, ce sont les paysans qui s'en servent pour leur usage, car les nobles en auraient honte.

« Chaque jour on les voit travailler eux-mêmes leurs flèches, même à cheval; elles sont parfaites, et peu de flèches peuvent être comparées aux leurs pour la légèreté, pour l'élégance, pour la trempe des pointes et pour l'effet.

« Les femmes nobles ne s'occupent pas à autre chose qu'à broder des bourses à briquets et des ceintures de cuir très uni.

« Leurs funérailles sont très extraordinaires. Après la mort d'un noble, ils construisent dans la campagne une haute estrade en bois, sur laquelle ils placent le corps dans une posture assise après lui avoir ôté les intestins; et pendant huit jours ses parents, amis et vassaux le visitent et lui présentent des tasses d'argent, des arcs, des éventails, etc. Aux deux côtés de l'estrade sont les deux parents les plus âgés, appuyés sur un bâton; et sur l'estrade, à gauche, se tient une jeune fille armée d'un éventail recouvert d'un morceau de soie, dont elle se sert pour chasser les mouches, lors même qu'il gèle. En face du mort est assise, sur une chaise placée à terre, la première des femmes du défunt, qu'elle fixe sans détourner les yeux, mais

aussi sans pleurer, car ce serait une honte; pendant huit jours elle le quitte à peine. Au bout de huit jours, on prend un grand tronc d'arbre qu'on fend en deux, et que l'on creuse pour y placer le corps et les dons; après quoi on le transporte à l'endroit destiné à la sépulture, où la multitude qui suit le cortège élève la tombe en entassant de la terre sur le cercueil. Plus le défunt était puissant, plus il avait d'amis, de vassaux, plus la tombe est grande.

« Après l'ensevelissement, pendant plusieurs jours, à l'heure du dîner, on selle le cheval du défunt, et on donne ordre à un serviteur de le mener par la main à la tombe nouvellement faite, où il doit appeler trois fois le défunt par son nom, pour le convier à dîner de la part de ses parents et de ses amis. Cela fait, le serviteur ramène le cheval, disant que le défunt n'a pas répondu; après quoi, pensant avoir fait leur devoir, les parents et les amis se mettent à table où ils boivent et mangent à son honneur. »

Le tableau de la vie intime des Tcherkesses, tel que nous le trace Giorgio Interiano, n'est pas, comme on le voit, dépourvu d'intérêt; il nous donne l'idée la plus exacte des connaissances que l'on avait sur la Circassie au milieu du XVI[e] siècle, et quoique un grand nombre de coutumes soient tombées en désuétude, beaucoup persistent encore de nos jours.

En 1637, Jean de Luca ou de Lucques[1] visita le pays des Tcherkesses. La relation très courte qu'il a laissée de son voyage est des plus intéressantes, parce qu'elle nous montre que c'est dans cet intervalle d'un siècle environ entre le voyage d'Interiano qui a vu les Tcherkesses encore en possession de toute leur personnalité et originalité, et celui de Luca, que les Turcs commencèrent à étendre en Circassie l'influence de leur culte et de leur langue. « Les Circasses, dit ce dominicain, parlent la langue circassienne et la turque; ils sont mêlés : les uns sont mahométans, les autres du rite grec. Mais il y a plus grand nombre de mahométans; car encore que le prêtre qui est à Terki leur aille quelquefois administrer le sacrement du baptême, il les instruit peu dans les choses de la religion, si bien qu'ils se font Turcs tous les jours, et il ne leur reste plus rien de la religion grecque que la coutume

[1] *Relation des Tartares, Percopites et Nogaïs, des Circassiens, Mingréliens et Géorgiens*, par JEAN DE LUCA, religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Dans THÉVENOT, *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés*, etc., Paris, 1664, et suiv., 2 vol. in-fol.

de porter des vivres sur les fosses de leurs morts et l'observation de quelques jeûnes. » Les autres détails donnés par Jean de Luca sur la manière de vivre des Tcherkesses ne font que confirmer Interiano.

On peut donc dire, dès à présent, qu'il est de la plus haute importance de tenir compte de ces faits historiques lorsqu'on voudra faire l'étude anatomique du véritable type tcherkesse. Ce sera en effet sur des crânes appartenant à une période antérieure au xv[e] siècle que devront porter les mensurations craniométriques, puisque c'est surtout à partir de cette époque que se font sentir les influences étrangères diverses.

Parmi les coutumes spéciales et dignes d'attention rapportées par Jean de Luca, il en est une que nous devons citer, c'est la présence de lieux sacrés, où l'on voit quantité de têtes de béliers, restes des sacrifices qui y ont été faits. On voit pendus aux arbres des arcs, des flèches, des cimeterres, qui marquent les vœux dont ils se sont acquittés; et la vénération du lieu est, paraît-il, si grande que les plus grands voleurs n'y touchent point. Mais c'est surtout sur les Abkhases que Jean de Luca fournit les détails les plus curieux.

Reineggs (1782-1784) n'a laissé de son voyage dans le Caucase qu'un travail inachevé et incomplet dans lequel il n'est nullement d'accord avec ses devanciers qui portent généralement aux nues la beauté des femmes circassiennes. Prenant évidemment des cas exceptionnels pour la règle générale, il dit : « Une jambe courte, un petit pied et des cheveux d'un rouge ardent, voilà ce qui constitue une beauté circassienne ! Qu'est-ce que cela près de la physionomie animée et pleine de vivacité de la jeune fille géorgienne? La taille élancée et le ravissant œil bleu de la Persane sont cent fois plus attrayants que les formes arrondies et fortement prononcées de la Circassienne; et tous ceux qui voient les femmes lesghies sont étonnés de trouver parmi elles le type des belles statues de l'art grec. Les Circassiennes ont assurément quelque chose d'avenant et de particulièrement engageant; elles sont enjouées, lascives, spirituelles et très loquaces. Jeunes, elles gouvernent leurs maris avec une sorte d'orgueil qui leur sied à merveille; mais en vieillissant elles deviennent d'une humeur querelleuse insupportable, et elles se tiennent tout le jour étendues sur un sofa recouvert d'un tapis, le seul meuble commode que renferme une misérable hutte construite en branchages ou en treillis, et couverte en terre

délayée ou en fumier [1]. » Reineggs, en s'exprimant ainsi, inaugurait au Caucase la série des touristes modernes à qui l'on reproche, quelquefois avec raison, les descriptions fantaisistes des peuples et des populations qu'ils ont vus. Il faut lire Reineggs, mais il ne faudrait pas le lire seul et conclure d'après lui.

Pallas [2], 1768, connaît le véritable nom patronymique des Tcherkesses, *Adighès*, que personne n'avait cité depuis Interiano. Mais, ainsi que Potocki (1797) [3], ce sont surtout les Kabardiens et les Abkhazes qu'il a visités et étudiés.

Enfin, dix ans plus tard, 1807-1808, Klaproth [4] vint à son tour dans ces pays, où il parcourut plus spécialement la Kabarda, l'Osséthie et la Géorgie. C'est le premier voyageur qui ait donné une idée exacte et presque complète de la topographie du bassin du Kouban. Il résume d'une manière méthodique ce qui a été dit par ses devanciers sur les Tcherkesses et les Kabardiens.

Enfin Taitbout de Marigny, le chevalier Gamba, Dubois de Montpéreux, Bell et quelques autres ont fourni sur ces pays des renseignements scientifiques et beaucoup plus exacts auxquels nous aurons maintes fois recours.

Klaproth [5] rapporte que les Tcherkesses habitent la grande et la petite Kabarda, et le pays situé au delà du Kouban jusqu'à la mer Noire. Ce peuple s'appelle dans sa propre langue *Adighé*. Le nom *Tcherkesse* est, dit-on, d'origine turque, et composé de *tcher* (chemin) et *kesmek* (couper); il signifierait donc un homme qui coupe le chemin, c'est-à-dire un brigand. Cependant on trouve chez les historiens anciens une nation nommée *Kerkètes*, qui habitait le Caucase et les bords de la mer Noire, et qui paraît avoir été identique avec les Tcherkesses. Le nom de ces derniers est antérieur à l'époque à laquelle les peuples turcs arrivèrent de l'Asie moyenne dans le voisinage du Caucase. Les Ossèthes, les Mingréliens et autres voisins des Tcherkesses les appellent *Kazakh*, et dans les historiens byzantins, leur pays porte le nom de

[1] *Allgemeine historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus aus*, etc. Gotha und Sanct-Petersburg, 1796-97, 2 vol. in-8.

[2] *Voyages entrepris dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie, dans les années 1793 et 1794*, par M. le professeur PALLAS, trad. de l'allemand, par DELABOULAYE et TONNELIER. Paris 1805, in-4, 2 vol. et atlas.

[3] *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, par le comte JEAN POTOCKI, publié sur le manuscrit de l'auteur, par M. KLAPROTH. Paris, 1829, 2 vol. in-8.

[4] *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, par M. J. KLAPROTH, avec une carte de la Géorgie. Paris, 1823, in-8, 2 vol.

[5] KLAPROTH, t. I, *loc. cit.*, p. 339.

Kazakhia. D'après les traditions de ce peuple, il occupait originairement les bords du Kouban, jusqu'à ce que dans le XIIe siècle, une de ses tribus, nommée *Kabardah*, quitta son ancien pays, et se transporta sur le Don inférieur. Ce même voyageur mentionne une tradition singulière répandue, dit-il, parmi les Tcherkesses : c'est qu'autrefois leur pays était habité par des *Frenghi*, c'est-à-dire des Européens auxquels ils étaient, en quelque sorte, soumis. Un de leurs princes, disent-ils, avait une très jolie femme, dont le souverain des Frenghi devint si épris, qu'il la demanda pour lui-même. Le Tcherkesse chercha à différer la chose, et délibéra avec sa famille sur ce qu'il devait faire ; enfin il consentit à céder sa femme, et le Frenghi jura de le satisfaire : alors le Tcherkesse exigea la cession du pays qu'occupaient les Frenghi. « Je n'ai pas voulu passer sous silence cette histoire, dit Klaproth, quoiqu'elle ait bien l'air d'une fable, parce que les Kabardiens ont encore un proverbe qui semble faire allusion à cet événement : « Nous avons donné nos femmes pour ce pays[1]. »

Un voyageur, de Gille, qui parcourait ces régions en 1858, estime que tous ces peuples ou peuplades du flanc droit de la ligne du Caucase formaient un ensemble de trois cent cinquante mille habitants mâles, dont cent mille nobles, ainsi que l'a dit Mahomet-Amyn dans son rapport à Chamyl en 1852[2].

Malheureusement les choses ont bien changé, et cette magnifique population est en voie de disparaître. Vaincus par les armées russes, ils ont préféré l'exil à la servitude, et, comme celui de leurs frères du Caucase oriental, leur exode est devenu une déportation en masse en pays musulman.

Il y a vingt ans que la majorité des Tcherkesses s'est retirée en Turquie au nombre de quatre cent mille environ. On ne compte actuellement guère plus de cent vingt mille Tcherkesses, dont les Kabardiens constituent la plus grande partie.

Leur réputation de beauté idéale, l'héroïsme de leur résistance au colosse moscovite, ont fait de ces intrépides montagnards un des peuples les plus intéressants de la terre.

Actuellement on divise les Tcherkesses, improprement appelés Circassiens par les Européens, en trois groupes principaux : 1° les *Adighés* ou *Tcherkesses proprement dits ;* 2° les *Kabardiens ;* 3° les *Abkhases*.

[1] KLAPROTH, *loc. cit.*, t. I, p. 347.

[2] DE GILLE, *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, gr. in-8, p. 102. Paris, 185?.

A côté de ces grandes familles s'en trouvent un certain nombre de petites qui sont toutes circassiennes avec ou sans mélange. Quelques-unes de ces tribus sont des Kabardiens émigrés.

Parmi ces tribus de moindre importance, on remarque les *Beslinei* sur le haut Fars et le Pséphir. C'est une tribu très aristocrate. Leur nom *be-sle-ne* signifie *qui vit dans une grande forêt.* Les *Mokoches* sur le Fars inférieur et le Pséphir, gouvernés par des princes *Basharsoukho* (le fils de l'Aigle). Leurs nobles ont une figure de serpent dans leur blason.

Les *Temirghoïs*, entre le Fars inférieur et la Bialaya, ont une aristocratie encore plus estimée, paraît-il, que chez les Circassiens. Dans les chansons tcherkesses on dit par exemple : *Libéral* comme les *Bolotokho* (prince témirghoï). Ces Bolotokho, nous dit de Gille, sont une des plus illustres familles circassiennes et jouissent des droits reconnus du sultan. Leur nom est, paraît-il, purement tatar.

Les *Hatoukaïs* sur la Basse-Laba et le Kouban ont pour principale famille les *Kherkhènof*.

Les Abadzeks, établis sur les hautes régions entre la Bialaya et l'Afips, comprenaient, d'après de Gille, douze mille familles formant neuf peuplades réunies par une alliance ou *blahaha* (amitié). Ils considèrent le sultan turc comme chef de la religion mahométane et comme leur *cousin* à cause des alliances des sultans avec les filles abadzeks vendues à la Turquie et qui sont devenues sultanes. C'est une des tribus les plus aristocratiques parmi les Adighés et aussi une des plus robustes et des plus guerrières. Ils ont presque tous émigré.

Les *Natoukaïs* étaient au nombre de cinq mille familles environ, mais ils ont presque tous émigré. Les *Chapsoughs (sha-psu*, éleveurs de chevaux) constituent la plus importante de ces tribus secondaires De Gille les évalue au nombre de cent soixante mille répartis entre quarante mille familles. Ils occupent le Grand et le Petit-Chapsough au nord de la chaîne du Caucase et de l'autre côté, sur le littoral de la mer Noire, entre les rivières Djibougha et Chakhé. L'aristocratie chapsoughe s'étant opposée à l'établissement des Turcs à Anapa, ceux-ci s'en souvinrent lorsqu'ils se furent rendus maîtres du territoire et s'appliquèrent, au nom du Coran, à abaisser la noblesse, en suscitant les serfs contre les seigneurs. Cette lutte, qui durait encore il y a quelques années, eut pour résultat d'affaiblir l'aristocratie.

La doctrine du muridisme a été introduite chez les Chapsoughs par Mohamed-Amyn qui résida parmi eux. Ceux qui ont émigré il y a trente ans en Asie Mineure occupent dans le village de Sivas deux cent vingt-trois maisons environ.

Enfin les *Oubyks* ou *Oubiques* complètent le tableau des tribus circassiennes. C'est déjà une race mélangée. Ils habitaient le littoral de la mer Noire entre les fleuves Chakhé et Khamiseh. C'est chez les Oubyks que les Turcs se procuraient, dit-on, leurs plus belles odalisques. Ils ont à peu près tous émigré, et possèdent, dans la région de Sivas, quatre-vingts maisons environ.

Adighés. — Les Adighés ou Tcherkesses proprement dits sont pour la plupart fort beaux. Leur taille est mince et leurs épaules larges. Leurs cheveux, le plus souvent châtains, encadrent un visage d'un bel ovale aux yeux brillants presque toujours bruns. Leur extérieur respire la distinction et attire la sympathie. Adighés est le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Ils disent avec orgueil : *Ssè Adighè* (moi, Adighé).

Comme les Lesghiens, les Tchetchènes et en général tous les peuples pasteurs et guerriers, les Tcherkesses ne reconnaissent pas d'autre loi que celle du talion qu'ils exercent avec fureur, et la vendetta règne en maîtresse parmi eux.

La législation comprend en quelque sorte trois principes fondamentaux : l'exercice de l'hospitalité, le respect pour les vieillards et le droit de la vengeance.

Tandis que les Tchetchènes étaient tous égaux dans leurs communautés républicaines, il y a quelques années encore, les Tcherkesses avaient une organisation purement féodale, comprenant les princes, les nobles, les affranchis, les serfs, les esclaves. Au temps de Dubois de Montpéreux, loin d'être un ramassis de brigands sans foi ni loi, ils donnaient, au contraire, une idée de la civilisation de la Germanie et de la France sous les premiers rois. C'était un modèle de l'aristocratie féodale, chevaleresque du moyen âge, de l'aristocratie héroïque de la Grèce antique. Les nobles, fort abaissés par leurs luttes contre les libres montagnards, formaient une caste spéciale qui jouit longtemps, dans la plaine surtout, d'une assez grande autorité. Les paysans, groupés en petites associations, dévoués les uns aux autres jusqu'à la mort, se piquaient peu de soumission et donnaient asile dans leurs montagnes aux Tcherkesses de la plaine fuyant la tyrannie des seigneurs.

Du temps de Klaproth, quoique la puissance des princes tcherkesses fût considé-

rablement diminuée par les progrès successifs des Russes, ils ne continuaient pas moins à se regarder comme maîtres des peuples ossèthes, tchetchènes, abkhases et des tribus nogaïs des hautes montagnes sur lesquels leur puissance s'étendait autrefois.

L'usage, au temps de l'aristocratie féodale, voulait que de temps à autre les princes fissent des présents à leurs nobles. Ces derniers étaient tenus de payer les dettes extravagantes de leurs princes. Les uns et les autres avaient droit de vie et de mort sur leurs serfs. En temps de guerre, le prince à la tête de son armée allait avec ses chevaliers et ses serviteurs faire des incursions sur le territoire russe, ou bien chez leurs voisins les Ossèthes, les Ingouches, les Karaboulaks, etc.

On peut dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de constitution chez les Tcherkesses, chacun faisant à sa guise. Les princes et hauts personnages qui n'ont pas émigré s'occupent presque uniquement de chasse et d'exercices militaires. Ils trouvent cette vie pleine d'attraits, et n'échangeraient contre rien au monde cet état de liberté et d'indépendance. Ils regardent leur vie libre et vagabonde comme le suprême bonheur, et trouvent honteux le service militaire.

Avant l'introduction de l'islamisme chez eux, ils buvaient de l'eau-de-vie, fumaient, mangeaient du porc, toutes choses dont ils s'abstiennent aujourd'hui.

Au commencement de ce siècle, Klaproth rapportait que les femmes tcherkesses sont les plus belles de tout le Caucase; et que c'était sans fondement que l'on croyait communément qu'elles peuplent, en grande partie, les harems des Turcs; car les Tcherkesses vendaient très rarement des individus de leur nation aux Turcs, excepté des esclaves volés. Le plus grand nombre des belles femmes qui étaient amenées en Turquie venait, selon lui, de l'Imérie et de la Mingrélie. Les Tcherkesses ne vendaient guère que des esclaves du sexe masculin.

Il est probable que Klaproth se trompe lorsqu'il assure que les Tcherkesses ne vendaient pas leurs enfants, et surtout leurs filles. Taitbout de Marigny, appelé pour son commerce à Anapa, affirme que les Turcs ont établi dans cette place un marché avec les Circassiens dont ils recevaient les jeunes filles et les jeunes garçons en échange de quelques marchandises apportées annuellement de Constantinople et de l'Anatolie[1].

[1] Taitbout de Marigny. *Voyage en Circassie*. 1821, p. 6.

Klaproth donne également sur les vêtements des hommes à cette époque des détails d'autant plus curieux qu'ils se sont perdus en grande partie, et que d'ici à quelques années les costumes pleins de richesse et d'originalité de ces montagnards ne pourront plus se voir que dans les vitrines des musées.

L'habillement des hommes ressemble, suivant ce voyageur, à celui des Tatars-Koumouks; mais il est plus léger, fait de meilleures étoffes, et ordinairement plus riche. Leur chemise *(yana)* est boutonnée sur la poitrine; elle est de toile blanche ou de taffetas léger rouge, à la mode géorgienne. Ils portent sur la chemise une veste de soie ordinairement brodée, et sur celle-ci une espèce de surtout très court, appelé en tcherkesse *tsieh*, et en tatar *tchekmen*, qui arrive à peine à la moitié des reins; ils le boutonnent très étroitement sur le ventre; il a de chaque côté de petites poches brodées et divisées en plusieurs séparations pour contenir des cartouches. Les hommes coupent leurs cheveux très courts, et n'en laissent qu'une mèche de la longueur du doigt au sommet de la tête : on appelle ces cheveux *haïdar*. Les Tatars et les Kistes se rasent entièrement la tête. Autrefois les Tcherkesses ne portaient que des moustaches, aujourd'hui beaucoup d'entre eux laissent pousser leur barbe. Les deux sexes s'épilent les parties, soit en coupant les poils, soit en les arrachant, soit enfin en employant un caustique de chaux vive et d'orpiment. Ils portent sur la tête un petit bonnet ouaté et brodé dont la forme ressemble à une moitié de melon. Ils ont ordinairement les pieds petits; ils portent des bottes rouges très élégantes et à talons très hauts, ce qui les fait paraître beaucoup plus grands. Jamais un Tcherkesse ne sort sans armes ni sans son manteau de feutre [1].

Aujourd'hui, chez les quelques familles qui sont restées dans le pays, le costume, tout à la fois élégant et coquet, est le type du vêtement caucasien, c'est-à-dire qu'il se compose de la longue *tcherkeska* serrée à la taille et garnie de cartouchières, d'un large pantalon, de bottes molles, du *papak*, de la *bourka* et des armes.

A la fois païens, chrétiens et musulmans, les Tcherkesses adoraient Chiblé, dieu de la foudre, de la guerre et de la justice. Les eaux, les airs, les arbres, les troupeaux, recevaient aussi leurs hommages ainsi que l'immense mer dont ils conjuraient le courroux par des offrandes que lui portaient les torrents.

[1] Klaproth, *loc. cit.*, t. I, p. 367.

Il est difficile de dire au juste quelle est la religion des Tcherkesses : c'est un mélange de christianisme, de mahométisme et de paganisme. Le peuple est plutôt païen et les nobles observant les rites mahométans agissent plus pour la forme que pour le fond. Néanmoins, depuis 1840, le muridisme a fait d'immenses progrès chez les Tcherkesses. Il est toutefois un trait bien caractérisque dans la religion de ce peuple : c'est leur culte, de toute antiquité, pour les bois sacrés. Il est des arbres que la hache n'a jamais touchés et devant lesquels se célèbrent les fêtes religieuses.

De la Motraye, qui visita la contrée en 1711, rapporte aussi que les Tcherkesses des montagnes marchaient en procession avec des torches allumées autour de ces arbres consacrés, au pied desquels ils sacrifiaient divers animaux, tels que taureaux, agneaux, chèvres et brebis. Leurs mages ou prêtres, choisis parmi les plus vieux d'entre eux, en distribuaient la viande aux assistants et en portaient aux malades et aux pauvres qui étaient absents [1].

Taitbout de Marigny [2] rapporte que dans les environs de Ghelinjik des prêtres, couverts d'un simple manteau de feutre caucasien, s'avancent vers la croix qui consacre le bois, car les apôtres du christianisme voulant profiter de ce respect pour les arbres y gravèrent des croix; au milieu d'un peuple qui garde le plus profond silence, les prêtres adressent des prières au Créateur pour lui demander la conservation de leurs champs, l'abondance des moissons et de les exempter de la peste. Puis on immole un bœuf suivant la coutume, particularité propre au christianisme de toutes les peuplades du Caucase. Ce culte grandiose dans sa simplicité ne rappelle-t-il pas les prières adressées par son peuple au dieu d'Israël ?

Plus récemment encore, Bayern m'écrivait à ce sujet que le voyageur, l'archéologue qui s'est voué à l'étude du Caucase ne peut passer sous silence certains bouquets d'arbres que l'on rencontre assez fréquemment dans ces montagnes et auxquels on a donné le nom de *bosquets sacrés*. Beaucoup recouvrent des tombeaux, quelques-uns entourent des temples, d'autres, enfin, recèlent sous les racines de leurs vieux arbres des poteries antiques et d'autres objets que des fouilles mettent à jour. La plantation de ces bosquets remonte, d'après les anciens historiens, à une époque antérieure à l'ère chrétienne.

[1] Dubois de Montpéreux, *loc. cit.*, t. I, p. 72.
[2] Taitbout de Marigny, éd. Klaproth, t. I, p. 307, dans le Voyage de J. Potocki.

L'Église grecque, en propageant en Géorgie et en Arménie la religion du Christ, épargna ces lieux vénérés par les habitants. Bien loin de les détruire, elle s'y implanta, substituant aux divinités païennes les images de ses saints et bâtissant des églises aux endroits mêmes où avaient été accomplis les rites des anciens cultes.

Aussi n'est-il pas étonnant que Bell, qui visitait ces régions en 1830, parle dans la relation de son voyage d'une croix qu'il trouva plantée au milieu d'un bosquet et d'une autre pendue à un arbre. Le plus souvent, les bois sacrés sont composés de chênes comme celui qui entoure l'église de Botlikh au-dessus de la ville de Cighnak (Daghestan) et ceux que Bayern a vus dans la vallée de la Chepche, puis dans un grand nombre de localités du district du Kouban et enfin près de Natoukaï entre le Haut-Baksan et Gastingaï. Parfois aussi ce sont des pommiers et des poiriers qui ombragent les sépultures. Les dolmens de la Djouba sont entourés de bosquets d'aulnes. On retrouve le chêne autour de ceux de la gorge Tzouïtzouïk et de la vallée de la Pchade.

Les superbes noyers et châtaigniers que l'on voit sur les bords orientaux de la mer Noire ne sont probablement pas plantés seulement dans le but d'en récolter les fruits, mais aussi dans un but religieux. Il existe en effet un bosquet sacré de noyers près du village de Ghlaula en Ratcha, à mille cinq cents mètres d'altitude.

Une majestueuse forêt de hêtres longue de dix kilomètres et large de quatre s'étend à l'embouchure de la Bzib jusqu'au pied des montagnes de l'Abkhasie. L'arrangement régulier de ces arbres ne peut être attribué au hasard, et Bayern regarde leur plantation comme l'œuvre de tout un peuple. Il signale en outre dans cette forêt quelques ruines d'églises entourées de buis et de lauriers-cerises. L'existence de ces ruines vient confirmer pleinement l'opinion du savant archéologue qui fait remarquer, de plus, que le laurier-cerise et le buis entourent toujours les endroits saints et les églises dans les bassins du Rion et de la Koura.

Sur la rive gauche de la même rivière se trouve la superbe église de Pitzounda au milieu d'une forêt qui ne le cède en rien à celle du bord opposé.

En Abkhasie on trouve beaucoup de bosquets sacrés; nous citerons, entre autres, celui situé près de Sauouklon et celui qui entoure, près d'Anakopie, le tombeau de l'apôtre Simon le Khananite.

Le Tzébelda et le Samourzakhan sont parsemés de bosquets de thuyas et de chênes, arbres fort vénérés des habitants de ces régions.

En somme, on retrouve les bosquets sacrés dans presque tout le Caucase, et à toutes les altitudes où la végétation est possible.

Enfin, là où l'altitude trop élevée ne permet plus la plantation de ces arbres, on les remplace par une colonne ou une pyramide en pierre.

Bayern a vu non loin du glacier de la rivière Lestkoum affluent, du Tskhenis-Tskali, au-dessus de la limite des forêts, un monastère en ruines entouré d'un bosquet de bouleaux.

La Grousie, l'Osséthie et la Touchetie n'en sont pas dépourvues. Rappelons que c'est aussi dans un bosquet sacré que Chamyl, après la prise de Gounib, fut reçu par le prince Bariatenski.

Bayern dit qu'il y a aussi divers endroits qui ne sont fréquentés que par les femmes dans le but d'avoir un enfant mâle. Ce sont : la source de Saint-Jacob sur le mont Ararat, le plateau formé de lave sur le mont Alagöz et enfin la source froide située à une verste plus haut que les eaux minérales d'Ouravel (district d'Akhaltzik). Dans tous ces lieux, les femmes se lavent, prient et baisent la pierre sainte; elles plantent ensuite de petits bâtons qu'elles ont soin d'entourer de rubans de papier, de façon à former une sorte de berceau au fond duquel elles placent une poupée en chiffons. Bayern a acquis en 1849 un de ces berceaux qu'il présenta à la Société de géographie de Tiflis et qui fut ensuite placé au Musée. Ce pèlerinage des femmes chrétiennes et musulmanes à l'Ararat et à l'Alagöz est une antique coutume des indigènes du pays.

C'est sans doute à un culte analogue que l'on droit rapporter cet usage d'attacher à des arbres et à certains buissons ces chiffons de toutes sortes que j'ai rencontrés aussi bien en Osséthie que dans le Kurdistan.

Vers la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les Adighés devinrent presque tous sunnites et leur foi mahométane, doublée de la haine pour le Russe chrétien, l'envahisseur de la patrie, produisit ce mouvement admirable et désespéré qui place ces héros dans la mémoire des peuples à côté des vainqueurs de Marathon et des vaincus des Thermopyles.

Nous nous bornerons à rappeler ici la coutume bien connue chez les Tcherkesses de confier, au sortir de l'enfance, un fils noble à un précepteur *(atalyk)* expérimenté

qui emmène l'enfant, l'élève, le forme et ne le rend à sa famille que lorsque son éducation est achevée, et qu'il en a fait un homme.

L'atalyk doit nourrir l'enfant, lui enseigner l'équitation, le maniement et l'usage des armes, l'accoutumer de bonne heure aux plus dures fatigues, aux privations de toutes sortes telles que le manque de nourriture, de sommeil, etc., lui inspirer, en un mot, le courage, la hardiesse et la folle audace qui doivent animer tout bon Tcherkesse. Cette institution constitue, paraît-il, un lien sacré entre les familles et contribue puissamment à resserrer par une étroite union les tribus quelque peu éparses et divisées du Caucase.

Il en est de même pour la jeune fille noble que pour le jeune garçon. Dès qu'elle a atteint l'âge de douze ou treize ans, elle est confiée à la femme d'un riche gentilhomme *(tliakou-tliage)* d'un aoul voisin. La jeune fille est initiée aux travaux féminins et aux obligations futures de sa position. Elle occupe toujours la première place dans la maison, et la plus stricte étiquette est observée à son égard. On ne lui enseigne point l'alphabet, mais seulement les quelques prières indispensables pour aller à la mosquée. L'éducation achevée, la jeune fille retourne dans la maison paternelle où elle reste jusqu'à son mariage. Les jeunes gens nobles des deux sexes se rencontrent dans les fêtes et les réunions, mais un jeune homme ne peut témoigner son amour à une jeune fille que par de fréquents coups de feu tirés en son honneur pendant qu'elle danse le *kaphenyr*, sorte de lesghinka. Il ne peut pas lui faire autrement sa cour, et ne doit avoir aucun entretien avec elle. Ce n'est que par l'intermédiaire de quelques amis et de leurs femmes, qu'il s'assure du consentement de la jeune fille à prendre la fuite. Au jour convenu, cette dernière, richement vêtue, atteint à la nuit tombante son fiancé; le jeune homme arrive, saisit la jeune fille dans ses bras, et la faisant monter en croupe, il s'enfuit au galop, mais de manière à éviter toute poursuite. Seul, le mariage par rapt passe pour convenable dans la classe noble et dispense le jeune époux de bon nombre de cérémonies ennuyeuses.

Une fois le mariage accompli, on entame la question du *kalym*, ou somme qui doit être remise par le jeune mari aux parents de sa femme, afin de servir de garantie au cas où l'époux inconstant et volage la répudierait et la renverrait à la maison paternelle. Le kalym sert, en somme, de dot à la jeune femme et lui assure des moyens d'existence.

Disons encore que la conduite publique des époux, dans la classe noble seulement, est soumise à une certaine étiquette. Il n'est pas convenable que le mari visite sa femme le jour et devant témoins; il ne doit la voir que la nuit et encore doit-il se glisser furtivement dans son habitation, car leurs appartements sont toujours séparés. Actuellement encore les mœurs des femmes tcherkesses sont très sévères.

Une coutume curieuse était que lorsqu'une jeune femme devenait mère pour la première fois, son mari lui remettait un pistolet qu'elle devait avoir le courage de décharger au moment critique, si elle donnait le jour à un fils. Elle donnait ainsi le signal de l'événement heureux.

Nous empruntons à de Gille, qui a étudié l'ethnographie caucasienne au point de vue militaire avec tant de compétence, les détails suivants sur le Tcherkesse en temps de guerre : « Est-il cerné, sans espoir de retraite, il ne songe qu'à vendre chèrement sa vie. Se retranchant quelquefois dans la neige, où il se blottit à mi-corps, il se fait un rempart de tout ce qu'il peut réunir autour de lui. Il tue son cheval et il tire toujours, avec une grande sûreté de coup d'œil, tant qu'il a une cartouche. Quand on l'approche, on l'entend qui entonne d'abord son chant d'adieu à sa famille et à son aoul qu'il ne reverra pas, puis ses invocations à Allah. Il tire son chacheka, après avoir brisé son fusil qui ne doit servir à personne après lui. Il brise aussi son chacheka pour se défendre encore avec son poignard, sa dernière ressource. Il tombe enfin sans avoir songé un moment à se rendre [1]. »

Le caractère guerrier de ces peuples explique facilement leur passion pour les belles armes. Aussi ne quittent-ils jamais celles qui sont essentielles, telles que le chacheka et le poignard. Il en est de même du pistolet qu'ils portent enfermé dans un élégant étui de cuir rouge brodé de soie et d'or par leurs femmes avec un goût exquis.

Nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de donner ici une description des armes des Tcherkesses qui jouent un si grand rôle dans leur vie. Nous l'empruntons à de Gille qui a traité avec beaucoup de soin la question militaire au Caucase.

Le mot *chacheka*, adopté au Caucase même par les officiers, a pour étymologie,

[1] De Gille, *loc. cit.*, p. 132.

sachekho (sabre), nom de l'arme dans la langue des Tcherkesses qui appellent *kama* le poignard que les autres peuples du Caucase nomment *khandjar* qui est un mot persan employé en turc et en tatar, et dont les Russes ont fait *kindjal*.

Les meilleurs lames de kama sont lesghiennes. Elles sont extraordinairement souples, garnies de gouttières de chaque côté ; ces dernières sont quelquefois doubles et juxtaposées dans la direction de l'axe de l'arme. Les Lesghiens, presque tous fantassins, ont des kamas très longs qui leur servent en même temps de chachekas. Les armuriers de Temir-Khan-Choura fabriquent avec beaucoup de goût des armes d'une admirable beauté.

Les montagnards ignorent le jeu de la pointe dans le sabre; aussi le chacheka en a-t-il une obtuse. Ils taillent avec toute la force du bras. Ils dédaignent absolument les meilleures lames de Damas avec lesquelles il faut scier en glissant et en frappant, et qui se briseraient net sous leurs coups de taille.

Ils estiment par-dessus tout de très anciennes lames d'acier qu'ils appellent *frank* en général, et qui ne sont d'ordinaire que des lames italiennes d'une trempe excellente. Ils les paient des prix énormes. Ces lames passent de père en fils, comme un héritage qui est l'objet d'un culte chez eux.

Ils fabriquent des lames pareilles, en imitant et en estropiant souvent les signes, initiales et ornements qu'elles offrent, car le modèle est souvent effacé par l'usure. Les lames kabardiennes et tcherkesses sont d'une trempe parfaite. On les essaie en coupant une pierre à fusil au moyen d'un mouvement (comparable à un coup d'archet remontant) qui fait jaillir des étincelles. Le tranchant doit rester intact après l'épreuve qui consiste quelquefois à tailler un morceau de fer.

Leurs fusils ont des canons octogones en damas déroché, à sept rainures. Rien n'est simple et ingénieux comme la légère fourchette, composée de deux baguettes de hêtre ou de frêne, sur laquelle ils appuient le bout de l'arme pour tirer de loin. Les meilleurs canons et ceux dont ils font le plus grand cas sont appelés *Hièredjib*, *Souyne*, *Hadji*, *Moustapha*. Ce dernier nom est celui d'un très célèbre armurier tatar de la Crimée. A l'époque de sa grandeur, Baktchi-Saraï fabriquait des armes excellentes, et les lames de chacheka de cette provenance, appelées *gourda*, jouissent encore au Caucase d'une grande réputation.

Le chacheka est sans garde; sa poignée, souvent en argent niellé, peut se cacher

tout entière dans le fourreau. Fendue au sommet, elle y offre comme une coche qui peut servir aussi d'appui au bout du fusil.

Tout était calculé chez ces peuples dans leur équipement guerrier de manière à donner aux mouvements du corps toute leur souplesse et leur indépendance. Cet équipement était approprié d'une manière admirable aux localités. De nos jours encore, couvert de sa bourka, un montagnard se glisse sans bruit au milieu du fourré le plus épais, sans offrir dans sa personne aucune saillie qui l'arrête. Le *bachlick* en drap, à longues pointes se nouant autour du cou, dont ils recouvrent par le mauvais temps leur bonnet d'agneau, est une charmante reproduction du célèbre bonnet phrygien. Les poches à étuis *(khazyr)* pour leurs cartouches, des deux côtés de la poitrine, sont un élégant ornement de leur *tchekmette* (tunique) [1].

Un fait curieux à signaler, c'est que Taitbout de Marigny assure que les Circassiens se souviennent encore des Génois; ils les nomment *Dgenoves;* ils disent qu'ils avaient des établissements chez eux et les considèrent comme leurs frères. Mais par une singularité plus difficile à expliquer, ils donnent ce même nom de *Dgenoves* aux Français. Il semblerait qu'au milieu de tous les malheurs attachés aux croisades, des guerriers français se sont embarqués à Nicée ou à Nicomédie pour aller former des établissements sur la côte de Circassie, apportant l'usage, qui existe encore de nos jours chez quelques populations, des cottes de mailles, des brassards, des casques et de ces sabres dont le pommeau forme une croix. Plusieurs de ces lames antiques portent, paraît-il, pour légendes : *Pro Deo*, *pro aris et focis*, *Dieu le veult*, et d'autres devises encore qui indiquent une provenance française. C'est peut-être à cette même origine qu'il faut attribuer les croix de Malte qui se trouvent en si grand nombre, de nos jours encore, sur les cottes de mailles des Khevsoures.

La langue tcherkesse est complètement différente des autres; c'est surtout dans la petite et la grande Kabarda qu'elle est parlée le plus purement. La présence d'un grand nombre de lettres labiales et palatales, dans ces dialectes, en rend la prononciation presque impossible aux étrangers.

Voici une tradition qui se rapporte aussi bien aux Tcherkesses qu'aux Kabardiens:

[1] De Gille, *loc. cit.*, p. 136.

« Il y avait parmi les Tatars un prince qui connaissait bien la langue arabe. Il voulut inventer des lettres pour la langue adighé. Il s'en était occupé nombre d'années et commençait déjà à mener son œuvre à bonne fin. Très soucieux un jour de la recherche d'une lettre pour exprimer un des sons de la langue, il avait prolongé la veillée près de sa cheminée. Plongé dans ses méditations, il s'endormit. La porte de sa maison s'ouvre tout à coup, il se réveille et voit paraître un vieillard à longue barbe blanche, qui lui annonce d'une voix éclatante qu'il est un esprit des montagnes. Cet esprit lui fait des reproches et l'appelle insensé pour avoir cru possible d'enlacer la langue libre des montagnes dans des chaînes épistolaires; que c'était un péché de prétendre assimiler la voix de Dieu à celle de l'homme. Les habitants des plaines peuvent exprimer leur langage par des écrits; mais par quels écrits traduiras-tu le grondement du tonnerre dans la montagne, — le bruit des avalanches et des cascades qui se précipitent des rochers, — le bruissement des feuilles dans les vallées, — le froissement des pierres qui roulent et des branches qui cassent, l'appel des oiseaux de défilé en défilé? — Voilà la langue des peuples montagnards. Abandonne ton absurde tentative, et jette dans le feu ce que tu as écrit jusqu'à présent.

« Le prince prit avec obéissance la liasse de papiers qui lui avait coûté tant de peines et d'années, et les papiers flambèrent dans la cheminée. L'esprit disparut. Depuis ce temps, nul n'a osé entreprendre de composer un abécédaire de la langue adighé[1]. »

Dans ces dernières années, il s'est trouvé quelques linguistes distingués qui ont essayé d'étudier les dialectes tcherkesses adighé et abkhase. Un essai de dictionnaire russe-tcherkesse a été imprimé en 1846, publié par M. Lulué. Un autre essai de grammaire a été tenté par un Tcherkesse, M. Chora-Bérémourzin-Nogmoff, qui a fait ses études en Russie[2]. Malheureusement ces tentatives sont bien incomplètes, mais en raison même de l'énorme difficulté du travail, elles sont d'un bon augure pour l'avenir.

[1] De Gille, *loc, cit.*, p. 101.
[2] Zagoursky, *Recherches sur les langues du Caucase* (en russe). Tiflis, 1880.

Kabardiens. — Ce qui reste des Kabardiens habite la rive gauche du haut et du bas Kouban et s'étend jusqu'au Térek. Le pays est divisé en deux parties : la grande Kabarda, sur le versant nord du Caucase, s'étend entre le Térek à l'est et le Kouban supérieur à l'ouest. La petite Kabarda est le pays de la rive droite du Térek supérieur jusqu'à Mozdok. Ils constituent l'une des tribus les plus nobles du Caucase. Beaux, énergiques comme les Adighés, et préférant comme eux les hasards d'une vie aventureuse au travail des champs, ils ont été cependant les premiers soumis aux Russes (1774). C'est qu'ils habitaient en dehors de ces forteresses naturelles qui ont permis aux autres tribus une si longue résistance. Leur territoire était ouvert par les vallées du Térek et de ses affluents aux armées ennemies. Leur pays n'était pas montueux et inaccessible comme celui des Tcherkesses et des Lesghiens. Ils furent vite ramenés au christianisme, leur ancien culte, et les fils de ces fiers montagnards si jaloux de leur liberté, réquisitionnés pour la garde impériale, allèrent caracoler à la cour de l'autocrate des Russies. Quelques-uns cependant émigrèrent au commencement du siècle chez les Turcs du Kouban où leurs descendants vivent encore.

D'après quelques auteurs, les Kabardiens sont peut-être originaires de la Russie méridionale, du côté de la Crimée. Une de leurs légendes tendrait à le faire croire et présente encore un intérêt d'un autre ordre; elle a été rapportée par Reineggs et vérifiée par J. Potocki. C'est l'existence dans un pays où l'antiquité hellénique plaçait les Amazones d'un peuple qui leur attribue son origine, et voici comment : « Dans le temps où nos ancêtres, disent les Kabardiens, habitaient sur les rives de la mer Noire, ils étaient souvent en guerre contre les Emmetches, peuple de femmes qui habitait le Caucase occidental.

« Après une longue guerre, les deux armées se trouvaient en présence et allaient se livrer bataille, quand, tout à coup, la commandante des Emmetches, qui possédait un esprit prophétique, demande un entretien secret à Thoulme, chef des Kabardiens et non moins prophète qu'elle.

« Cet entretien terminé (il dura quelques heures), la prophétesse sortit de la tente dressée à cet effet, déclara à ses compagnes qu'ayant été vaincue, elle voulait épouser Thoulme, et les engagea à faire comme elle, ce qu'elles exécutèrent. Et nos pères, joyeux, retournèrent dans leurs demeures avec leurs nouvelles compagnes, ajoutent les montagnards. »

Cette tradition de l'existence des Emmetches est confirmée par un fait que rapporte le P. Lamberti : de son temps, le Dadian faisant la guerre aux peuplades des hautes montagnes à l'ouest de l'Elbrouz, on trouva nombre de femmes armées et cuirassées parmi les morts; Dadian offrit une grande récompense à celui qui lui en amènerait une vivante [1].

D'après leurs traditions, les Kabardiens seraient venus de l'Arabie au Caucase, conduits par leur prince Abou, sans doute Abou-Musslime, qui arriva à Derbent vers l'an 100 de l'hégire. Au xe siècle, ils étaient, paraît-il, en Crimée, sujets du khan des Khazares. A la suite d'une révolte contre ce prince, une partie de la population émigra en Hongrie, l'autre partie traversa le Bosphore cimmérien et s'établit sur l'île du Djimitéi (aujourd'hui presqu'île de Taman). Le khan les poursuivant toujours, ils se réfugièrent dans la vallée du Baksan (sur l'Atakoum, un des affluents du Kouban inférieur); là, inquiétés par les montagnards, ils poursuivirent leur marche en avant, laissant des traces qui se sont conservées par la tradition chez les Tcherkesses, depuis la Laba jusqu'à Ivestni-Brod sur la Malka, et arrivèrent ainsi dans le pays situé entre cette rivière et le Tchérek qu'ils occupent encore aujourd'hui. Mais il est probable que cette tradition que Bell a recueillie chez les Circassiens et que Potocki a entendu également raconter en Kabarda s'applique seulement à l'origine des princes et non à celle du peuple. Cette opinion semble confirmée par une différence assez sensible dans leurs traits.

Lorsqu'ils furent établis sur leur nouveau territoire, ces princes soumirent le pays et les peuplades habitant les gorges du Baksan et du Tcheghem, puis les *Digors* et les *Abazes*. Les *Ossèthes* de la plaine ou *Alaghirs* et les *Kourtatins* ne tardèrent pas à leur payer tribut, et les contrées entre le Térek et la Sounja, sur la Zolka, la Yetoka et le Podkoumok, le Béchetau enfin leur appartinrent [2]. Ils constituèrent alors une organisation aristocratique assez forte, et grâce aux nobles ou ouzdènes, ils finirent par frustrer le peuple de ses droits, par conquérir sur lui une autorité presque absolue et rendre ainsi leur association plus homogène.

Mais le khan de Crimée, redoutant cette suprématie, souleva contre eux les populations circassiennes, et les Kabardiens durent céder. Ce ne fut pas sans opposer une

[1] Dubois de Montpéreux, *loc. cit.*, t. I, p. 151.

[2] *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, in-8°, p. 94. Paris, 1859.

héroïque résistance qui a d'ailleurs été chantée dans un grand poème, le *Khaz-Bouroun.*

Lorsque les Kabardiens se soumirent, leur hégémonie fut dissoute, et chacun de leurs tributaires se plaça sous l'autorité de la Russie.

Rappelons encore que les Kabardiens professent la plus vive sympathie pour les Hongrois dont ils croient avoir été les parents ou voisins à une date très reculée. Cette tradition confirmerait celle de leur séjour dans la Russie méridionale probablement à l'époque où les Goths et les ancêtres des Hongrois y étaient répandus, faisant partie, sans doute, de l'une de ces peuplades dites *scythiques* et dont nous avons précédemment étudié les nécropoles.

A l'époque de leur puissance, les Kabardiens furent l'objet de l'admiration et de l'imitation de tous les peuples voisins.

Leur règle de chevalerie et leur *adate* (lois et coutumes transmises par la tradition) étaient reçus par toutes les aristocraties circassiennes. Leur noblesse était renommée comme pieuse et brave. Actuellement encore, ils donnent la mode au Caucase, comme Paris en Europe. Les meilleurs bourkas, les plus fins bonnets d'agneaux sont kabardiens. Leur costume est celui des Caucasiens, en général, mais la qualité en est toujours supérieure, la coupe irréprochable, enfin ils le portent avec une suprême élégance (Pl. IX et X). Ils sont de hardis cavaliers et leurs chevaux sont renommés pour la beauté de leurs formes et leur vigueur.

Au siècle dernier, dit de Gille, et même au commencement du nôtre, les Kabardiens étaient encore une si puissante nation qu'ils pouvaient mettre en campagne jusqu'à quinze mille cavaliers couverts de cottes de mailles, tous nobles. Chacun d'eux était armé d'un arc muni de cinquante flèches, d'un sabre et d'un pistolet.

Chaque cavalier avait auprès de lui un compagnon armé de même, sauf quelquefois la cotte de mailles. Ce compagnon, appartenant à la petite noblesse, devait le suivre, le défendre et mourir avec lui (rôle de l'écuyer en Europe au temps de la féodalité). Il était sans exemple qu'il survécût à son seigneur, car lui et sa famille auraient été déshonorés. Le même usage existait chez les Tcherkesses, où ce compagnon noble, cet écuyer, se nommait *ouzdène* qui est la signification de noble en général. C'était donc une armée de trente mille cavaliers, bien armés, parfaitement montés, et braves à toute épreuve. Les vieillards, chez les Cosaques de la ligne,

se souvenaient encore en 1859 d'avoir vu leurs troupes nombreuses dont les armes resplendissaient au soleil.

Malheureusement, l'islamisme s'introduisant au milieu de ce peuple, a donné le signal ou du moins a continué l'œuvre de dégénérescence commencée par la conquête russe, et les Kabardiens ont vu s'altérer leur beau caractère national. Le nouveau culte leur enseigna à être parjure envers les infidèles, et ils devinrent faux et trompeurs. L'islamisme chercha encore à effacer leurs souvenirs nationaux, en poursuivant les anciennes coutumes chevaleresques et leurs chansons populaires, comme des souvenirs d'une époque où ils étaient *infidèles*.

L'hospitalité est une vertu maîtresse chez les Kabardiens comme chez tous les Tcherkesses, et l'hôte, quel qu'il soit, est toujours sacré et inviolable. Le maître du logis considère comme sienne et personnelle toute offense faite à son hôte et est tenu de la venger ; souvent même l'injure ne se lave que par le sang.

Les coutumes relatives au mariage sont, à peu de chose près, les mêmes que celles qui ont été signalées plus haut dans la description des autres Tcherkesses. L'orgueil excessif de la noblesse kabardienne la pousse à ne contracter aucune mésalliance.

Si le nouvel époux reconnaît que son épouse n'a plus sa virginité, il la rend aussitôt à sa famille; il garde la dot *(kalim)*, et la fille est vendue ou tuée par les siens. Le même sort est réservé à la femme adultère que son mari renvoie à ses parents après lui avoir fait raser la tête, fendre les oreilles, couper les manches de ses vêtements. Quant à l'homme complice de l'adultère, il est l'objet du mépris et des menaces constantes du mari et de ses amis. Il y a, parmi les Kabardiens, deux espèces de divorce : l'un contracté en présence de témoins par lequel la femme peut se remarier immédiatement; la dot, dans ce cas, est rendue aux parents; l'autre qui n'est qu'un éloignement temporaire de la femme ordonné par le mari. Il a le droit de la reprendre au bout d'un an. Mais s'il ne la reprend pas avant deux ans, les parents de la femme vont chez le mari terminer le divorce réel, après quoi elle peut se remarier.

La toilette d'une Kabardienne diffère quelque peu de celle d'une Adighé ou d'une Ossèthe, surtout par la coiffure d'apparat (Pl. X). Cette dernière consiste en un cylindre de quinze centimètres de hauteur, légèrement conique, en étoffe très ferme, et terminé par une pointe pyramidale en métal, de vingt centimètres de hauteur. Le bas de cette coiffure est orné de galons d'or et d'argent. La pointe est gravée, sur

ses faces, avec beaucoup de goût, et niellée. De petites chaînettes très fines en argent et terminées par de petites boules pendent à la partie supérieure de cette coiffure. Deux fins cordons en or terminés par deux franges également en or et en argent, d'une longueur de vingt centimètres, pendent sur le dos, au-dessus des tresses de la Kabardienne. Un grand voile blanc broché de fleurs s'ajuste sur cette singulière coiffure qu'il recouvre, ainsi qu'une partie du vêtement.

Elles portent une longue chemise généralement en soie rouge, à manches très larges, bordée d'un galon en argent, par-dessus laquelle elles mettent un large pantalon en soie jaune et une longue robe fermée sur la poitrine dont les manches, étroites en haut du bras, sont très larges au poignet. Cette robe est en général faite d'une étoffe de soie rayée. Elles portent par-dessus un corsage montant, sans manches, à courtes basques, orné de trois rangées de boutons de haut en bas, et souvent garni de brandebourgs comme le dolman d'un hussard hongrois. Les coins des basques sont ornés de broderies d'or, d'argent et de soutaches (Pl. IX).

Ce costume est complété par une ceinture en cuir bordée d'un galon d'argent, et ornée de boutons et d'une grosse agrafe également en argent. Leurs souliers sont en cuir et sans semelles. Elles ont aussi des pantoufles à semelles cousues avec du fil d'or ou d'argent et terminées en pointe.

D'après les renseignements exacts les plus récents, les Kabardiens émigrés dans le villayet de Sivas occupent, depuis vingt-cinq ans environ, neuf cent soixante-dix maisons. D'une façon générale, la moyenne de ces familles tcherkesses établies en Asie Mineure, y compris les esclaves, est de douze personnes ; il y a pourtant des maisons qui comptent de trente à quarante individus. Ils sont pour la plupart pasteurs et agriculteurs, et s'occupent principalement de l'élevage des chevaux. Ils sont musulmans, et, au dire des missionnaires catholiques installés dans ce pays, ils ont peu de disposition à se faire chrétiens. Ils ne s'allient qu'entre eux et passent pour vendre aux Turcs les filles de leurs esclaves. Les femmes ne se voilent point et sont libres d'aller et venir jusqu'à leur mariage ; mais une fois mariées, il n'en est plus de même ; elles vivent alors reléguées au harem, et ne peuvent voir que leur mari et leurs proches parents.

A leur arrivée en Anatolie, le gouverneur turc a donné à ces Tcherkesses des terres, des grains, des outils et quelques bestiaux indispensables. Ceux qui ont voulu travailler ont rapidement prospéré; leurs maisons sont très propres et infiniment mieux tenues que celles des paysans turcs. Très hospitaliers, ils réservent dans chaque habitation une chambre pour les étrangers dont ils n'acceptent pas de présents en retour. Néanmoins le goût des entreprises aventureuses ne les a pas abandonnés dans l'exil; aussi quelques riches Tcherkesses, dédaignant le revenu trop modeste que leur procure le travail des champs, se livrent au métier plus lucratif de détrousseurs de grands chemins[1].

Il y a aussi dans le villayet de Bitlis (Kurdistan) environ six mille Tcherkesses, Kabardiens et Adighés.

Abkhases. — Les Abkhases habitent ou plutôt habitaient le versant méridional du Caucase entre le Bzib et le Kodor, fleuves côtiers tributaires de la mer Noire, l'une des plus belles contrées de la terre. Avant les émigrations, leur domaine s'étendait jusqu'à l'Ingour; mais ils dépassaient quelquefois la crête des montagnes pour faire incursion sur celui des Tcherkesses adighés. Actuellement, cette magnifique région est presque complètement déserte.

Jusqu'au xie siècle, l'Abkhasie, réunie à la Colchide, resta, sous l'influence des empereurs byzantins, un État indépendant de la Géorgie. Ce pays était gouverné par des princes se donnant le titre de rois d'Abkhasie à l'exemple des patriarches qui s'appelaient patriarches d'Abkhasie.

Ce n'est qu'au xie siècle qu'elle reçut la Géorgie par héritage et les rois transportèrent leur résidence de Pitzounda à Tiflis. L'Abkhasie, se trouvant ainsi éloignée du siège du gouvernement, oublia ses anciens rois et tomba à partir de ce moment dans la décadence.

Certains auteurs ont divisé la nation abkhase en Abkhases, Abazes, Abadzeks. Nous reviendrons plus loin sur cette division.

Les Abkhases sont mentionnés pour la première fois par Arrien au commen-

[1] Lettre de M. Donat Vernier datée de Sivas (Asie Mineure), 9 février 1884.

cement du Ier siècle de notre ère dans son *Périple du Pont-Euxin*, écrit vers l'an 137. C'est Jean de Luca qui, bien des siècles après, nous fournit sur ce peuple les premiers renseignements exacts et circonstanciés. « Les Abbassa habitent les montagnes qui tiennent à la Circassie. Ils ont à main droite le rivage de la mer Noire, et au levant la Mingrélie. Ce pays est sous l'obéissance de deux princes : l'un se nomme Puss et l'autre Cara-Bey. Ce pays a cent cinquante milles d'étendue; il n'y a point de villes, mais beaucoup d'habitations sur ces montagnes, qui sont les plus hautes que j'aie jamais vues : elles s'étendent jusque sur le bord de la mer. Ils ont les mêmes façons de faire que les Circassiens, avec cette différence seulement qu'ils mangent la chair presque toute crue. On fait beaucoup de vin en ce pays. Leur langue est fort différente de celle de leurs voisins. Ils n'ont point de lois écrites et ne connaissent pas même l'usage de l'écriture; ils sont chrétiens de profession, sans faire aucun exercice du christianisme. J'ai vu beaucoup de croix dans ce pays. Ils sont grands larrons et sujets à mentir. Ils ont deux rivières, Southe-Su et Suba-Su. Ce pays est très agréable et l'air y est fort sain ; leurs bois leur servent de retraites et de villes, et quand ils ont choisi leur demeure en un lieu ils ne le quittent point. Ils ont pour richesses ou marchandises toutes sortes de peaux, de la cire, du miel et des esclaves, et il est ordinaire de vendre leurs sujets aux Turcs en échange d'autres marchandises, car la monnaie n'a point cours parmi eux. Ils ont un fort beau port. Il y vient tous les ans des vaisseaux du Lazi, de Trébizonde, de Constantinople et de Caffa qui, quelquefois, y passent l'hiver. Ce port se nomme Eschisumuni. Les marchands qui y viennent ne passent point à leurs habitations; tout le trafic se fait au port ou dans le vaisseau. Ils prennent même serment l'un de l'autre qu'ils ne se feront aucun mal, ou se donnent des ôtages. Ils ont guerre avec les Circasses et les Mingréliens, sont bons hommes de pied et de cheval, savent bien manier les armes à feu, et portent le cimeterre, l'arc et les flèches; ils s'habillent de même façon que les Circassiens, mais ils portent les cheveux autrement qu'eux. Ces nations se laissent croître les moustaches et se rasent le menton; leurs *papari*, au contraire, se laissent croître toute la barbe. On appelle ainsi ceux qui ont le soin d'ensevelir leurs morts et qui prient Dieu pour leurs âmes. Ils les mettent dans des troncs d'arbres creusés qui leur servent de bière, et les tiennent après attachés en l'air à quatre pieux. Comme ils n'ont point d'autre habitation que les bois, ils ont

peu de troupeaux et peu d'étoffes pour se faire des habits; ils se contentent de leur vin, du miel et de la venaison et des fruits sauvages de leurs bois. Ils n'ont point de froment et ne se servent point de sel, ne prennent point la peine de pêcher du poisson, quoique leurs côtes soient fort poissonneuses, tant ils sont paresseux : la chasse et la volerie font toute leur application. Ils ont une infinité d'éperviers et de faucons, qu'ils dressent en huit jours; Constantinople, la Perse et la Géorgie s'en fournissent en ce pays-là ; et ils sont si bien dressés qu'ils reviennent avec leur proie au bruit qu'on leur fait avec une sonnette [1]. »

Le récit de Guldenstædt, cent vingt ans plus tard, n'ajoute absolument rien à celui de Jean de Luca, non plus que celui de Reineggs.

Le savant voyageur Pallas rapporte sur ce peuple des détails beaucoup plus complets que ses prédécesseurs [2]. Outre qu'il distingue la petite et la grande Abaza, il remarque aussi une grande analogie de mœurs, de costume, de manière de vivre et même de langue entre les Abazes et les Tcherkesses.

Voici ce que Pallas dit des Abazes en général :

« Les Abazes, qui s'appellent eux-mêmes *Absnés*, ont tous la face rétrécie, la tête comprimée sur les côtés, le bas du visage court et le nez saillant, ce qui leur donne un caractère national particulier. La plupart ont aussi les cheveux brun foncé. Cette nation paraît originaire de la partie nord-ouest du mont Caucase. Elle était autrefois très nombreuse et s'étendait fort loin ; mais les Tcherkesses l'ont presque entièrement détruite par des combats continuels, et refoulée dans les montagnes. Leur idiome, absolument étranger, sauf quelques mots tcherkesses, n'a pas le moindre rapport avec aucune des langues d'Europe ni d'Asie. On le parle, avec quelques modifications, dans le pays au delà des montagnes habitées par d'autres castes abazes de la grande Abaza, le long de la côte de la mer Noire, et jusqu'à Iskouria (la Diouscourias des anciens). Ce peuple paraît avoir été de tout temps enclin à la rapine. C'est probablement le même que Strabon avait en vue en parlant des anciennes pirateries commises dans ces parages. »

D'après Klaproth, les *Abazes* se nomment eux-mêmes *Absnés*. Les Tatars et les Tcherkesses les appellent *Abassa*, et leur pays est nommé *Abkhassethi*

[1] JEAN DE LUCA, *loc. cit.*
[2] PALLAS, *loc. cit.*, I, 417 et suiv.

par les Géorgiens. Leur visage étroit, leur tête un peu comprimée, leur menton court, leur nez saillant, leurs cheveux d'un brun foncé, les distinguent des peuples voisins. Ils paraissent avoir habité de toute antiquité la partie nord-ouest du Caucase, et s'être étendus au delà avant d'avoir été repoussés dans la montagne par les Tcherkesses, et d'être par une suite de meurtres continuels, réduits à un petit nombre. Leur langue, à l'exception de quelques mots tcherkesses, n'a aucune analogie avec les langues connues en Europe et en Asie; elle se parle jusqu'à la mer Noire et la Mingrélie. Les Abazes sont assez pacifiques; ils commencent néanmoins à faire des incursions sur le territoire russe. Leur manière de vivre ressemble beaucoup à celle des Tcherkesses, etc.[1].

Le chevalier Gamba, pendant un court séjour qu'il fit à Soukhoum-Kaleh, fit quelques remarques fort intéressantes sur les habitants de la côte de l'Abkhasie. « Les Abazes que nous avons vus à Soukhoum-Kaleh, dit-il, en assez grand nombre, étaient généralement de petite taille; ils avaient le corps maigre, les jambes et les cuisses grêles et arquées. Presque tous avaient les yeux bleus; leur regard dénotait plutôt la crainte que la perfidie; leur aspect était celui de la misère. Leur teint est assez basané; leur nez est pointu et aquilin, sans être long; leur corps, à peine couvert de haillons, est privé de poils; leur barbe est courte et peu touffue; leurs pieds sont excessivement larges, par suite, sans doute, de l'habitude de marcher sans souliers ni sandales : quelques-uns seulement avaient autour des pieds un morceau de peau de cheval ou de loup, attaché avec de l'osier, et qui leur tenait lieu de chaussure... Les princes portaient le costume circassien. Nous en avons vu plusieurs pendant notre séjour à Soukhoum et à Redoute-Kaleh : ils étaient d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une forte constitution, de bonne mine, et semblaient être d'une autre origine que les Abazes dont je viens de tracer le portrait [2]. »

Le Dr Eichwald[3] parle d'un jeune chef abkhase dont il avait fait la connaissance à Redoute-Kaleh comme d'un beau jeune homme blond aux yeux bleus. Dubois de Montpéreux dit au contraire que Michel-Bey, prince alors régnant, a les cheveux

[1] Klaproth, *Voyage au Caucase et en Georgie*, t. I, p. 201.
[2] Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, *loc. cit.*, t. I, p. 67.
[3] *Reise in dem Kaukasus*, *loc. cit.*, p. 295.

noirs, le nez long des Géorgiens; il est grand, bien fait, mais sa physionomie n'a rien de spirituel [1].

Le voyageur Longworth, qui eut occasion de voir plusieurs chefs abkhases à une diète tcherkesse, les dépeint comme des hommes « à barbe noire avec des traits durs et des mâchoires proéminentes [2] ».

Ces différentes observations montrent que le type abkhase a perdu son originalité primordiale à la suite de mélanges, de croisements et de superpositions de races.

Comme on peut le voir d'après ces diverses descriptions, la nation abkhase, quoique répartie sur un territoire divisé en deux parties distinctes, la grande et la petite Abaza, doit être homogène, et les Abkhases, les Abazes et les Abazeks des auteurs doivent être tous frères. M. Seidlitz admet deux divisions : les Abazes et les Abkhases; M. Zagoursky, se basant sur la linguistique, reconnaît les Abkhasiens et les Abazeks.

Rappelons encore que de Gille dans sa classification des peuples montagnards du Caucase reconnaît les *Abazines* ou *Abazes*, les *Abadzeks* et les Abkhases.

Guldenstædt, d'après la comparaison qu'il fit des vocabulaires abaze et tcherkesse, croyait pouvoir affirmer que les deux langues étaient sœurs, mais il n'en est pas moins vrai que les deux idiomes sont assez différents pour que les deux peuples ne se puissent comprendre entre eux.

L'étude comparée du type physique des Adighés et des Abkhases ne nous fournit que peu de documents. Pallas, qui parle principalement des Abazes du nord, les dépeint comme ayant tous la face rétrécie, la tête comprimée sur les côtés, le bas du visage court et le nez saillant, ce qui leur donne un caractère national particulier. La plupart ont aussi, dit-il, les cheveux brun foncé.

Cette compression latérale du crâne rappelle la déformation spéciale des *macrocéphales*, mais ce caractère n'est pas propre à tous les Abazes. Ils se ressentent en général des alliances qui ont dû s'effectuer entre eux et les peuplades du voisinage; ainsi ceux qui sont proches des Nogaïs, nous dit le Dr Kock [3], accusent dans leur physionomie et dans l'ensemble de leur conformation un mélange

[1] *Voyage autour du Caucase, loc. cit.*, t. I, p. 255.
[2] *A year among the Circassians, loc. cit.*, vol. II, 285.
[3] *Reise nach dem Kauk. Isthmus, loc. cit.*, I, 341.

notable de sang tatar. Les Abkhases de la côte n'ont jamais été signalés comme présentant cette déformation particulière du crâne, malgré le voisinage des Géorgiens qui pratiquent cette coutume. Elle se rencontre plutôt chez les Abkhases du nord.

J'ai pu vérifier moi-même sur quelques individus de cette race que je vis à Soukhoum-Kaleh et à Novorossisk, cette physionomie particulière signalée par la plupart des voyageurs, et qui a pour traits caractéristiques l'étroitesse de la face, un nez saillant, des yeux très bruns ainsi que les cheveux et les sourcils. Je n'ai remarqué aucune tête comprimée.

Sans qu'il soit possible de rien affirmer sur l'origine des Abkhases, on peut dire, toutefois, qu'établis dès la plus haute antiquité au Caucase, ils durent bénéficier, ainsi que les autres peuples du littoral, de l'influence des Grecs dont les comptoirs et les colonies florissaient sur les côtes de la mer Noire. Il est probable aussi que c'est vers les xe et xie siècles que cette nation atteignit l'apogée de sa puissance et de sa civilisation, et que depuis cette époque elle a marché vers la ruine et la décadence. La conquête russe a porté le dernier coup à cette malheureuse race qui n'a plus qu'un petit nombre de représentants. Et c'est au sein de l'une des plus belles et des plus fertiles régions de la terre que languit, ou plutôt languissait, dans la misère un peuple profondément paresseux, n'ayant aucune idée de l'ordre, du travail ni de la vie sociale. Brigands, mais sans bravoure, ils n'attaquaient leur ennemi ou leur victime que dans l'ombre, à moins d'être nombreux. On ne rencontre pas chez eux ces hommes braves et terribles toujours prêts à faire le coup de sabre ou de pistolet sur les grands chemins, exposant généreusement leur vie comme le font la plupart des autres montagnards caucasiens.

Ils n'ont ni commerce ni industrie. Tout leur trafic se borne à des échanges. Ils troquent leur miel, cire, peaux de renards et de martres, leurs draps grossiers et leurs manteaux de feutre contre de la grosse toile, des tissus de coton et de soie, des cuirs de Russie, maroquins, etc., apportés par les Arméniens.

D'ailleurs les produits de cette contrée n'ont pas de débouchés; il n'y a pas de place de marché dans le pays. On ne peut s'empêcher de faire la différence entre cette pauvre et malheureuse Abkhasie de nos jours et cette brillante guirlande de colonies grecques qui la bordaient jadis.

Les Abkhases se livraient autrefois à l'odieux commerce des esclaves, et même

sous la suzeraineté de la Russie, à l'époque du voyage de Montpéreux, ils n'avaient pas encore perdu tout à fait leur infâme habitude.

Mais, de même que tous les Tcherkesses, les Abkhases, craignant les représailles, ne vendent pas leurs compatriotes; seulement, dès qu'ils ont fait quelques prisonniers, en maraudant dans les tribus voisines, ils s'empressent de les marier, enlèvent leurs enfants quand ils en ont, les élèvent et les vendent avec profit, faisant ainsi de leurs malheureux captifs de vrais fabricants d'enfants.

Quant au costume et à la manière de vivre, les Abkhases ressemblent beaucoup aux autres Tcherkesses. Leurs habitations ne sont que de misérables huttes en clayonnage; il paraît que dans le Caucase septentrional leurs villages ne sont pas tout à fait semblables. Les maisons sont isolées et précédées d'une cour pour leur sûreté, au lieu d'être groupées en cercle ou en carré autour d'une cour commune comme chez la plupart des Tcherkesses. Leur nourriture se compose essentiellement du produit de leurs jardins dans lesquels ils cultivent un peu de millet et quelques plantes potagères, et élèvent de la volaille et des abeilles.

Leurs femmes, au teint brun, belles comme la plupart des Caucasiennes, ont de beaux yeux noirs brillants et bien fendus dont elles sont, du reste, très fières.

Les jeunes filles portent dès l'âge de dix à douze ans un corset, large ceinture en peau qui comprime la taille et contribue à arrêter le développement de la poitrine. Elles doivent le garder ainsi fixé jusqu'au jour de leur mariage, car l'époux seul a le droit de le détacher avec la pointe de son poignard. Cette coutume singulière, qui a frappé tous les voyageurs, n'est pas spéciale aux Abkhases, elle est générale chez tous les Tcherkesses. Mais tandis que ce corset, en aplatissant la poitrine, rend la taille très mince, le bas du corps prend un développement considérable; les femmes de ce pays considèrent l'ampleur et la saillie du ventre comme un caractère de beauté.

Après leurs premières couches, les jeunes femmes se couvrent la tête d'un linge blanc serré sans pli sur le front et attaché sous le menton. Elles ne sont pas séquestrées, ni voilées. Les jeunes filles prennent part aux divertissements des jeunes garçons, et ne sont ni gênées ni timides devant les étrangers (fig. 34).

Les forêts mystérieuses de noyers et de chênes ainsi que les bosquets sacrés ont, de tout temps, été l'objet d'une extrême vénération de la part des Abkhases. Ils se

convertirent au christianisme vers la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve, sous Justinien. Mais quoiqu'ils soient aujourd'hui officiellement mahométans orthodoxes, ils n'ont pas tout à fait oublié la religion de leurs pères, et ils ont conservé le plus grand respect pour les croix en pierre, les anciennes églises qui se



Fig. 32. Jeune fille abkhase de Soukhoum-Kaleh.

trouvent en si grand nombre dans l'Abkhasie et dans toutes les montagnes du Caucase. En somme, la religion des Abkhases est, comme la plupart des religions du pays, un mélange d'éléments fort divers, où le paganisme occupe la place la plus considérable.

Le monument le plus remarquable de la région est la splendide église byzantine de Pitzounda (cité grecque de Pithyûs), à une verste seulement du rivage de la mer;

à sa vue, Montpéreux laisse échapper son admiration : « Nous passons par la porte ruineuse d'une muraille lézardée, bâtie en carré, et me voilà en face de l'une des ruines les plus grandioses et les plus pittoresques que je connaisse. On m'avait parlé de cet édifice avec enthousiasme; mais l'effet a surpassé mon attente : ce style noble et hardi étonne au milieu des sauvageries de l'Abkhasie. De trois côtés le dôme en briques s'appuie sur trois hauts frontons. Au levant les trois chœurs sont marqués par trois saillies semi-circulaires comme on le voit à l'église Sainte-Sophie de Kief et dans les églises byzantines. On n'avait pas encore su donner à cette partie de l'édifice l'élégance des églises arméniennes et géorgiennes.

« Ce qui frappe surtout, et qui donne à cette église l'air le plus pittoresque, c'est le singulier mélange qu'on a fait des matériaux de construction. Le soubassement à plusieurs pieds au-dessus de terre est en pierre de taille; mais de là jusqu'au toit alternent par larges rubans qui font tout le tour de l'église, la brique rouge en triples ou quadruples rangs, et des cubes simplement dégrossis de calcaire grisâtre de Gagra.

« A ce grandiose, à cette simplicité du style, à ce bizarre mélange de matériaux, ajoutez ce lierre foncé qui rampe jusque sur les dentelures des corniches en briques, cette vigne et cette clématite qui s'élancent par-dessus les murailles, ces charmes, ces grenadiers, ces figuiers qui s'enracinent sur les voûtes des nefs, qui vont même masquer la croix du dôme, ces ormes centenaires qui ombragent une partie de l'église, ces vieilles murailles qui l'enclosent, cette chaîne imposante du Caucase qui se présente par échappées de vues à travers le feuillage, et vous ne serez pas étonnés de l'enthousiasme que cette vue inspire à ceux qui visitent le monastère de Pitzounda; car c'est ainsi qu'on l'appelle[1]. » L'intérieur du monument, établi sur le plan de toutes les églises byzantines, est dépourvu de toute ornementation, la beauté de l'édifice résulte de ses grandes et belles proportions. Çà et là on distingue quelques peintures à fresques médiocres. Quelques parties des ruines, telles qu'une petite chapelle et l'autel, ne doivent pas être contemporaines de l'église elle-même. La plupart des matériaux qui composaient l'autel lorsque Montpéreux visita Pitzounda sont, suivant lui, semblables à ceux employés dans les églises de Kherson,

[1] Dubois de Montpéreux, *loc. cit.*, t. I, p. 223.

de l'Aïoudagh, en Crimée. Comme l'ancienne cité grecque de Pithyûs était déjà ruinée à l'époque où fut construit le sanctuaire, il est probable que ce furent en partie ses débris qui en fournirent les matériaux.

La fondation de l'église de Pitzounda est attribuée à Justinien; elle serait par conséquent du milieu du VIe siècle. Voici ce que Procope rapporte à ce sujet :

« Les Abasghiens, qui s'étendent jusqu'au Caucase, étaient jadis compris, sous la dénomination de Lazes, sous deux princes de leur nation, dont l'un gouvernait la partie du couchant, l'autre celle du levant. Ces barbares adoraient et adorent encore de nos jours les forêts et les bocages, dans leur barbare simplicité, mettant les arbres au nombre des dieux. Ils étaient horriblement oppressés par l'avidité de leurs princes, car dès que l'un de leurs rois voyait des enfants dans cette nation belle de visage et élégante de taille, sans retard et sans rémission, il les faisait arracher des bras de leurs parents, et les ayant fait eunuques, il les vendait à un prix très élevé dans l'empire romain. Ils avaient soin de faire périr les pères de peur que l'un d'eux ne fît parvenir ses plaintes à l'empereur qui punirait l'injustice commise sur leurs fils, et pour n'avoir personne de suspect parmi leurs sujets. Ainsi la beauté fatale de leurs fils conduisit les Abasghiens à leur ruine, et ces pauvres malheureux périssaient misérablement. Maintenant, depuis que Justinien règne, le sort des Abasghiens s'est adouci et amélioré de toutes les façons, car ils ont embrassé le christianisme, et Justinien Auguste leur ayant envoyé Euphrata, Abasghien d'origine, l'un des eunuques du palais, a fait défendre expressément à leurs rois de faire par la suite, dans cette nation, des eunuques en violant ainsi les lois de la nature. Les Abasghiens acceptèrent ce message avec grande joie, et appuyés du décret impérial, ils mirent tous leurs soins à ce qu'il fût exécuté : car chacun craignait d'être père d'un bel enfant.

« Justinien Auguste fit aussi élever chez les Abasghiens un temple à la Mère de Dieu, et y ayant placé des prêtres, il eut soin qu'ils leur enseignassent tous les rites du christianisme [1]. »

Cette simple mention de Procope ne suffirait pas pour établir que c'est de Pitzounda qu'il est question, mais c'est une tradition courante chez les Géorgiens et au

[1] PROCOPIUS, *De bello Gothico*. Bonnæ, 1833, II, 471.

monastère de Ghélathi, que depuis l'origine du christianisme dans ces contrées, elle a toujours été la mère église et la résidence du patriarche de toute cette partie du Caucase. Pitzounda fut un lieu de bannissement des Byzantins, mais l'influence de ces derniers fut fortement contre-balancée par celle des Génois qui s'y livrèrent à un commerce très actif. Ce sont les Génois ou Djenoves qui ont laissé dans le Caucase occidental de si nombreuses traces de leur passage, églises, tours de guet, armes, monnaie, etc. Ils durent même exercer la plus grande influence sur la civilisation de cette contrée.

Les Abkhases du littoral et des montagnes avoisinantes étaient en 1864 au nombre de cent cinquante mille environ; vers 1877, la population avait diminué d'un tiers, plus de vingt mille émigrèrent après la guerre que se livrèrent les Turcs et les Russes pour la possession de Soukhoum-Kaleh, et actuellement certaines vallées sont complètement désertes; quelques milliers seulement résident encore dans les hautes vallées du versant occidental.

Les Abkhases établis depuis trente ans environ en Asie Mineure, et principalement dans le villayet de Sivas, possèdent plus de quatre cents maisons.

La langue abkhase compte parmi les plus difficiles au point de vue phonétique, elle appartient à la classe des langues agglutinantes. On n'a pas encore établi de parenté entre elle et celle des Adighés.

On peut dire que, d'une façon générale, les peuplades répandues dans le nord-ouest du Caucase se distinguent par leur amabilité et leur bon caractère. Ce sont de très braves gens, point défiants vis-à-vis des étrangers et d'une très grande honnêteté. Ils sont curieux, bavards (leur facilité de parole est, paraît-il, extraordinaire) et insouciants comme de véritables enfants. Les hommes sont généralement plus beaux que les femmes. Ils sont bien faits, leur physionomie aux traits hardis, fortement marqués, rappelle souvent ce qu'il y a de mieux dans le type juif. Elle est caractérisée par un nez aquilin, un front élevé, des yeux bruns et perçants, des cheveux ainsi que la barbe bruns et quelquefois noirs. Leur stature est élevée et leur démarche gracieuse et souple. Quant à leur costume, il est aussi beau que pratique. Ajoutons encore que ce sont d'admirables cavaliers mais de mauvais

marcheurs. Chose curieuse, cette magnifique population au port si noble et si plein de dignité, qui aime avec passion les riches vêtements, les belles armes et les chevaux, passe sa vie dans de misérables habitations où manque souvent le nécessaire. Aussi peu délicats pour la nourriture que pour le logement, tous ces montagnards sont d'une sobriété excessive. Ils se nourrissent essentiellement d'un pain d'orge brun, d'un goût excellent, mais très indigeste, d'une sorte de fromage blanc grossier et très indigeste également, de volaille, d'œufs; en été, ils mangent invariablement de la viande de mouton et en hiver de la viande de bœuf. Les boissons alcooliques sont pour ainsi dire inconnues à ces peuplades. Quant au sucre, coûtant très cher, il est excessivement rare, et seuls les gens jouissant d'une certaine fortune peuvent s'en procurer, encore n'est-ce qu'en petites quantités, et il est gardé précieusement pour les visiteurs ou les étrangers de distinction qui viennent séjourner parmi eux. Le lait aigre est leur boisson favorite; il joue un très grand rôle dans l'alimentation des indigènes qui, par contre, estiment peu le lait frais.

ANTHROPOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Les populations tcherkesses, sur lesquelles on possède de nombreux renseignements ethnologiques et ethnographiques, ont été plus rarement étudiées au point de vue anthropométrique.

Il ne m'a été possible de mesurer que huit Tcherkesses, mais M. von Erckert en a observé un plus grand nombre.

Au point de vue craniométrique les Tcherkesses ont été plus anciennement étudiés. MM. Bogdanow et Tichomiroff en ont fait l'objet d'un savant mémoire [1].

Kabardiens. — Les huit individus de cette famille que M. von Erckert a mesurés à Psébeia (province du Kouban) ainsi que ceux que j'ai pu observer à Vladikavkas,

[1] *Compte rendu du congr. et de l'exp. anthrop. de Moscou*, 1834.

au nombre de quatre, ont les yeux bruns, souvent noirs ou gris verdâtre ; les cheveux, presque toujours rasés, sont généralement noirs ou châtain foncé.

Le nez est droit, souvent pendant. L'indice nasal moyen est de 60,3 chez les Kabardiens du Kouban et de 66,49 chez ceux de Vladikavkas. L'indice facial est de 77,56 chez les premiers et de 81,77 chez les seconds.

L'indice céphalique est de 82 pour la série du Kouban, et de 84,54 pour l'autre.

Les Kabardiens du Kouban présentent pour la plupart une physionomie qui rappelle le type sémite.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83.34** et au-dessus
»	»	»	1	3
PROPORTION POUR CENT				
»	»	»	25	75

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
»	2	2	»	50	50

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
»	»	4	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	**80.01** à **83.33**	**83.34** et au-dessus
»	»	1	5	2
PROPORTION POUR CENT				
»	»	12.5	62.5	25

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
3	5	»	37.5	62.5	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	1	7	»	12,5	87,5

Abazes. — Onze sujets de cette famille mesurés à Maïkop, province du Kouban, ont montré une diversité très grande en ce qui concerne la couleur des yeux. Les uns les ont bruns ou noirs tandis que les autres les ont gris verdâtre ou bleu jaunâtre. Les cheveux sont pour la plupart noirs ou brun foncé, ainsi que les sourcils et la barbe qui sont très fournis.

Le nez droit et étroit donne un indice moyen de 64,9. Le visage également étroit présente un indice moyen de 77,29.

La tête, généralement élevée, donne un indice céphalique moyen de 80,7.

On doit remarquer toutefois que si l'on rencontre dans cette série un certain nombre d'invidus présentant des indices inférieurs à 80, tels que le numéro 4 qui n'atteint que le chiffre de 76,5 et le numéro 2, celui de 78,1, il en est plusieurs qui dépassent de beaucoup ces indices tels que les numéros 5 et 6 qui ont jusqu'à 89.

Les Abazes paraissent donc beaucoup plus mêlés que les Kabardiens du Kouban chez qui les écarts de ce genre sont beaucoup moins fréquents. Il en sera de même des Abkhases.

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
MISE EN SÉRIES				
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	1	4	3	3
PROPORTION POUR CENT				
»	9.1	36.3	27.3	27.3

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
6	1	4	54.5	9.1	36.4

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	11	»	»	100

ABKHASES. — Les quatre sujets de cette famille que j'ai observés à Poti ont les yeux généralement bruns et quelquefois gris verdâtre ; les cheveux sont châtain plus ou moins foncé. L'indice céphalique moyen est de 83, mais aucun des individus étudiés ne présente ce chiffre. Deux d'entre eux ont des indices un peu supérieurs à 81, et chez les deux autres ils dépassent 84.

On doit remarquer que ces quatre sujets sont déformés, et que ce sont les deux plus brachycéphales qui ont subi les compressions inio-frontales et inio-bregmatiques les plus fortes.

Le visage est relativement étroit car l'indice facial moyen est de 77,38.

Le nez droit et allongé donne un indice moyen de 66,66.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
MISE EN SÉRIES				
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	»	2	2
PROPORTION POUR CENT				
»	»	»	50	50

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
»	4	»	»	100	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	4	»	»	100

Beslinéis. — Le seul individu qui a été observé de cette famille montre des yeux un peu obliques et noirs et des cheveux noirs. Le nez, légèrement recourbé, donne un indice de 59.

Le visage ovale et court a pour indice 71,28. L'indice céphalique est de 82,2.

Chapsoughs. — D'après M. von Erckert, cette population, dont on n'a mesuré que deux individus, rappelle, au plus haut point, le type sémite. Il a constaté pourtant que leurs yeux grands et noirs sont très obliques. Les cheveux sont d'un brun foncé. Le nez légèrement recourbé et long donne un indice moyen de 61,1. Le visage large, aux pommettes saillantes, donne un indice moyen de 75,09.

La tête est souvent rejetée en arrière et présente quelquefois une légère dépression frontale. L'indice céphalique moyen est de 82,1.

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77 77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	»	2	»

PROPORTION POUR CENT

»	»	»	»	100

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
1	1	»	50	50	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	2	»	»	100

Témirgoïs. — Ce groupe présente, comme le précédent, des caractères sémitiques. Les individus mesurés, au nombre de six, montrent un type bien accentué : les yeux sont uniformément bruns ou noirs ainsi que les cheveux.

Le nez, long et recourbé, donne un indice de 66,6. Les pommettes sont saillantes et l'indice facial moyen égale 77,05.

La tête, élevée et souvent rejetée en arrière, a un indice moyen de 83. Ajoutons que quelques sujets présentent un léger prognathisme.

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75 00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
MISE EN SÉRIES				
»	1	1	»	4
PROPORTION POUR CENT				
»	16.7	16.7	»	66.6

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
1	4	1	16.7	66.6	16.7

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PRORORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	6	»	»	100

Mokoches et Natoukaïs. — Ces deux familles, de chacune desquelles M. von Erckert n'a étudié qu'un seul individu, paraissent offrir les plus grands rapports avec les précédentes. Leurs yeux et leurs cheveux sont également noirs.

Le nez est droit et donne un indice moyen de 66,7 chez les Mokoches et de 65,4 chez les Natoukaïs.

L'indice facial moyen est de 73,84 chez les premiers, de 79,12 chez les seconds. L'indice céphalique moyen est de 78,5 chez les Mokoches et de 83,8 chez les Natoukaïs.

Karatchaïs. — Cette famille, dont la place dans le groupe tcherkesse est loin d'être démontrée, mais qui ne semble pas davantage appartenir au groupe ouralo-altaïque, comme on l'admet généralement, n'a été que très peu étudiée jusqu'à ce jour.

Les cinq individus mesurés par M. von Erckert paraissent être d'un type brun, d'origine plutôt sémitique que mongole. Comme chez les Kabardiens, leurs voisins, dont ils se rapprochent d'ailleurs sous bien des rapports, le nez est droit et quelquefois recourbé. L'indice nasal est de 65,4.

Le visage est large, avec des pommettes très saillantes; l'indice facial est de 81,15.

La tête, généralement élevée, et rejetée en arrière, présente souvent un aplatissement marqué de toute la partie occipitale. L'indice céphalique est de 81,1. Les yeux, pour la plupart bleu verdâtre, sont quelquefois châtain clair.

Il est à remarquer que dans les types que j'ai figurés planches IX et X, on retrouve réunis la plupart des caractères sur lesquelles je viens d'appeler l'attention. On voit apparaître, en effet, sur la physionomie de ces sujets tantôt les traces de l'influence des Sémites (Juifs ou Arabes) qui ont pénétré dans ces hautes vallées à diverses époques, tantôt celles des peuples ouralo-altaïques qui, de toute antiquité, ont envahi le pays.

NUMÉROS D'ORDRE	AGE, LIEU DE NAISSANCE ET LIEU D'OBSERVATION	COULEURS		DIAMÈTRES DE LA TÊTE				COURBES		CIRCONFÉRENCES		MESURES DE LA FACE				MESURES DU NEZ			OBSERVATIONS
		YEUX	CHEVEUX	ANTÉRO POSTÉRIEUR MAXIMUM	TRANSVERSAL MAXIMUM	INDICE CÉPHALIQUE	TRANSVERSAL FRONTAL MINIMUM	INIO-FRONTALE TOTALE	TRANSVERSALE SUS-AURICULAIRE	HORIZONTALE	INIO-FRONTALE	DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	LARGEUR BI-ZYGOMATIQUE	INDICE FACIAL	LARGEUR BI-MALAIRE	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL	
	TCHERKESSES																		
	KABARDIENS																		
1	51 ans, né à Urusbieh, vallée de Baksan.	brun foncé	châtain foncé	211	175	**82.93**	113	385	306	589	525	193	165	**85.49**	128	51	33	**64.70**	Très grande taille.
2	30 ans — — —	noirs	châtain foncé	206	176	**85.43**	113	382	302	585	582	190	162	**85.26**	126	50	32	**64.00**	
3	27 ans, né à Bonkoff (petite Kabarda).	bruns	noirs	205	176	**85.85**	120	378	312	560	575	195	151	**77.43**	120	48	33	**68.75**	
4	34 ans, né à Kislovodok.	bruns	châtain foncé	206	174	**84.46**	118	360	310	558	560	189	150	**79.36**	118	48	33	**68.75**	
		Moyennes. . . .		207	175	**84.54**	116	376	307	573	560	192	157	**81.77**	123	49	33	**66.40**	
	ABKHASES																		
1	31 ans, né à Atara, observé à Poti.	bleu vert	châtain foncé	205	168	**81.95**	127	367	312	577	580	205	159	**77.51**	120	48	34	**70.83**	Légère dépression frontale.
2	18 ans, né à Besla. —	brun clair	blonds	194	164	**84.53**	128	369	305	587	580	197	150	**76.14**	125	48	30	**62.50**	Légère compression inio-frontale et inio-bregmatique.
3	22 ans, — —	brun clair	châtain clair	202	164	**81.18**	124	368	310	574	578	200	156	**78.00**	120	48	32	**66.67**	Légère dépression frontale.
4	28 ans, — —	bruns	châtains	198	168	**84.84**	126	368	300	584	578	196	150	**76.53**	120	48	32	**66.67**	Légère compress. inio-frontale.
		Moyenne.		200	166	**83.00**	126	368	307	580	579	199	154	**77.38**	121	48	32	**66.66**	

NUMÉROS D'ORDRE	AGE ET ORIGINE DES SUJETS	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE TRANSVERSAL MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DU TROU AURICULAIRE AU SOMMET DE LA TÊTE	MESURES DE LA TÊTE: INDICE CÉPHALIQUE	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA RACINE DU NEZ	MESURES DE LA FACE: DIAMÈTRE BI-MALAIRE	MESURES DE LA FACE: ENTRE LES POINTS INFÉRIEURS DES POMMETTES	MESURES DE LA FACE: LARGEUR BI-GONIAQUE	MESURES DE LA FACE: INDICE FACIAL	ENTRE LES COMMISSURES INTERNES DES YEUX	ENTRE LES COMMISSURES EXTERNES DES YEUX	MESURES DU NEZ: HAUTEUR	MESURES DU NEZ: LONGUEUR	MESURES DU NEZ: LARGEUR	MESURES DU NEZ: INDICE NASAL	LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		1	2	3	2-1	4	5	6	7	8	4-6	9	10	11	12	13	13-11	14	15	
	TCHERKESSES																			
	BESLINÉIS																			
1	26 ans, vallée du Psèphir?	190	158	130	83.2	195	129	139	93	121	71.28	31	84	61	60	36	59.0	50	58	Yeux obliques et nez recourbé.
	KABARDIENS																			
1	35 ans, de l'aoul p. de Psébeia (prov. de Kouban).	192	158	130	82.3	192	133	150	102	116	78.12	34	95	63	62	37	58.7	46	69	Yeux bruns, cheveux noirs.
2	35 ans, — — —	194	161	130	83.0	205	135	153	105	120	74.59	37	92	60	62	37	61.4	48	68	Nez droit.
3	30 ans, — — —	191	156	138	81.7	181	125	138	93	95	76.24	30	88	56	56	31	55.4	43	59	Tête élevée en arrière.
4	45 ans, — — —	194	157	130	80.9	193	125	142	97	112	73.57	34	95	55	57	37	67.3	52	63	Nez droit.
5	35 ans, — — —	200	157	125	78.5	190	133	150	93	120	78.94	35	96	62	63	36	58.1	52	66	Cheveux noirs, yeux bruns.
6	35 ans, — — —	197	166	142	84.3	193	135	154	101	112	79.79	36	97	56	56	39	67.9	48	62	Front et nez droits
7	25 ans — — —	198	160	135	80.8	200	139	147	92	115	73.50	36	102	60	57	31	51.7	55	69	— —
8	25 ans, — — —	189	164	132	86.8	185	117	145	101	108	78.37	35	97	53	53	36	67.9	48	54	Cheveux et yeux noirs.
	Moyennes.	194	159	133	82.0	192	130	147	98	112	76.56	34	95	58	58	35	60.3	49	64	
	ABAZES																			
1	40 ans, de l'aoul pres de Maikop (prov. de Kouban).	201	163	136	81.1	182	126	155	111	122	85.16	34	95	60	59	38	63.3	54	68	Yeux bruns, cheveux noirs
2	37 ans, — — —	192	150	126	78.1	180	127	134	90	101	74.44	31	90	57	57	35	61.4	50	65	Front droit, nez court.
3	34 ans, — — —	184	147	128	79.9	177	110	130	81	102	73.44	23	87	56	58	37	66.1	49	70	Yeux et cheveux noirs
4	37 ans, — — —	200	153	131	76.5	198	130	144	97	105	72.72	30	93	55	55	38	69.1	52	62	— —
5	28 ans, — — —	196	160	125	89.0	193	122	145	95	110	75.13	30	92	63	64	35	55.6	51	72	— —
6	28 ans, — — —	182	162	134	89.0	188	182	149	99	119	79.25	32	93	61	59	37	61.3	53	67	Nez long.
7	35 ans, — — —	199	159	141	79.9	220	137	147	94	116	66.82	35	94	61	65	37	61.0	55	67	Tête elevee en arriere
8	23 ans, — — —	196	155	126	79.1	181	128	148	100	101	81.76	30	91	53	53	35	66.0	47	63	Yeux et cheveux noirs.
9	34 ans, — — —	187	150	122	80.2	174	126	141	100	105	81.03	28	85	58	58	39	67.2	50	61	— —
10	48 ans, — — —	186	156	131	83.9	182	118	138	95	112	75.82	30	89	53	57	40	75.5	53	70	Nez mince.
11	30 ans, — — —	187	151	127	80.7	165	115	141	98	109	85.45	31	90	55	57	36	65.5	50	63	Tête rejetée en arrière et élevée.
	Moyennes	192	155	120	80.7	185	124	143	96	109	77.20	30	90	57	58	37	64.9	51	66	

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

NUMÉROS D'ORDRE	AGE ET ORIGINE DES SUJETS	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE TRANSVERSAL MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DU TROU AURICULAIRE AU SOMMET DE LA TÊTE	MESURES DE LA TÊTE: INDICE CÉPHALIQUE	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA RACINE DU NEZ	MESURES DE LA FACE: DIAMÈTRE BI-MALAIRE	MESURES DE LA FACE: ENTRE LES POINTS INFÉRIEURS DES POMMETTES	MESURES DE LA FACE: LARGEUR BI-GONIAQUE	MESURES DE LA FACE: INDICE FACIAL	ENTRE LES COMMISSURES INTERNES DES YEUX	ENTRE LES COMMISSURES EXTERNES DES YEUX	MESURES DU NEZ: HAUTEUR	MESURES DU NEZ: LONGUEUR	MESURES DU NEZ: LARGEUR	MESURES DU NEZ: INDICE NASAL	LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		1	2	3	2-1	4	5	6	7	8	4-6	9	10	11		13	13-11	14	15	
	TCHERKESSES																			
	CHAPSOUGHS																			
1	40 ans, Chapsough.	191	157	134	82.2	194	125	149	100	110	76.80	36	75	64	69	37	57.8	57	65	Yeux obl. et br., cheveux noirs
2	43 ans, —	184	151	132	82.6	193	122	137	92	115	70.98	32	84	54	56	35	64.8	45	66	Pommettes saillantes
	Moyennes.	187	151	133	82.4	193	123	143	96	112	74.09	34	79	59	62	31	61.1	51	65	
	TEMIRGHOIS																			
1	42 ans, vallée de Bilaya.	187	156	130	83.4	166	111	139	110	112	83.73	32	86	53	53	40	75.5	49	59	Yeux et cheveux noirs.
2	22 ans, — —	186	160	125	86.0	184	117	141	97	104	76.63	31	90	53	55	34	64.2	51	65	Nez recourbé.
3	41 ans, — —	170	152	125	89.4	179	121	137	93	108	76.53	34	96	49	50	37	75.5	51	72	Yeux bleus, cheveux noirs
4	33 ans, — —	195	153	128	78.5	193	126	147	98	108	76.16	35	99	58	60	41	70.7	56	68	Yeux bruns, cheveux noirs.
5	47 ans, — —	197	151	133	76.6	189	122	137	95	113	72.48	29	90	61	56	34	55.7	49	67	Tête élevée en arrière.
6	42 ans, — —	194	165	136	85.1	188	117	145	100	110	77.12	33	92	54	55	34	63.0	46	62	Yeux et cheveux noirs, nez rec
	Moyennes	188	156	120	83.0	183	119	141	99	109	77.05	32	92	54	54	33	66.6	50	65	
	MOKOCHES																			
1	35 ans, vallée du Psépbir ?	192	151	114	78.6	195	125	144	93	117	73.84	31	94	54	56	36	66.7	52	69	Cheveux et yeux bruns, nez dr.
	NATOUKAIS																			
1	33 ans, vallée de la Laba ?	191	160	128	83.8	182	120	144	99	144	79.12	33	92	52	52	34	65.4	49	58	Yeux et cheveux noirs.
	KARATCHAIS																			
1	67 ans, vallée du Kouban supérieur.	195	151	126	77.4	178	121	144	104	110	80.90	31	89	60	62	38	63.6	55	68	
2	59 ans, — —	193	151	130	79.3	180	117	136	98	103	75.55	31	85	52	54	32	61.5	51	61	
3	50 ans, — —	190	160	126	84.2	174	117	150	102	108	86.20	26	81	58	54	36	62.1	52	69	
4	30 ans, — —	185	160	127	86.5	167	121	144	95	121	86 22	34	90	54	56	39	72.2	50	62	
5	35 ans. — —	193	155	128	80.3	175	117	135	102	108	77.14	26	89	51	55	34	66.7	51	68	
	Moyennes.	191	155	127	81.1	175	118	142	100	110	81.14	19	87	55	56	36	65.4	52	65	

Le nombre des crânes tcherkesses envoyés à Moscou par MM. Tchermienski et Andriew s'élève à plus de cent. Cette précieuse collection se compose de vingt-sept crânes d'Abkhases, de vingt de Natoukaïs et de cinquante-trois de Chapsoughs.

Ces trois séries de crânes ont été, de la part de M. Bogdanow et de M. Tichomiroff, l'objet d'un travail très important dont je résumerai ici les résultats principaux.

Abkhases. — Les crânes composant cette série appartiennent à des Abkhases purs, à des Samourzkhan, à des Tsébeldiens, à des Sadjek, à des Doumat et à des Abazes. Dans la collection, ce sont les Abkhases qui sont les plus nombreux. D'une façon générale, on peut dire que l'on est en présence de crânes courts, c'est-à-dire brachycéphales. La plupart présentent des indices céphaliques supérieurs à 80 et montant jusqu'à 91,87. On pourrait en citer même qui ont jusqu'à 93,12; mais comme on se trouve sans doute en présence d'un cas pathologique, c'est-à-dire d'un hydrocéphale, il doit être mis hors de série. D'autre part quatre individus qui n'ont que 78,36 et 78,21 et deux 75,27 et 73,93, par conséquent mésaticéphales et dolichocéphales, sont des exceptions manifestes dont on ne doit pas tenir compte, si l'on veut se faire une idée exacte du type abkhase.

M. Tichomiroff s'est demandé d'où pouvait venir cette brachycéphalie si caractéristique des Abkhases, et il n'a réussi à l'expliquer que par la présence, très apparente, d'un aplatissement de l'occipital. La hauteur est généralement grande par rapport au petit diamètre; la hauteur moyenne est de 80, il en est qui présentent jusqu'à 90. Le diamètre horizontal est petit ainsi que le diamètre vertical.

La face est large, surtout dans la région frontale; le diamètre minimum est entre 86 et 107, les plus grands donnent 106 et 130. La hauteur du front est donc grande.

Le diamètre bi-zygomatique entre l'ophrion et le point alvéolaire donne 62,04 et 67,26. La moyenne pour le diamètre bi-zygomatique est 66.

L'indice nasal est de 47; les Abkhases sont donc leptorrhiniens. La hauteur des orbites est très grande. Il y en a qui donnent un indice de près de 100 et les deux tiers présentent un indice de 85.

Les Abkhases appartiennent à une race brachycéphale avec un crâne haut, l'occipital aplati, la face large, l'orbite haute et le nez étroit.

Natoukaïs. — Les crânes trouvés par M. le Dr Andriew dans le pays des Natoukaïs ont beaucoup d'analogie avec ceux des Abkhases. Cette analogie est frappante, *a priori*, sur les crânes masculins. Ceux-ci diffèrent essentiellement des crânes féminins par l'étendue de la courbe horizontale. Alors que chez les hommes, elle donne 564, 524, 510, elle ne monte chez les femmes qu'à 491, 495 et 510. Cette différence est assez remarquable, puisque le maximum de la courbe chez les femmes est égale au minimum de celle des hommes.

L'indice céphalique diffère considérablement entre les Abkhases et les Natoukaïs, puisque chez ces derniers douze individus sont dolichocéphales avec 75,27 et 75,78, tandis que sept sont mésaticéphales et un seul sous-brachycéphale, avec un indice de 80,43. D'une manière générale, les crânes natoukaïs sont plus bas que ceux des Abkhases. Quant à la courbe verticale, elle va chez les premiers de 481 à 540, tandis que chez les seconds, elle varie de 521 à 562. Les crânes de cette famille offrent donc les caractères suivants : tête moyenne avec tendance vers la dolichocéphalie, occipital bombé, crâne élevé et large.

Chapsoughs. — Les crânes de cette série diffèrent davantage encore de ceux des Abkhases que les précédents. Ils sont en général mésaticéphales ou sous-dolichocéphales. Ils ont les orbites moyennement basses, et sont pour la plupart mésorrhiniens.

Si l'on compare, maintenant, les caractères craniométriques propres à chacune de ces trois familles, on verra que si quelques-uns les rapprochent, plusieurs les séparent d'une façon assez tranchée.

On voit, en effet, que l'indice céphalique des Natoukaïs, qui varie de 75,27 à 75,78, monte de 78,03 à 79,03 chez les Chapsoughs. Cette sous-dolichocéphalie passe à la brachycéphalie chez les Abkhases qui atteignent des moyennes variant de 83,64 à 86,54, et même 91.89. On remarque au contraire que le brachycéphalie est caractéristique chez les Natoukaïs et les Abkhases actuels, car leurs indices moyens sont de 85,2 chez les premiers et de 83,8 chez les seconds, tandis que chez les Chapsoughs il ne dépasse pas le chiffre de 82,09.

Les tableaux dressés par M. Tichomiroff montrent la gradation ascendante de l'indice céphalique dans ces trois groupes de crânes tcherkesses. On y voit aussi que les Natoukaïs ont 60 pour 100 de dolichocéphales, et les Abkhases 60,87 pour 100

de brachycéphales, tandis qu'on n'en trouve que 34,78 pour 100 chez les Chapsoughs.

L'indice facial présente un intérêt tout particulier, car il montre que les faces étroites sont assez fréquentes sur ces crânes de même que sur les individus vivants qui ont été mesurés chez ces races. On doit remarquer toutefois que les Abkhases présentent des faces un peu plus larges que les deux autres familles. En ce qui concerne l'indice orbitaire, il est, dans ces trois séries, plus variable que l'indice facial. En effet, on trouve les orbites basses et étroites sur les crânes natoukaïs dans la proportion de 50 pour 100 et dans celle de 30,76 pour 100 chez les Chapsoughs et de 20 pour 100 chez les Abkhases.

Le nez est étroit chez la plupart des peuples dont nous étudions les crânes. On remarque pourtant que les leptorrhiniens se trouvent dans la proportion de 50 pour 100 chez les Abkhases et chez les Natoukaïs, tandis qu'il s'en trouve 40 pour 100 chez les Chapsoughs.

Le palais est généralement large dans la plupart des crânes des Tcherkesses. Chez les Abkhases, on le trouve large dans la proportion de 87,50 pour 100; chez les Chapsoughs de 81,39 pour 100, et chez les Natoukaïs de 61,10 pour 100.

Il résulte de ces observations que le type abkhase paraît être plus pur que parmi les peuples tcherkesses qui ont été étudiés. Leurs caractères craniologiques et céphalométriques sont beaucoup plus constants. Dans les deux séries d'observations la proportion des brachycéphales est de 60 pour 100. Viennent ensuite les Natoukaïs qui paraissent un peu plus mélangés que les précédents et enfin les Chapsoughs.

OSSÈTHES

Les Ossèthes, plus connus sous ce nom que sous celui de *Osses*, s'appellent eux mêmes *Irons* et donne à leur pays le nom d'*Ironistan*. Ils habitent les hautes vallées du Caucase dans la région du mont Kazbek. Leurs aouls ne se voient pas seulement dans les vallées du Térek et de ses affluents l'Ourouch et le Phiag-don où abondent de splendides pâturages, mais plus de la moitié sont établis sur le versant méridional de la chaîne. C'est avec les Géorgiens un des groupes ethniques les plus considérables du Caucase. D'après Seidlitz[1], la population ossèthe s'élevait à cent dix mille huit cent quatorze habitants, mais d'après le dernier recensement de 1881, elle s'élève aujourd'hui à plus de cent vingt mille.

L'origine de ces montagnards a donné lieu à beaucoup d'hypothèses de la part des voyageurs et des historiens. Voici ce que Klaproth rapporte sur ce peuple : « Les *Ossèthes* ou *Ovtsè*, qui s'appellent eux-mêmes *Iron*, habitent à l'ouest des *Kistes* et du Térek supérieur. Leur langue et plusieurs indices historiques démontrent que ce peuple est une colonie mède qui, dans les temps reculés, fut transportée dans le Caucase. Je les regarde comme les Sarmates Mèdes des anciens, et comme les restes des Alains et des Azes du moyen âge[2]. »

[1] *Carte ethnographique*, dernière édition.
[2] Klaproth, *Tableau du Caucase*, p. 65.

D'après les auteurs du Bas-Empire et du moyen âge les Ases seraient des Alains, quelques ethnologistes le croient aussi. Sont-ils des Ases comme ceux qui émigrèrent en Scandinavie ? Ne sont-ils que le croisement de quelque race locale avec des Sémites, Juifs ou Arabes venus du Sud? Faut-il voir en eux des frères des Germains plutôt que ceux des Persans ?

Bayern n'hésitait pas à voir dans les Ossèthes les restes d'une tribu du peuple juif dont il cherchait à retracer l'histoire au Caucase. M. Vivien de Saint-Martin est disposé à les rattacher aux Ases qui émigrèrent en Scandinavie avec l'Odin de la légende. Mais il est historiquement reconnu que les Ases sont beaucoup plus anciens au Caucase que les Alains. De plus, les Ossèthes ne se sont jamais attribué le nom d'*Ases* qui ne semble pas leur être inconnu cependant; ils l'appliquent eux-mêmes, paraît-il, aux tribus turques de Balkar et du Karatchaï dans les vallées supérieures de la Malka et du Kouban, aux confins occidentaux de l'Osséthie.

Suivant M. Pfaff, les Ossèthes sont bien plus anciens que les Alains; ceux-ci ont pu modifier le type primitif des premiers, mais ils ne sont pas leurs ancêtres. Il lui paraît démontré qu'il y a de grandes affinités entre les Ossèthes et les Arabes de Syrie et d'Asie Mineure. D'autre part, se basant sur la mythologie grecque, il tend à assimiler ces peuplades aux Cimmériens de la région de Synope et de Trébizonde, autre peuple qu'il lui est, d'ailleurs, assez difficile de définir.

Enfin je rappellerai que Diodore de Sicile, d'accord avec la Chronique géorgienne, affirme qu'une colonie de Mèdes fut emmenée par les Scythes en Samartie, et que c'est de ce groupe que descendent les Ossèthes.

Comme toutes les peuplades dont les annales n'ont pas été écrites, les Ossèthes ont des légendes difficiles à expliquer. Ainsi, ils prétendent que leurs ancêtres sont partis du Don ou Tanaïs, tandis que Diodore de Sicile dit qu'ils étaient originaires de la Médie et faisaient partie des hordes guerrières de ces régions, ce qui s'accorde mieux, du reste, avec l'esprit des Ossèthes actuels. Les Mèdes habitaient l'Afghanistan ou le Béloutchistan, et ils ont pu se mêler aux Massagètes ou Scythes du nord en passant dans les régions de la mer Caspienne, puis dans la Perse, la Turcomanie, d'où ils ont pu venir facilement au Caucase. Dès à présent, il est impossible de présenter cette hypothèse comme démontrée.

A en juger par la variété considérable de types que l'on rencontre en Osséthie, la

race est fort mélangée. On y retrouve certains traits du Géorgien, de l'Arménien, du Kabardien et même du Tatar suivant les localités. Quelques familles nobles se disent, les unes d'origine tatare, les autres d'origine géorgienne ou kabardienne, d'autres enfin prétendent à une descendance israélite. Bien qu'il soit difficile de vérifier l'exactitude de ces assertions dont le point de départ est souvent intéressé, on peut constater toutefois des traces de ces dernières origines.

En somme cette population, dont la provenance reste encore bien incertaine, est tout aussi caucasienne que celles qui l'environnent. Elle n'a d'iranien que la langue, son nom d'Iron et celui d'Ironistan qu'elle donne à son pays ; tous ses autres caractères l'éloignent du type iranien, et, dès lors, il est plus naturel de la placer parmi les populations caucasiennes.

On divise actuellement les Ossèthes en quatre tribus principales, les *Tagaours*, les *Digoriens*, les *Kourtatines* et les *Alaghirs*. Il existait jadis des différences assez notables dans l'état social de ces familles. Celle de Tagaour se subdivisait en trois classes représentant la noblesse, la classe moyenne libre, et les serfs qui comprenaient deux catégories : la première qui possédait certaines prérogatives et sur laquelle la haute classe n'avait pas droit de vie et de mort ; la seconde était composée de véritables esclaves que les nobles pouvaient tuer au gré de leur caprice. Une division assez analogue existait chez les Digoriens. Quant aux Kourtatines et aux Alaghirs. ils n'ont jamais eu d'aristocratie et jouissent tous des mêmes droits, mais ils envoient leurs enfants chez les nobles des Tagaours afin d'y apprendre l'étiquette et les bonnes manières.

La langue parlée chez ces sociétés diffère peu, elle est cependant plus spéciale chez les Digoriens, à cause, sans doute, de l'isolement dans lequel ils ont vécu.

L'Ossèthe est loin de posséder la beauté physique du vrai Caucasien. Il n'a ni la souplesse ni l'élégance du Tcherkesse et du Kabardien ; il lui manque cette hardiesse d'allure, cette dignité et ce courage que l'on admire chez ses voisins. Son cœur est également étranger aux sentiments si naturels d'indépendance et de patriotisme qui sont le plus bel apanage du fier et farouche montagnard du Caucase. Il se donnait autrefois au plus offrant, et entrait comme mercenaire dans les armées des Géorgiens, des Byzantins et des Persans qui le recrutaient jusque dans ses montagnes.

Ce genre de vie conduisit les Ossèthes à la plus grande démoralisation : ils devinrent bandits et voleurs. Ils remerciaient et remercient encore le dieu du pillage Saoubereg qui, monté sur un cheval noir, exhorte le bandit et lui montre le chemin. Malgré les mesures énergiques prises par la Russie pour mettre fin à cette vie de brigandage, ils se hasardaient néanmoins, il a peu de temps encore, dans les plaines de la Kabarda dans l'espoir de faire des razzias : « Ce que nous rencontrons sur notre chemin, c'est Dieu qui nous le donne, disent-ils. »

Lors de la conquête russe, tandis que les peuples voisins se battaient en désespérés, les Ossèthes ne firent rien pour garder leur indépendance. Quoique possesseurs des points stratégiques les plus importants de la chaîne centrale, ils laissèrent les Tcherkesses et les Lesghiens succomber isolément. Au lieu de prendre dans cette guerre sainte le premier rang qui leur appartenait, ils ont préféré attendre, pour prendre un parti, que la victoire eût décidé en faveur des Russes. Un peu plus tard, le gouvernement déclara biens de la couronne toutes leurs terres de la plaine, et y fit descendre les montagnards suspects.

Malgré la réputation peu flatteuse que se sont faite les Ossèthes, et que les conquérants ont certainement exagérée, je n'ai eu qu'à me louer de leur hospitalité durant les quelques semaines que j'ai passées parmi eux, dans la vallée de Koban. Il est vrai que j'étais guidé et reçu par l'un de leurs chefs, le prince Kanoukoff (Pl. XX), que mes intentions pacifiques étaient bien connues, que pour armes je n'avais qu'un flacon de quinine, du *votka*, mes instruments de photographie et d'anthropométrie, et enfin que je n'avais pas d'escorte, car, sur l'avis de mon prince ossèthe, j'avais laissé au dernier poste russe les cinq Cosaques que le gouverneur de Vladikavkas m'avait offerts avec empressement pour m'accompagner et me défendre, en cas de besoin.

Les mœurs des Ossèthes ont été décrites par plusieurs voyageurs. La plupart de leurs récits sont contradictoires, car peu d'entre eux ont pu pénétrer facilement chez ce peuple. Il est un fait constant toutefois, c'est la présence parmi eux de plusieurs usages européens. Ils se servent de lits, de tables, de sièges, de cuillères et de fourchettes, objets qui n'existent pas ailleurs au Caucase. Ils saluent, embrassent, et serrent la main à l'européenne, font la bière comme les Allemands, et, dans certaines vallées,

ils se construisent des maisons de bois recouvertes de pierres qui ressemblent aux granges des Alpes. Dans les vallées où le bois manque, ils se bâtissent des habitations en pierre sèche qui affectent la forme de tours plus ou moins fortifiées. Ils n'ont aucune aptitude pour le négoce, mais ils sont industrieux et pourvoient eux-mêmes à la confection de leurs vêtements et des objets mobiliers qui leur sont nécessaires.

Le talion est leur loi souveraine, et ce n'est pas impunément que l'on brave ou que l'on déroge à l'usage. Le rapt est simulé le jour du mariage. La polygamie existe parmi ceux qui sont musulmans, et, dans ce cas, la première femme traite en esclaves les enfants de ses compagnes. L'Ossèthe chrétien et pauvre n'a qu'une seule épouse qu'il achète à sa famille et dont le prix, parfois fort élevé, de trois à quatre cents roubles, avait été abaissé par les anciens de concert avec l'administration russe, à cent roubles seulement. Mais sur l'insistance des Kourtatines et de la plupart des tribus musulmanes, on revint peu à peu à l'ancienne coutume ruineuse pour ce peuple déjà si pauvre. Outre la dot qu'il payent aux parents de la fiancée, le futur doit encore pourvoir aux frais des interminables festins donnés en cette occasion. Il n'est donc pas étonnant que l'Ossèthe, peu cultivé, considère la femme qu'il a achetée comme sa chose, son esclave et que, par suite, la mésintelligence règne continuellement dans la plupart de ces familles.

Les dépenses du mariage sont loin d'égaler celles qui se font à l'occasion des décès, lesquels donnent lieu à d'invraisemblables festins suivis de courses, très analogues à ceux que nous avons signalés chez les Khevsoures. La femme ossèthe, de même que la Lesghienne, est l'esclave de l'homme; c'est elle qui fait tous les travaux pénibles.

Le costume des Ossèthes est celui des autres montagnards caucasiens. Ils portent, en général, une chemise de toile grossière, et, par-dessus, une tcherkeska de couleur brune. Ils sont chaussés de sandales, et, le plus souvent, vont pieds nus. En hiver ils portent des guêtres. Les hommes riches ne se distinguent pas des pauvres; ils affectent de sortir avec de vieux vêtements, gardant les neufs pour les grandes occasions. Ils mettent tout leur luxe dans leurs armes.

Le costume d'apparat diffère beaucoup de celui de tous les jours. La chemise de toile est beaucoup plus fine, le gilet et la tcherkeska ou *tsouka* sont faits d'un drap également fin et de couleur bleue ou maron, quelquefois rouge. A la ceinture, très

serrée, est suspendu le kindjal *(kama)* et par côté un ou plusieurs pistolets *(dambatza)*. Enfin un sabre, un baudrier et un fusil complètent leur attirail.

Ils sont coiffés du papak élevé *(koud)* en agneau noir. Ils ne le quittent presque jamais, parce qu'ils se rasent la tête. La nuit il leur sert d'oreiller. Le papak ossèthe est conique comme celui des Géorgiens. Ils ont de belles et anciennes armes, parmi lesquelles on remarque de magnifiques lames de sabre damasquinées qu'ils manient avec légèreté et adresse. Leurs meilleures armes viennent des Tcherkesses, ils les appellent armes de Crimée en souvenir des anciens et célèbres armuriers de Baktchi-Saraï qui en fournissaient le Caucase. Quelques-unes d'entre elles portent des inscriptions génoises et ont une très grande valeur aux yeux de ce peuple.

Les femmes ossèthes sont malpropres, surtout dans leurs vêtements. Elles portent une chemise en toile grossière qui descend jusqu'aux chevilles et de larges pantalons d'étoffe brune. Les jours de fête, elles revêtent un costume de couleur voyante. Suivant la saison, elles portent par-dessus la chemise une longue robe d'étoffe plus ou moins chaude. Elles ont une chaussure semblable à celle des hommes, excepté en été où elles sont le plus souvent nu-pieds. Elles se couvrent la tête d'un mouchoir avec lequel elles se cachent la figure lorsque passe un homme. Les jeunes filles portent leurs cheveux en tresses et s'entourent la tête d'un foulard de soie de couleur. Dans la classe riche, la femme ossèthe se couvre la tête d'un voile d'étoffe fine et blanche ou de mousseline brodée noué sous le menton, et dont les bouts sont rejetés en arrière. La chemise de dessous est en soie cramoisie comme chez les Kabardiennes. La robe, ouverte sur la poitrine, se boutonne à la taille; les manches sont courtes et étroites. L'étoffe est généralement à fleurs et de couleur claire. Une ceinture ornée d'une boucle en argent entoure la taille. Elles portent par-dessus la robe une veste très courte qui se croise sur la poitrine et qui est garnie de broderies, de brandebourgs et de boutons d'argent comme celle des Kabardiennes. Le mouchoir est dans la ceinture; les bas sont très communs.

L'usage est répandu chez les Ossèthes de faire porter aux jeunes filles un corset en cuir, et souvent aussi, d'après quelques voyageurs, une sorte de ceinture de chasteté en toile forte reliée à la taille et qui ne s'enlèvent que le jour du mariage.

La condition des femmes est des plus misérables. Ces pauvres créatures travaillent du matin au soir, sans trêve ni repos, ni jamais de fêtes. Elles pourvoient

à tout dans la maison, s'occupent des travaux les plus grossiers et les plus pénibles en même temps que des ouvrages les plus délicats de broderie. Les hommes se contentent de les regarder faire, car ils considèrent le travail comme déshonorant.

Les femmes ossèthes ont encore ceci d'européen, c'est qu'elles ne fuient pas la société des hommes. Les deux sexes se fréquentent librement, s'amusent et dansent ensemble. Elles vont à cheval comme leurs maris, et faisaient, jadis, partie de leurs expéditions.

Les Ossèthes ne s'appellent jamais de leur nom de famille, les femmes notamment ignorent souvent les noms de leurs père et mère. Une remarque qui a également sa valeur, c'est qu'un grand nombre de noms de familles ossèthes ressemblent à ceux des Tatars ou des autres peuples qui les avoisinent. Au reste, on trouve chez les tribus du sud des noms fréquents dans les tribus du nord. On a remarqué enfin que dans les mêmes localités où le type paraît être resté le plus pur, on rencontre également la persistance de la plupart des usages de la vie patriarcale, et la présence d'un nom de famille unique pour tous les habitants d'un même village.

Les maisons des Ossèthes sont construites, suivant les localités, en bois, en pierre ou en branchages enduits de terre. Les constructions établies dans les vallées diffèrent beaucoup de celles des défilés; dans ces derniers, elles sont adossées à la montagne.

Dans quelques anciens aouls, on remarque que les chambres ont été creusées dans le rocher même. Le rez-de-chaussée est occupé par les animaux. Le sol est pavé et couvert de fumier; celui-ci, enlevé rarement, est placé au milieu de la cour; l'été, on en fait des mottes pour le chauffage. Les murs sont faits de gros blocs de pierre quand ils ne sont pas taillés dans le roc. On arrive au premier étage par un escalier extérieur en pierre très étroit et très grossièrement fait, terminé par un petit balcon, sur lequel s'ouvrent les chambres par des portes étroites et basses. A côté de la chambre à provisions se trouve la grande salle commune qu'un poêle chauffe en permanence, durant la mauvaise saison. Au-dessus, est situé le grenier. Toutes ces pièces sont sombres et dépourvues de fenêtre, la lumière ne passe que par la porte entr'ouverte ou par le trou de la cheminée. Celle qui renferme les provisions est garnie de coffres faits de troncs d'arbres dans lesquels on conserve le pain et la farine, et d'une quantité d'objets divers gisant pêle-mêle. La chambre de famille est des plus

caractéristiques : au milieu se trouve le foyer composé de quelques pierres au-dessus duquel est accrochée une crémaillère antique terminée par un crochet auquel est suspendue une marmite en cuivre. La crémaillère est considérée comme un objet sacré et la jeter serait insulter mortellement le maître de la maison. Tout autour du foyer sont disposés des troncs d'arbres qui servent de sièges. Les autres meubles sont un divan et un fauteuil en bois de forme spéciale, siège d'honneur réservé au chef de la famille ou à un hôte de distinction. Les chaises et les tables sont toutes à trois pieds, comme chez les Khevsoures.

L'Ossèthe a son chant national dont l'harmonie, composée de sons hauts et bas, est très monotone. Son instrument de musique est une sorte de guitare ronde. Ils dansent au son de cet instrument en s'accompagnant de chants et de battements de mains. J'ai eu l'occasion, pendant mon séjour à Koban, d'assister à une de ces danses, malheureusement elle n'était pas accompagnée par la guitare nationale, mais par un vulgaire accordéon estropiant quelques-uns de nos airs à la mode.

Les Ossèthes, qui se disaient mahométans, pour la plupart, avant la conquête russe, font aujourd'hui profession d'être chrétiens et partagent leur vénération entre saint Nicolas et le prophète Élie. D'ailleurs, peu fermes dans leurs croyances, ils avaient déjà changé trois fois de religion pendant les dix derniers siècles.

Ils étaient chrétiens avant le xe siècle ; à cette époque ils embrassèrent l'islamisme pour revenir au christianisme sous le règne de Tamara ; au xve siècle, ils se firent mahométans pour la seconde fois, et ils sont officiellement chrétiens aujourd'hui. Néanmoins, il est plus juste de dire qu'ils sont chrétiens et mahométans tout à la fois, et que leur culte est un singulier mélange de pratiques chrétiennes et païennes. C'est au savant philologue de Moscou, M. Miller, que nous empruntons la plupart des renseignements ayant trait aux superstitions, croyances, contes, etc., des Ossèthes, qu'il a observés et relevés lui-même sur place, et qui font un si intéressant appendice à son ouvrage important sur les idiomes de cette race [1].

Ainsi l'Ossèthe fait le signe de la croix, observe certains jeûnes, va quelquefois à l'église, se souvient du nom du Christ et de quelques saints, mais en même temps il

[1] MILLER, *Étude sur la langue et les origines du peuple ossèthe*, 2 vol. in-8 en russe. Moscou, 1882.

fait des pèlerinages aux *dzouares*, sacrifie des moutons, des boucs et des bœufs, et ne songe guère que toutes ces pratiques ne sont pas tout à fait d'accord entre elles. Il connaît peu la morale chrétienne qui, d'ailleurs, le contrarie beaucoup dans ses actes; quant aux dogmes, ils lui sont complètement incompréhensibles.

Grâce aux missionnaires grousiens, le christianisme a eu de bonne heure le dessus sur le mahométisme en Osséthie, et l'on trouve en très grand nombre, dans ses vallées, d'anciennes églises, pour la plupart en ruines. Quelques-unes d'entre elles ont été converties en dzouares. La religion de Mahomet, introduite en Osséthie par les Kabardiens, réussit aussi peu que le christianisme, c'est-à-dire ne fit qu'effleurer la population. Ceux-ci connaissent le nom de Makhamat, fils du Soleil, observent le vendredi, jeûnent pendant le Ramazan, mais ils n'ont jamais quitté complètement le christianisme pour la nouvelle religion.

Le dieu le plus élevé du paradis ossèthe est, paraît-il, *Khoutzaou*. Les Ossèthes croient et croyaient même avant le christianisme à un Dieu unique, invisible et tout-puissant, siégeant quelque part dans le ciel et gouvernant le monde. Le nom de Khoutzaou est souvent répété dans toutes leurs prières, car ils voient en lui la cause de leur bonheur ou de leur malheur, celui qui leur envoie les mauvais esprits. D'un de ces esprits dépend la récolte, d'un autre la santé du bétail; un troisième protège les animaux sauvages ainsi que les chasseurs, un quatrième les abeilles, etc. Les Ossèthes ne donnent pas à ces esprits le nom de dieux, mais il est évident cependant que ces génies jouent chez eux le même rôle que les dieux des anciens Slaves, des Grecs et des Germains. Le nom de *dzouare*, synonyme du mot grousien *gvari*, veut dire prie-Dieu ou lieu saint, etc. Les Ossèthes donnent également le nom de dzouare à l'étoile filante qui glisse le long de la voûte céleste. Ils croient que l'endroit où elle tombera sera un lieu saint, et l'homme qui a vu filer l'étoile fait apprêter immédiatement trois petits fromages, puis va prier sur le dzouare. Une chose non moins curieuse à citer, c'est que chez les Ossèthes, chaque individu a un protecteur céleste, et quand on veut insulter quelqu'un on mêle aux injures le nom de son ange gardien : ainsi une mère mécontente de son fils lui dira : « Que l'ange qui t'a donné le jour aille au diable, etc. »

Parmi les autres puissances du paradis des Ossèthes se trouve *Ouatzilla*, esprit des cieux gouvernant le tonnerre et les éclairs. Ce nom est composé de *ouolz* dont

la signification est inconnue, et de *Illa*, nom du prophète Élie. Lorsqu'un homme est tué par la foudre, ils disent qu'Ouatzilla lui a envoyé une flèche, et la cherchent à terre tout autour de l'endroit où la foudre est tombée. Le malheureux ainsi foudroyé, ce qui est considéré comme une marque du mécontentement du dieu, ne peut être inhumé dans le cimetière commun. Les parents asseyent le cadavre sur une chaise, et le descendent dans une tombe creusée à l'endroit même où a eu lieu l'accident. Mais si des pluies viennent à suivre la cérémonie de l'enterrement, on attribue encore cela à Ouatzilla, et, sur la demande des habitants de l'aoul, les parents déterrent l'infortuné et l'ensevelissent d'une autre façon. Le cadavre est placé sur une araba attelée de deux jeunes bœufs, qu'on laisse aller où ils veulent, et c'est à l'endroit où les bêtes s'arrêtent qu'est enterré le mort, car la famille croit que cette place a été choisie par Ouatzilla lui-même. On procède de la même façon pour un objet atteint par la foudre, et il est défendu d'éteindre un incendie allumé par le feu du ciel.

Ouastirtzy-Ouaskeurguy ou saint Georges, le protecteur des hommes, est toujours représenté sur un magnifique cheval blanc. Il est le persécuteur des voleurs, des assassins et des calomniateurs, le protecteur des honnêtes gens et des animaux domestiques : c'est le saint le plus populaire. Son nom est souvent prononcé dans les jurons et les bénédictions. Les légendes les plus nombreuses circulent sur son compte.

Parmi les autres esprits on place *Toutyre*, protecteur des loups. Les Ossèthes croient que Toutyre est le berger des loups et que sous sa garde, ces derniers ne peuvent faire du mal ni à l'homme ni au bétail. Aussi l'Ossèthe appelle-t-il Toutyre à son secours en disant : « O Toutyre ! mon troupeau et moi nous sommes sous ta protection, nous sommes tes hôtes, sauve-nous de la gueule de tes loups, fais-les partir au loin ! » *Felvéra*, le meilleur de tous les esprits, est le patron des moutons : il est modeste et doux et ne fait de mal à personne. Quand un Ossèthe veut flatter quelqu'un sur sa douceur et sa modestie, il dit : « Il ressemble à Felvéra. » Ce dieu préfère le *dzoukha*, mélange de fromage et de farine, au sacrifice d'un être vivant : c'est ce qui lui a valu à la longue le surnom de *mangeur de fromage*.

Les Ossèthes racontent qu'un jour les deux saints Toutyre et Felvéra, causant sur leurs troupeaux, se demandèrent lequel des deux était le plus aimé. Felvéra, naturellement, s'estimait heureux d'être le patron des moutons que tout le monde aime également ; son compagnon Toutyre, qui en était jaloux, quoiqu'il ne voulût pas en

convenir, se mit à lutter, tout en plaisantant, avec ce dernier, et le frappa d'un si vigoureux coup de poing à l'œil gauche, que le protecteur des moutons perdit la vue de ce côté. Toutyre s'excusa de sa prétendue maladresse, sur quoi Felvéra l'embrassa et lui pardonna. Le premier ordonna alors à son loup favori *le Gris* de communiquer à ses camarades la nouvelle de la perte de l'œil gauche de Felvéra, et, depuis ce temps, les loups attaquent toujours les troupeaux du côté gauche.

Avsaty est le protecteur des animaux sauvages, principalement des cerfs, bouquetins, sangliers, etc. Lorsqu'un Ossèthe s'apprête à partir pour la chasse, il ordonne à sa femme de cuire trois petits fromages triangulaires. Arrivé au lieu qu'il a choisi, il prie Avsaty de lui donner un pauvre cerf ou un bouquetin de son troupeau, et d'accepter ses fromages. Si la chance couronne sa chasse de succès, il remercie Avsaty et doit partager son butin avec tous les pauvres et les voisins de son aoul rencontrés en route, sous peine de ne plus pouvoir tuer jamais aucun animal.

Barastyr est considéré par les Ossèthes comme le protecteur et le consolateur des morts dans l'autre monde. Quand il rencontre des trépassés, il les dirige soit vers *zindon*, l'enfer, soit vers *dzêneth*, le paradis. Suivant le plus ou moins grand nombre de péchés commis, le défunt a la permission ou non d'apparaître à sa famille de temps à autre, mais il doit toujours être rentré au coucher du soleil, heure après laquelle il trouverait closes les portes du royaume des morts, et serait obligé d'errer jusqu'au matin. Barastyr n'a pas le caractère de Satan : autant il est implacable avec les pécheurs, autant il est bon avec les âmes pures.

Le long de la route du trépas est assis un être appelé *Aminon* qui demande à l'âme du mort ce qu'il a fait de bon ou de mauvais dans sa vie. Aux justes, il indique le chemin du paradis. D'après quelques auteurs, Aminon serait une femme, voleuse de fromages pendant sa vie, et qui fut condamnée à rester assise éternellement sur le bord du fleuve des morts. Mais M. Tzoraeff pense que ce n'est là que l'affirmation d'un Ossèthe qui la confond probablement avec une autre femme, car il y en a un certain nombre qui sont punies de diverses manières pour les péchés commis par elles sur la terre. L'une a été condamnée à recoudre une fente de rocher, une autre à arrondir un œuf avec une corde ; une troisième à traire des vaches sans pouvoir rien en tirer, etc. On peut donc croire qu'Aminon n'est pas une vulgaire voleuse de fromages, mais bien un être supérieur, quelque chose comme un juge des morts. On

raconte qu'en indiquant le chemin du paradis à un trépassé, elle lui dit : « Dépêche-toi, Zervatick, vers Makhamath, fils du Soleil, vers Khémetkan, fils de la Lune, et dis-leur : « Au nom de mon âme, je vous prie de faire de la lumière sur la « montagne jusqu'à ce que mon suivant puisse arriver aux portes du paradis. »

D'après Sjœgren[1], Aminon rappellerait assez bien le Minos des Grecs.

Kourdalégon est le nom sous lequel les Ossèthes désignent le maréchal ferrant du paradis, très habile, et dont on parle dans beaucoup de contes populaires. S'il passe un mort dans l'autre monde, Kourdalégon l'arrête, ferre son cheval, et lui fournit une selle ainsi qu'une riche bride.

Le protecteur du foyer domestique est *Safa*. Il n'y a pas bien longtemps encore, paraît-il, que les Ossèthes en faisant coucher leurs enfants les confiaient à la garde de ce dieu. Ils disaient en caressant leur tête : « Safa, aie pitié de mes pauvres enfants, donne-leur de la force, préserve-les des esprits méchants et infidèles. » Pour garantir la santé des enfants, les parents confectionnaient des talismans en l'honneur de l'esprit protecteur. Un entre autres se composait d'un morceau de fer forgé, d'un lambeau de coton et d'une plume de moineau, le tout cousu dans un petit sachet en drap ou en soie, suspendu par un cordonnet au cou de l'enfant.

Doubyttyr, souverain des ondes, vit dans l'eau où il gouverne les poissons et protège les pêcheurs. Il a, paraît-il, beaucoup de filles, mais elles sont toutes amazones, et c'est à elles que Satan confie l'éducation de ses fils.

Le nombre des légendes et des contes auxquels la féconde imagination des montagnards a donné naissance est incalculable. Parmi les plus populaires nous citerons la fable des Géants, répétée à l'infini sous des formes diverses, et celle bien curieuse sur l'apparition des abeilles dans la montagne.

M. Miller nous fournit à ce sujet un récit intéressant. Dieu envoya un jour une cruelle maladie à un saint patriarche qui l'accepta sans murmurer. Touché par la résignation du vieillard, il ordonna aux vers qui couvraient son corps de prendre des ailes, de s'envoler, et de se rendre utiles à l'homme au lieu de le faire souffrir. Et les vers eurent des ailes et s'envolèrent sur le mont Akhmat. Un chasseur qui

[1] *Ossetische Studien mit besonderer Rücksicht auf die Indo-Europäischen Sprachen*, etc. (*Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, 6e série, *hist. phil.*, t. VII, 1844-1847).

passait un jour par là, intrigué par le va-et-vient incessant de ces mouches dans une fente de rocher située à une hauteur élevée, voulût les voir de plus près. S'étant assuré du concours de l'un de ses camarades, ils dressèrent une échelle et voulurent s'emparer d'un rayon de miel; mais les piqûres des laborieux insectes dont ils venaient de surprendre la retraite leur firent lâcher prise et les força à s'enfuir à toutes jambes. Un peu de miel s'était déposé sur leurs doigts, ils le goûtèrent et, le trouvant excellent, ils se promirent de garder secrète leur découverte. Ils revinrent l'année suivante; mais, cette fois, la fente était pleine à déborder. Ils prirent de l'écorce de cerisier, s'en firent des cornets, se couvrirent la tête d'un bachlik et, se hissant jusqu'aux abeilles, s'emparèrent de l'essaim entier qu'ils emportèrent au village.

Telle est l'origine de la première ruche et des premières abeilles du pays qui ne tardèrent pas à se multiplier rapidement, et c'est la seule légende connue des montagnards sur l'origine de ces précieux insectes, quoique l'industrie de l'apiculture ait été, de tout temps, une grande ressource pour eux.

Nous avons vu que les Ossèthes appelaient *dsouare* leur patron protecteur; mais ce même nom est également donné à un lieu sacré, à l'habitation d'un esprit. Ces dsouares sont très nombreux en Osséthie; c'est tantôt une ancienne église chrétienne ou une chapelle, tantôt une caserne, une forêt, un arbre, une pierre, etc. Il y a des dsouares célèbres dans toute l'Osséthie, tandis que d'autres ne sont connus que dans l'aoul même où ils sont situés. Nous empruntons à M. Miller la description du dsouare de Kekum, l'un des plus célèbres, situé dans la vallée de la rivière Tzéidon, près du village Zéisky. C'est une chapelle en bois, à demi ruinée, et entourée d'un petit mur de pierre. La corniche du bâtiment est ornée de bois de cerfs, probablement donnés par des chasseurs. L'intérieur du dsouare est divisé en deux compartiments : dans le premier, M. Miller dit y avoir remarqué un grand nombre de flèches de toutes sortes; le second, beaucoup plus spacieux, est le lieu saint même; contre les murs est placé un rayon, sur lequel sont déposés, depuis de longues années, les dons et les ex-voto des pèlerins. On remarque parmi les offrandes un casque en fer, des vases en grès de toutes dimensions, des têtes de mouton en argile, des fioles, des morceaux de coton, des fils d'argent, des galons, des images saintes, etc. La chapelle est humide et sale; le sol en terre battue est trans-

formé en boue grâce à la pluie qui y pénètre par les fenêtres sans vitres, et par un toit en partie effondré. Près de la petite porte garnie de clous en fer se voit une sébile pleine de monnaies grousiennes et russes de différentes époques. Cette sébile, quoique placée extérieurement, n'a jamais été volée. Les dsouares sont l'objet d'un pèlerinage annuel seulement, et les fêtes célébrées en leur honneur par les pèlerins durent trois jours ; tout le reste du temps, la garde en est confiée à un vieillard qu'on appelle *dsouare-legh*. M. Antonowitch m'a également signalé quelques-uns de ces dsouares dans la région d'Alaghir.

Une croyance curieuse à l'égard de la variole, que nous avons déjà signalée chez les Géorgiens, se retrouve parmi les Ossèthes qui considèrent, eux aussi, cette maladie sacrée. Ils se gardent de faire tout traitement qu'ils croient, d'ailleurs, complètement inutile. La maison frappée par ce fléau est regardée comme visitée par le Seigneur. Malgré les soins pris par le gouvernement dans le but de remédier à cette terrible maladie par la vaccination, cette population perdait, il y a peu d'années encore, soixante-dix pour cent des enfants qui en étaient atteints [1].

Depuis Klaproth et Frédéric Müller, la langue ossèthe a été classée définitivement parmi les langues iraniennes, et a pris place entre l'arménien et le persan : de là, on a fait des Ossèthes une branche de la famille iranienne. De plus, M. Miller divise la langue ossèthe en deux idiomes : le *digorien*, qui a conservé la forme la plus archaïque, et l'*ironien*.

Le type des Ossèthes est spécial comme celui des Juifs, et sa persistance doit être attribuée à leur vie patriarcale. Les unions avec les autres peuples sont fort rares. Toutefois le type varie suivant les vallées, d'après M. le Dr Pfaff qui a parcouru et étudié avec détails l'Osséthie durant plusieurs années [2].

Dans quelques vallées, notamment dans celle d'Alaghir, ce voyageur a observé fréquemment dans la physionomie des habitants plusieurs traits caractéristiques des Juifs. Il remarque, entre autres, la fréquence des yeux bruns, l'expression fine et rusée du regard, enfin la vivacité et la mimique déployées dans la conversation ainsi que le penchant à la cupidité propre à cette race.

[1] *Descrip. géogr. et ethn. du district de Tersk*, 1874.
[2] *Recherches ethnographiques sur les Ossèthes*, dans le *Recueil des recherches sur le Caucase*, n° 2, in-8°, en russe. Tiflis, 1872.

Au contraire, dans la vallée de Zamarg, on trouve de nombreux individus aux cheveux blonds ou rouges et aux yeux bleus. Ils sont plus énergiques que ceux d'Alaghir.

Dans la vallée du Mamison-don, les Ossèthes ressemblent, d'après M. Pfaff, d'une manière étonnante aux Grousiens. Leur langue, quoique la même que celle de leurs frères des vallées voisines, renferme quelques mots géorgiens.

Sur le Phiag-don, on rencontre dans la vallée de Kourtatine un certain nombre d'individus tels que, par exemple, les habitants de l'aoul de Kouser qui rappellent ceux d'Alaghir, quoique plus grands et plus vigoureux que ces derniers. Il n'en est plus de même de ceux de Tagaour sur le Ghisel-don. Dans cette région, les Ossèthes ressemblent souvent aux Kabardiens et aux Tchetchènes.

Un fait important à signaler, c'est que dans les vallées du Tagaour et de Kourtatine on rencontre fréquemment des Ossèthes au type quelque peu mongoloïde dont l'origine est due à l'influence tatare; mais cette particularité est pourtant moins saillante dans ces contrées que dans la Digorie.

Dans cette dernière région, en effet, le type, quoique beaucoup plus pur, paraît plus complexe en apparence. On a pu diviser les Ossèthes de ce pays en trois familles ou tribus principales. L'une, sous le nom de *Badilatoff*, est remarquable par la beauté de ses yeux et de ses cheveux noirs, ainsi que par l'élégance de sa taille. Cette tribu, qui s'allie fréquemment avec les Kabardiens, présente cependant quelques rapports avec les Nogaïs leurs voisins. Les autres tribus, telles que les Kamites-Tsavi et les Nartgerievi, ne paraissent pas avoir une goutte de sang tatar dans les veines. Elles présentent des types très mélangés où l'on retrouve fréquemment des traces de l'influence sémitique de la vallée d'Alaghir.

Les Ossèthes du versant sud du Caucase, qui sont appelés souvent *Dzari* ou *Djariens*, présentent quelques différences avec leurs congénères du versant septentrional. Ils ont abandonné la vie patriarcale si caractéristique, pour tomber dans un système féodal et renoncer à la plupart de leurs usages primitifs.

Beaucoup sont originaires du nord et présentent de nombreux rapports avec leurs frères du Mamison; beaucoup sont devenus nomades. Sur plusieurs points et notamment dans la Grande-Liakva, la population s'est mêlée aux Géorgiens et leur a emprunté nombre d'usages ainsi que leur langue. Le Djarien pourtant se distingue

du Géorgien par l'aspect général de sa physionomie, par la couleur des cheveux, plus claire que chez les Géorgiens, ainsi que par l'expression des yeux dont la prunelle est beaucoup plus petite et le blanc moins pur que chez ces derniers.

Beaucoup d'Ossèthes se rasent la tète et la figure. Chez la plupart la barbe est rare.

Les caractères généraux que nous venons d'esquisser, en partie d'après Pfaff, portent essentiellement sur les hommes dont l'observation est plus facile. Néanmoins, l'étude du type ossèthe féminin ne doit pas être négligée, quoique offrant plus de difficultés, les femmes ossèthes, comme toutes les femmes asiatiques, étant difficilement abordables pour l'Européen.

Il est un fait constant, c'est que le type féminin est plus beau dans la montagne que dans la plaine. Les femmes des hautes régions sont plus frêles et plus délicates que celles des régions basses et boisées, quoiqu'elles aient une existence plus rude, forcées qu'elles sont d'exécuter de nombreux travaux pénibles, celui entre autres d'aller chercher, quelquefois fort loin, le bois pour le chauffage.

Leurs yeux brillants ont souvent une expression vive, mais il n'y a parmi elles qu'un nombre restreint de ces beautés caucasiennes classiques dont nous avons eu maintes fois l'occasion de parler ; et c'est sur la Patzadon, affluent de la Grande-Liakva, qu'on les rencontre le plus fréquemment. En somme, la femme ossèthe, sauf quelques exceptions, n'est pas belle ; elle est malpropre et sans élégance, ses traits sont durs, grossiers et peu expressifs.

Dans la classe riche, où les femmes ne se livrent que peu aux travaux pénibles, l'ensemble de la physionomie présente un aspect agréable : les yeux en amande, la bouche grande et bien dessinée, le nez fin, un peu pointu, les sourcils et les cheveux bruns, les extrémités assez fines, tout cela, joint à une expression sémite, constitue le genre de beauté, assez rare, des femmes ossèthes. Disons cependant que dans le district de Tagaour elles se rapprochent beaucoup des Géorgiennes ; comme ces dernières, elles ont des traits réguliers et une taille svelte et élégante.

ANTHROPOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Les Ossèthes, quoique beaucoup plus abordables que la plupart de leurs voisins, puisque plusieurs tribus habitent la plaine depuis le commencement de notre siècle, n'ont pourtant pas encore été beaucoup étudiés au point de vue anthropométrique. Les premières mensurations opérées sur eux ne datent que de juillet 1881. A cette époque j'ai réussi à mesurer sept individus des environs de Vladikavkas, puis onze sujets de Koban-le-Haut et des environs.

Les premiers doivent être rattachés au groupe des Alaghirs, les seconds à celui des Tagaours.

Depuis lors M. von Erckert a mesuré seize sujets de cette race de régions diverses.

Pris d'une façon générale l'Ossèthe est grand et sec, aux traits anguleux, à l'œil vif et souvent farouche. Dans la plaine comme dans la montagne 52 pour 100 ont les yeux d'un brun plus ou moins clair et 48 pour 100 à peine les ont bleus ou gris vert clair.

Ils ont les cheveux noirs ou châtain foncé, on en voit à peine 30 pour 100 de blonds, bien qu'on ait dit que c'était la majorité.

Leur indice céphalique est plus variable. Pour M. von Erckert, les Ossèthes sont mésaticéphales, car il trouve une moyenne de 81,1 dans la série qu'il a étudiée. Il est vrai que cet indice moyen est composé par des indices individuels variant de 79,6 à 87. La mise en séries montre, en effet, que ce groupe est formé de 12,5 pour 100 de sous-dolichocéphales, de 43,7 pour 100 de mésaticéphales, de 6,3 pour 100 de sous-brachycéphales, et de 37,5 pour de 100 de brachycéphales.

Chez les Ossèthes que j'ai observés à Vladikavkas, cet indice est de 80,75, et montre des sous-brachycéphales en assez grand nombre, tandis que ceux de Koban sont brachycéphales, puisque leur indice moyen de 84,78 est constitué par des indices individuels variant de 78,84 (comme dans le numéro 1) à 87,12 (comme dans le numéro 10) en passant par 84 et 85. Cette brachycéphalie est due sans doute

aux compressions occipitale et inio-frontale que l'on observe chez la plupart de ces individus, lesquelles sont plus fréquentes dans la montagne que dans la plaine.

On doit remarquer ensuite que la partie la plus élevée de la tête est située vers le milieu de sa longueur, excepté toutefois chez ceux qui portent des traces de compression inio-bregmatique. La face est moyennement large, les pommettes sont pourtant assez proéminentes sur quelques sujets. L'indice facial moyen est de 77,76 dans la série du Térek, trois sont au-dessus de 80, les autres varient entre 69,89 et 78,94. La moyenne du diamètre vertical est de 194 et celle du diamètre bi-zygomatique de 151. Les Ossèthes du Térek ont donc la face plutôt allongée que ronde. Le visage des Ossèthes de Koban est plus rond que celui des précédents; l'indice facial moyen est de 79,63. Sur dix individus, cinq cependant donnent des indices inférieurs à 79. Chez les autres, ils montent de 80 à 86 et même jusqu'à 89,14, comme dans le numéro 8.

La moyenne du diamètre vertical est de 197 millimètres et celle du diamètre bi-zygomatique de 157 millimètres. L'indice facial moyen des seize sujets observés par M. von Erckert est de 79,12.

L'indice frontal minimum est, en moyenne, de 121 millimètres chez les Ossèthes du Térek, et de 122 chez ceux de Koban.

Le nez est plus souvent droit, quelquefois concave et large dans le groupe du Térek; l'indice nasal moyen est de 74,20, mais les écarts sont considérables entre les maxima et les minima. C'est ainsi qu'alors que le numéro 2 atteint 87,80, le numéro 6 ne donne que 62,75.

Chez les Ossèthes de Koban (Pl. XX), l'indice nasal moyen est 66,03. Le maximum, présenté par le numéro 3, ne dépasse pas 76,92. D'autre part le numéro 2 ne donne que 60,71. Dans le groupe observé par M. von Erckert cet indice est de 62.

Les crânes d'Ossèthes sont encore fort rares dans les collections. Avant 1881 on en possédait à peine une dizaine répartis dans tous les musées de l'Europe. Ce nombre est actuellement doublé grâce à la série que je me suis procurée, non sans de réelles difficultés, durant mon séjour dans la grande chaîne.

Lors de mon dernier passage à Kazbek, il m'a été remis trois crânes d'Ossèthes

Tagaours qui avaient été découverts pendant des travaux de terrassement traversant un ancien cimetière. Plus heureux à Koban-le-Haut, j'ai pu obtenir deux crânes appartenant également à des individus de la famille tagaoure. Ils ont été recueillis dans une grotte située au nord-ouest de l'aoul où j'ai été retenu quelques jours par mes fouilles dans la nécropole protohistorique.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

Ossèthes du Térek.

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83,34** et au-dessus
»	»	3	3	1
PROPORTION POUR CENT				
»	»	42.8	42.8	14.3

INDICE CÉPHALIQUE

Ossèthes de Koban.

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83,34** et au-dessus
»	»	1	1	8
PROPORTION POUR CENT				
»	»	10	10	80

INDICE FACIAL

Ossèthes de Koban

MISE EN SERIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
2	2	3	28.6	28.6	42.8

INDICE FACIAL

Ossèthes du Térek.

MISE EN SERIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
3	3	4	30	30	40

INDICE NASAL

Ossèthes de Koban.

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47 99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	10	»	»	100

INDICE NASAL

Ossèthes du Térek.

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	7	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80 01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	2	7	1	6
PROPORTION POUR CENT				
»	12.5	43.7	6.3	37.5

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80 01 et au-dessus
2	9	5	12.5	56.2	31.3

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	2	14	»	12.5	87.5

OBSERVATIONS DE M. ERNEST CHANTRE

NUMÉROS D'ORDRE	AGE, LIEU DE NAISSANCE ET LIEU DE L'OBSERVATION	COULEURS		DIAMÈTRES DE LA TÊTE				COURBES		CIRCONFÉRENCES		MESURES DE LA FACE				MESURES DU NEZ			DÉFORMATIONS DE LA TÊTE
		YEUX	CHEVEUX	ANTÉRO POSTÉRIEUR MAXIMUM	TRANSVERSAL MAXIMUM	INDICE CÉPHALIQUE	TRANSVERSAL-FRONTAL MINIMUM	INIO-FRONTALE TOTALE	TRANSVERSALE SUS-AURICULAIRE	HORIZONTALE	INIO-FRONTALE	DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	LARGEUR BI-ZYGOMATIQUE	INDICE FACIAL	LARGEUR BI-MALAIRE	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL	
	OSSÈTHES																		
	DU TÉREK																		
1	51 ans, né à Karzin, obs. à Vladikavkas.	bleus	châtains	210	170	**80.95**	118	378	318	565	560	194	156	**80.41**	128	54	38	**70.37**	
2	40 ans, né à Chanayèro, —	verts	noirs	200	158	**79.00**	112	352	287	548	542	184	154	**83.69**	112	41	36	**87.80**	
3	29 ans, — — —	verts	châtains	204	160	**78.43**	116	358	238	557	548	186	130	**69.89**	110	50	38	**76.00**	
4	32 ans, né à Alhuenski —	bruns	châtain foncé	190	160	**84.21**	126	348	304	537	538	190	150	**78.94**	124	45	37	**82.22**	
5	52 ans, — — —	marron clair	noirs (gris)	202	163	**80.69**	121	374	309	559	564	211	155	**73.46**	120	53	38	**71.69**	Compress. frontale occip. droite.
6	— — né à Atzkhot, —	bruns	noirs	200	159	**79.50**	125	348	279	542	538	193	147	**76.16**	127	51	32	**62.75**	Légère compression frontale.
7	28 ans, — né à Dalakao, —	marron	noirs	207	171	**82.60**	130	384	319	582	574	200	164	**82.00**	138	51	37	**72.55**	
				202	163	**80.75**	121	363	293	555	553	194	151	**77.76**		49	36	**74.20**	
	DE KOBAN																		
1	28 ans, né à Kakadour, observé à Koban.	bleu vert clair	châtain foncé	209	165	**78.94**	116	360	316	556	530	190	152	**80.00**	123	54	36	**66.66**	
2	45 ans, propr. des tombeaux, né et observé à Koban.	bleu clair gris	noirs	206	175	**84.95**	123	375	320	563	565	215	162	**75.34**	135	56	34	**60.71**	
3	25 ans, — — —	marron	châtains	200	186	**93.00**	116	330	330	582	570	200	165	**82.50**	140	52	40	**76.92**	Cas tératologique (non compris dans les moyennes)
4	32 ans, — — —	bleu verdâtre	noirs	207	170	**82.12**	115	374	322	570	564	200	155	**77.50**	130	55	35	**63.63**	
5	28 ans, — — —	marron	noirs	196	169	**86.22**	120	375	323	561	565	190	154	**81.05**	122	48	32	**66.66**	
6	40 ans, — — —	bleu foncé vert.	noirs (gris)	192	167	**86.97**	126	366	328	550	556	207	154	**74.39**	126	55	38	**69.08**	Compression inio-frontal.
7	30 ans — — —	bruns	noirs	205	174	**84.87**	126	395	326	558	585	193	156	**80.83**	126	55	36	**65.45**	Forte compression frontale
8	— — — —	vert un peu marr.	noirs	200	169	**84.50**	122	368	306	552	558	175	156	**89.14**	136	50	36	**72.00**	Impress. frontale très marquée
9	30 ans, — — —	marron verdâtre	noirs	198	170	**85.85**	126	367	298	565	557	204	152	**74.49**	128	48	30	**62.50**	Compress. front. accent.; relèvement de l'occipital
10	50 ans, — — —	vert	gris	202	176	**87.12**	128	392	297	573	582	200	172	**86.00**	140	54	36	**66.66**	Compression frontale prononcée
11	30 ans, — — —	marron	noirs	196	170	**86.73**	123	357	288	556	547	195	155	**79.48**	128	52	35	**67.81**	Compression inio-frontale.
				201	170	**84.78**	122	372	312	561	532	197	157	**79.63**		53	35	**66.03**	

NUMÉROS D'ORDRE	AGE ET LIEU DE L'OBSERVATION	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	DIAMÈTRE TRANSVERSAL MAXIMUM	DU TROU AURICULAIRE AU SOMMET DE LA TÊTE	INDICE CÉPHALIQUE	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	DU POINT MENTONNIER A LA RACINE DU NEZ	DIAMÈTRE BI-ZYGOMATIQUE	ENTRE LES POINTS INFÉRIEURS DES POMMETTES	LARGEUR BI-GONIAQUE	INDICE FACIAL	ENTRE LES COMMISSURES INTERNES DES YEUX	ENTRE LES COMMISSURES EXTERNES DES YEUX	MESURES DU NEZ: HAUTEUR	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL	LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		1	2	3	2-1	4	5	6	7	8	4-6	9	10	11	12	13	13-11	14	15	
	OSSÈTHES																			
1	48 ans, observés à Vladikavkas	184	160	128	87.0	183	123	153	89	108	83.60	38	100	55	57	36	65.5	43	55	Pommettes saillantes.
2	25 ans, —	193	154	128	79.8	183	123	143	110	105	78.14	37	98	55	56	37	67.3	48	63	Yeux et cheveux noirs
3	24 ans, —	192	164	133	85.4	178	119	145	102	97	81.43	35	96	55	56	37	67.3	48	62	
4	21 ans, — —	194	157	145	80.9	184	118	144	100	115	78.26	35	96	55	54	36	65.5	48	62	Tête rejetée en arrière. Nez droit
5	2 ans, — —	200	155	135	79.8	181	116	140	88	111	77.34	32	93	55	55	40	72.7	48	53	Visage large.
6	28 ans, — —	186	157	135	84.4	184	137	145	85	113	78.80	32	95	63	64	33	52.4	45	70	Yeux et cheveux noirs
7	23 ans, —	188	149	131	79.3	180	126	134	82	126	74.44	30	90	60	60	34	56.7	40	64	— —
8	23 ans, — —	200	158	132	79.0	188	135	148	94	109	78.72	33	93	67	67	39	58.2	47	65	— —
9	35 ans, — —	186	148	131	79.6	182	128	141	88	121	77.47	31	91	58	58	37	63.8	53	61	Yeux obliques.
10	22 ans, — —	199	152	127	76.4	174	124	144	94	119	82.76	33	96	61	60	37	60.7	57	60	—
11	23 ans, — —	194	152	136	78.4	193	129	144	94	107	74.61	36	98	56	59	34	60.7	55	64	Pommettes saillantes.
12	21 ans, — —	196	156	139	79.6	176	120	143	85	110	81.25	32	91	53	56	37	69.8	53	68	Yeux bruns. Cheveux noirs.
13	30 ans, — —	192	147	135	76.6	173	122	138	31	111	79.77	30	89	64	61	32	50.0	52	63	— —
14	38 ans, — —	193	161	123	83.4	190	131	149	95	119	78.42	35	93	68	66	41	60.3	51	70	—
15	33 ans, — —	184	157	130	85.3	180	119	149	113	118	82.77	32	92	53	55	36	67.9	58	69	Nez recourbé
16	4 ans, —	185	162	132	89.8	183	113	143	110	110	78.14	32	89	60	59	37	61.7	55	63	Yeux gris verdâtre
	Moyennes	191	155	132	81.1	182	124	144	91	112	79.12	33	94	58	59	36	62.0	50	63	

Cranes de Kazbek. — Ces crânes, tous dépourvus de la mâchoire inférieure, sont brisés en partie ou déformés par la pression des terres. Un seul a pu être figuré et mesuré utilement (Pl. XXI); il résume, du reste, les caractères des deux autres.

Vu par sa norma latérale, ce crâne n'offre rien de particulier. Il appartient à un sujet féminin, et la glabelle est à peine indiquée ainsi que les bosses frontales. La courbure de la voûte est régulière, et elle est assez développée dans les parties postérieures pariétales. L'inion est faiblement marqué. Les apophyses mastoïdes sont peu volumineuses.

Par sa norma supérieure ce crâne montre un développement considérable des pariétaux, tandis que le front est très étroit : le diamètre frontal minimum n'est que de 88 millimètres; le diamètre transversal maximum est de 140 millimètres.

La suture fronto-pariétale gauche est compliquée de deux petits os wormiens, et la suture frontale est complètement oblitérée. Les arcades zygomatiques sont peu apparentes. La norma postérieure montre un crâne haut et surtout large; le diamètre bi-astérique est de 96 millimètres.

Vu par sa norma antérieure, ce crâne présente un nez moyen avec un indice de 72, puis des orbites assez régulières avec un indice de 87.

L'indice facial est de 69,30 et l'indice céphalique de 84,85.

Cette Ossèthe était donc une brachycéphale vraie sans déformation, et se rapprochant davantage des Grousiens que des Ossèthes.

Cranes de la grotte de Koban. — Ces crânes, tous d'individus du sexe masculin, sont dépourvus de leur mâchoire inférieure. Ils appartiennent, d'après les habitants de la localité, à des Tagaours morts pendant une épidémie remontant probablement à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe. C'était également l'opinion émise par M. Pfaff lors de son passage dans le pays.

Sur les dix exemplaires que j'ai obtenus de cette grotte, cinq seulement ont pu être mesurés (Pl. XXII à XXVII). La moyenne de la capacité crânienne approchée de ces cinq crânes est de 1629 centimètres cubes. Le numéro 1 est le plus volumineux, il donne 1730 centimètres, tandis que le numéro 4, qui est le plus petit, ne cube que 1435 centimètres.

Vus par leur norma latérale, ces crânes présentent quelques différences dignes de remarque. La glabelle est peu marquée chez la plupart, excepté sur le numéro 1 où elle est très apparente. A partir de ce point la courbure s'accentue rapidement. Les bosses frontales sont peu marquées sur les numéros 2, 3 et 5. Le vertex se trouve sur tous au niveau du bregma, excepté chez le numéro 3 où il se voit à 2 centimètres en avant de ce point. Du bregma la courbe suit normalement sa course jusqu'au lambda, excepté chez les numéros 1, 3 et 4 sur lesquels elle devient rapide vers la partie occipitale qui est fort développée. L'inion est généralement normal; il est pourtant plus proéminent sur le numéro 3 chez lequel la portion cérébelleuse se porte brusquement en dessous.

Vus par leur norma antérieure, ces crânes diffèrent moins les uns des autres. La largeur bi-zygomatique est petite, car la moyenne est de 126 millimètres, la plus grande a 137 millimètres et la plus petite 114.

L'indice facial moyen est de 67,46. Tous sont donc mésosèmes. Le front, relativement élevé et large, présente un indice de 86,72. Le numéro 1 pourtant n'a que 82,92, tandis que le numéro 4 a 92,16.

L'indice orbitaire moyen est de 86,84; mais il en est qui n'ont qu'un indice de 75,78, comme le numéro 1, tandis que le numéro 5 atteint le chiffre élevé de 94,73.

Il résulte de cela que les orbites de ces individus sont, en général, mégasèmes, puisqu'il y en a trois sur cinq, soit 60 pour 100, qui ont des indices au-dessus de 89.

Le nez est relativement fort; l'indice nasal moyen est de 65; le plus élevé est de 76,47 et appartient au numéro 4. Le plus petit, qui est de 52,08, est celui du numéro 1.

Vus par la norma supérieure, ils montrent des arcades zygomatiques assez écartées, puis des bosses pariétales convenablement développées. Les sutures sont toutes apparentes, moins la métopique qui est oblitérée sur tous les sujets. Elles sont parfois très compliquées, surtout chez le numéro 3 sur lequel on voit des os wormiens dans la région astérique gauche.

La norma inférieure montre des trous occipitaux très divers d'aspect sur les cinq individus. L'indice moyen de ces ouvertures est de 82,86; elles sont, en général, régulières. Mais à côté de celle du numéro 4 dont l'indice est de 90,32 et qui est presque ronde, on voit celle du numéro 5, ovale, présenter un indice de 77,77. Leur grandeur est aussi très variable, car le trou occipital du numéro 1 est fort grand,

tandis que celui du numéro 4 est très petit. Il est généralement au centre du crâne; la moyenne de sa distance au trou occipital est de 44 millimètres.

Le palais est vaste chez la plupart, excepté chez les numéros 2 et 5. L'indice palatin moyen est de 75; mais on en voit qui atteignent 82,69, comme le numéro 3, tandis que d'autres, comme le numéro 2, n'arrivent qu'à 67,30.

La hauteur verticale basilo-bregmatique est également variable : le crâne le plus élevé est le numéro 3; il a 138 millimètres tandis que le numéro 4 n'en a que 126; la moyenne est de 133 millimètres

La circonférence horizontale totale mesure 525 millimètres ; la plus petite est de 510 et la plus grande va jusqu'à 542 millimètres.

L'indice céphalique moyen des cinq crânes est de 86,59, c'est-à-dire qu'ils sont des brachycéphales vrais. Ces indices élevés, si on les compare à ceux des Ossèthes actuels, sont produits par la grandeur considérable du diamètre transversal maximum qui est chez les numéros 1 et 2 de 168 et 162 millimètres. Le premier présente un indice céphalique de 92.30 et le second de 92,18, tandis que les numéros 4 et 5 ne donnent que des diamètres variant de 142 à 146. Ces derniers ont alors, l'un un indice de 81,61, et l'autre un indice de 80,22.

Il est clair que si les numéros 1 et 2 avaient été extraits de la série, comme je l'ai fait pour les numéros 8 et 9 de la planche XXIX, lesquels n'ont été figurés qu'à titre de curiosité, l'indice moyen des crânes des Ossèthes de la grotte de Koban se rapprocherait davantage de ceux des habitants actuels du pays.

Il est à remarquer, en effet, que le crâne n° 8, figuré planche XXIX, ne pouvait pas entrer dans la série, car il présente avec un diamètre antéro-postérieur de 170 millimètres un diamètre transversal maximum de 168 millimètres, c'est-à-dire que ce crâne est presque rond et que son indice céphalique est de 98,82.

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SERIES

DOLICHOCÉPHALES Au-dessous de 75.00	SOUS-DOLICHOCÉPHALES de 75 à 77.77	MÉSOCÉPHALES de 77.78 à 80	SOUS-BRACHYCÉPHALES de 80.01 à 83.33	BRACHYCÉPHALES 83.34 et au-dessus
♂	♂	♂	♂	♂
»	»	»	2	3
PROPORTION POUR CENT				
»	»	»	40	60
MOYENNES				
»	»	»	80.91	90.78

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 66 ♂	de 66 à 68.9 ♂	69 et au-dessus ♂	Jusqu'à 66 ♂	de 66 à 68.9 ♂	69 et au-dessus ♂
5	»	»	»	100	»

INDICE FRONTAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 82.99 ♂	de 83 à 86.99 ♂	87 et au-dessus ♂	Jusqu'à 82.99 ♂	de 83 à 86.99 ♂	87 et au-dessus ♂
1	3	1	20	60	20

INDICE ORBITAIRE

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 83 ♂	de 83.1 à 88.99 ♂	89 et au-dessus ♂	Jusqu'à 83 ♂	de 83.1 à 88.99 ♂	89 et au-dessus ♂
1	1	3	20	20	60

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99 ♂	de 48 à 52.99 ♂	53 et au-dessus ♂	Jusqu'à 47.99 ♂	de 48 à 52.99 ♂	53 et au-dessus ♂
»	1	4	»	20	80

INDICE DU TROU OCCIPITAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 81.99 ♂	de 82 à 85.99 ♂	86 et au-dessus ♂	Jusqu'à 81.99 ♂	de 82 à 85.99 ♂	86 et au-dessus ♂
2	»	3	40	»	60

INDICE PALATIN

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 70.99 ♂	de 71 à 76.99 ♂	77 et au-dessus ♂	Jusqu'à 70.99 ♂	de 71 à 76.99 ♂	77 et au-dessus ♂
1	2	2	20	40	40

CIRCONFÉRENCE HORIZONTALE

MISE EN SÉRIES			PROPOTIRON POUR CENT		
Jusqu'à 500 ♂	de 501 à 520 ♂	521 et au-dessus ♂	Jusqu'à 500 ♂	de 501 à 520 ♂	521 et au-dessus ♂
»	2	2	»	50	50

CRANE DE LA GROTTE DE KOBAN

MENSURATIONS		NUMÉROS DES CRANES 1 ♂	2 ♂	3 ♂	4 ♂	5 ♂	MOYENNES
Capacité cranienne approchée		1730	1660	1745	1435	1575	129
Diamètres	Antéro-postérieur maximum	182	172	184	174	182	179
	Transversal maximum	168	162	158	142	146	155
	— bi-auriculaire	134	126	121	116	122	124
	— bi mastoïdien	130	128	128	105	106	119
	frontal maximum	123	112	118	102	112	113
	— — minimum	102	96	100	94	96	98
	Vertical basilo-bregmatique	131	134	138	127	134	133
Indices céphaliques	Longueur = 100 Largeur	92.30	94.18	85.86	81.61	80.22	86.59
	Longueur = 100 Hauteur	71.97	77.90	75 »	72.98	73.62	74.30
	Largeur = 100 Hauteur	77.97	82.71	87.34	86.98	91.78	85.80
Indice frontal		82.92	85.71	84.74	92.16	85.71	86.72
Courbes	Horizontale totale	542	»	530	510	520	525
	— préauriculaire	250	»	245	222	250	242
	Transversale totale	460	455	452	460	450	455
	susauriculaire	321	318	315	310	322	317
	Frontale cérébrale	115	»	120	»	100	112
	— totale	130	»	»	»	130	130
	Pariétale	130	»	120	»	120	123
	Occipitale	114	»	130	»	120	121
Trou occipital	Longueur	38	33	37	31	36	35
	Largeur	34	26	32	28	28	29
	Indice	89.47	78.78	86.48	90.32	77.77	82.86

MENSURATIONS		NUMÉROS DES CRANES 1 ♂	2 ♂	3 ♂	4 ♂	5 ♂	MOYENNES
Largeur de la face	Bi-orbitaire externe	»	100	105	106	98	102
	Interorbitaire	»	17	22	23	22	21
	Bi-zygomatique maximum	137	136	122	123	114	126
	Bi-maxillaire minimum	61	48	61	62	58	58
Hauteur de la face	Intermaxillaire	18	17	18	18	»	18
	Totale de la face	85	84	86	»	»	85
	— de la pommette	27	22	20	22	»	23
	Orbito alvéolaire	44	40	37	42	»	41
Indice facial		62.04	61.76	70.49	»	»	67.46
Orbites	Hauteur	38	35	40	42	38	38
	Largeur	25	33	34	38	36	33
	Indice orbitaire	65.70	94.28	85 »	90.47	94.73	86.84
Nez	Longueur	48	52	34	34	33	40
	Largeur	25	36	22	26	24	26
	Indice nasal	52.08	69.23	64.70	76 47	72.72	65.00
Voute palatine	Longueur	60	52	52	52	45	52
	Largeur	44	35	43	38	35	39
	Distance au trou occipital	45	44	40	46	42	44
Indice palatin		73.33	67.30	82.69	73.07	77.77	75.00

On voit d'après ce qui précède que les Ossèthes actuels présentent des caractères anthropométriques offrant autant d'affinité avec les Géorgiens et les Tchetchènes qu'avec les Iraniens auxquels on a voulu les réunir jusqu'à ce jour. Ce sont donc des Caucasiens au même titre que les Géorgiens, les Tcherkesses ou les Lesghiens avec lesquels ils sont mêlés déjà depuis longtemps dans de notables proportions. Toutefois on doit remarquer que les résultats de ces mélanges varient suivant l'habitat des tribus. C'est ainsi que les Ossèthes vivant dans le voisinage des Kabardiens présentent quelques-uns des caractères propres à ce peuple; ceux qui, au sud, sont en contact avec les Géorgiens offrent, avec ces derniers, certaines analogies. Enfin, à l'est, on les voit mêlés aux Tchetchènes et aux divers peuples tatars qui les entourent au point de se confondre quelquefois avec eux. C'est à ces mélanges qu'il faut attribuer la diversité des types que l'on rencontre chez les Ossèthes.

L'origine de ce peuple, sur laquelle les historiens ont donné des renseignements aussi vagues que contradictoires, me paraît devoir être rattachée à celle de la population protohistorique qui a laissé la remarquable nécropole de Koban, population qui semble pouvoir être rapprochée des Sémites primitifs de la Mésopotamie.

L'indice céphalique moyen des Kobaniens protohistoriques (73,47 à 78,37), qui paraît si bas si on le compare à celui des Ossèthes actuels du même pays (78,94 à 84,78), ne peut être un argument contre cette théorie. Une des raisons qui permettent de la soutenir réside dans ce fait capital que les crânes babyloniens mesurés par M. Hamy présentent, ainsi que des Arabes modernes d'Asie, des indices variant de 71 à 79.

Un autre fait enfin dont on doit tenir compte également, c'est l'influence sur le type ossèthe primitif des populations ouralo-altaïques ou scythiques qui se sont répandues dans toute la contrée durant les cinq ou six derniers siècles qui ont précédé notre ère, et dont on a trouvé de si nombreuses traces en Digorie, en Kabarda et ailleurs dans le nord du Caucase.

La dolichocéphalie des Ossèthes protohistoriques, qui paraît contraster avec la brachycéphalie de leurs descendants, n'a rien de très surprenant. On observe des faits analogues pour les Natoukaïs et les Chapsoughs. Chez les premiers, des crânes anciens ont donné un indice céphalique moyen de 75,78, tandis que la moyenne de

la population actuelle monte à 83,08. Chez les seconds, la moyenne de l'indice céphalique des crânes anciens, qui est de 79,03, atteint actuellement 82,04.

On doit remarquer aussi que les Ossèthes actuels du Térek, qui ont été beaucoup moins que ceux de Koban en contact avec les populations brachycéphales d'origines diverses, ont gardé un indice céphalique moyen de 80,75 très voisin de celui des Tcherkesses et des Kurdes, tandis que les autres, qui se sont fortement mêlés aux Kabardiens (84,54) et aux Grousiens (85,85), ont atteint l'indice élevé de 84,78.

TCHETCHÈNES

Les Tchetchènes ou Tchetchenses occupent la contrée située entre les montagnes des Lesghiens, la Sounja et le Térek supérieur, comprenant tout le Daghestan occidental.

Désignés sous le nom de Misdjéghi par les Lesghiens et les Koumouks, de Kistes par les Géorgiens, les Tchetchènes se donnent eux-mêmes le nom de *Naktchoï*. Celui de *Tchetchènes* leur vient, paraît-il, de l'aoul *Tchetchen*, situé sur l'Argoun près du défilé de Khan-Kali dans la Grande-Tchetchena, aoul qui était jadis le lieu de tous les rassemblements qui se formaient pour entreprendre des expéditions contre la Russie.

Le territoire des Tchetchènes est arrosé par la Sounja qui sépare la Grande-Tchetchena ou région haute, de la Petite-Tchetchena ou région basse. C'est un pays très fertile et qui fournit surtout du blé en abondance.

De Gille, qui visita ces peuples en 1859, les a divisés de la manière suivante :

1° Ceux qui habitent les montagnes fertiles et boisées dans le Salatau ou la Slatavie, en partie enlevée à Chamyl en 1857. Ils forment une population mêlée de Koumouks, de Tchetchènes et surtout de Lesghiens ;

2° Les habitants de l'Atoukh, vis-à-vis de la plaine Koumouke, sur le Yaman-Sou et le Yarath-Sou, entre la rive droite de l'Aksaï et la rive gauche de l'Aktache ;

3° Les habitants de l'Itschkéry, Tchetchena montagneuse sur la haute Aksaï;

4° Les habitants de la Grande-Tchetchena;

5° Les habitants de la Petite-Tchetchena;

6° Les autres fractions de ce peuple habitant les hautes vallées de l'Assa, de la Fortanga, les sources de la Ghékhy, du Charo-Argoun et du Tchanty-Argoun [1].

Ils se divisent en plusieurs tribus parlant des dialectes différents.

A côté des *Tchetchènes* proprement dits qui constituent la peuplade la plus puissante, se placent les *Kistes* divisés en *Grands Kistes* et en *Petits Kistes*, les *Ingouches*, les *Galgaïs*, les *Karaboulaks* et les *Itschkériens*. Ces dernières sociétés se formèrent à la suite de l'accroissement de la population chez les Tchetchènes. En 1859, les Galgaïs, les Petits Kistes et les Karaboulaks étaient, en grande partie, soumis à la Russie.

D'une façon générale, les Tchetchènes disent qu'ils sont sortis, il y a bien des siècles, de leur patrie *Natchkoï*, dans les hautes montagnes, et que par suite de l'insuffisance du terrain, ils sont descendus dans les vallées.

On ne possède aucune donnée précise sur l'origine de ces peuplades à cause de l'absence de toute littérature parmi elles et de l'isolement dans lequel vivent les diverses familles. La tradition seule, ce livre d'histoire parlée, nous éclaire quelque peu sur leur filiation et leur établissement dans les districts qu'elles habitent aujourd'hui.

Ils auraient, disent-ils, pour ancêtre un Arabe du nom d'Ali, né à Damas. Ce dernier, ayant commis un méfait à Stamboul pour lequel il devait subir une condamnation, s'enfuit au Caucase sur un navire marchand, et, après avoir erré longtemps dans les montagnes, s'arrêta chez les Galgaïs. S'étant marié avec une fille de cette race, il lui naquit un fils chez lequel on remarqua dans la main droite une callosité ayant la forme d'un fromage, ce qui lui valut le surnom de *Notchko* qui signifie *fromage* en galgaï. Ce fils d'Ali donna à sa majorité des preuves d'audace et de force qui le firent surnommer *Tourkal*, nom qui signifie *héros* en tchetchène. Plus tard, Notchko ayant enlevé une baigneuse et sa servante aux eaux de Bechtau (Piatigorsk), il en fit ses femmes. La baigneuse lui donna trois fils et la servante deux. A la suite de discussions, la famille se sépara. Les fils de la servante émigrèrent dans la montagne et se

[1] D'après DE GILLE, *loc. cit.*, p. 107.

fixèrent dans la vallée de Mesti ; les fils de la baigneuse se séparèrent des Galgaïs et émigrèrent en aval du pays. L'aîné vint habiter la région qui porte aujourd'hui le nom de Petite-Tchetchena. Les deux autres frères allèrent demeurer non loin de l'aîné. De ces trois fils portant le nom de Notchkoï ou Natchkoï, descend la race des vrais Tchetchènes qui, en se multipliant, et en recevant des émigrés parmi eux, s'étendirent du Gechi à l'Argoun et à la Mitchich. C'est de là que vient le nom de *Mitchichutch* ou *Misdjeghi* donné par les Koumouks aux Tchetchènes, et qui ne s'applique, en réalité qu'aux habitants des rives de la Mitchich.

Il est curieux de remarquer que les Kabardiens et plusieurs autres tribus du Caucase revendiquent également une origine arabe. Une autre tradition répandue chez ce peuple si intéressant est la suivante : « Du côté de Bache-Sama (Kazbek), disent les vieillards, il y a des montagnes d'où sortent les rivières Assa, Fortanga et Jecha. Ce sont les montagnes Aki-Sam des Sam-Kristi (montagnards chrétiens). Ils y ont habité dans les temps anciens, et c'est notre berceau comme celui de toutes les autres races tchetchènes. Il s'est succédé quatorze générations depuis que la branche des Sam-Kristi, que nous représentons, quitta sa patrie pour se répandre du côté du lever du soleil. Ils quittèrent leur pays par suite de l'accroissement de leur nombre.

« Au début, disent-ils, chaque société était si peu nombreuse, qu'elle n'avait qu'une marmite qui servait à préparer le repas de toutes les familles réunies. Une fois par an, au printemps, on y cuisait de la viande de bête à cornes, à l'occasion d'un grand festin, et l'on buvait de la bière préparée en commun. Sur cette marmite étaient gravés les noms de toutes les familles faisant partie de la communauté. On y préparait les mets pour les noces et les festins. Mais les familles devinrent si nombreuses, que le repas en commun ne put plus avoir lieu. Alors, elles se dispersèrent tellement qu'elles perdirent même l'usage de la marmite sur laquelle on ne prêta plus serment dans les procès et les affaires importantes.

« Dans le cours de leur marche, les émigrés traversèrent l'Argoun et l'Aksaï, mais ne s'y arrêtèrent pas, car le pays était encore couvert de forêts, de marais et de glaces.

« Se reposant derrière les montagnes d'Aksaï, ils virent de loin une plaine immense et inhabitée, traversée par une rivière brillante comme un sabre nu, et

les traces d'un autre cours d'eau : c'étaient le Térek et la Soulak. Ces plaines sont habitées actuellement par les Koumouks et les Nogaïs.

« Longeant les rives de l'Iarak et de l'Aktache, les émigrés rencontrèrent des plaines vierges où ils virent des oiseaux, un horizon clair et des arbres utiles. Ils s'arrêtèrent vers l'Aktache dont les eaux parurent aux plus âgés rappeler le plus celles du pays natal. Ils y établirent un premier village du nom de Chirchi (actuellement Yurt). Les premiers émigrants des montagnes Aki-Sam vers les rives de l'Iarak et de l'Aktache furent les familles Partchkoï *(Petchkoï)* et Tsetchoï *(Tsetsoï)*. Le pays était complètement inhabité, et la plaine koumouke était alors couverte d'une forêt touffue remplie d'animaux sauvages. De l'autre côté, dans le pays des Andis, il n'y avait qu'un seul aoul ne renfermant qu'une seule famille. Partout le pays était riche mais inculte. Le sommet des montagnes était couvert d'épais pâturages et les ravins qui s'étendent jusqu'au Térek étaient couverts de forêts où abondaient les chamois, les bouquetins et les cerfs.

« Tout ce territoire appartenant à Dieu, les émigrés le reçurent avec respect par droit de premier occupant. Enfin, la première préoccupation des plus âgés, en s'y installant, fut de préparer les lois, après y avoir mûrement réfléchi, lesquelles lois sont venues jusqu'à nous [1]. »

Cette tradition, quoique d'une citation un peu longue, donne une idée trop exacte de cette vie toute patriarcale des montagnes du Caucase, pour ne pas être rapportée. Ces mêmes lois des vieillards de la tradition se sont conservées intactes à travers les siècles et, il y a peu d'années encore, les Tchetchènes n'en connaissaient pas d'autres. De toutes les lois sur la propriété et le partage des terres, seul le droit de premier occupant est resté sacré et indiscuté; quant aux autres, elles sont l'objet d'interminables disputes [2].

Depuis le XVI[e] siècle, les Tchetchènes ont eu à combattre successivement les Nogaïs, puis les Kalmouks, les Kabardiens, les Koumouks et enfin les Russes. Cette dernière et suprême lutte commença au milieu du XVII[e] siècle.

Les généraux Yermolof et Beliaminof furent de terribles adversaires pour les

[1] Popof, *Descr. géog. et ethn. du district de Tersk, loc. cit.*
[2] Vrotsky, *loc. cit.*

Tchetchènes. Ce fut alors que Chamyl, profitant avec adresse de leur fanatisme, les poussa à un combat acharné et désespéré. Mais malgré l'héroïque résistance que ces hommes libres déployèrent pour conserver leur indépendance, ils durent céder devant la tactique européenne. Les expéditions dirigées par le prince Bariatinski et le comte Erdokimof eurent raison de ce malheureux peuple dont l'existence politique fut désormais anéantie.

A la suite de la soumission du Caucase, la Russie résolut de faire abandonner la montagne à cette belliqueuse peuplade, en lui proposant de lui concéder des terrains dans les vastes plaines de Mozdok. Mais beaucoup de Tchetchènes préférèrent émigrer dans la Turquie d'Asie, parmi des peuples de leur religion. La Russie et la Porte consentirent à cette modification du plan primitif et l'itinéraire des émigrants fut réglé en 1864. Ils devaient suivre la route de Tiflis, passer la frontière à Alexandropol, puis prendre la direction de Kars, d'Erzeroum, de Much et aller s'établir dans les plaines situées au delà de Diarbékir.

Les Tchetchènes, sous la direction d'Husred-Pacha, commissaire de la Porte, et de Zelenoï, capitaine d'état-major russe, quittèrent leur patrie par convoi de cent à deux cents familles. Cette navrante émigration d'une nation entière suivie de ses troupeaux, commença dans les premiers jours de cette même année.

L'établissement des Tchetchènes n'eût point présenté de grandes difficultés, si les chemins de Much à Diarbékir eussent été praticables. Mais, d'une part, l'impossibilité de parvenir jusqu'à cette dernière ville, de l'autre, les renseignements défavorables que recevaient les chefs de famille sur le lieu qui leur était destiné, arrêtèrent la marche des convois qui se massèrent successivement auprès de Kars et de Much, et devinrent bientôt menaçants pour la contrée. Le gouverneur des provinces d'Erzeroum, Emin-Pacha, résolut de faire évacuer le pays à cette multitude indisciplinée, mécontente, et qui se livrait au brigandage sur les routes; il fit assigner aux émigrants d'autres régions plus fertiles, situées vers Palou, Karpout et Bitlis. Mais les chefs, dont la défiance avait été éveillée, opposèrent à Emin-Pacha une résistance inattendue, qu'il ne put vaincre que par la force. Les Tchetchènes campés auprès de Much furent au commencement de novembre dirigés vers Bitlis [1]. Dès leur arrivée

[1] Vivien de Saint-Martin, *L'Année géographique*, 1865, p. 196.

dans l'Arménie turque, sans ressources, sans terres, ils entrèrent en lutte avec leurs nouveaux voisins et, comme les Kurdes, ne vécurent que de pillages et des produits de leurs troupeaux.

D'après le dernier recensement de 1881 la population de la Tchetchena s'élevait à cent quatre-vingt mille habitants. Mais depuis cette époque les émigrations n'ont pas cessé.

D'après les renseignements officiels, il y avait en 1884 quatre mille Tchetchènes émigrés dans les villages d'Erzeroum et cinq cents dans celui de Van.

La colonie tchetchène a été internée surtout aux environs de Sivas, où elle occupe trois villages composés de cent maisons environ : elle est venue directement de la vallée de Nasran par Tiflis et Kars.

Lors de mon passage dans les célèbres défilés de Bitlis, en juin 1881, c'est par centaines que j'ai rencontré des bandes de ces fugitifs couverts de leurs tcherkeskas en haillons et dont le brigandage dans leur vie errante était le principal moyen d'existence. Ce n'est pas sans une certaine terreur que les Kurdes et les Arméniens de la région se croisent dans leurs sentiers sauvages et escarpés avec ces malheureux Caucasiens qui sont indistinctement, pour eux, des Tcherkesses, qu'ils viennent ou non du Caucase oriental ou du Caucase occidental.

Les Tchetchènes sont très attachés à leur pays. Ils ne s'en éloignent jamais sans beaucoup de regrets, et c'est toujours avec un vif empressement qu'ils reviennent dans leurs belles forêts de hêtres. Aussi est-ce une punition sévère pour un Tchetchène que d'être déporté à quelques verstes seulement de sa patrie, de l'autre côté du Térek par exemple. D'après cela, on se figure aisément la nostalgie violente qui a dû s'emparer des malheureux émigrés en Turquie. Ils ne se décidèrent pas facilement à cet exode, et ne partirent que sous l'influence de quelques agitateurs qui leur dépeignaient sous de brillantes couleurs le tableau de la vie qui les attendait dans leur nouvelle patrie. On leur fit entrevoir qu'ils y seraient considérés comme des mouchadjirs, et qu'ils bénéficieraient de toutes les prérogatives attachées à cette secte sainte. Ce qui les confirmait dans cette idée, c'était la vénération que Chamyl professait à l'égard des mouchadjirs. Les paroles et les promesses des meneurs ont décidé les Tchetchènes à quitter leur patrie, mais le sans-gêne et l'indifférence des Turcs pour ces émigrés qu'ils appellent « chacals » ont bien vite refroidi ces rêveurs

devenus humbles et sceptiques. Actuellement le Tchetchène pleure sur sa situation et recherche la moindre occasion qui lui permettra de retourner dans ses montagnes. Le chant suivant, rapporté par M. Vrotsky, dépeint bien la mélancolie de ces exilés bien moins grossiers qu'on serait tenté de le croire :

« Petits oiseaux, volez jusqu'à la Petite-Tchetchena, portez à ses habitants un salut, et dites-leur : Quand vous entendrez un cri dans la forêt, pensez à nous, à nous qui sommes sans abri et rôdons chez les autres sans espoir d'issue ! Quand le loup hurlait la nuit, nous pensions que c'était parce qu'il avait faim ; mais non, c'est parce qu'il avait quitté son repaire. Ne sommes-nous pas semblables à ce loup ? arrachés à la patrie et sans les tombeaux de nos ancêtres. Pourquoi Dieu nous punit-il ? » Tels sont les chants plaintifs des Tchetchènes hors de chez eux.

Les Tchetchènes sont grands et bien faits. Dans la classe riche, les femmes portent, avec beaucoup d'élégance, leur costume composé d'un large pantalon de soie serré à la cheville ainsi que d'une veste dessinant bien la taille et ouverte sur la chemise bouffante en soie de couleur. Elles sont chaussées de babouches. Les femmes tchetchènes sont, en général, plus belles et moins maltraitées que les Lesghiennes.

Les habitations sont, pour la plupart, des antres primitifs. Perchées, le plus souvent, sur des sommets ou sur le bord des précipices ; quelques-unes de ces froides demeures sont faites de branchages entrelacés ou de pierres empilées grossièrement. D'autres sont creusées dans la terre et ressemblent à de véritables tanières. Toutefois, depuis ces dernières années, il s'est produit une amélioration sensible dans le confort relatif et le bien-être matériel de ces montagnards.

Au temps de leur indépendance, les Tchetchènes vivaient en communes isolées, se gouvernant par des assemblées populaires. D'autres étaient soumis à des khans dont le pouvoir héréditaire remonte à l'invasion mahométane.

Aujourd'hui, ils forment un peuple démocratique qui ne reconnaît aucune distinction de castes. On voit qu'ils diffèrent, en cela, considérablement des peuples tcherkesses chez qui la noblesse est revêtue d'un si grand prestige.

Et c'est une différence essentielle à noter que cette forme de république aristocratique des Tcherkesses et la constitution radicalement démocratique des Tchetchènes et des tribus du Daghestan. C'est elle qui a déterminé le caractère particulier et l'issue très diverse de la lutte chez ces deux groupes de montagnards. Chez les habitants

du Caucase oriental régnait l'égalité la plus absolue, et tous avaient en principe et de fait les mêmes droits et le même rang social. La part d'autorité qu'ils confiaient à un conseil éligible choisi parmi les anciens de la tribu n'était qu'une délégation restreinte et temporaire. C'est grâce à cette organisation unitaire que des hommes de la trempe de Kazy-Mollah et de Chamyl purent s'imposer à ces populations comme les représentants d'une autorité céleste, chargés de prêcher la guerre sainte. Et c'est ainsi que Chamyl, dont les succès militaires répondaient d'ailleurs parfaitement à sa foi et à son génie, parvint à maîtriser sous sa volonté de fer tous ces peuples divers et ennemis, et à en faire une armée héroïque.

Constitués à la manière patriarcale, les Tchetchènes obéissaient à un adate[1], mais le schariate[2] l'a presque aboli.

Leurs mœurs sont plus sauvages que celles des Tcherkesses, et on y est moins en sécurité que chez ces derniers. Pleins de méfiance les uns pour les autres, ils ne quittent jamais leurs armes et se barricadent la nuit à l'intérieur de leurs habitations. Le Tcherkesse pillant en plein jour à main armée (la razzia) est plus chevaleresque; le Tchetchène volant la nuit à main armée est plus astucieux.

Les Tchetchènes sont, paraît-il, gais et spirituels. Les officiers russes les appellent quelquefois les « Français du Caucase ». Ils sont, en général, impressionnables, peu laborieux mais hospitaliers. Ils respectent les cheveux blancs et écoutent docilement les conseils des vieillards. C'est au XVIIIe siècle que l'islamisme fut introduit parmi eux sous l'influence des Kabardiens et des Koumouks.

L'arrivée de Chamyl, en 1840, modifia profondément leur manière de vivre. Il prêcha le muridisme, organisa un gouvernement et fit rendre la justice. En vue de combattre la rapide diminution de la population, toujours en guerre, il favorisa les mariages précoces.

Il partagea la région en plusieurs *naïbats*, chaque naïbat en cercles et chaque cercle en communes.

[1] L'*Adate* est l'ensemble des coutumes transmises de génération en génération, et qui régissent la vie sociale et de famille de chaque peuplade. Chaque peuple montagnard a son adate, mais le principe en est à peu près toujours le même. Chez les Tcherkesses, c'est l'adate des Kabardiens qui est réputé le plus juste et le meilleur.

[2] Le *Schariate*, d'importation mulsumane, est une loi écrite fondée sur le Koran et qui est en quelque sorte le droit religieux et civil des montagnards. Il est de date récente et a été introduit chez les Lesghiens, chez les Tchetchènes, chez les Kabardiens et chez les Tcherkesses. D'abord considéré comme droit exclusivement canonique. le schariate a pris une rapide extension, et remplacera bientôt, partout, les adates qui tombent en désuétude.

« Un mollah était chef et juge de la commune; un *maroun* était chef du cercle; le *naïb* était chef dans son district. Les naïbats étaient de grandeur différente (depuis deux mille jusqu'à sept mille familles), selon le degré de confiance que Chamyl avait dans la personne du naïb.

« En 1841, il institua à Dargo, pour la Tchetchena, une cour suprême *(divan-hhanè)* dont les membres, tous vendus au muridisme et à Chamyl, formaient une réunion d'aveugles fanatiques.

« Le fanatisme religieux appuyé par une discipline sévère fit naître une guerre sanglante. Il fallut dix ans de succès aux Russes pour abattre l'esprit sauvage et la ténacité que déployèrent les Tchetchènes. »

Chamyl introduisit un code militaire pour punir la trahison, l'espionnage et les relations secrètes avec les Russes. Il institua des récompenses pour la bravoure, des plaques, des étoiles, des sabres d'honneur avec inscriptions; créa un impôt en faveur des *mourlaries*, mosquées des veuves et des orphelins. Il créa également en 1841 une artillerie.

Cette dernière innovation causa une telle terreur parmi les montagnards de l'intérieur de la Tchetchena et du Daghestan qui résistaient encore qu'ils se soumirent sans coup férir à Chamyl. Mais suivant l'opinion de de Gille, l'emploi de l'artillerie eut une influence fatale sur l'esprit guerrier des Tchetchènes. Effrayés eux-mêmes par leur propre canon dont ils ne comprenaient pas assez l'action, ils s'habituèrent à se tenir à distance, comptant sur le feu de leurs pièces pour remporter la victoire, de sorte que le combat individuel dans lequel ils excellaient est devenu fort rare. On les a vus tenter moins fréquemment ces charges brillantes qui arrivaient comme une trombe jusqu'aux baïonnettes russes.

« Exécuter un coup hardi, emmener du bétail qui est gardé, enlever quelques hommes, des femmes et des enfants, faire du butin, le tout au péril de sa vie, est pour le Tchetchène surtout l'idéal d'un exploit. Pour l'accomplir il s'y prend avec une adresse inouïe. Il rampera, courbé à terre dans l'herbe, l'espace de dix verstes, pour tromper la surveillance des postes du steppe où le moindre objet s'aperçoit

[1] De Gille, *loc. cit.*, p. 116.

comme sur la mer. Il y restera blotti jusqu'au soir, observant tout et s'orientant pour la nuit pendant laquelle il tentera son coup[1]. »

Un trait qui dépeint bien le caractère des Tchetchènes est celui-ci : ils ne battent jamais leurs enfants pour ne pas les rendre poltrons. Et chez ce peuple qui vit presque exclusivement de brigandage, le plus offensant reproche que puisse adresser une jeune fille à un homme est de lui dire : « Va, tu n'es pas même capable d'enlever un mouton. »

« Nous sommes tous égaux », disent-ils. Il n'y a jamais eu d'esclaves parmi eux. Seuls les captifs n'étaient pas citoyens, et encore s'alliaient-ils souvent aux filles de leurs maîtres et devenaient ainsi leurs égaux. La loi du sang a, de tout temps, été leur seule justice.

La vendetta qui, tout récemment encore, régnait en pleine vigueur parmi les populations montagnardes, s'affaiblit de jour en jour, grâce à la facilité de plus en plus grande accordée à la partie lésée pour obtenir satisfaction : ce progrès est principalement dû à l'action énergique du gouvernement russe.

Les Tchetchènes sont à peu près tous sunnites, mais le christianisme a laissé chez eux de nombreuses traces. Ils sacrifient encore des béliers dans trois églises élevées sur une montagne, près de Kistin, en l'honneur de la Vierge, de saint Georges et de sainte Marina.

Ingouches. — Les Ingouches qui occupent le défilé du Darial et dont j'ai rencontré quelques familles jusqu'au pied du glacier de Kazbek (fig. 33) sont très hospitaliers et affables. Cette société a été formée lors du dernier mouvement d'émigration qui s'est produit chez les Galgaïs dont sept familles se séparèrent vers 1810, pour aller s'établir sur les rives de l'Ingich d'où ils ont tiré leur nom d'*Ingouches*. Mais ce nom existait déjà antérieurement à cette date, ce qui ferait croire que la tribu des Ingouches est de formation plus ancienne. En 1830, ils se transportèrent vers la rivière Naszan qui se jette dans la Sounja, et reçurent le nom de Nasraniens, sous lequel ils sont souvent désignés. D'un caractère naturellement franc et ouvert, ils ont été gâtés par le contact de leurs voisins mongols et puis aussi par l'islamisme.

[1] De Gille, *loc. cit.*, p. 159.

La vie de famille y est tenue excesssivement fermée. Leur territoire, quoique très fertile, rapporte peu parce qu'il est mal cultivé. Les Ingouches, brigands comme tous les Tchetchènes, et sachant déployer, à l'occasion, une grande vigueur et subir de grandes fatigues, redeviennent paresseux à la maison où ils ne se livrent à aucune occupation en dehors du fauchage et du labourage des champs.



FIG. 33. — Le Mont Kazbek de Stepan-Tzminda
(Caucase pittoresque).

Un usage constant parmi eux est celui de prêter serment chaque fois qu'il s'agit de faire avouer un coupable. Dieu, les saints, les parents ou amis défunts, sont tour à tour invoqués, et chaque serment est accompagné d'un cérémonial bizarre.

Les femmes ingouches ne sont pas plus heureuses que la généralité des femmes de ces montagnes. D'ailleurs, chez les Tchetchènes, leur situation varie beaucoup de tribu à tribu. Chez les unes, elles vivent à l'écart, mais ne font aucun travail pénible ;

chez les autres, au contraire, elles jouissent d'une entière liberté, mais sont, alors, de véritables bêtes de somme. Elles sont, heureusement, patientes et supportent leur sort avec résignation; elles finissent, d'ailleurs, par tomber presque toutes dans une profonde indifférence à l'égard de toutes choses.

La naissance d'une fille est un événement malheureux, seule la naissance d'un fils est regardée comme un bienfait. A l'âge adulte le fils devient l'égal de son père; néanmoins, d'après ce trait commun à tous les Caucasiens, il ne s'assied jamais devant lui. La majorité des garçons est fixée à quinze ans.

Dès son plus bas âge, la petite fille est maltraitée et habituée déjà à ce qui l'attend plus tard. Néanmoins, à cause de sa faiblesse, elle n'est pas encore employée aux travaux pénibles : c'est, en somme, le temps le plus heureux de sa vie. La jeune Ingouche n'a aucun droit au partage de la succession. Tout son bien consiste dans le *kalym* (dot) payé par le fiancé et le cadeau que celui-ci lui fait.

Le mariage lui-même n'est qu'un simple marché. Les parents donnent leur fille au plus offrant sans se préoccuper de ses sentiments. La Russie est bien intervenue et a exigé qu'aucun mariage ne se fît sans l'assentiment de la fiancée. Malheureusement cette formalité n'existe trop souvent que sur le papier, et les choses resteront longtemps encore dans l'état où elles sont. Il est d'usage que, si à la veille d'un mariage l'un des fiancés vient à mourir, l'union se contracte tout de même, et que le père acquiert toujours la dot préalablement fixée.

En somme, la vie de la femme ingouche est exploitée sans pitié. Aucun jour de repos ne lui est accordé et tout sentiment d'affection à l'égard de son mari et même de ses enfants lui est impitoyablement interdit, sous peine de sarcasmes et de moqueries.

Il résulte de ce genre de vie qu'il est facile de voir, à priori, que les hommes, vigoureux et bien découplés, ont grandi au détriment des femmes dont l'air hébété et la décrépitude précoce accusent l'excès de travail ainsi que le rôle dégradant qu'on leur fait remplir.

On rencontre fréquement dans le pays des Ingouches des sépultures anciennes en forme de tours, très bien construites et que l'on nomme *kachis*. MM. Akrief et Bayern, qui ont parcouru la Tchetchena, ont observé un grand nombre de kachis dans les gorges de Djeraki et dans celles des Kistes et des Galgaïs, non loin des

villages. Ces tours sont carrées ou pyramidales, et entièrement construites en pierre. Elles ont environ 4 mètres de côté et de 8 à 10 mètres de hauteur. L'intérieur est divisé en deux ou trois étages sur lesquels sont déposés les cadavres. Les parois portent sur chacune des faces des ouvertures carrées de $0^{m},50$ de côté et fermées simplement par une pierre mobile. On peut se figurer l'air qui se respirait dans les villages au milieu desquels s'élèvent de semblables tombeaux. Il n'est pas étonnant que certaines maladies infectieuses aient décimé, à plusieurs reprises, une grande partie de la population.

On n'a pas oublié le souvenir de cette peste qui, au siècle dernier, causa une telle panique qu'il n'y eut personne pour enterrer les morts. On vit alors des malades, des familles entières, atteintes par le fléau et craignant de ne pas recevoir de sépulture, se réfugier dans les kachis et y mourir.

On trouve, en effet, dans quelques-uns de ces tombeaux, pêle-mêle, des squelettes d'hommes, d'enfants, et parmi eux des ustensiles de ménage, des bijoux, des armes. L'usage n'était pourtant pas, à cette époque, de donner des mobiliers funéraires aux morts.

Les tombeaux ne se rencontrent pas seulement dans les contrées où MM. Akrief et Bayern en ont signalé. On en trouve en dehors de la Tchetchena. J'ai observé toute une nécropole de ce genre dans la vallée de Guisel-don, près du village de Koban-le-Bas. On avait primitivement attribué ces sépultures aux Ossèthes qui habitent actuellement le pays ; mais il est avéré que cette partie de la vallée a été habitée autrefois par des Tchetchènes ou des Ingouches. Au reste, la grande ressemblance que l'on observe entre ces monuments funéraires et ceux de la Tchetchena le démontre suffisamment.

La plupart de ces tours étaient encore remplies de squelettes recouverts en partie de leur peau, de leurs cheveux et de leurs vêtements. Les corps avaient été conservés par suite de la dessiccation obtenue par le courant d'air habilement ménagé des ouvertures latérales. Quelques objets de toilette et les bijoux qui accompagnaient ces sépultures font supposer qu'elles remontent au XVIe ou au XVIIe siècle. J'ai réussi, non sans courir certains dangers, à visiter ces tombeaux en revenant de Koban, et à en rapporter, malgré l'opposition énergique des Ossèthes qui nous accompagnaient, une série de crânes dont je donnerai plus loin la description.

On rencontre aussi fréquemment dans la Tchetchena des tours de défense qui datent, pour la plupart, de l'époque des invasions mongoles.

Galgaïs. — Le pays des Galgaïs est arrosé par la Haute-Assa, affluent de la rive droite de la Sounja. On y trouve les ruines de deux églises très vénérées, celle de la Twirlis-Tzminda (Résurrection) et celle de Kaba-Erdy (les deux mille martyrs). On y voit également d'anciennes tours en pierre offrant encore le signe de la croix planté sur des degrés[1]. Les indigènes ignorent qui a construit ces églises, et, dans l'incertitude, ils les attribuent, naturellement, à Tamara, la reine des Grousiens.

On a fréquemment trouvé dans la région de petites statuettes priapiques nues, en cuivre et en bronze, remontant à une très haute antiquité, et que l'on considère comme les dieux pénates de ces montagnards. Les hommes les imploraient pour leurs troupeaux, et les femmes leur adressaient des prières et les embrassaient pour obtenir des enfants mâles. On trouve une coutume analogue chez les femmes kistes et galgaïs qui adorent pour l'obtention d'un fils, non la statuette, mais le prêtre représentant de Matsel (mère de Dieu). Ce prêtre habite une cabane qui a deux portes, l'une vis-à-vis de l'autre. La femme qui désire un fils entre par une porte, et en la personne du religieux qui se tient au milieu de la cabane, couvert seulement d'une chemise (autrefois il était tout nu), prie la Matsel de lui donner un fils; après quoi la postulante se retire par l'autre porte sans tourner le dos au digne interprète de son désir[2].

Karaboulaks. — Les Karaboulaks, dont le nom signifie en tatar *eau noire*, habitent les rives de l'Assa. Cette société, formée par quelques familles tchetchènes émigrées et que de Gille a pu observer en 1859, s'est transportée tout entière en Turquie. Leur pays renferme un certain nombre de tours, en forme de pyramide

[1] De Gille, *loc. cit.*, p. 231.
[2] *Descrip. géograp. du district de Tersk (loc. cit.).*

tronquée et très solidement construites. Elles ont, en général, deux étages, et sont situées principalement à l'entrée des défilés.

Itschkériens. — D'après les renseignements fournis par MM. Ivan Popof et de Gille, l'Itschkéry ou Tchetchena montagneuse est une contrée boisée très fertile arrosée par la Haute-Aksaï. Son nom en langue tatare vient de *itsch* (milieu) et *kery* (vallée élevée). C'est une société qui se forma à la suite de l'accroissement de la population des Tchetchènes.

Les habitants de l'Itschkéry sont de races fort diverses. De plus il y a eu de nombreux mariages entre juifs et chrétiens, de sorte qu'il en est résulté un mélange d'usages, de traditions et de langages. Chez les Itschkériens, ainsi que chez tous les Tchetchènes, la langue renferme un grand nombre de mots géorgiens et koumouks.

Ils obéissaient autrefois à un adate. Le christianisme pénétra difficilement dans ces montagnes, et il y eut pendant longtemps un mélange du paganisme et de la religion chrétienne, jusqu'en 722, époque de l'invasion des Arabes dans le Caucase où ils tentèrent de convertir les peuples à la religion de Mahomet.

Les traditions itschkériennes font mention des invasions du terrible Tchengis-Khan qui, à la tête de ses Nogaïs, après avoir traversé le Daghestan, pénétra dans les régions arrosées par l'Argoun et dans toute la Tchetchena, traînant après lui les tribus vaincues et construisant des tours de défense à l'entrée des défilés pour garder le pays conquis. Quant à Mamaïa, chef des hordes mongoles, il marcha contre la Tchetchena à la tête d'une armée composée non seulement de Mongols, mais encore de Tatars, de Tcherkesses, de Juifs du Kouban et d'Ossèthes.

On conçoit facilement que cette succession de peuples envahisseurs arabes et mongols ne s'est pas opérée sans laisser de traces parmi les Tchetchènes.

CÉPHALOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Ce groupe intéressant a été relativement moins étudié par les anthropologistes que celui des Tcherkesses. Ce n'est qu'en juillet 1879 que, pour la première fois, on a commencé à les observer scientifiquement. J'ai pu, à cette époque, mesurer huit Tchetchènes à Nasran, et trois Ingouches à Vladikavkas. M. von Erckert étudiait quelques années plus tard cinq Tchètchènes et sept Ingouches des mêmes régions. Au point de vue craniométrique, on ne possède des observations que sur cinq crânes que j'ai réussi à me procurer non sans de grandes difficultés.

Les Tchetchènes proprement dits et les Ingouches diffèrent peu par la couleur des yeux qui varie, chez les uns comme chez les autres, du noir au brun plus ou moins foncé, et du bleu au vert plus ou moins clair. On trouve chacune de ces couleurs en proportion à peu près égale chez les vingt-trois individus observés.

Les cheveux passent aussi du noir au châtain plus ou moins foncé.

Le nez, souvent concave et retroussé, présente un indice de 66,43 chez les huit Tchetchènes de ma série, et de 57,68 chez les cinq individus observés par M. von Erckert.

Les pommettes sont assez souvent saillantes et l'indice facial n'atteint que 76,72 chez les Ingouches, tandis qu'il monte jusqu'à 75,26 chez les Tchetchènes.

La tête est généralement élevée au niveau du bregma et souvent aplatie dans sa partie postérieure. Chez plusieurs sujets, la protubérance occipitale est très légère. L'indice céphalique moyen des huit Tchetchènes de ma série est de 82,95, et celui des trois Ingouches de 80,49. Quant à celui des sept Ingouches de M. von Erckert, il est de 81,7 et de 81,6 chez ses cinq Tchetchènes. On voit que les Ingouches sont sous-brachycéphales de même que les Tchetchènes. On remarque pourtant chez eux quelques mésaticéphales avec des indices de 78,94 et de 78,47, puis des sous-dolichocéphales avec des indices de 76,7 à 77.

D'après la comparaison de ces indices avec ceux des autres peuples caucasiens, on serait disposé à conclure que le groupe tchetchène est, de tous, le plus dolichocé-

phale et que c'est chez les Ingouches que ce caractère est le plus fréquent. Mais si l'on consulte isolément les indices des Tchetchènes, on verra qu'on y trouve non seulement des sous-brachycéphales en grand nombre, mais encore des brachycéphales purs avec des indices supérieurs à 84 et allant jusqu'à 87,62. En somme chez ce peuple, plus que chez tous les autres, on remarque une très grande hétérogénéité.

Le Tchetchène n° 8, figuré dans la planche XI et choisi comme type, paraît réunir les caractères principaux de cette race si mélangée. Son indice, de 82,26, diffère peu de l'indice moyen de toute la série, aussi bien que son indice facial qui est de 74,47; mais son indice nasal de 55,36 est en contradiction avec les autres caractères que présente cet individu. Chez ce sujet, la régularité de la tête, qui est petite, et celle de la face sont dignes de remarque, ainsi que sa taille qui est de 1^{m},78, et le place au-dessus de la moyenne de ses compatriotes. Son nom, Tarko Gatagaieff, paraît le rattacher à la famille karaboulake émigrée des régions de l'Argoun sur l'Assa, quoiqu'il affirme cependant être Tchetchène pur.

L'Ingouche n° 3 que j'ai figuré planche VI paraît également réunir l'ensemble des caractères de sa race et mériter d'être considéré comme type. Son indice céphalique, qui est de 84,45, diffère pourtant quelque peu de la moyenne de ceux que j'ai observés, mais il se rapproche de la plupart de ceux obtenus par M. von Erckert. Il en est de même de son indice facial qui est de 74,82.

Cet individu, apparenté aux Galgaïs, est remarquable par sa force musculaire, quoique de petite taille (1^{m},68). La proéminence de ses arcades sourcilières, une dépression frontale assez marquée, le volume relativement considérable de sa mâchoire inférieure, joints à l'expression spéciale de ses yeux, donnent à l'ensemble de sa physionomie un aspect qui répond assez bien à la réputation qu'il s'est faite dans la Grande-Tchetchena et le pays des Galgaïs. Il passe, dans ces régions, pour un habile chef de brigands et inspire une certaine terreur.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

Tchèchenes.

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessus de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83 34** et au-dessus
»	»	»	6	2

PROPORTION POUR CENT

»	»	»	75	25

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80 01** et au-dessus
2	2	4	25	25	50

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
»	»	8	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de **75.00**	de **75** à **77.77**	de **77.78** à **80**	de **80.01** à **83.33**	**83.34** et au-dessus
»	1	1	2	1

PROPORTION POUR CENT

»	20	20	40	20

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus	Jusqu'à **75.99**	de **76** à **80**	**80.01** et au-dessus
4	»	1	80	»	20

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus	Jusqu'à **47.99**	de **48** à **52.99**	**53** et au-dessus
1	»	4	20	»	80

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

Ingouches.

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	2	»	1
PROPORTION POUR CENT				
»	»	66.7	»	33.3

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
»	»	3	»	»	100

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PFOPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	3	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77 77	de 77.73 a 80	de 80 01 à 83,33	83.34 et au dessus
»	2	»	1	4
PROPORTION POUR CENT				
»	28.6	»	14.3	57.1

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au dessus
2	1	4	28.6	14.3	57.1

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	7	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. ERNEST CHANTRE

NUMÉROS D'ORDRE	AGE, LIEU DE NAISSANCE, TRIBU ET LIEU DE L'OBSERVATION	COULEURS		DIAMÈTRES DE LA TÊTE				COURBES		CIRCONFÉRENCE		MESURES DE LA FACE				MESURES DU NEZ			DÉFORMATIONS DE LA TÊTE
		YEUX	CHEVEUX	ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	TRANSVERSAL MAXIMUM	INDICE CÉPHALIQUE	TRANSVERSAL-FRONTAL MINIMUM	INIO-FRONTALE TOTALE	TRANSVERSAL SUS-AURICULAIRE	HORIZONTALE TOTALE	INIO-FRONTALE	DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	LARGEUR BI-ZYGOMATIQUE	INDICE FACIAL	LARGEUR BI-MALAIRE	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL	
	TCHETCHÈNES																		
	TCHETCHÈNES PROPREMENT DITS																		
1	28 ans, né à Khamkim, observé à Vladikavkas.	bruns	châtains	202	171	**84.65**	120	382	304	568	572	187	165	**88.23**	132	54	35	**64.84**	
2	30 ans, dans la Petite-Tchetchena, p. Mosdok, ob. —	bruns	châtains	198	164	**82.82**	120	354	321	572	544	205	141	**68.75**	112	52	35	**67.31**	Léger aplatiss. occip. (gauche)
3	40 ans, né à Nazran, près de Vladikavkas.	bleus	—	207	166	**80.19**	116	355	308	565	545	200	164	**82.00**	124	55	37	**67.27**	— —
4	16 ans, né à Nazran, observé à Nazran.	noirs	noirs	200	163	**81.50**	116	352	297	542	542	184	155	**84.23**	122	52	35	**67.31**	— —
5	26 ans, né à Nazran.	noirs	noirs	204	167	**81.86**	120	365	318	560	555	200	152	**76.00**	122	50	35	**70.00**	— —
6	— né à Nazran	verts	châtains	194	170	**87.62**	120	384	296	554	574	186	157	**84.40**	122	52	38	**73.07**	
7	— —	marron	rouges	204	169	**81.95**	110	370	315	560	560	195	151	**78.97**	125	52	35	**67.31**	— —
8	50 ans, né à Argoum, observé à Vladikavkas.	—	noirs (gris)	203	167	**82.26**	132	357	299	564	547	208	155	**74.47**	125	56	31	**55.36**	— —
				201	167	**82.95**	120	365	307	560	555	195	155	**79.42**		53	35	**66.43**	
	INGOUCHES																		
1	23 ans, né à Khamkhim, observé à Vladikavkas.	marron	châtain foncé	209	165	**78.94**	122	384	312	576	574	196	160	**81.63**	138	48	35	**72.92**	Léger aplatissement occipital
2	— né à Khamkim, — —	—	châtains	209	164	**78.47**	118	372	300	567	562	197	162	**82.23**	138	48	36	**75.00**	— —
3	35 ans, né à Moujitch,		noirs	197	158	**84.47**	126	350	300	542	540	180	145	**80.45**	126	47	36	**77.59**	—
				201	162	**80.49**	122	368	304	561	558	191	156	**81.50**		48	36	**74.82**	

NUMÉROS D'ORDRE	AGE, ORIGINE DES SUJETS ET LIEU DE L'OBSERVATION	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DIAMÈTRE TRANSVERSAL MAXIMUM	MESURES DE LA TÊTE: DU TROU AURICULAIRE AU SOMMET DE LA TÊTE	MESURES DE LA TÊTE: INDICE CÉPHALIQUE	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	MESURES DE LA FACE: DU POINT MENTONNIER A LA RACINE DU NEZ	MESURES DE LA FACE: DIAMÈTRE BI-ZYGOMATIQUE	MESURES DE LA FACE: ENTRE LES POINTS INFÉRIEURS DES POMMETTES	MESURES DE LA FACE: LARGEUR BI-GONIAQUE	MESURES DE LA FACE: INDICE FACIAL	ENTRE LES COMMISSURES INTERNES DES YEUX	ENTRE LES COMMISSURES EXTERNES DES YEUX	MESURES DU NEZ: HAUTEUR	MESURES DU NEZ: LONGUEUR	MESURES DU NEZ: LARGEUR	MESURES DU NEZ: INDICE NASAL	LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		1	2	3	2-1	4	5	6	7	8	4-8	9	10	11	12	13	13-11	14	15	
	TCHETCHÈNES																			
	TCHETCHÈNES PROPREMENTS DITS																			
1	21 ans, à Vladikavkas.	194	157	135	**80.9**	189	125	142	89	108	**75.13**	31	94	56	58	37	**6 .1**	50	67	
2	37 ans, —	197	154	127	**78.2**	191	130	143	96	111	**74.87**	31	96	55	56	33	**60.0**	45	66	
3	25 ans, —	197	153	121	**77.7**	183	133	147	101	111	**80.32**	32	92	66	65	31	**47.0**	50	68	
4	21 ans, —	182	163	124	**89.6**	192	134	144	97	109	**75 »**	38	102	60	60	37	**61.3**	47	62	
5	17 ans, —	186	154	127	**82.8**	196	131	138	91	110	**70.41**	34	95	61	63	33	**54.1**	44	66	
	Moyennes.	191	156	127	**81.6**	190	130	143	95	110	**75.26**	33	96	59	60	34	**57.6**	47	61	
	INGOUCHES																			
1	25 ans, vallée de l'Argoun, obs. près de Vladikavkas.	187	157	117	**84.0**	187	123	145	89	110	**77.54**	35	95	57	57	42	**73.7**	48	63	
2	23 ans, — —	202	155	140	**76.7**	183	120	147	92	117	**80.32**	38	98	54	57	36	**66.7**	39	65	
3	23 ans, —	187	157	131	**84.0**	189	114	140	84	107	**74.07**	29	90	55	56	40	**72.7**	40	62	
4	22 ans,	187	159	127	**85.0**	191	126	140	93	105	**73.30**	28	88	60	59	38	**63.3**	52	60	
5	25 ans,	189	160	123	**84.7**	182	118	147	100	105	**80 77**	34	98	56	58	41	**73.2**	49	68	
6	31 ans,	206	159	129	**77.2**	197	125	159	95	132	**80.71**	33	97	60	66	40	**66.7**	45	74	
7	30 ans,	190	155	131	**81.6**	186	122	151	88	121	**81.18**	33	95	64	64	35	**54.7**	49	66	
	Moyennes.	192	157	128	**81.7**	188	121	147	82	114	**78.19**	33	94	58	59	38	**65 5**	46	65	

Les crânes tchetchènes sur lesquels j'ai pu opérer des observations proviennent des tours funéraires de Koban-le-Bas ; quatre sur dix n'étaient pas brisés et ont pu être dessinés et mesurés (Pl. XIII à XVI). J'avais espéré obtenir par l'intermédiaire d'un Ingouche une grande collection de crânes provenant d'un ancien cimetière d'Itschkériens émigrés en Turquie. Le bon vouloir de cet homme sans préjugés s'est heurté au fanatisme des habitants d'un village voisin du cimetière et, après trois jours d'absence, je le vis revenir honteux de ne pas avoir tenu complètement sa promesse; il ne m'apportait qu'un seul crâne provenant d'un tombeau tchetchène. Je figure cette pièce en dehors de la série recueillie dans les tours de Koban-le-Bas (Pl. XII); les mesures de ce crâne n'ont pas été réunies à celles des autres sujets de cette localité. J'en donne ci-après la description.

Crane de Tchetchène de Vladikavkas. — Vu par sa norma supérieure, ce crâne présente un ovale s'arrondissant dans la partie bi-pariétale postérieure. Toutes ses sutures sont apparentes.

Vu par sa norma latérale, il montre une courbe assez régulière sans inflexion ou surélévation au vertex; mais à partir du lambda elle s'accentue, et l'écaille occipitale bombe d'une façon inaccoutumée; la partie sus-iniaque fait une saillie considérable.

L'indice céphalique est de 82,35; sa hauteur verticale basilo-bregmatique est de 150 millimètres et son diamètre bi-auriculaire de 98 millimètres. Vu par sa norma postérieure, il paraît plus haut que bas. L'inion est bien marqué et les apophyses mastoïdes, assez fortes, sont séparées l'une de l'autre par 104 millimètres. Au lambda, les sutures se compliquent de deux os wormiens.

La face observée en détail montre une largeur un peu au-dessus de la moyenne, l'indice facial est de 66 et l'indice orbitaire de 83. Le nez, assez fort, donne un indice de 53,56.

Vu par sa norma inférieure ce crâne montre un trou occipital placé centralement avec un indice de 78,81, puis un palais bien développé ayant un indice de 83,54.

Cranes tchetchènes des tours de Koban-le-Bas. — Les quatre pièces pro-

venant de cette localité appartiennent au sexe masculin, et sont dépourvues de leurs mâchoires inférieures.

Observés sous l'aspect de la norma latérale, ces crânes, excepté un seul, se ressemblent beaucoup par la disposition du front qui s'élève verticalement jusqu'au niveau des bosses frontales. Chez le numéro 4, le front est, au contraire, fuyant et les arcades sourcilières sont un peu proéminentes, tandis qu'elles sont peu apparentes sur les autres. Chez tous, la courbe s'accentue à partir des bosses frontales qui sont généralement peu marquées, excepté sur le numéro 3, jusqu'au vertex qui se montre au niveau du bregma, excepté dans le numéro 4 où il se trouve à 2 centimètres en arrière de ce point. Elle reprend ensuite sa course régulière jusqu'à l'obélion, et devient presque verticale dans la région lambdoïque. Ensuite, après s'être arrondie jusqu'à l'inion, elle arrive au trou occipital par une ligne presque horizontale. Cette disposition est quelque peu différente sur le numéro 3 chez lequel la protubérance occipitale est beaucoup plus forte que chez les autres. La plupart des sutures sont apparentes sur les quatre sujets, excepté la suture médio-frontale qui n'est visible que sur le numéro 3. Elles se compliquent d'os wormiens assez volumineux dans la région occipito-pariétale, chez le numéro 1, et au lambda chez le numéro 3.

Vus par leur norma supérieure ces quatre crânes se ressemblent beaucoup plus que sous les autres aspects. Leur largeur transverse maximum est en moyenne de 141 millimètres, mais leur diamètre antéro-postérieur est beaucoup plus variable.

Deux sur quatre présentent pourtant une longueur de 170 millimètres. L'indice céphalique moyen de ces quatre sujets est de 80,57. Ce chiffre moyen, ainsi qu'on peut le voir dans les tableaux, n'est celui d'aucun des quatre crânes pris en particulier. La mise en séries de ces indices montre qu'il y a entre eux des écarts considérables. On voit, en effet, que l'indice moyen qui montre des sous-brachycéphales est le produit d'indices individuels des plus variés. C'est ainsi qu'en vertu du procédé des moyennes on arrive à placer dans les sous-brachycéphales le numéro 4 qui est sûrement sous-dolichocéphale avec un indice de 77,77, ainsi que le numéro 2 évidemment brachycéphale, puisqu'il atteint un indice de 83,53.

Ces faits montrent, une fois de plus, le danger qu'il y a à ne s'en tenir qu'aux moyennes absolues. Il est donc de toute nécessité d'employer le procédé de la mise

en séries simultanément avec celui des moyennes, si l'on veut exprimer, avec un peu plus de sûreté, par des chiffres, les caractères morphologiques.

La courbe horizontale totale varie entre 495 et 520 millimètres. Sa moyenne est de 505. La moyenne de l'indice frontal est de 86,36, mais le numéro 4 donne 83,92 et le numéro 1, 89,52.

Sous l'aspect de la norma antérieure, ces crânes diffèrent peu les uns des autres. Ils sont hauts plutôt que bas et moyennement larges; ils sont même étroits pour appartenir à un peuple qui passe pour avoir du sang mongol. L'indice facial moyen des quatre sujets n'est que de 64,23. Il est vrai que chez le numéro 4 il est de 66,66. Les autres mesures de la face montrent aussi que nos Tchetchènes sont loin de présenter des caractères mongoloïdes et se rapprocheraient, au contraire, sous bien des rapports, de certains types sémites. Les orbites ne présentent rien de particulier, leur indice moyen est de 83,78 pour les quatre crânes. Ils sont mésorrhiniens plutôt que leptorrhiniens, car l'indice nasal des numéros 1 et 2 est de 46,12 et 46,66, tandis que les numéros 3 et 4 présentent un indice de 57,14 et 69,23..

Vus par leur norma postérieure, ces crânes offrent peu de particularités, excepté le numéro 3 dont les sutures sont assez compliquées.

Sous l'aspect de la norma inférieure, les quatre crânes présentent une base légèrement arrondie. Chez tous le trou occipital, assez irrégulier de forme, se montre à peu près au centre, avec un indice moyen de 79,41. Chez le numéro 1, il est visiblement petit et très ovale; son indice est de 73,53, tandis que chez le numéro 2, plus petit encore, mais à peu près rond, il est de 87,10.

Les dents, rares, excepté chez le numéro 4, ne présentent rien de particulier. Aucun de ces crânes n'offre de traces apparentes de prognathisme.

La voûte palatine est profonde et large, surtout chez le numéro 2 dont l'indice est de 93,47. Celui des quatre sujets est de 83,67. Il est vrai qu'il est très faible chez le numéro 1 où il n'atteint que 74.

CRANES DES TCHETCHÈNES DES TOURS DE KOBAN-LE-BAS

MENSURATIONS			NUMÉROS DES CRANES 1 ♂	2 ♂	3 ♂	4 ♂	MOYENNES
CAPACITÉ CRANIENNE APPROCHÉE			1500	1495	1560	1517	1518
DIAMÈTRES	Antéro postérieur maximum		178	170	170	180	175
	Transversal maximum		140	142	140	140	141
	— bi-auriculaire		115	118	122	118	118
	— bimastoïdien		98	93	104	110	102
	— frontal maximum		105	112	112	112	110
	— — minimum		94	98	98	94	95
	Vertical basilo-bregmatique		134	141	134	134	136
INDICES CÉPHALIQUES	Longueur = 100	Largeur	78.65	83.53	82.35	77.77	80.57
	Longueur = 100	Hauteur	75.28	82.94	78.82	74.44	77.71
	Largeur = 100	Hauteur	95.71	99.29	95.71	95.71	96.45
INDICE FRONTAL			89.52	87.49	87.49	83.92	85.36
COURBES	Horizontale totale		505	495	500	520	505
	— préauriculaire		228	231	227	245	233
	Transversale totale		445	444	430	440	440
	— sus-auriculaire		305	310	298	322	309
	Frontale cérébrale		115	109	106	102	108
	— totale		130	129	120	122	125
	Pariétale		122	136	118	140	129
	Occipitale		115	112	130	115	118
TROU OCCIPITAL	Longueur		34	31	35	36	34
	Largeur		25	27	29	27	27
	Indice		73.53	87.10	82.86	75 »	79.41

MENSURATIONS		NUMÉROS DES CRANES 1 ♂	2 ♂	3 ♂	4 ♂	MOYENNES
LARGEUR DE LA FACE	Bi-orbitaire externe	101	»	110	105	105
	Interorbitaire	21	20	20	22	21
	Bi-zygomatique maximum	121	124	126	120	123
	Bi-maxillaire maximum	61	60	65	65	63
HAUTEUR DE LA FACE	Intermaxillaire	14	14	16	14	14
	Totale de la face	79	81	75	80	79
	— de la pommette	26	27	24	26	26
	Orbito-alvéolaire	41	34	37	40	38
INDICE FACIAL		65.29	65.32	60 31	66.66	64.23
ORBITES	Hauteur	35	37	35	42	37
	Largeur	30	30	30	35	31
	Indice	85.91	81.08	85.91	83.33	83.78
NEZ	Longueur	52	45	42	39	45
	Largeur	24	21	24	27	24
	Indice	46.15	46.66	57.14	69.23	50.54
VOUTE PALATINE	Longueur	50	46	54	47	45
	Largeur	37	43	47	38	41
	Profondeur	»	»	»	»	»
	Distance au trou occipital	46	44	40	46	44
	Indice	74.00	93.47	87.03	80.85	83.67

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES Au-dessous de 75.00 ♂	SOUS-DOLICHOCÉPHALES de 75 à 77.77 ♂	MÉSOCÉPHALES de 77.78 à 80 ♂	SOUS-BRACHYCÉPHALES de 80.01 à 83.33 ♂	BRACHYCÉPHALES 83 34 et au-dessus ♂
»	1	1	2	1
MOYENNES				
»	77.77	78 65	81.30	83.53
PROPORTION POUR CENT				
»	20	20	40	20

CIRCONFÉRENCE HORIZONTALE

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 500 ♂	de 501 à 520 ♂	521 et au-dessus ♂	Jusqu'à 500 ♂	de 501 à 520 ♂	521 et au-dessus ♂
2	2	»	50	50	»

INDICE FRONTAL

MIES EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 82.99 ♂	de 83 à 86.99 ♂	87 et au-dessus ♂	Jusqu'à 82.99 ♂	de 83 à 86.99 ♂	87 et au-dessus ♂
»	1	3	»	25	75

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99 ♂	de 76 à 80 ♂	80.01 et au-dessus ♂	Jusqu'à 75.99 ♂	de 76 à 80 ♂	80.01 et au-dessus ♂
4	»	»	100	»	»

INDICE ORBITAIRE

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 83 ♂	de 83,1 à 88.96 ♂	89 et au-dessus ♂	Jusqu'à 83 ♂	de 83 1 à 88.99 ♂	89 et au-dessus ♂
1	3	»	25	75	»

INDICE NASAL

Mise en séries			Proportion pour cent		
Jusqu'à 47.99 ♂	de 48 à 52.99 ♂	53 et au-dessus ♂	Jusqu'à 47.99 ♂	de 48 à 52.99 ♂	53 et au-dessus ♂
2	»	2	50	»	50

INDICE DU TROU OCCIPITAL

Mise en séries			Proportion pour cent		
Jusqu'à 81.99 ♂	de 82 à 85.99 ♂	86 et au-dessus ♂	Jusqu'à 81.99 ♂	de 82 à 85.99 ♂	86 et au-dessus ♂
2	1	1	50	25	25

INDICE PALATIN

Mise en séries			Proportion pour cent		
Jusqu'à 70.99 ♂	de 71 à 76.99 ♂	77 et au-dessus ♂	Jusqu'à 70.99 ♂	de 71 à 76.99 ♂	77 et au-dessus ♂
»	1	3	»	25	75

LESGHIENS

Les Lesghiens, divisés en un très grand nombre de tribus, sont répandus dans tout le Daghestan. La plupart de ces tribus, d'origines fort diverses, paraissent être établies depuis un temps immémorial dans le Caucase, car il est question des Lesghiens dans les anciennes chroniques de la Géorgie, dans Plutarque et dans Strabon.

Il ne m'a pas été possible de visiter moi-même le Daghestan; je n'ai, par conséquent, pas pu étudier les Lesghiens dans leur pays. Toutefois, je dois à l'un de mes compagnons de voyage, M. le commandant Barry, un certain nombre d'observations ethnographiques et une série de photographies relevées par lui pendant une excursion qu'il fit seul en Daghestan. C'est surtout d'après les beaux travaux de M. le général Komaroff, de M. le professeur Zagoursky, de MM. Uslar et de M. von Erckert que j'essayerai de donner ici un aperçu sur l'ensemble de ces populations si difficiles à étudier.

Par suite de la grande variété qui existe parmi les peuples du Daghestan, il est presque impossible de déterminer à quelle époque cette région a été peuplée et quelle est l'origine de ses tribus. Il est certain toutefois que par sa situation géographique, le Daghestan a dû, de tous temps, être choisi comme lieu de refuge par les peuplades obligées de fuir ou d'émigrer. Une fois établies, elles vécurent isolées les unes des autres et parvinrent ainsi à garder leur physionomie propre.

M. le général Komaroff a divisé en trois groupes principaux toute les populations du Daghestan, mais nous ne nous occuperons ici que des deux premiers, c'est-à-dire des Lesghiens seulement.



Fig. 34. — Lesghiens en expédition. *(Caucase pittoresque.)*

Le premier groupe comprend les familles qui habitent la grande vallée du Daghestan arrosée par la rivière Soulak. Cette partie du territoire a la forme d'un triangle dont deux côtés constituent la frontière est et sud du district, tandis que le

troisième est formé par la chaîne de montagnes qui surplombe la rive droite de la rivière Soulak et par la Koïssa Kazikoumouke.

Au point de vue ethnographique, c'est ce premier groupe qui offre le plus de diversité. Il comprenait deux khanats, celui des Avars et celui des Kazikoumouks, ainsi que plusieurs autres sociétés n'obéissant à aucun pouvoir. C'est aussi ce groupe qui renferme la population la plus belliqueuse et la plus indépendante dont sortaient autrefois les bandes de pillards qui venaient fondre sur la Géorgie et le Chirvan. Ils furent les derniers vaincus par les Russes.

La langue généralement parlée est l'avar, et, fait important à noter, c'est l'arabe qui est employé comme langue écrite, quoique sur certains points il soit remplacé par la langue de l'Aderbeïdjan. La superficie de cette partie du Daghestan est évaluée à 205 milles carrés, ce qui représente les 0,42 de la surface totale du pays.

Le deuxième groupe est composé des tribus qui habitent les montagnes à l'est jusqu'à la plaine. La superficie de leur territoire est de 170 milles carrés et représente les 0,35 de tout le district.

Ces deux groupes principaux se divisent en un très grand nombre de familles. Nous résumerons ici la classification que M. le général Komaroff a faite des Lesghiens, et que nous adoptons en partie.

Peuples lesghiens. — *Première section.* — Avars, — Andiens, — Karatins, — Akhvaks, — Bagoulals, — Ideris, — Tschamalals, — Khvarchins, — Didos, — Kapoutchins, — Gounzales, — Botlikhtzes, — Kazikoumouks ou Lakes, — Artchins.

Seconde section. — Darghiens, — Khaïdaks, — Koubatchins, — Tabassarans, — Agoules, — Kurins, — Routoules, — Tzakhoures.

Au point de vue linguistique, M. Zagourksky a divisé les Lesghiens en Kazikoumouks, en Darghiens, en Kuriniens, en Tabassarans, en Artchins, en Andiens et en Routoules.

M. le général von Erckert, qui a également établi sa classification d'après les langues, a divisé les Lesghiens de la manière suivante :

Groupe du nord-est. — Koubatchins, — Darghiens.

Groupe du sud-est. — Kurins, — Agoules, — Dsheks, — Boudouchs, — Routoules, — Tzakhoures, — Artchins, — Tabassarans, — Oudes.

Groupe central. — Kazikoumouks ou Lakes.

Groupe de l'ouest. — Avars, — Andiens, — Didos.

Pris d'une façon générale, le Lesghien est moins beau que le Tcherkesse et le Tchetchène; son type est très mélangé et sa physionomie est généralement dure; les Avars, en particulier, ont souvent une physionomie un peu mongoloïde. Néanmoins le Lesghien est considéré par les voyageurs comme le type du montagnard caucasien indépendant (fig. 35 et 36).

Farouche et sanguinaire, ce peuple l'emporte sur tous ses voisins en bravoure qui va quelquefois jusqu'à la témérité. Retranchés dans leurs aouls, ils se sont défendus avec une sauvage opiniâtreté qui, appuyée par leur fanatisme religieux, les a fait quelquefois se précipiter eux-mêmes du haut de leurs rochers plutôt que de se rendre.

Divisés comme ils l'étaient en petites tribus jalouses et parfois ennemies, habitués à se louer comme mercenaires aux souverains des alentours, les Lesghiens s'affaiblissaient continuellement par leurs dissensions intestines. Cependant, dans la dernière période de la dernière guerre d'indépendance, ils surent se grouper avec les Tchetchènes leurs voisins autour du héros de cette lutte sainte, leur compatriote Chamyl. Et tandis qu'ils se battaient sans trêve ni défaillance, ils voyaient leurs naïbs profiter de ces douloureuses circonstances pour concentrer de plus en plus le pouvoir entre leurs mains et les ployer davantage sous leur joug. La guerre achevée, ils revinrent à leurs anciennes luttes de famille à famille.

Mais avant d'aller plus loin, disons quelques mots des héroïques chefs caucasiens et de leur belle défense devant la conquête russe. Deux noms brillent au premier rang, celui de Kazi-Mollah et celui de son élève Chamyl (Samuel), le héros légendaire du Daghestan.

Kazi-Mollah, le premier, réunit autour de lui les Tchetchènes, les Lesghiens et les autres peuplades du Daghestan, ennemies en temps de paix, mais qui s'allièrent toutes pour la guerre sacrée. Kazi-Mollah mort, Chamyl rallia ses troupes autour de lui, et les contenant sous sa main puissante, il leur fit accomplir des prodiges de

valeur. C'est ainsi qu'ils tinrent pendant longtemps en échec les armées ennemies, mais tant de courage et de vaillance ne pouvaient vaincre les forces énormes des Russes; ils furent écrasés par le nombre, et lorsque Chamyl dut se rendre il ne restait plus à ses côtés que quatre cents hommes qui luttaient encore!



Fig. 35. — Lesghien, d'après Vereschaguine.
(Le Tour du monde et le Caucase pittoresque.)

Chamyl, homme instruit et éclairé, fut une sorte de second prophète. Fort, patient, habile et courageux, il était adoré par le peuple, et son nom est, en général, sacré pour les habitants du Daghestan et de la Tchetchena.

Le ressort dont il s'est servi pour soulever les populations du flanc gauche du Caucase est le fanatisme religieux qu'il a su y développer; mais la force qu'il a employée, il l'a trouvée surtout chez les Lesghiens, au moyen desquels il a dominé les

Tchetchènes. Enfin il prêcha parmi ces peuples la doctrine du muridisme dont il avait puisé les principes chez Kazy-Mollah.

Qu'est-ce que le muridisme? Dans son principe, le muridisme était une doctrine religieuse dont l'ascétisme peut être comparé à l'esprit religieux des premières congrégations du moyen âge en Europe. L'abnégation, la charité envers les pauvres, la contemplation d'un être suprême, la connaissance approfondie des Écritures, l'exercice de l'hospitalité, etc., étaient la base du muridisme que Kazy-Mollah

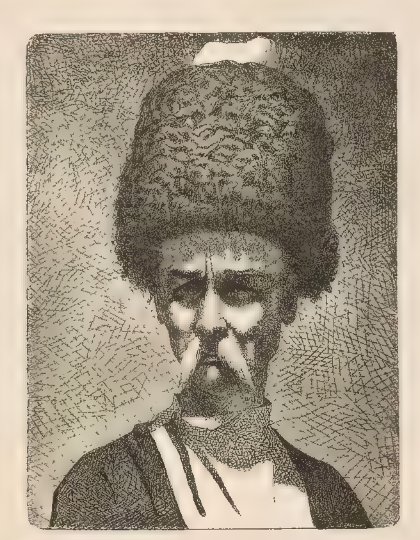


Fig. 36. — Lesghien, Cosaque de la Ligne, d'après un dessin du Vereschaguine. *(Le Tour du monde et le Caucase pittoresque.)*

commença à transformer en doctrine politique, en prêchant la liberté chez les mahométans, l'égalité des classes, et, comme un des premiers devoirs, l'extermination des infidèles, c'est-à-dire la guerre sainte *(ghazavate)*.

L'islam et le muridisme établissent nettement la différence qui sépare le monde musulman *(dar-el-islam)* du monde des infidèles *(dar-el-kharb)*. « La destinée des musulmans, enseigne le Coran, est d'anéantir le monde des infidèles ainsi que tous

ceux qui n'adorent point Allah et son prophète; si la loi du ghazavate n'est pas accomplie, les plus grands maux ne tarderont point à s'abattre sur l'humanité. »

Jusqu'à l'accomplissement de cette œuvre, tous les rapports sociaux devaient être considérés comme illégitimes; les mariages étaient nuls et les enfants bâtards[1].

La doctrine du muridisme qui, grâce à Chamyl, a pris une si rapide extension, comprend le schariate, le taricate, le khalikhate et le marghavate qui sont autant de divisions ou chapitres.

Le *shariate* est la parole divine; le *taricate*, l'imitation de Dieu; le *khalikhate*, la connaissance de soi-même; le *marghavate*, l'espoir en Dieu.

D'où viennent le schariate, le taricate, le khalikhate et le marghavate, dit le texte sacré? Le schariate vient du Coran, le taricate du Scheïk, le khalikhate du prophète Mahomet et le marghavate de Dieu lui-même.

Les adeptes du muridisme ne diffèrent des autres musulmans que par une interprétation quelque peu particulière du Coran; ce sont les fanatiques de l'islam.

La hiérarchie de ces sectaires comprend : 1° l'*iman* ou chef suprême de la doctrine; 2° les *naïbs* ou chefs locaux; 3° les *scheïks* ou maîtres chargés d'expliquer le texte de la doctrine; 4° les *murides* ou disciples, tous les adeptes de la nouvelle religion.

Le *taïssouf* ou fondement du muridisme comprend les huit commandements principaux suivants :

1° Sois généreux, donne aux pauvres.

2° Sois patient.

3° Sois content de tout ce qui peut t'arriver d'agréable ou de désagréable.

4° Imite Dieu dans tes actions et élève constamment ta pensée jusqu'à lui.

5° Ne porte que des vêtements de laine, ainsi que le faisait ton maître, le prophète Mahomet.

6° Voyage toujours.

7° Sois avide de vérité.

8° Sois pauvre.

[1] De Gille, *loc. cit*, p. 121.

Le *kkirkhate*, c'est-à-dire l'ensemble des commandements secondaires de la doctrine du muridisme, comprend les lois suivantes :

1° Fais pour un musulman ce que tu voudrais qu'on te fît.

2° Ne pense qu'à Dieu.

3° Sois fidèle à la parole donnée à un musulman.



Fig. 37. — Aoul d'Igali (Daghestan).
(Caucase pittoresque.)

4° Ne fais jamais usage de nourriture ou de boissons défendues.

5° Respecte le malheur et sois compatissant.

6° Méprise les vanités de ce monde.

7° Sois pur, sois grave, obéis à tes chefs.

8° Ne néglige point les ablutions ordonnées avant la prière, humilie-toi devant Dieu; aie un cœur contrit lorsque tu te trouves en face de la Divinité; ne t'incline que devant Dieu.

Chamyl avait composé pendant la guerre une chanson qui s'est conservée très

longtemps, paraît-il et dont voici le refrain : « Prends ton espadon et viens m'aider, mon peuple, dis adieu à ton sommeil et à ta tranquillité. Je t'appelle au nom de Dieu et à la grâce de Dieu. »

Quant à l'émigration, son importance s'est beaucoup accrue depuis la domination russe. Comme les Tcherkesses et les autres musulmans du Caucase, les Lesghiens fuient devant l'envahisseur chrétien et vont porter dans la Turquie asiatique leurs habitudes d'hommes libres et de pillards indomptés.

L'habitation du montagnard lesghien est un gîte sauvage, véritable nid d'aigle construit en pierres sèches et accroché au flanc de la montagne; une petite ouverture ménagée dans la muraille sert de fenêtre, et l'intérieur de cet antre n'est pas autrement éclairé ni chauffé (fig. 37). Cependant dans certaines maisons plus aisées, il existe une sorte de cheminée, et les fenêtres des appartements des femmes sont ornées de beaux grillages en bois sculpté destinés à les préserver des regards indiscrets. De superbes tapis recouvrent le sol : c'est d'ailleurs l'unique décoration de ces habitations lesghiennes qui ne renferment, la plupart du temps, ni tables ni chaises.

La nourriture des Lesghiens ne se compose que du produit de la chasse et de millet. La femme est réduite le plus souvent à l'état de bête de somme. C'est à elle qu'incombent tous les travaux pénibles du ménage, des champs, du transport du bois pour le chauffage qu'elles vont chercher quelquefois très loin, de la récolte du maïs, etc. Pendant ce temps, l'homme chasse, garde son troupeau, fait la guerre ou dort tranquillement. Lorsqu'il craint de fatiguer son cheval, il envoie sa femme chercher le blé, par exemple, qu'elle rapporte sur son dos. Ce sont ces circonstances qui ont fait dire que sans la femme le Lesghien ne pourrait pas vivre. Mais malgré son triste sort l'influence de la Lesghienne à la maison est pourtant très grande. Elle est l'objet du plus grand respect, et la moindre injure à l'égard d'une femme ou d'une jeune fille attire toujours le mépris sur celui qui la commet, et quelquefois son bannissement, s'il s'agit d'une faute plus grave.

Il y a peu de temps encore le mari disposait de la vie de sa femme qu'il tuait à la moindre apparence de désobéissance ou d'infidélité.

Le costume est à peu de chose près toujours le même. Le Lesghien se rase la tête et ne quitte ni son papak ni sa bourka (fig. 38). Quant aux femmes, suivant la

coutume musulmane, elles se cachent le visage derrière un grand voile blanc, ce qui rend l'étude de leur type très difficile.



FIG. 38. — Avar de Gounib.

La bonne éducation donnée dans la famille contraste avec la sauvagerie de la nation. Les enfants professent le plus grand respect à l'égard des vieillards et de

leurs parents. Le fils ne s'assied jamais devant son père. La tenue la plus respectueuse est gardée devant un étranger, et le moindre oubli de l'étiquette de la part d'un membre de la famille est promptement rappelé par un regard du maître de la maison.

Les Lesghiens cultivent avec beaucoup de soin leurs terres et leurs jardins et ont un excellent système d'irrigation introduit, sans doute, par les Arabes. Le labourage est encore des plus primitifs, et la charrue, d'un poids énorme, est attelée à plusieurs paires de bœufs. Dès l'arrivée de l'automne, la plus grande partie des troupeaux passe en Transcaucasie ou descend dans la plaine. On fabrique des tapis dans tout le Daghestan, et ils sont renommés pour leur finesse et leur beauté.

Les Lesghiens sont sunnites, bien qu'ils mêlent au culte de l'islam plus d'une pratique empruntée aux antiques religions du Caucase et qu'ils boivent du vin et fument du tabac comme les infidèles.

Ils dansent la lesghinka répandue dans tout le Caucase en s'accompagnant de tambourins ou d'une clarinette et de battements de mains (fig. 39).

Avars. — Le centre du Daghestan est habité par plusieurs peuplades appelées en turc *Avars*, ce qui signifie *vagabonds*. Cette dénomination était jadis et est encore en usage chez les Koumouks, et c'est par ces derniers que les Russes ont eu connaissance de ce nom (Pl. XIX).

Les Avars occupent à eux seuls près d'un cinquième du territoire. Ils n'ont point de nom général, chaque peuplade porte le nom de la société dont elle fait partie, ou celui d'un grand village.

M. Komaroff appelle Maaroulales tous les peuples qui habitent vers le nord de Khounzakh, c'est-à-dire les *Khounzakhs* (fig. 40), les *Khindalales* et les *Baktlines*. Le mot *maaroulal* est dérivé du mot *maar* et signifie *montagnard*. Les *Khindalales* habitent les gorges et s'occupent d'agriculture ; leur nom vient de *khind*, qui signifie plaine, terre chaude.

Toutes les autres tribus avares se nomment *Bagoualales*, mot dont on ne sait pas encore bien la signification, mais qu'on croit vouloir dire *grossier*, *pauvre*, *mangeur de viande crue*.

Les Avars sont incapables de fournir aucune notion historique ou légendaire sur leur pays; leur langue renferme une infinité de dialectes variant de village à village. D'après M. le général Uslar, elle n'en aurait que deux principaux : le *khounzazh* et l'*antzouk*, qui sont absolument différents.

La coiffure nationale des femmes avares est une sorte de châle qu'elles drapent, quelquefois avec beaucoup d'art, autour de la tête et des épaules. L'étoffe en est



Fig. 39. — La lesghinka en Daghestan, d'après un dessin de Vereschaguine. *(Le Tour du monde et le Caucase pittoresque.)*

plus ou moins riche, mais il est d'un usage à peu près général, ainsi qu'une grande robe ouverte et à larges manches.

D'après la statistique du général Komaroff, les peuplades avares établies dans le Daghestan possèdent 346 villages et bourgs, 25 885 maisons et 95 939 haditants, ce qui représente les 21,34 pour 100 de tout le district.

Andiens. — Par leur langue, leur tournure, leurs habitudes et l'habillement des femmes, les Andiens se distinguent beaucoup des Avars et des Tchetchènes, et c'est pour cela qu'on doit les considérer comme un peuple spécial (Pl. XXII et XIX). Ils se

divisent en plusieurs tribus et se désignent sous le nom de *Kouanales*, tiré du nom de leur principal village Kouan (en avar Andi). Andi est un centre de diverses industries et principalement de la fabrication des bourkas. Le costume des femmes d'Andi est assez curieux, surtout la coiffure, qui est en forme de croissant.

Les Andiens possèdent dix-sept villages, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf maisons et cinq mille six cent quatre-vingt-treize habitants.

Karatins. — Les Russes les nomment *Karata*, du nom de leur principale village; les Avars les désignent sous le nom de *Kalales*, du mot *kale* qui signifie *gorge*, parce qu'ils habitent dans de profondes gorges. La langue toute spéciale des Karatins se divise en deux dialectes. On trouve parmi eux un très grand nombre de goitreux, mais en revanche les femmes y sont plus belles que partout ailleurs dans le Daghestan. La population, composée de quatre mille neuf cent cinquante-deux habitants, est répartie entre treize villages et treize cent cinquante et une maisons.

Akhvaks. — En amont des gorges des Karatins se trouve un peuple parent de ces derniers et connu chez les Avars sous le nom d'*Akhvaks*. C'est une des familles les plus sauvages du Daghestan. Ils ont conservé la tradition, dit le général Komaroff, de ne laisser entrer personne chez eux, et la réputation de manger les morts pendant la guerre. C'est pourquoi on les nomme *Kvecha-Akhvaks*, qui veut dire les mauvais, les méchants Akhvaks. La population s'élève à deux mille six cent soixante-quatre habitants répartis dans six villages et dix-sept bourgs renfermant six cent soixante-trois habitations.

Bagoulals. — Les Bagoulals forment une petite société qui habite deux gorges profondes. Leur langue ressemble à celle des Karatins. Ils possèdent six villages, cinq cent soixante dix-sept maisons et leur nombre s'élève à dix neuf cent quatre-vingt-neuf habitants.

Ideris, Tschamalals et Khvarchins. — Les Ideris occupent deux gorges voi-

sines de celles des Bagoulals. Ils possèdent six villages, sept cent quatre maisons et sont au nombre de deux mille cinq cent quinze habitants.

Les Tschamalals forment un peuple à part; ils diffèrent beaucoup de leurs voisins et ont une langue qui leur est propre. La population est de deux mille quatre cent dix-huit habitants, compris dans seize villages et six cent cinquante-huit maisons.



Fig. 40. — Avars de Khounzakh

Didos. — Cette dénomination de Didos qui existe en Kakhétie est inconnue dans le Daghestan où l'on donne le nom de *Tzounta* à cette société. Les Didos se font appeler *Tzesa*, qui signifie les aigles, nom très usité dans le Daghestan. On ne sait pas au juste quelle est leur origine; dans tous les cas leur langue, leurs coutumes et le costume des femmes en font un peuple à part. Ils sont en relations suivies avec leurs voisins les Grousiens. La température étant très basse en hiver dans leurs montagnes, et leur pauvreté, très grande, les Didos ont l'habitude de

descendre en Grousie tous les ans; ils s'y mettent en service ou bien se livrent à quelque occupation, et retournent dans leurs montagnes dès qu'arrive l'été. Ils parlent des dialectes différents, toutefois la langue des affaires est l'avar.

Ils possèdent quarante villages et bourgs, onze cent quatre-vingt-quatre maisons et sont au nombre de quatre mille dix habitants environ.

KAPOUTCHINS, GOUNZALS ET BOTLIKHTZES. — Ce sont trois petites peuplades à part. Les Kapoutchins ont un dialecte spécial, ils possèdent trois villages, quatre cent vingt-cinq maisons et mille sept cent huit habitants.

Les Gounzals habitent trois villages et un bourg appartenant aux Kapoutchins. Ils ont cent soixante-neuf maisons, et sont seulement au nombre de cinq cent soixante-huit habitants.

Les Botlikhtzes (fig. 41) tirent leur nom de leur principal village de Botlikhtz, très pittoresquement situé (fig. 42). Personne dans le Daghestan ne comprend leur langue. Le type juif y est, d'après M. von Erckert, répandu d'une façon très intensive. Il est même, paraît-il, tellement caractéristique que si on les habillait avec le costume des Juifs de Varsovie, il serait absolument impossible de les distinguer de ces derniers. Ils sont au nombre de deux mille cent deux habitants et possèdent trois cent trois maisons.

KAZIKOUMOUKS. — Les Kazikoumouks ou Lakes habitent les défilés de la haute vallée de Kazi-Koumouk-Koïssa (grande rivière). Ils ont embrassé la religion musulmane de très bonne heure, environ vers 777 après Jésus-Christ.

Le nom de *Kazikoumouk* vient de ce que les habitants du village principal de Koumouk sont les seconds, d'après les indigènes du Daghestan, qui ont embrassé la religion de Mahomet, qu'ils propagèrent ensuite chez leurs voisins les armes à la main, et c'est ce qui leur a valu le surnom de *kazi* ou *ghazi*, qui signifie, en arabe, *combattant pour la foi*. Ils n'ont de commun que la religion et le nom avec les Koumouks d'origine tatare.

C'est une peuplade puissante du Daghestan, et son pouvoir au commencement du siècle dernier s'étendait dans toute la contrée et même sur le pays de Choumaka.

L'absence de terrain propre à l'agriculture les oblige à descendre chaque année en Géorgie, au nombre de neuf mille environ, pour y chercher du travail. Ils vont aussi dans le gouvernement du Don, à Astrakhan, à Orenbourg et en Perse. En été, ils retournent chez eux et pourvoient aux besoins de leur famille. Ils sont au nombre de trente-deux mille six cent vingt-cinq habitants répartis en sept mille cinq cent dix-neuf feux.

La langue des Kazikoumouks est spéciale.



Fig. 41. — Avars de Botlikhtz.

D'après le baron von Uslar, l'extension géographique de la langue lake est indiquée d'une manière générale par les limites du cercle de Kazikoumouk qui appartient au Daghestan central. La plus grande partie des habitants du cercle parle cette langue [1].

Artschins. — Les Artschins habitent le village d'Artschi, d'où ils tirent leur nom, et six bourgs. Ils constituent une population à part.

[1] *Kasikumishe Studien (Mém. de l'Acad. imp. de Saint-Pétersbourg*, t. X, nº 12, 1866).

M. von Erckert a pu voir quelques femmes artschines dans leur costume national. Il se compose d'une longue chemise blanche par-dessus laquelle elles portent une robe serrée à la taille par une ceinture qui ressemble à un châle. Elles ont une coiffure composée d'un bandeau en velours brodé d'or et d'argent et garni de petites chaînettes d'argent qui retombent sur le front. Par-dessus cette coiffure est jeté un léger foulard de soie. La plupart ont les cheveux rasés ou coupés très courts. Les jeunes filles ne portent des cheveux que sur le devant du front et vers les oreilles. Le type juif est fréquent chez ce peuple.

D'après M. le général Komaroff, les Artschins possèdent cent quatre-vingt-dix-sept maisons et sont au nombre de cinq cent quatre-vingt-douze habitants.

Darghiens. — Ce groupe comprend toutes les petites peuplades ou branches de peuples répandues dans les montagnes jusqu'à la plaine à l'est vers la mer Caspienne.

Ces peuplades, unies entre elles, ont toujours eu, grâce à leur nombre, une certaine influence dans le Daghestan. M. Komaroff en évalue la population à quatre-vingt mille deux cent soixante-dix habitants répartis entre deux cent quatre-vingt-quatorze villages. L'union des sociétés darghiennes est gouvernée par le cadi d'Akoucha.

Une curieuse croyance répandue chez ces peuplades est que le monde repose sur les cornes d'un taureau et que les tremblements de terre sont produits par les mouvements de l'animal. Quant aux légendes relatives aux serpents, elles sont répandues partout, bien qu'il n'y ait pas de gros serpents au Caucase. Tous les contes et les superstitions qui ont cours chez ces populations montrent une influence orientale, et notamment mongole.

Koubatschins. — Ce peuple qui, par sa physionomie et ses mœurs, tranche si bien au milieu des autres tribus du Daghestan a, depuis longtemps, été l'objet d'une attention particulière de la part des voyageurs.

Rubruk rapporte dans la relation de son voyage au Caucase qu'ayant vu deux de ses guides tatars revêtus d'armures semblables à nos haubergeons ou halecrets, il leur demanda d'où il les tenaient, et ceux-ci répondirent qu'ils les avaient gagnées sur les Alains qui sont d'excellents artisans à les forger.

Klaproth[1], parlant des *koubitchi* connus dans tout l'Orient sous le nom de *sirghéran* ou de *faiseurs de cottes de mailles*, dit qu'il ne les distingue en rien des autres Lesghiens, quoique l'on prétende que ce sont des *Frenghi* ou *Européens*, et leur langue est, dit-il, un dialecte de celle d'Akoucha. Ils fabriquent des armes très belles et d'excellente qualité qui, comme leur drap, appelé *koubitchi-châl*, sont



Fig. 42. — Aoul de Botlikhtz (Daghestan).

renommées non seulement dans le Caucase, mais même dans la Perse et dans les pays au delà de la mer Caspienne.

Vivien de Saint-Martin a prétendu que ces hommes de haute taille, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, ne sont autre chose que des Alains. Mais, quoi qu'il en soit, on ne sait pas encore au juste ce qu'est cette population.

D'après M. le général Komaroff, ils se désignent eux-mêmes sous le nom de *Agboukhans* ou d'*Aougvoughans*. Chaque Koubatchin a sa légende qu'on peut en

[1] Klaproth, *loc. cit.*, p. 62.

principe résumer ainsi : Bien avant l'arrivée des Arabes dans le Daghestan, un schah de Perse avait établi à Derbent quelques familles d'armuriers et de bijoutiers grecs. A la suite d'une escarmouche, les habitants de Derbent chassèrent ces colons qui, après avoir souffert de la disette, parcoururent le pays en vagabonds et s'arrêtèrent en dernier lieu à Koubatschi. Là ils s'établirent, construisirent des forts de défense, et se livrèrent de nouveau à la fabrication des armes, dans laquelle ils acquirent une réputation universelle, et vécurent indépendants. Les Koubatschins se servent d'ustensiles de ménage inconnus dans le pays, et les femmes, dont le costume et surtout les ornements sont parfois très riches, ont une manière de se coiffer qu'on ne voit nulle part ailleurs dans le Daghestan.

On rencontre chez eux les restes d'anciennes constructions en pierre, dont quelques-unes portent des bas-reliefs assez curieux et d'autres sont considérées comme les ruines d'anciennes églises chrétiennes, car il paraît à peu près certain qu'ils ont été chrétiens autrefois, et que ce n'est que très tard qu'ils devinrent mahométans.

Koubatschi est une localité des plus pittoresques. De même que dans un grand nombre d'aouls caucasiens, ses maisons aux toits plats sont disposées en gradins au sommet desquels est une tour de défense qui domine tout le village.

M. Komaroff considère la langue koubatschine comme spéciale. La population s'élève à mille huit cent trente-neuf habitants qui possèdent quatre cents maisons.

Tabassarans. — Cette peuplade occupe le versant situé au sud de Kara-Kaïtaka jusqu'à la rivière Tchirakh. On ne sait pas au juste quelle est son origine ; dans tous les cas son nom de Tabassaran est persan, et suivant l'avis de M. von Erckert, leur berceau serait vraisemblablement le Khorassan, province persane du nord-est. Il est d'ailleurs à remarquer que les femmes tabassaranes ont adopté, en partie, le costume des Persanes.

M. Komaroff reconnaît pour leur pays deux divisions : celle du nord et celle du sud, qui se subdivisent en deux parties chacune : Ouzden-Tabassaran et Raïate-Tabassaran.

Leur langue est unique et n'a pas de dialecte. Ils possèdent cent vingt-cinq villages, trois mille cent cinquante-sept maisons, et sont au nombre de dix-sept mille quarante-quatre habitants environ.

Agoules. — En amont des gorges Tchirakh et Kourakh habite un peuple à part connu sous le nom d'Agoules. Ils se divisent en trois parties : les Agoules, les Koschans et les Ritschaar. Ils n'ont jamais eu une bien grande influence dans le Daghestan et ont été tour à tour soumis aux Tabassarans, puis aux khans des Kazikoumouks et à celui des Kurins. Leur langue ressemble un peu à celle de leurs proches voisins les Tabassarans, et on peut même la considérer comme un de ses dialectes.

Ils n'ont que vingt villages, mille cinquante-quatre maisons et sont au nombre de cinq mille trois cent soixante-dix habitants environ.

Kurins. — Les Kurins constituent un des peuples les plus nombreux du Daghestan, et ils forment un ensemble assez uni qui contraste avec les autres peuples de cette région. Leur territoire, qui a reçu le nom de *Kura*, occupe toute la partie sud-est du Daghestan.

Ils comprennent deux grandes divisions : les habitants de l'ancien khanat kurinien et les habitants de la vallée de Samour. Ils se ressentent beaucoup du voisinage de la Perse. Ils n'ont jamais eu de gouvernement particulier et furent toujours soumis à leurs voisins, aux khans de Chirvan, de Derbent et aux Kazikoumouks.

Leurs maisons sont mieux tenues et plus confortables que celles de l'intérieur du Daghestan. Leurs tapis sont plus riches et leur nourriture meilleure. Les terres sont bien cultivées et rendues encore plus fertiles par un système d'irrigation très étendu.

La langue des Kurins est unique. Les habitants du village Miskish, situé non loin de celui d'Akhti sur le Samour, sont des Persans. D'après la tradition, il paraîtrait qu'il y a trois cent quatre-vingts ans, les Miskindjanes furent emmenés de force de leur patrie, la Perse, sur les ordres du schah. Ils sont restés Chiites, mais ils ont adopté pour langue le kurinien.

La population des Kurins s'élève à soixante-dix-neuf mille huit cent vingt-trois habitants répandus dans cent soixante et onze villages et quatorze mille cent vingt-six maisons.

Routoules. — Les Routoules occupent le milieu de la vallée de Samour ; ils se

considèrent comme un peuple à part et se désignent eux-mêmes sous le nom de *Mukhadares*, du nom de leur principal village Mukhad, en turc, et en kurinien Routoule.

Ce peuple n'offre rien de particulier ; il est très pauvre, s'occupe essentiellement de ses troupeaux et de la chasse. Sa langue se rapproche du kurinien, mais cependant les Routoules et les Kurins ne se comprennent pas.

Ils ont dix-sept villages, dix sept cent vingt-trois maisons, et leur nombre est de dix mille environ.

Tzakhoures. — Ce peuple habite en amont de la rivière Samour. Il est parent de race et de langue du précédent. Il occupe quinze villages, cinq cent quatre-vingt-cinq maisons, et sa population s'élève au nombre de trois mille quatre cent vingt-huit habitants.

Le général Komaroff a classé l'ensemble des habitants du Daghestan au point de vue administratif de la manière suivante.

ENSEMBLE DES HABITANTS DU DAGHESTAN

	Habitants.	Proportion pour 100	
Par peuples :			
Arméniens, Géorgiens, Russes, etc.	4 846	1,30	
Différents peuples montagnards	362 971	80,74	
Peuples turcs	76 328	16,76	
Juifs	5 389	1,20	
	449 534	100,00	
Par religions :			
Chrétiens	5 000	1,11	
Mahométans, Sunnites	427 615	95,12	97,69
— Chiites	11 550	2,57	
Juifs	5 389	1,20	
	449 534	100,00	
Par citadins et villageois :			
Citadins	17 940	4,00	
Villageois	431 594	96,00	
	449 534	100,00	

ANTHROPOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Il n'a été mesuré jusqu'à présent que huit Lesghiens, dont cinq Avars. Ces derniers, que j'ai étudiés près de Vladikavkas, appartiennent, les uns au village de Khounzakh, les autres à celui de Botlikhtz. Leurs caractères sont assez constants. Ils ont pour la plupart les cheveux châtain plus ou moins foncé et les yeux bruns, noirs et quelquefois bleus.

La tête, souvent rejetée en arrière, c'est-à-dire élevée dans la partie postérieure, se trouve courte, sans doute à cause de cette particularité. L'indice céphalique moyen des cinq Avars est de 86,45. Il en est qui atteignent un indice de 89,79. Cette superbrachycéphalie, qui doit être attribuée à la compression inio-frontale et pariéto-occipitale, est assez commune chez les représentants de cette race que j'ai pu voir (Pl. XVIII).

L'indice céphalique moyen des trois Lesghiens que M. von Erckert a étudiés ne dépasse pas 86 ; mais ce voyageur ne fait aucune mention de trace de déformation chez ces trois sujets.

La face des Avars n'est pas très large; ils ont pourtant un indice facial moyen de 78,46. Quant au nez, généralement long et courbé, il donne un indice qui monte jusqu'à 77,77. L'indice moyen est de 69,65.

Les crânes de Lesghiens sont encore fort rares dans les collections. On n'en possède que deux en Europe, l'un appartenant à la collection Davis, et l'autre au Muséum de Paris qui l'a reçu d'Eichwald[1]. Cette dernière pièce est déformée, non pas suivant le diamètre antéro-postérieur, mais dans le sens latéral. La déformation pariéto-occipitale est surtout accentuée du côté gauche. Le crâne du musée Davis est également déformé, mais à un degré moindre. L'indice céphalique de cette pièce est de 83,73[2].

[1] *Crania ethnica, loc. cit.*, p. 411.
[2] *Thesaurus craniorum, loc. cit.*, p. 126.

OBSERVATIONS DE M. E. CHANTRE

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	»	»	5

PROPORTION POUR CENT

»	»	»	»	100

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
»	5	»	»	100	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52.99	53 et au-dessus
»	»	5	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

INDICE CÉPHALIQUE

MISE EN SÉRIES

DOLICHOCÉPHALES	SOUS-DOLICHOCÉPHALES	MÉSOCÉPHALES	SOUS-BRACHYCÉPHALES	BRACHYCÉPHALES
Au-dessous de 75.00	de 75 à 77.77	de 77.78 à 80	de 80.01 à 83.33	83.34 et au-dessus
»	»	»	»	3

PROPORTION POUR CENT

»	»	»	»	100

INDICE FACIAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus	Jusqu'à 75.99	de 76 à 80	80.01 et au-dessus
1	2	»	33.3	66.6	»

INDICE NASAL

MISE EN SÉRIES			PROPORTION POUR CENT		
Jusqu'à 47.99	de 48 à 52,99	53 et au-dessus	Jusqu'à 47.99	de 48 à 52,99	53 et au-dessus
»	»	3	»	»	100

OBSERVATIONS DE M. ERNEST CHANTRE

NUMÉROS D'ORDRE	AGE, LIEU DE NAISSANCE ET LIEU DE L'OBSERVATION	COULEURS		DIAMÈTRES DE LA TÊTE				COURBES		CIRCONFÉRENCES		MESURES DE LA FACE				MESURES DU NEZ			OBSERVATIONS
		YEUX	CHEVEUX	ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	TRANSVERSAL MAXIMUM	INDICE CÉPHALIQUE	TRANSVERSAL FRONTAL MINIMUM	INIO FRONTALE TOTALE	TRANSVERSALE SUS-AURICULAIRE	HORIZONTALE	INIO-FRONTALE	DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	LARGEUR BI-ZYGOMATIQUE	INDICE FACIAL	LARGEUR BI-MALAIRE	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL	
	LESGHIENS																		
	AVARS																		
1	32 ans, né à Khounzakh, observé a Vladikavkas.	bruns	noirs	196	171	**87.24**	125	352	318	570	557	196	154	**78.57**	126	48	37	**70.59**	Léger aplatiss. occipit. gauche.
2	28 ans, — —	verts	châtain foncé	194	167	**86.08**	124	352	317	571	559	197	155	**78.68**	126	46	36	**66.00**	
3	27 ans, — —	bruns	— —	192	165	**85 93**	124	350	317	573	557	194	153	**78.86**	124	47	37	**68.75**	Compression frontale
4	22 ans, né à Bothkhtz —	noirs	noirs	190	165	**86.84**	122	[illegible]	319	571	558	197	153	**77.66**	216	47	36	**74.00**	— inio-frontale.
5	25 ans, — —	bruns	châtain clair	188	163	**86.70**	120	347	316	568	550	194	150	**77.32**	122	46	36	**66.00**	
	Moyennes..			193	166	**86.45**	123	350	317	570	556	195	153	**78.46**	125	46	36	**69.65**	

OBSERVATIONS DE M. VON ERCKERT

NUMÉROS D'ORDRE	AGE ET LIEU DE L'OBSERVATION	MESURES DE LA TÊTE				MESURES DE LA FACE						ENTRE LES COMMISSURES INTERNES DES YEUX	ENTRE LES COMMISSURES EXTERNES DES YEUX	MESURES DU NEZ				LARGEUR DE LA BOUCHE	LONGUEUR DES OREILLES	OBSERVATIONS
		DIAMÈTRE ANTÉRO-POSTÉRIEUR MAXIMUM	DIAMÈTRE TRANSVERSAL MAXIMUM	DU TROU AURICULAIRE AU SOMMET DE LA TÊTE	INDICE CÉPHALIQUE	DU POINT MENTONNIER A LA NAISSANCE DES CHEVEUX	DU POINT MENTONNIER A LA RACINE DU NEZ	DIAMÈTRE BI-MALAIRE	ENTRE LES POINTS INFÉRIEURS DES POMMETTES	LARGEUR BI-GONIAQUE	INDICE FACIAL			HAUTEUR	LONGUEUR	LARGEUR	INDICE NASAL			
		1	2	3	2-1	4	5	6	7	8	4-6	9	10	11	12	13	13-11	14	15	
	LESGHIENS																			
1	28 ans, né et observé en Daghestan.	187	162	122	**86.6**	185	118	140	102	112	**75 27**	30	98	50	55	34	**68.0**	53	61	Chev. noirs, yeux bleus, nez rec
2	36 ans, —	182	155	127	**85.2**	183	133	144	103	108	**78.69**	30	90	55	61	36	**65.5**	56	69	Yeux et chev. chât., nez dr et long
3	31 ans, — —	190	163	123	**85.8**	195	125	153	113	117	**78.46**	31	94	53	55	37	**69.8**	56	68	Yeux bleus, occip. aplat
	Moyennes.	186	160	124	**86.0**	188	125	145	106	112	**77.12**	30	94	52	57	35	**67.3**	55	66	

PEUPLES SPORADIQUES

AU CAUCASE

J'ai réuni sous cette dénomination toute une série de peuples dont les caractères morphologiques ou ethnographiques diffèrent de ceux des populations caucasiennes, et que celles-ci regardent comme des étrangers ou plutôt comme de nouveaux venus parmi elles.

Si le lieu d'origine de la plupart des Caucasiens est encore à découvrir, car tous ne sont pas autochtones, assurément, il n'en est pas de même des groupes iranien, européen, sémite ou même ouralo-altaïque, dont l'habitat est plus ou moins circonscrit, mais, dans tous les cas, connu en dehors de la région ponto-caspienne.

Qnelques-uns de ces peuples, qui, en somme, sont des émigrés pacifiques ou envahisseurs, ont fini, à la suite de croisements multiples avec les premiers occupants du sol, par créer de nouveaux types.

C'est à cause de ces mélanges incessants entre les familles caucasiennes et les populations étrangères qui se sont infiltrées parmi elles que l'étude des habitants du Caucase est si complexe. C'est ainsi que l'on observe fréquemment chez certains groupes indigènes des caractères plus ou moins mongoloïdes, ou plus ou moins propres aux races de la famille dite *sèmitique*.

Quelle que soit l'origine que l'on attribue aux peuples caucasiens, et quelle que soit la diversité des types qu'ils présentent, on ne peut méconnaître les traces de ces influences diverses, et il importe de rechercher dans quelles proportions elles ont pu agir sur tel ou tel groupe.

Ces considérations démontrent qu'il y a lieu de se préoccuper de la morphologie des peuples sporadiques que nous classons de la manière suivante :

PEUPLES SPORADIQUES AU CAUCASE

Ouralo-altaïques. — Tatars Aderbeïdjanis, — Koumiks, — Nogaïs, — Karatchaïs et Kabardiens de la montagne, — Turkomans et Kirghiz, — Kalmouks.

Sémites. — Chaldéo-Assyriens ou Aïssores, — Juifs.

Iraniens. — Persans Hadjemis, — Tats ou Tadjiks, — Taliches, — Kurdes, — Arméniens.

Européens. — Russes, — Allemands, — Grecs, — divers.

OURALO-ALTAÏQUES

On doit réunir dans la catégorie des populations ouralo-altaïques toute une série de peuples qui peuvent être considérés comme les débris des diverses invasions touraniennes qui se déversèrent du XII[e] au XV[e] siècle d'Orient en Occident et envahirent le Caucase ainsi que les contrées avoisinantes.

Nous l'avons dit déjà dans l'histoire de la Géorgie, c'est vers la seconde moitié du XI[e] siècle que plusieurs hordes turques ou turkomanes vinrent avec leurs troupeaux de la Perse en Géorgie et dans les pays voisins du Caucase où ils s'établirent.

Plus tard, sous Tamara, l'invasion des Mongols, ayant à leur tête Tchinkiz-Khan, fut le plus long et le plus sanglant épisode de cette impulsion inexplicable qui poussa les peuples de l'Asie vers l'Europe. Après avoir mis la Perse à feu et à sang en 1223, les lieutenants de Tchinkiz-Khan jetèrent leurs hordes de l'autre côté du Volga et de la mer Caspienne, et inondèrent tout le sud du Caucase jusqu'au Dniepr. « C'est un des phénomènes les plus étonnants de l'histoire que la constitution presque soudaine, au commencement du XIII[e] siècle, de cet immense empire des Mongols, le plus grand qui ait jamais existé[1]. »

Rappelons encore qu'au XVI[e] siècle les invasions de Timour dans les pays caucasiens furent plus désastreuses, peut-être, que celle des Mongols.

Depuis lors, le flux et le reflux des hordes turkomanes modifia peu à peu la physio-

[1] E. Reclus, *loc. cit.*

nomie de la population par l'introduction de diverses tribus mongoles dont les descendants constituent une grande partie des habitants du Caucase méridional et septentrional.

De cet ensemble de peuplades plus ou moins nomades sont sorties la plupart de ces familles connues sous le nom de Tatars, de Nogaïs, de Karatchaïs, de Kalmouks, de Turkomans, de Kirghiz, etc.

Tatars. — On désigne sous le nom impropre de *Tatars* des tribus turques d'origine plus ou moins mongolique. Le nom de Tatars leur vient probablement de celui d'une branche mongole, les *Tata*, signalés pour la première fois par les Chroniques chinoises au VIIIe siècle. Les Byzantins et les Arabes les ont confondus, sous le nom général de Khazares, avec les peuples répandus dans les régions du Volga et du Don.

Klaproth considère les Tatars et les Mongols comme étant de même souche; néanmoins il regarde comme Turcs les Tatars blancs soumis par Tchinkiz-Khan.

On s'est demandé si les Tatars habitant actuellement le midi de la Russie pouvaient être considérés comme les descendants des tribus turques qui occupaient ces contrées antérieurement au XIIe siècle, ou bien s'ils sont les débris des conquérants mongols-tatars. Il est probable que cette dernière opinion est la plus exacte, mais il est évident que, plus tard, après les invasions de Tchinkiz-Khan et de ses fils, les Européens, par ignorance, donnèrent le nom de Tatars non seulement aux tribus venues avec les invasions asiatiques, mais encore aux peuples mahométans, d'origine sûrement turque, qui occupent les rives de la mer Caspienne et de la mer Noire. De là sont venues toutes les erreurs et toutes les discussions sur l'origine des Tatars.

Au Caucase, ce groupe comprend les Tatars Aderbeïdjanis, les Tatars Koumiks et les Tatars Nogaïs.

Tatars Aderbeïdjanis. — Cette race habite la plus grande partie du territoire sud et sud-est de la Transcaucasie arrosé par la Koura moyenne et inférieure et par l'Araxe, c'est-à-dire presque toute l'Arménie russe. Elle s'avance au nord jusqu'à la Grousie, la Kakhétie et le Daghestan méridional, et constitue le peuple le plus important de la Transcaucasie.

L'influence de la Perse s'est vivement fait sentir sur cette population. Les mœurs et les costumes sont, le plus souvent, entièrement persans, surtout dans la région de la Basse-Koura et du Chirvan..

Ils ont l'habitude de se raser la tête et de ne conserver que deux mèches de cheveux à droite et à gauche sur les tempes. De même que les Arméniens et les Kurdes, au milieu desquels ils vivent, ils déforment la tête de leurs enfants en la comprimant de façon à rejeter le front en arrière. A cette forme particulière du crâne, il faut ajouter que le Tatar Aderbeïdjani a, d'une façon générale, de grands yeux bruns non obliques, un nez long et arqué et souvent des lèvres épaisses. Il est moins beau que son voisin le Géorgien ou le Lesghien, sa physionomie est grave et son caractère sérieux.

S'il n'a pas la beauté physique du Karthevélien, le Tatar possède des qualités morales que l'on ne rencontre pas toujours chez le premier. Il s'en distingue surtout par son incessante activité, sa sincérité et sa probité incorruptible, qualités qui le font rechercher comme domestique, et le placent au-dessus des autres races du pays comme agriculteur et comme artisan.

Le voyageur trouve chez les Tatars une hospitalité pleine de délicatesse qui ne répond guère à la réputation de grossièreté qui leur a été faite. Le séjour que je fis dans leur pays m'a permis de constater la douceur de leurs mœurs et leurs nombreuses qualités. Ce sont eux, d'ailleurs, qui m'ont fourni les meilleurs serviteurs; je n'ai cessé de les regretter lorsque j'en ai été privé durant mes fouilles dans la montagne.

On l'a dit bien souvent, les Tatars sont les civilisateurs du Caucase. La plupart savent lire et écrire purement le turc, et beaucoup y joignent la connaissance de l'arabe et du persan. Leur langue, le turc de l'Aderbeïdjan, un des dialectes du tatar, se distingue par une grande simplicité qui en fait une langue très facile à apprendre, paraît-il : aussi est-elle fort répandue dans tout le Caucase.

Les Tatars sont encore remarquables par leur extrême tolérance : sunnites, chiites et chrétiens vivent côte à côte sans haine.

Le plus souvent monogames, leurs femmes sont, en général, libres et travaillent le visage découvert. Leur population s'élève actuellement à plus d'un million d'individus.

Tatars Koumiks. — Frères de race des précédents, les Koumiks parlent un dialecte grossier du turc de l'Aderbeïdjan, et professent également la religion mahométane. Ils sont répandus le long de la mer Caspienne, sur le versant oriental du Daghestan, depuis les bouches du Térek jusqu'au delà de Derbent. Leurs deux places principales sont Pétrovsk et Temir-Khan-Choura. Leur origine est peu connue. Suivant quelques auteurs, les Koumiks seraient les descendants des Khazares. Dans tous les cas, leur histoire est souvent mêlée aux traditions tchetchènes.

Leur territoire nu et aride est très peu fertile. Sur certains points, l'herbe fait complètement défaut, aussi les troupeaux y sont rares. Ils sont au nombre de plus de quatre-vingt mille individus.

Tatars Nogaïs. — Ces Tatars, qui ont certainement le plus d'analogie avec les Mongols, se seraient établis, d'après la tradition, après la mort de Tchinkiz-Khan, sur la rive gauche du Volga qu'ils occupèrent pendant un grand nombre d'années.

Plus tard, une partie de cette horde pénétra jusqu'au Caucase et s'établit sur les rives de la Kouma et du Térek; puis une tribu se détacha, et quittant ces régions, alla s'établir en Bessarabie pour revenir plus tard sur les bords du Kouban où une des branches se fixa. Les Nogaïs du Kouban, de leur côté, se partagèrent en différentes tribus qui se rapprochèrent, les unes des hordes kalmoukes, les autres des montagnards du Caucase.

Le territoire actuel des Nogaïs longe la frontière du Caucase au nord-ouest, et s'étend au midi jusqu'aux steppes des Kalmouks. C'est un peuple pacifique, assez laborieux, et s'attachant au sol plus facilement que les Kalmouks.

Ils étaient, autrefois, essentiellement nomades et vivaient sous la tente circulaire en feutre appelée *kibitka;* mais peu à peu le gouvernement est arrivé à leur faire construire des demeures fixes. Ils mènent une existence plus confortable que celle de leurs voisins les Kalmouks. Ils sont très hospitaliers et la moralité y est plus grande que chez ces derniers. Les femmes se parent de colliers faits en monnaies d'argent dont elles ornent également leur chevelure. Elles portent aux oreilles de grands anneaux.

Les Nogaïs parlent le turc de l'Aderbeïdjan et sont au nombre de onze mille individus environ.

Karatchaïs et Kabardiens de la montagne. — Ces tribus, considérées comme sûrement d'origine tatare, sont mahométanes.

Les Karatchaïs habitent dans les vallées méridionnales du Kouban à l'ouest de l'Elbrouz. Ce sont eux qui font le commerce et servent d'intermédiaires entre les diverses tribus voisines. Ce petit peuple, placé dans une région en quelque sorte fermée, n'a été connu que fort tard. D'après les documents les plus récents, ils sont au nombre de vingt mille environ.

Suivant leur tradition, ils sont des Tatars, et vivaient autrefois dans le voisinage de la Crimée. Leur arrivée dans le pays qu'ils occupent actuellement ne date que de quatre cents ans, selon les uns, de deux cent cinquante selon les autres. Ces derniers prétendent qu'ils séjournèrent quelque temps chez les Svanes, puis s'établirent dans la région du Kouban supérieur. Une fois installés dans leur nouvelle patrie à laquelle ils s'attachèrent rapidement, ils reçurent parmi eux, à divers intervalles, de nombreuses familles venant des régions environnantes et d'origines diverses. Ce mélange explique la variété dans le type que nous avons constatée. Toutefois l'élément tatar domine. C'est un petit peuple à l'existence simple et pacifique. Leur principale industrie est d'abattre des arbres qu'ils font descendre sur le cours du Kouban. Mais ce sont avant tout des pasteurs adonnés à l'élevage et au commerce des bestiaux, et vivant exclusivement du produit de leurs troupeaux. Les grandes prairies qui leur servent de pâturages sont situées sur les plus hautes montagnes. Elles sont entourées de haies et les troupeaux qui y paissent sont confiés à la garde de quelques bergers qui y restent en permanence, avec leurs chiens vigilants. Ces bergers errants du Karatchaï vivent sous de misérables tentes qui sont leurs seuls abris contre les terribles ouragans si fréquents sur les cimes élevées. Ajoutons que le bouquetin est assez abondant dans la région, et qu'il donne lieu à des chasses où les Karatchaïs déploient une vigueur et une agilité merveilleuses.

Disons encore qu'un fragment de population habitant la montagne immédiatement

au-dessus des Kabardiens, et sur le cours supérieur des principaux affluents de gauche du Kouban, est désigné sous le nom de *Kabardiens de la montagne*. C'est à tort qu'on leur donne ce nom, car ils sont beaucoup plus Tatars que Kabardiens. Leur village principal est Tchegem. De même que les habitants de Karatchaï, ils se livrent exclusivement à la chasse et à l'élevage de leurs troupeaux, au milieu des sites les plus sauvages, et de la nature la plus grandiose qu'on puisse imaginer.

TURKOMANS. — Les Turkomans ou Turkmènes, appelés par les Russes *Truchmènes*, ont leurs terres dans le gouvernement du Caucase entre la Kouma et le Térek, mais lorsque l'été arrive, harcelés par les moustiques, ils passent avec leurs troupeaux de l'autre côté de la Kouma en compagnie de quelques tribus nogaïs, et vont camper près des Kalmouks[1].

Arrivés en Russie à la suite des hordes kalmoukes, les Turkomans, dont le gros de la nation habite les plaines transcaspiennes, sont considérablement mélangés de Nogaïs, et professent, comme ces derniers, la religion mahométane. Ils sont moins mongoloïdes que les Nogaïs. Les Turkomans sont les plus pillards des habitants des steppes, et les seuls dont on doive se défier.

KIRGHIZ. — Ces nomades ne sont établis en Russie que depuis la fameuse émigration du khan Oubacha (1770). Cette population, qui appartient à la petite horde, faible dans le principe, s'accrut rapidement par l'arrivée de nouveaux émigrants. Elle a reçu le nom de Horde intérieure ou de Boukéi.

Les Kirghiz vivent sous la tente comme les Kalmouks, et s'occupent exclusivement de leurs troupeaux. Ils appartiennent évidemment à la race turque et ont été de tous temps les ennemis implacables des Mongols. Ils professent la religion musulmane. La population des Turkomans et des Kirghiz, assez difficile à établir, s'élève à onze mille individus environ.

KALMOUKS. — Répandus dans les steppes situées entre la Kouma et le Volga, les Kalmouks auraient fait, d'après d'anciennes traditions, bien antérieurement à

[1] XAVIER HOMMAIRE DE HELL, *Les Steppes de la mer Caspienne*, 3 vol. in-8; t. II, p. 90. Paris, 1845.

Tchinkiz-Khan, une expédition dans le Caucase où ils se seraient perdus. Ils prétendent avoir habité autrefois les pays situés entre le Koho-Noor (lac Bleu) et le Thibet. On ne sait pas au juste quelle est la signification de leur nom. Mais ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle que les Kalmouks commencèrent à s'établir entre le Volga, le Don, la Kouma et le Kouban. Actuellement leur territoire est limité à l'est par la rive droite du Volga, depuis Sarepta jusqu'à Jenotaïevsk, au sud-ouest par les salines de Bassi et la Kouma; il s'étend ensuite jusqu'au Manitch. De toutes ces hordes de l'Asie centrale, les Kalmouks sont les seuls qui aient songé un instant à retourner dans leur patrie pour échapper à la domination russe (1770). Mais un bien petit nombre d'entre eux durent arriver au pied de l'Altaï, et ceux demeurés en Russie furent privés de leur juridiction particulière et n'eurent plus, pendant trente ans, ni khans ni vice-khans. Ce n'est qu'en 1802 que l'empereur Paul rétablit parmi eux la dignité de vice-khan dans la personne d'un Kalmouk, Tchoutchéi, mais à la mort de ce dernier ils furent de nouveau soumis aux lois et aux tribunaux russes, la souveraineté des khans et des vice-khans disparut pour toujours, et ils perdirent irrévocablement tous leurs privilèges.

La conséquence naturelle de l'abolition du pouvoir des khans et des princes a été de diminuer considérablement les préjugés nobiliaires si enracinés autrefois chez cette nation.

La principale occupation des Kalmouks est l'élevage des bestiaux, les travaux agricoles leur étant complètement inconnus. Ils ont des chameaux, des moutons, des bœufs et principalement des chevaux. Ces derniers, petits, forts nerveux, infatigables, sont de race excellente. Les Kalmouks ignorent eux-mêmes le nombre de leurs troupeaux qui est immense. Rien ne peut donner l'idée, paraît-il, de l'attachement de ces hordes à leur existence vagabonde.

Après le travail si important de Pallas sur cette population [1], je me contenterai de donner un rapide aperçu sur l'ensemble de ses mœurs et de ses coutumes.

Chez les Kalmouks, comme chez la plupart des autres peuples, la nation est partagée en trois ordres : la noblesse, le clergé et le tiers état; ceux qui font partie de la première catégorie prennent le titre d'*os blancs*, tandis que les gens du peuple

[1] *Sammlungen historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften*, 2 vol. in-4. Saint-Pétersbourg, 1776-1801.

s'appellent les *os noirs*. Les prêtres appartiennent indifféremment à l'une ou l'autre de ces deux castes.

Au physique, le Kalmouk réalise le type mongol dans toute sa laideur : yeux obliques et peu ouverts, nez fortement écrasé à la racine, pommettes saillantes, sourcils et barbe rares, peau basanée; ajoutez à cela des lèvres épaisses, des

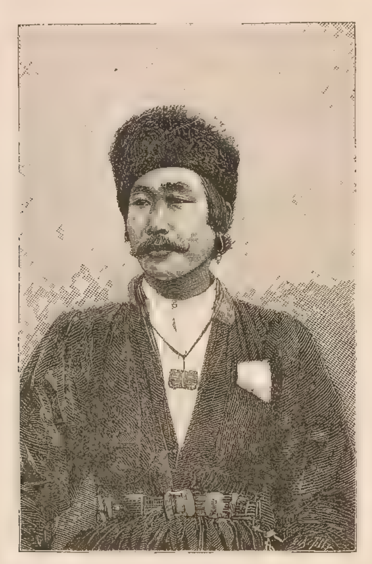


Fig. 43. — Kalmouk d'Astrakhan.

oreilles énormes et fortement détachées de la tête, des cheveux toujours noirs. De plus, ils sont petits, mais sveltes et dégagés, grâce à la bonne habitude qu'ils ont d'abandonner entièrement à la nature le soin de développer leurs enfants. A peine savent-ils marcher qu'ils montent à cheval, et s'adonnent avec passion aux exercices de la lutte et de l'équitation.

Hommes et femmes s'habillent à peu près de la même façon; la plupart du temps ce n'est guère qu'à la coiffure qu'on peut distinguer les deux sexes ; les hommes ont

une partie de la tête rasée, et le reste de leurs cheveux est réuni en une natte qui retombe sur leurs épaules, tandis que les femmes portent deux tresses. C'est la coiffure et la chaussure des Kalmouks qui sont les plus caractéristiques. La première consiste en un bonnet invariablement en drap jaune et garni d'une fourrure de peau d'agneau noir; il est porté par les deux sexes (fig. 43 et 44). La chaussure consiste en bottes



Fig. 44. — Femme kalmouke d'Astrakhan.

rouges à talons très élevés et trop courtes de plusieurs centimètres, car les Kalmouks ainsi que les Chinois tiennent à avoir le pied extrêmement petit, ce qui n'est pas un très grand inconvénient pour des hommes qui vivent continuellement à cheval. Mais ce sont de très mauvais piétons[1]. Disons cependant que depuis quelques années

[1] *Les Kalmouks au Jardin d'acclimatation de Paris*, par Girard de Rialle (*La Nature*, 13 octobre 1883. Masson, Paris). — *Les Kalmouks du Jardin d'acclimatation*, par Deniker (*Bull. Soc. anthr. Paris*, 3e série, t. VI, p. 754).

les Kalmouks tendent de plus en plus à adopter le costume et les habitudes des paysans russes leurs voisins. Ils voyagent toujours armés et souvent à dos de chameaux. Ces pasteurs sont excessivement sobres et frugals. Leur boisson principale est le thé, mais, malheureusement, ils affectionnent beaucoup les boissons spiritueuses. Hommes et femmes recherchent avec fureur les liqueurs russes; aussi le gouvernement, pour arrêter les funestes conséquences de leur passion, a-t-il dû formellement défendre l'établissement de tout cabaret dans les hordes. Leur nourriture consiste en viande de mouton et en laitage de toutes sortes. Le lait de jument sert à la préparation d'une boisson fermentée *(koumis* ou *tchingan)* dont on extrait par distillation une eau-de-vie d'un degré assez élevé.

Suivant l'opinion de Hommaire de Hell[1] qui a vécu longtemps sous la kibitka des Kalmouks, leur malpropreté est surtout manifeste dans la cuisine, ce qui la rend très répugnante; quant à l'intérieur même de la tente, il n'est point aussi sale qu'on le croit généralement. Les femmes, comme dans presque tout l'Orient, ont en partage tous les soins du ménage et des enfants; c'est elles qui dressent les tentes et fabriquent les vêtements. Pendant ce temps, les hommes, qui daignent à peine s'occuper de leur chevaux, vont à la chasse, boivent du thé ou de l'eau-de-vie, s'étendent sur leurs feutres, fument leurs pipes et dorment, ou bien encore jouent aux osselets ou aux échecs : telle est l'existence d'un chef de famille kalmouk.

Il ne faudrait pas juger leur caractère d'après la relation de Bergmann[2] qui était ecclésiastique, et en qui les Kalmouks ont cru voir avant tout un de ces missionnaires qui avaient déjà essayé de les convertir. Aussi se montrèrent-ils pleins de défiance à son égard, ce dont il se vengea en les présentant sous un jour odieux.

Les Kalmouks sont, au plus haut point, sociables, et ce sont des gens absolument pacifiques chez qui les voyageurs rencontrent la plus franche et la plus affable hospitalité. Très superstitieux, ils n'entreprennent aucune affaire sérieuse sans avoir consulté un sorcier.

Leur industrie se borne à la distillation de l'eau-de-vie et à la fabrication de

[1] Hommaire de Hell, *loc. cit.*, p. 105, t. II.

[2] *Nomadische Streifereien unter den Kalmuken, in den Jahren 1802 und 1803*, 4 vol. in 8. Riga, 1804. — Une partie de cet ouvrage, contenant la relation du voyage, a été traduite en français par T. Mauris, sous le titre de *Voyage de Benjamin Bergmann chez les Kalmouks*. Châtillon-sur-Seine, 1825.

feutres et d'outres en cuir. Ils ne connaissent pas la poterie. Les vases de ménage sont généralement en cuir; ceux qui se trouvent dans le voisinage des Russes emploient des ustensiles en bois ou en fer; mais ils n'ont pas d'objets en terre, ceux-ci étant trop fragiles pour leur vie nomade. Les prêtres fabriquent certaines théières assez originales.

Le peuple croupit dans l'ignorance la plus absolue; seuls les prêtres et les princes se piquent de posséder quelque instruction, mais elle se borne généralement à la connaissance de leurs livres religieux écrits en caractères thibétains. Les Kalmouks appartiennent à la secte bouddhique lamaïte *(des bonnets jaunes)* fondée par Tsoukhapa en 1357. Ce n'est que depuis le XVIIe siècle qu'ils ont embrassé cette religion; ils étaient auparavant chamanistes.

Ceux qui enseignent la religion sont les « backchaus ». La plus grande paresse et la plus grande immoralité règnent parmi ces prêtres kalmouks, quoiqu'ils aient fait vœu de célibat. D'ailleurs les femmes kalmoukes ne sont pas non plus renommées pour leur vertu.

Les prêtres se réunissent plusieurs fois par jour pour faire leurs prières aux sons d'un orchestre composé d'instruments des plus étourdissants : trompettes, tambours, cymbales, etc. L'une de leurs principales occupations est de tourner sans cesse un moulin à prières *(khourdê)*, petite boîte métallique renfermant un rouleau de prières auquel on imprime un mouvement de rotation soit avec la main, soit avec un moulinet.

La population des Kalmouks émigrés au Caucase est des plus difficiles à établir; elle s'élève à environ onze mille habitants répandus dans les steppes occidentaux du Volga.

ANTHROPOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Les populations ouralo-altaïques habitant le Caucase n'ont été mesurées en grand nombre que par M. von Erckert; mais durant mes deux voyages, j'ai relevé plusieurs séries d'observations qui concordent, le plus souvent, avec celles qui ont été faites après moi sur les mêmes peuples.

Tatars. — Il ne sera question ici que des Tatars de l'Aderbeïdjan, les plus importants puisqu'ils occupent une grande partie de l'Arménie russe.

Leurs yeux sont généralement brun foncé ou noirs, quelquefois verdâtres ou jaune clair. Leurs cheveux, rasés en partie, paraissent être chez le plus grand nombre noirs ou chatain foncé. Leur indice céphalique moyen d'après M. von Erckert est de 79,4; j'en ai pourtant mesuré quelques-uns dans les environs de Bayazid et du lac Gokchaï qui étaient plutôt sous-brachycéphales que mésaticéphales. Les premiers, au nombre de huit, ont donné un indice moyen de 86 et les seconds, au nombre de dix, celui de 81,6.

Le plus grand nombre des Tatars de ces régions ont la tête élevée et rejetée en arrière; le vertex se trouve bien au delà du bregma. Nous l'avons dit déjà, cette déformation est due à l'usage de comprimer la tête des enfants, répandu chez ce peuple de même que chez les Kurdes et les Arméniens, au moyen de bandelettes qui exercent une pression lente et constante sur les régions inio-frontale et quelquefois inio-bregmatique. La face est généralement large chez les Tatars, mais moins cependant que chez les Kalmouks. Leur indice facial est, d'après M. von Erckert, de 87,4, et leur indice nasal moyen de 64,5.

Ma série présente un indice facial ne montant qu'à 85,7 et un indice nasal atteignant 65,2. Ils sont donc mésorrhiniens, tandis que nous verrons la phatyrrhinie s'accentuer chez les Nogaïs et les Kalmouks, les plus mongoloïdes des peuples ouralo-altaïques.

Au point de vue craniométrique, les Tatars n'ont donné lieu encore à aucun travail important.

Nogaïs. — Cette population, d'aspect mongoloïde, a les cheveux généralement noirs ou brun foncé ainsi que la barbe et les yeux.

La tête, beaucoup plus courte que celle des Tatars, présente des indices moyens variant entre 85 et 86. Quatre individus que j'ai mesurés à Mozdok m'ont donné un indice moyen de 85,7. La face est large avec des pommettes souvent saillantes; l'indice facial moyen est de 82 à 83. Le nez est souvent assez large, et l'indice nasal moyen est de 68 à 70.

Koumiks. — Cette peuplade, d'origine également mongole comme la précédente, mais sans doute fortement sémitisée, présente des yeux et des cheveux noirs. La tête est courte; l'indice céphalique moyen n'est pourtant que de 84 à 85. La face est moins large que celle des Nogaïs, son indice n'étant que de 87. L'indice nasal atteint rarement 62.

Karatchaïs. — Ils constituent un petit peuple que l'on a voulu quelquefois réunir aux Tcherkesses avec lesquels ils ont quelques rapports, notamment avec les Kabardiens leurs voisins qui ont été classés en dernier lieu parmi les populations ouralo-altaïques. Les données que je possède sur les Karatchaïs ne sont pas assez nombreuses pour que j'aie à discuter leur place dans la classification des peuples du Caucase, et je résumerai seulement ici ce que l'on connaît de leurs principaux caractères anthropologiques.

La plupart présentent dans leur ensemble une physionomie sémite; toutefois un certain nombre ont des pommettes fort saillantes et des yeux obliques. Le nez est souvent recourbé et présente un indice variant de 60 à 65; la moyenne est de 63. L'indice facial est de 80 et l'indice céphalique oscille entre 81 et 88. Il est pourtant quelques cas de dolichocéphalie avec 76 et 77.

La tête s'élargit et s'élève dans la partie postérieure, mais je n'ai pas vu pourtant de sujets présentant des traces de compression antéro-postérieure ou latérale.

Cette race, qui paraît être le produit d'un mélange assez complexe de Mongols et de Sémites, est fort belle et mérite d'être étudiée avec soin.

Turkomans et Kirghiz. — Ces populations essentiellement transcaspiennes n'ont jamais été étudiées au point de vue anthropométrique au Caucase. On les trouve dans les marécages des bouches de la Kouma avec les mêmes caractères mongoloïdes que dans leur propre pays. Ils ont une grande disposition à l'obésité et ils sont petits (moyenne $1^{m},62$). Ils ont la peau basanée, les yeux obliques, la face aplatie, le nez court comme les Kalmouks.

Quatre Turkomans que j'ai mesurés à Piatigorsk m'ont donné un indice céphalique moyen de 84,56, un indice facial moyen de 79,03 et un indice nasal moyen de 70,05.

Les Kirghiz qui ont été étudiés par M. le Dr Seeland dans la province de Semiretchensk [1] sont de véritables brachycéphales; ils présentent un indice céphalique moyen de 85,4. Certaines tribus ont donné des indices atteignant les chiffres de 88,8 et 89,6.

Au point de vue craniométrique les Turkomans et les Kirghiz n'ont pas été beaucoup étudiés. On possède pourtant des crânes de Kirghiz du Turkestan dans plusieurs musées et notamment à l'École d'anthropologie de Paris où M. de Ujfalvy et M. Seeland ont déposé d'importantes collections. L'une d'elles a été l'objet d'une étude détaillée de la part de M. Topinard [2].

L'indice céphalique moyen des dix crânes envoyés par M. Seeland est de 85,79; l'indice nasal, de 46,3; l'indice facial (ophrio-alvéolaire et bi-zygomatique), de 71,2, et l'indice orbitaire, de 90,4.

L'indice céphalique céphalométrique moyen diffère donc peu de l'indice craniométrique; l'un et l'autre montrent une population hyperbrachycéphale dont la présence au Caucase est très importante à connaître.

Kalmouks. — Les quelques individus de cette race qui sont venus habiter dans

[1] *Revue d'anthrop.*, 1886, p. 57.
[2] *Revue d'anthrop.*, 1887, p. 145.

le nord du Caucase n'ont été que rarement étudiés. Nous avons mesuré, M. von Erckert et moi, dix Kalmouks. L'un et l'autre, nous avons remarqué la prédominence du type brun chez ces individus. Les yeux, pour la plupart obliques, sont presque toujours bruns quand ils ne sont pas noirs. Les pommettes sont généralement saillantes, le nez plat, légèrement relevé et les narines largement ouvertes. L'indice céphalique moyen des Kalmouks mesurés par M. von Erckert est de 80,4, et celui de ma série est de 81,7. L'indice facial moyen des premiers est de 80,3 et celui des seconds est de 78,2. L'indice nasal moyen est de 75,3 dans la mienne et de 72,4 dans celle de M. Erckert.

Ces résultats se rapprochent en quelques points de ceux que M. Deniker a obtenus sur les quatorze Kalmouks, six hommes et huit femmes, qu'il a eu la bonne fortune d'étudier à Paris [1]. L'indice céphalique moyen des six hommes est de 81,3 et celui des huit femmes est de 81,5. L'indice facial des premiers est de 64,3, et celui des seconds de 73,3. L'indice nasal des hommes est de 64,3; celui des femmes est de 61,9.

[1] *Bull. de la Soc. d'anthrop.*, 3e série, t. IV, p. 754. Paris, 1883.

SÉMITES

Cette race importante dont l'origine a donné lieu aux opinions les plus diverses, et dont le rôle a été si considérable dans l'histoire des populations de l'Asie occidentale, doit attirer ici notre attention à cause de l'influence qu'elle a exercée dans la région ponto-caspienne. Il est hors de doute, en effet, que l'élément sémite entre pour une bonne part dans la composition ethnographique du Caucase, car sa présence est des plus manifestes chez les peuplades actuelles.

On possède des données historiques exactes sur l'établissement d'un certain nombre de familles juives dans ces régions durant les derniers siècles qui ont précédé notre ère. On sait aussi que, beaucoup plus tard, vers le VIIe siècle environ de notre ère, les Arabes, maîtres un moment d'une grande partie du Caucase, y établirent de nombreuses colonies qui ont fini par se confondre avec le reste de la population. Mais bien antérieurement à tous ces faits, à une époque dont il est impossible de fixer la date, ne doit-on pas admettre l'installation au Caucase de quelques familles ou de quelques-uns des membres de ces familles sémitiques cantonnées d'abord en Arménie lors de leur descente des régions transoxiennes et plus tard en Mésopotamie, et qui durent, en maintes circonstances, chercher un refuge au sein des montagnes ponto-caspiennes? Et lorsque ces mêmes familles se mirent en marche les unes vers le sud, les autres à l'ouest pour atteindre les régions où leur individualité nationale devait se constituer, et prendre les unes le nom d'Hébreux, les autres celui d'Arabes, de

Phéniciens, etc., il est très possible que plus d'une peuplade dut remonter vers le nord de l'Arménie, atteindre le Caucase et s'y fixer. C'est ainsi que les Kobaniens protohistoriques établis en Osséthie ont montré par leurs caractères anatomiques et leur civilisation que leur origine devait être cherchée chez des populations de race sémitique ayant contribué à la formation des peuples mésopotamiens. Actuellement, les descendants de ces Sémites primitifs qui ne se sont pas fondus entièrement avec les populations caucasiennes, sont représentés par quelques familles chaldéo-assyriennes qui vivent en Arménie non loin de l'Ararat où elles paraissent établies depuis la plus haute antiquité, et par un certain nombre de Juifs.

Chaldéo-Assyriens ou Aïssores. — Les Aïssores habitent l'aoul de Haïbassar situé dans la circonscription de Garnibassar, district et province d'Érivan.

Jusqu'en 1827, ce village n'avait guère été habité que par des Tatars. A cette époque les Aïssores vinrent l'occuper. Ils arrivaient de Perse où ils avaient habité dans les villages de Loupourghan, de Meschaveh, de Nasieh et d'autres encore dans la province d'Urmah. Ils avaient dû quitter leur pays natal à la suite de vexations de toutes sortes que le gouvernement du schah leur avait fait subir. Sous la conduite d'Allah-Verdi (Toumaïev en russe), ils étaient venu peupler d'abord le district de Nakhitchevan, puis celui de Choucha; vers 1835 ils prirent pour résidence fixe le village d'Agalessalou dans le gouvernement d'Érivan et lui donnèrent le nom de Koïlassar. Ils sont, actuellement, convertis en partie au culte orthodoxe grec, en partie au rite nestorien, et ne diffèrent pas sensiblement des Arméniens d'Érivan et de Nahkitchevan.

Les Aïssores sont les descendants des anciens Chaldéo-Assyriens, et se prétendent issus de Nemrod et d'Assur; ils se donnent le nom de *Chaldéo-Assyriens*, et sont appelés *Nazranes* par les Persans; le nom d'Aïssores leur a été donné par les Arméniens. Leurs écritures sacrées sont, de nos jours encore, en langue syriaque, très différente de la langue parlée.

Les habitants de Koïlassar s'adonnent principalement à l'agriculture et à l'horticulture. Ils s'occupent aussi de l'élevage du bétail. Les hommes se marient généralement à seize ans, les femmes à quatorze. Ils s'allient surtout entre eux. Au

physique, les Aïssores se distinguent par la vigueur de leur constitution et de leur haute stature. Ils ont le visage rond, les yeux et les cheveux noirs, la tête petite, la poitrine développée, la voix rude et le teint brun.

Au point de vue moral, cette population est des mieux douées; ils sont généralement laborieux et sobres. Leur nourriture est substantielle et très variée.

Le costume des Aïssores diffère peu de celui du paysan russe; les femmes s'habillent à peu près de la même façon que les hommes. Leurs pantalons sont larges et elles portent un tablier en étoffe rouge; leurs cheveux sont enveloppés dans un foulard de soie; leur chaussure se compose de souliers verts et de bas rouges. Elles affectionnent beaucoup les ornements faits avec des médailles ou des monnaies d'or et d'argent.

La danse, la gymnastique, les courses de chevaux et tous les exercices du corps sont en grand honneur parmi les Aïssores. Les femmes sont librement admises à toutes les fêtes, et prennent part à tous les divertissements.

Grands amateurs de poésie et de musique, ils ont un très grand nombre de chants populaires dans lesquels il est généralement question de l'amour conjugal le plus pur; les berceuses pour endormir les enfants sont particulièrement touchantes. En chantant, ils s'accompagnent du luth ou *saze*.

Ils parlent un idiome persan et sont au nombre de mille environ.

Juifs. — Les Juifs sont répandus un peu partout au Caucase. Sur certains points, ils forment une population à part, le plus souvent ils sont complètement assimilés aux autres races, et c'est ainsi que la présence de sang sémite chez les Grousiens, les Lesghiens, les Tchetchènes et les Ossèthes est des plus manifestes. D'ailleurs il n'est pas étonnant de trouver au sein de ces montagnes quelques fragments d'un des peuples les plus persécutés de la terre.

Un grand nombre d'entre eux sont établis dans ces contrées depuis un temps immémorial, peut-être même depuis l'époque où les populations sémitiques quittèrent en masse leur berceau primitif pour se disperser. Beaucoup plus tard, les Juifs représentant une des familles du groupe sémitique furent transportés en foule en Arménie par les conquérants assyriens, et l'on peut même dire que cet élément doit entrer pour beaucoup dans la composition de la nation arménienne.

Il ne faut pas oublier non plus que plusieurs des familles les plus nobles du Caucase revendiquent une origine juive et font remonter leur généalogie jusqu'à David : tels sont les Bagratides, la plus fameuse race royale qui ait régné sur l'Arménie et la Géorgie.

Rappelons encore que c'est sous le règne de Cyrus que les Juifs chassés de la Judée par Nabuchodonosor vinrent chercher un refuge chez les Caucasiens qui leur assignèrent un territoire situé le long de l'Aragva. La plupart de ces Juifs embrassèrent la religion des Géorgiens et s'allièrent avec eux au point de se confondre complètement. Et c'est particulièrement chez les princes que s'est effectué ce mélange avec le sang sémitique, mélange qui se montre sous sa forme la plus noble. Enfin, durant les cinq derniers siècles avant notre ère, les Juifs, harcelés par d'interminables persécutions, vinrent de Babylone ou de l'Asie Mineure s'établir au Caucase.

Quelques auteurs sont disposés à voir dans un certain nombre de Juifs actuels du Caucase des descendants des Khazares dont la conversion à la religion juive est avérée et qui aurait été faite par des missionnaires caraïtes de Crimée, vers 620[1]. Ce seul changement de religion ne signifierait pas grand'chose au point de vue du type et de la race qui ne se changent pas, à moins que l'on n'admette que cette conversion des Khazares au judaïsme ait facilité leur mélange avec les vrais Juifs, car on sait que ces derniers s'allient surtout aux Juifs de religion, qu'ils soient Sémites ou non.

Les Juifs répandus dans les montagnes du Daghestan proviennent évidemment de la Perse d'où ils sont venus avec les Tats, car ils parlent, comme ces derniers, la langue persane et leurs femmes portent le costume de l'Iran. On ne sait pas exactement la date de leur arrivée dans le Daghestan, mais, d'après la tradition, ils commencèrent à envahir Derbent après l'invasion des Arabes, c'est-à-dire vers la fin du VIIIe siècle. Ce récit touchant leur établissement sur le littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne au VIIe et au VIIIe siècle, semble confirmé par des inscriptions grecques de Panticapée, d'Anapa, d'Olbia et du Bosphore[2].

Ceux qui habitent à Témir-Khan-Choura ont conservé la tradition que leurs ancêtres sont venus de Jérusalem après la première destruction de Bagdad où ils avaient demeuré longtemps.

[1] Harkawy, *Revue russe*, janvier 1875, p. 81.
[2] Harkawy, *Die Juden und die Slavische Sprachen*. — *Jewreiskia Zapiski*, 1881, en russe.

Les Juifs montagnards du Daghestan ne s'occupent pas d'agriculture, mais ils se livrent au travail du maroquin et à la vente de divers petits objets. Grâce à leur facilité pour les langues, ils servent d'intermédiaires entre les habitants de la montagne et ceux de la plaine.

Un certain nombre d'entre eux sont établis à Témir-Khan-Choura, à Derbent et à Pétrovsk. La population juive du Daghestan est, d'après M. Komaroff, de cinq mille trois cent quatre-vingt-neuf habitants répandus dans vingt-trois villages; celle du Caucase tout entier est de trente mille âmes environ. Ce dernier chiffre ne représente évidemment pas trente mille individus de sang sémite, mais surtout des Juifs de religion qui vivent sans se mélanger au Caucase où ils sont désignés sous le nom de Juifs de la montagne. Ce sont probablement des immigrants plus tardifs que les nombreux Juifs qui se sont fondus avec les divers peuples du Caucase oriental; ils doivent être venus dans la contrée au nord de Derbent vers la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe, et ceux de Madshalis, vers la fin du XVIe siècle seulement.

Arabes. — Le choc produit par la fondation de la religion de Mahomet devait se faire sentir jusque dans le Caucase. Le Prophète n'avait pas eu le temps de diriger lui-même l'expédition qu'il avait projetée contre les populations montagnardes de cette région, mais en 661 Rabiat-ul-Bahly vint, à la tête de quarante mille hommes pour convertir les habitants à la nouvelle religion. Cette première expédition ne fut pas heureuse et essuya une complète défaite.

Les Arabes ne renoncèrent pas pour cela à la conquête du Caucase, car chaque musulman se croyait obligé de contribuer à remplir les dernières volontés du Prophète. En 684, Muslimeh s'avança à la tête de trente mille hommes d'élite, et, cette fois, l'expédition fut couronnée de succès. Derbent, le Chirvan, une grande partie du Daghestan et la Géorgie furent pris, et une garnison établie à Darial.

Les Arabes chassés un moment de Derbent y retournèrent en 722. En 733, Abou-Moslem, à la tête d'une nouvelle armée, s'empara du Daghestan, imposa à tous les habitants la religion mulsumane et préleva sur eux un tribut pour payer l'armée. Enfin, pour achever la conquête, les Arabes envoyèrent dans ces pays nouvellement conquis de nombreuses colonies qui contribuèrent puissamment à contenir les anciens

habitants, facilitèrent l'introduction de l'islamisme, et finirent par se confondre entièrement avec eux. « Ces colonies étaient venues de l'Yrak, de l'Adzarbaïtchan, de l'Arabie, d'Émesse, de Damas, de la Mésopotamie, de Mossoul et de la Palestine ; leur existence dans le Caucase est encore attestée par les villages de nomades arabes dans le Daghestan et par le nombre considérable de mots arabes qu'on rencontre dans les idiomes des Lesghi[1]. » Cette suprématie des Arabes sur le Caucase oriental et une partie de la Géorgie se maintint jusqu'au règne du khalife Motavakkel (861 de J.-C.). Alarmé par la puissance d'Ish'ak, alors le gouverneur arabe de Tiflis, et qui s'était rendu redoutable à toutes les nations voisines, Motavakkel marcha contre lui, mit le siège devant Tiflis qu'il prit d'assaut, et tua le gouverneur. Dès lors, l'autorité des Arabes en Géorgie alla en déclinant et les peuples du Caucase secouèrent insensiblement le joug qu'ils leur avaient imposé.

Quoiqu'il n'y ait pas aujourd'hui, à proprement parler, d'Arabes au Caucase, j'ai cru devoir rappeler le rôle important qu'ils y ont joué un moment au point de vue historique et ethnique en même temps.

ANTHROPOMÉTRIE

Aïssores. — M. von Erckert a observé cinq Aïssores et leur reconnaît une physionomie sémitique bien caractérisée. Leurs cheveux sont noirs et leurs yeux, généralement grands et brillants, sont brun plus ou moins clair.

Le nez, fort et souvent aquilin, donne un indice moyen de 79,9. Les pommettes sont peu saillantes et le front est droit; l'indice facial moyen est de 78,78.

La tête est souvent rejetée en arrière et paraît avoir été comprimée; le front est quelquefois déprimé et l'occipital aplati. L'indice céphalique est de 85.

Juifs. — Les quatre Juifs mesurés par M. von Erckert ont les cheveux noirs et les yeux brun foncé ou bleu verdâtre; le nez est droit, souvent long et recourbé.

[1] Klaproth, *loc. cit.*, p. 13.

L'indice nasal de ces individus est de 62,4. La face, allongée, présente un indice de 89.

La tête, rejetée en arrière avec un occipital très effacé, donne un indice de 86,07.

La brachycéphalie extraordinaire que l'on constate chez ces Juifs de même que chez les Aïssores présenterait une contradiction surprenante avec les autres caractères qu'ils offrent, si l'on ne remarquait pas qu'elle est due à la compression iniofrontale qu'ont subie la plupart des individus observés.

Cette constance de la déformation a donc eu sur ces peuples le même résultat que sur certaines populations caucasiennes; on la retrouvera également avec toutes ses conséquences chez les Arméniens et les Kurdes.

On n'a pas encore étudié de crânes appartenant aux Juifs établis dans le Caucase.

IRANIENS

Ce groupe important, dont la constitution est basée plutôt sur les caractères linguistiques que sur la morphologie des peuples qui le composent, est des plus hétérogènes.

Il est représenté au Caucase par les Persans Hadjemis, les Tats, les Taliches, les Kurdes et les Arméniens. Bien que j'aie l'intention d'étudier plus tard, en détail, ces diverses populations qui occupent de si grands espaces en Arménie, je dois en donner un aperçu sommaire.

Persans Hadjemis. — Des Persans appartenant pour la plupart à la famille des Hadjemis, se rencontrent dans presque tous les grands centres du Caucase. Négociants, maçons ou charpentiers, ils montrent partout de l'intelligence et de l'activité. Ils sont aussi musiciens et se font entendre fréquemment dans les villes et surtout à Tiflis. Ils sont au nombre de dix mille environ et peuvent être considérés, en partie, comme des émigrés modernes; beaucoup pourtant paraissent être les descendants des Perses qui vinrent, au temps des Sassanides, s'établir sur le rivage occidental de la mer Caspienne.

TATS. — Cette famille, appelée *Tadjiks* en Perse et en Asie centrale et dont l'aire au Caucase est assez restreinte, passe également pour représenter les descendants des émigrés perses qui, vers le ve siècle, possédaient la partie occidentale du Daghestan. Ils occupent, au nombre de quatre-vingt-dix mille environ, les côtes de la mer Caspienne, dans la région de Bakou où ils forment sept villages.

Les Tats présentent souvent le type juif, et ils ont été quelquefois confondus avec ces derniers. Les voyageurs les ont considérés tantôt comme des métis de Persans et de Juifs, tantôt comme un mélange de Persans et d'Arméniens. Ces deux manières de voir sont, sans doute, vraies en partie, mais on peut se demander également si l'on ne doit pas retrouver parmi les Tats les traces de l'influence qu'ont dû exercer sur les anciens Persans les immigrations arabes et tatares qui se sont succédé dans ces contrées. Quoi qu'il en soit, c'est encore une famille fort mêlée quoique vivant à l'écart. Leur langue était un dialecte persan, mais depuis quelques années les Tats ont adopté la langue tatare aderbeïdjani ; il n'y a plus guère que les vieillards qui parlent le tat.

TALICHES. — Ce petit peuple paraît avoir une origine analogue à celle des Tats; toutefois leur langue est différente de celle de ces derniers. Ce n'est ni un dialecte ni un patois du persan, c'est une langue à part qui se rapproche de l'afghan. Les Taliches occupent, au nombre de quarante-cinq mille environ, la plus grande partie de la plaine de la Basse-Koura et les contreforts orientaux de l'Ararat, c'est-à-dire le Lenkoran. Ce district, qui est à la limite des possessions russes, sur la frontière persane, s'étend le long de la mer Caspienne. Son climat, des plus malsains, du reste, est célèbre par sa faune et sa splendide végétation favorisées par la chaleur torride qui y règne et la constante humidité du sol. Cette population, demeurée longtemps à l'écart, est restée sauvage. On doit diviser les Taliches en deux groupes distincts, car suivant qu'ils habitent la plaine ou la montagne, ils diffèrent à certains égards. Les premiers passent pour avoir une origine tatare, tandis que les seconds sont plutôt iraniens.

Aucun de ces peuples n'a été encore étudié en détail au point de vue anthropométrique, sur le territoire russe, et l'on n'en possède aucun crâne.

Kurdes. — Au nom de la linguistique, les Kurdes ont été également classés parmi les Iraniens. Cette population, dont l'habitat est surtout en Turquie, notamment dans la région de Van, est, en général, demi-nomade.

En dehors de ce pays, on trouve des Kurdes disséminés au milieu des Tatars et des Arméniens dans toute la Transcaucasie méridionale, tantôt pasteurs, tantôt agriculteurs, de même que ceux que l'on rencontre en Syrie, en Perse et dans les pays transcaspiens. En Arménie, ils se mêlent plus facilement aux peuples au milieu desquels ils vivent qu'ils ne le font dans la haute Mésopotamie et dans la Syrie septentrionale, où je les ai étudiés durant plusieurs mois.

Les Kurdes de la Transcaucasie sont devenus de bons cultivateurs au contact des Arméniens et des Tatars dont ils prennent peu à peu la langue et le costume. Grâce à la bonne administration russe, ils ont perdu leurs habitudes de brigandage chères à leurs frères de Turquie. Bien qu'un certain nombre aient émigrés au moment de la conquête, on en compte encore près de soixante mille.

On n'a pas encore opéré beaucoup de mensurations sur les Kurdes de la Transcaucasie et les observations relevées jusqu'à ce jour sur les sujets de cette race n'ont guère porté que sur des individus des tribus habitant la Turquie[1]. Il y a donc lieu d'étudier d'une façon plus complète cette population qui, de même que toutes celles de la Transcaucasie, présente un intérêt considérable à tous égards.

Arméniens. — Cette race si importante et si intéressante n'a été classée parmi les Iraniens qu'au nom des caractères linguistiques.

Les Arméniens dont les destinées ont été, à plusieurs égards, les mêmes que celles des Juifs, sont, comme ces derniers, intelligents et doués d'un génie commercial remarquable. Ces qualités jointes à la ténacité et à l'activité qu'ils déploient dans toutes leurs entreprises, les ont placés à la tête des affaires au Caucase, soit dans le commerce, soit dans les hautes fonctions civiles et militaires. On a dit souvent et avec raison que « l'Arménien a son intelligence dans sa tête, tandis que le Géorgien l'a seulement dans le regard ». Le nombre des Arméniens habitant actuellement la Transcaucasie est de plus de huit cent mille.

[1] Ernest Chantre, *Mission scientifique dans l'Asie occidentale*. 1882, *loc. cit.*

La plupart sont agriculteurs et vivent dispersés en groupes au milieu des Tatars dans toute la région comprise entre l'Araxe et la Koura. Ils tendent partout à se rapprocher de plus en plus de Tiflis où ils sont très nombreux et où ils s'allient volontiers avec les Géorgiens, comme en Arménie ils se mêlent également aux Tatars et aux Kurdes. Il résulte de cela que le type se modifie chaque jour de plus en plus; néanmoins ce peuple est surtout brachycéphale.

ANTHROPOMÉTRIE ET CRANIOMÉTRIE

Persans Hadjemis. — Les Persans Hadjemis que j'ai observés à Tiflis, au nombre de six, avaient les cheveux et les yeux noirs; le nez fort et droit. Leur indice nasal est de 70 et leur indice facial de 82. L'indice céphalique est de 76,84.

Tats et Taliches. — Ils n'ont pas encore été étudiés au point de vue anthropométrique.

Kurdes. — Les Kurdes, qui ont attiré mon attention d'une façon spéciale en pays turc, ont été également étudiés en Arménie.

J'en ai mesuré douze aux environs d'Érivan. Ils m'ont donné des caractères très voisins de ceux que j'ai observés à Bayazid. Tous ont les yeux brun foncé ou noirs; le nez est fort et donne un indice moyen de 64,4. Le visage, allongé, présente un indice moyen de 87,3

La tête, déprimée dans la partie frontale et dans la partie postérieure, accuse des traces évidentes de compression inio-frontale et souvent inio-bregmatique sur les deux tiers de la population. Huit individus ainsi déformés sur douze présentent un indice moyen de 84,62, et les quatre non déformés un indice de 81,6

Arméniens. — Cette nation présente des caractères anthropométriques qui méritent d'attirer l'attention des anthropologistes.

J'ai mesuré durant mon dernier voyage vingt-cinq Arméniens, soit à Tiflis, soit à Érivan, à la suite de la série que j'ai observée dans le Kurdistan turc. M. von Erckert a étudié, de son côté, vingt-deux sujets de cette race.

La plupart ont les yeux brun foncé et les cheveux noirs. Le nez est généralement fort, et le front droit. J'ai trouvé dans ma série de Tiflis un indice nasal de 63,5 et un indice facial de 87,12; j'ai relevé dans celle d'Érivan un indice nasal de 62,35 et un indice facial de 86,58.

L'indice céphalique est de 85,17 avec 30 pour 100 de déformés dans la première série, et de 85,68 dans la seconde où il entre 62 pour 100 de déformés.

M. von Erckert a relevé sur ses vingt-deux sujets un indice nasal de 65,05; un indice facial de 87,7 et un indice céphalique de 85,6.

Les crânes arméniens sont encore rares dans les collections. M. Gondati a eu l'obligeance de m'envoyer les mesures d'un exemplaire conservé à la Société impériale d'anthropologie de Moscou. Ce spécimen appartient à un individu de Tiflis. L'indice céphalique est de 81,21; l'indice facial est de 75,27 et l'indice nasal de 57,88.

EUROPÉENS

L'élément européen, qui peu à peu s'est infiltré au Caucase et dont l'importance grandit chaque jour, est composé d'abord de Russes, puis d'Allemands, de Grecs et d'individus appartenant à diverses familles telles que des Finnois, des Tchèques, des Moldaves, des Bulgares, des Écossais, des Français, etc., etc.

Russes. — Les représentants du grand et puissant empire slave comprennent, au Caucase, en dehors des fonctionnaires, des négociants, et des différentes colonies, les Cosaques du Térek et du Kouban. Cette dernière population, composée de familles venues surtout du centre et du sud de la Russie d'Europe, s'élève à deux cent mille individus environ. Leur territoire est compris entre les steppes du Don, le Térek, le Kouban et la mer d'Azof.

Après avoir fourni le contingent le plus solide de l'armée russe pendant la guerre contre les Caucasiens du nord, les Cosaques servirent comme remparts contre les incursions des peuplades insoumises et colonisèrent de grands espaces au sud du Kouban, abandonnés par les Tcherkesses émigrés en Turquie. On leur a donné le nom de Cosaques de la mer Noire. D'autres qui se fixèrent le long du Térek ont reçu le nom de Cosaques de la Ligne c'est-à-dire de la frontière.

Les Cosaques de la mer Noire sont, pour la plupart, des Petits-Russiens, tandis que ceux de la Ligne ou du Térek sont des Grands-Russiens qui se sont mêlés sur une grande échelle aux Tatars et aux Tcherkesses de la région. Ils leur ont emprunté

non seulement leur langue et leur costume, mais encore leur manière de combattre et même celle de monter et de seller leurs chevaux. Peu à peu le type du vrai Cosaque russe s'est tellement modifié qu'il n'est plus différent, dans bien des cas, de celui des indigènes.

Le territoire des Cosaques de la Ligne est des plus malsains, surtout dans la partie inférieure du Térek, vers son embouchure dans la mer Caspienne. A Kislar, petite ville tatare située dans cette contrée, où le climat est brûlant et humide en été, la fièvre paludéenne, revêtant communément la forme pernicieuse, est fréquente; la population adulte est décimée d'une façon effroyable, et plus d'un tiers des enfants meurent durant leur première année. Ces soldats de l'armée du Caucase sont pleins de bravoure et d'entrain. Leur gaieté et leur verve se manifestent par des chants et des danses pleins d'originalité. Ce sont de parfaits cavaliers et la réputation des chevaux cosaques n'est plus à faire ; malheureusement la selle de ces montures est d'un usage des plus fatigants pour tout autre que ces montagnards.

Les Cosaques du Kouban forment une famille plus homogène que ceux du Térek et sont restés plus purs de race que ces derniers. Leurs usages sont ceux des Petits-Russiens dont ils ont, d'ailleurs, le caractère gai et enjoué. Leur territoire est plus sain, plus fertile et mieux cultivé que celui de leurs frères du Térek, aussi sont-ils plus vigoureux, plus riches et plus en voie de prospérité.

Les *stanitzas* ou villages des Cosaques sont, en quelque sorte, de vastes camps entourés d'une enceinte fortifiée. Chaque stanitza à son église et son école.

En dehors de ces grandes masses colonisatrices qui occupent d'immenses surfaces dans le nord de la grande chaîne, à raison de dix habitants environ par kilomètre carré, on doit signaler un certain nombre de colons russes qui se sont rendus, depuis la fin du siècle dernier, sur divers points du Caucase. C'est ainsi qu'on y voit des Polonais qui, au nombre de six mille environ, occupent divers emplois dans les villes; enfin un certain nombre de sectaires émigrés ou déportés. Les croyances de ces derniers contrastent étrangement avec l'état de civilisation non seulement de l'Europe, mais encore des peuples caucasiens au milieu desquels ils vivent. Tels sont les Malakanys ou « mangeurs de lait », les Doukhobortzis ou « lutteurs par l'esprit », les Scoptzis et quelques autres. C'est à peu près depuis 1837 que ces sectaires sont établis au Caucase.

Les Malakanys sont assez nombreux dans la Transcaucasie. Plus rusés et moins francs que les Doukhobortzis, ils se livrent à toutes sortes de commerces, et beaucoup d'entre eux sont voituriers. Ils savent, presque tous, au moins lire et écrire.

Les Doukhobortzis habitent dans les environs d'Elisabethpol et de Tiflis. Ils ne possèdent ni livres, ni manuscrits, et les enfants ne reçoivent aucune instruction. Ils vivent surtout des produits du sol et de leurs bestiaux.

Les Scoptzis ou « mutilés » constituent une secte très nombreuse en Russie. Dans les grandes villes telles que Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Riga, etc., beaucoup de marchands d'objets en or et en argent ainsi que les changeurs sont des Scoptzis. Au Caucase, où ils ont donné lieu à des récits contradictoires, ils vivent en petits groupes isolés et ne paraissent pas avoir fait de prosélytes. Dans le gouvernement d'Orel, on trouve des villages entiers peuplés par ces sectaires. Rien à l'extérieur ne dénote l'état anormal de leurs habitants : on y voit des maisons bien construites, des femmes et des enfants, parce qu'ici, par exception, les Scoptzis se marient, mais ils n'ont jamais qu'un seul enfant, après quoi ils se soumettent aux pratiques de leur déplorable superstition.

C'est à partir de cette époque qu'ils prennent une physionomie spéciale qui les rapproche des individus atteints de féminisme qui ne sont pas rares au Caucase[2].

Quoique officiellement le nombre connu de Scotpzis ne s'élève qu'à deux ou trois mille individus, il est avéré qu'il est plus considérable.

ALLEMANDS. — On comprend sous le nom de colonies allemandes un certain nombre de villages wurtembergeois établis, depuis 1771, aux environs de Tiflis, de Marienfeld, d'Elisabethpol, ainsi que dans les steppes de Stavropol. Laboureurs et agriculteurs, ils ont rapidement transformé les terres qui leur ont été concédées lors de leur arrivée au Caucase. Ces colons allemands sont, actuellement, au nombre de vingt mille environ.

[1] VERESCHAGUINE, *Le Tour du monde*, *loc. cit.*, p. 309.

[2] LERELOULET, *Contribution à l'étude des atrophies testiculaires et mammaires.* — MARTIN, *De la mutilation génitale et de ses conséquences.* — LIÉGEOIS, *Féminisme (Gazette hebd. médecine*, 24 août, 14 et 21 septembre 1877). — BROCA, *Bull. Soc. anthr. Paris*, 2e série, t. XII, 1877, p. 539 et 555. — MARANDON DE MONTYEL, *Maladie des Scythes*, in-8°. Paris, 1877.

Bien qu'ils vivent à l'écart et sans se mêler aux Arméniens, aux Karthevéliens ni aux Tatars leurs voisins, ils ont pris quelques-uns des caractères extérieurs propres à ces derniers, et cela dans l'espace de deux générations à peine, et sous la seule influence du milieu.

La propreté et l'ordre le plus parfait règnent dans les villages allemands ; l'air d'aisance que présentent leurs coquettes habitations contraste étrangement avec le laisser aller caractéristique que l'on remarque dans la plupart des aouls caucasiens, surtout dans la plaine.

Les habitants de ces colonies ont la réputation d'être peu hospitaliers. Je dois dire, pour être juste, que j'ai conservé un excellent souvenir de la réception qui m'a été faite à Marienfeld, et qui me rappelle celle que j'ai reçue chez les Tatars des environs.

Grecs. — On rencontre des Grecs sur plusieurs points du Caucase, et principalement dans la partie du sud-ouest. Ils ont fondé plusieurs colonies sur les côtes de la mer Noire, entre Soukhoum-Kaleh et Anapa, dans le voisinage des Abkhases.

Peuples divers. — Parmi les autres peuples européens d'origines diverses qui habitent au milieu des populations caucasiennes, il faut citer par ordre d'importance numérique :

1° Les Finnois, au nombre de près de deux mille. Ils ont des colonies assez florissantes.

2° Les Moldaves, qui habitent principalement des colonies qu'ils ont fondées en Abkhasie, non loin de Sotcho, sur la mer Noire. Ils sont au nombre de mille environ.

3° Les Tchèques qui ont reçu des concessions de terrains dans le pays des Tcherkesses, et qui ont fondé quelques villages dans le voisinage de ceux des Moldaves. Ils sont également un millier environ.

Citons enfin quelques Français, au nombre de trois cents environ, habitant la ville de Tiflis où ils sont commerçants ou industriels.

CONCLUSIONS

L'ethnologie du Caucase n'avait été étudiée jusqu'à ces dernières années qu'au point de vue linguistique et ethnographique. Les philologues modernes reconnaissant l'impossibilité de réunir en une seule famille homogène les idiomes des divers peuples caucasiens, et ne parvenant pas à les rattacher pour la plupart à l'un des trois principaux groupes linguistiques qui les entourent, ont constitué un groupe caucasien auquel on est convenu de donner la même valeur taxinomique qu'à ceux qui ont reçu les noms de sémitique, d'aryen et de touranien. Ainsi groupés d'après leurs affinités linguistiques, les peuples des régions ponto-caspiennes le sont-ils également, d'une façon exacte, au point de vue morphologique et ethnographique? Telle était l'une des questions les plus importantes que je devais me proposer d'éclaircir en abordant l'étude des peuples du Caucase.

Les observations anthropométriques opérées sur un certain nombre de familles caucasiennes ont montré chez celles-ci la plus grande hétérogénéité dans leurs types, ainsi que des caractères qui leur assignent des origines fort multiples dont l'histoire et la légende même sont venues corroborer l'existence.

Pris isolément, les divers caractères anthropologiques que l'on a pu relever sur quelques-unes de ces populations ne permettent pas de groupements rationnels.

Ce n'est qu'en associant les résultats de toutes les méthodes d'investigation dont on dispose, et en insistant notamment, plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, sur l'étude comparative des us et coutumes ainsi que sur l'observation des traits qui caractérisent ce que l'on doit appeler la physionomie d'une race qu'il est possible d'esquisser un tableau ethnologique du Caucase.

C'est en partant de ce principe que j'ai cru pouvoir réunir provisoirement les populations caucasiennes en un certain nombre de groupes qui diffèrent sur quelques points de ceux créés par les philologues.

Ces modifications, dont l'importance est, assurément, toute relative, sont dues, en partie, aux résultats des recherches anthropométriques, et surtout à la multiplicité des observations typologiques et sociologiques nouvellement introduites dans l'étude des races humaines.

Au point de vue ethnogénique, les restes des peuples anciens au Caucase ont apporté quelques faits du plus haut intérêt, mais encore peu concluants, on doit le reconnaître. Les rares débris humains exhumés des tombeaux antiques ont montré que dès les temps protohistoriques, les races étaient déjà très mêlées dans ces régions. On a pu constater pourtant que le type était alors plutôt dolichocéphale que brachycéphale, et ces caractères, joints à des considérations d'ordre archéologique, ont permis de rechercher du côté des montagnes du sud de la Perse et des contrées euphratiques ou mésopotamiennes l'origine ou du moins l'habitat des familles qui, des premières, sont venues se fixer dans les vallées de l'Osséthie et de la Digorie.

Les caractères morphologiques des populations protohistoriques ont persisté dans le nord et le sud du Caucase jusqu'au ve ou ive siècle avant notre ère. Mais à partir de cette époque on remarque peu à peu l'influence d'un peuple brachycéphale. Plus tard encore, le type est influencé par des immigrations nouvelles qui ont continué à s'opérer tantôt par le nord, tantôt par le sud ou même par l'ouest.

La mise en série des indices céphaliques moyens des crânes découverts dans les nécropoles du Caucase montre la marche ascendante de la dolichocéphalie vers la brachycéphalie depuis les temps protohistoriques jusquà l'époque actuelle.

MISE EN SERIE DES INDICES CEPHALIQUES DES CRANES PROVENANT DES NÉCROPOLES DU CAUCASE

CRANES	ORIGINES	INDICES	OBSERVATEURS
6	Samthavro (protohistoriques)	71.55	CHANTRE.
4	Marienfeld (protohistoriques)	72.64	CHANTRE.
10	Samthavro (protohistoriques)	71.82	SMIRNOW.
10	Kourganes de la Kabarda (scytho-byzantins)	72.35	ANTONOWITCH.
6	Koban (protohistoriques)	73.71	CHANTRE.
1	Kislovodsk (protohistorique)	73.77	CHANTRE.
1	Baksan (scytho-byzantin)	74.99	CHANTRE.
20	Natoukaïs (modernes)	75.78	TIKHOMIROFF.
1	Nécropole de Redkine-Lager (protohistorique)	77.77	CHANTRE
53	Chapsoughs (modernes)	79.03	TIKHOMIROFF.
4	Tchetchènes de Koban (moderne)	80.57	CHANTRE.
7	Géorgiens de Tiflis (modernes)	81.61	CHANTRE.
1	Tchetchène de Vladikavkas (moderne)	82.35	CHANTRE.
27	Abkhases (modernes)	83.64	TIKHOMIROFF.
1	Lesghien (moderne)	83.73	DAVIS.
1	Arménien de Tiflis (moderne)	84.21	GONDATI.
5	Ossèthes de Koban (modernes)	86.48	CHANTRE.

Si l'on tient compte des vicissitudes si nombreuses et si diverses par lesquelles ont passé les tribus caucasiennes, on comprendra aisément qu'elles ne présentent aucune cohésion au point de vue linguistique. Les résultats des investigations anthropométriques et craniométriques ne sont pas plus satisfaisants à cet égard que ceux que l'on a obtenus par des recherches philologiques. En effet, les mises en séries des indices céphaliques moyens ainsi que des indices qui ont trait à la face et au nez montrent que leurs caractères morphologiques ne concordent pas toujours avec les affinités linguistiques au nom desquelles plusieurs peuples ont été groupés. C'est ainsi que si l'on compare les indices céphaliques des diverses familles qui constituent le groupe karthevélien, on rencontrera des écarts considérables, comme le montrent les tableaux ci-après. On voit, en effet, que les Gouriens présentent un indice moyen de 80,58, tandis que les Grousiens donnent le chiffre de 85,85 et les Lazes celui de 87,48. C'est cependant l'un des groupes caucasiens considérés comme les plus homogènes, grâce à la similitude des langues, des traditions, des mœurs et des destinées historiques qui existe chez les familles qui le composent.

Si l'on consulte, après cela, les mises en séries des indices de la face et du nez, on

verra que les diverses familles d'un même groupe présentent, entre elles, des écarts encore plus grands que ceux que nous venons de signaler.

INDICES CÉPHALIQUE, FACIAL ET NASAL DES PEUPLES HABITANT LE CAUCASE

Observés par M. E. Chantre.

INDICE CÉPHALIQUE

6	Persans Hadjemis	76,64
3	Ingouches	80 49
4	Gouriens	80.58
11	Ossèthes du Térek	80.75
2	Khevsoures	80.79
10	Tatars Aderbeïdjanis de Gokchaï	81.6
10	Kalmouks	81.7
8	Tchetchènes	82 95
4	Imères	82.95
4	Abkhases	83 »
12	Kurdes	83 »
12	Mingréliens	83.22
4	Kabardiens	84.54
7	Ossèthes de Koban	84.78
25	Arméniens de Tiflis	85.17
4	Turkomans	85.56
10	Arméniens d'Érivan	85.68
4	Nogaïs	85.7
7	Grousiens	85.85
8	Tatars Aderbeïdjanis de Bayazid	86 »
5	Avars	86.45
27	Lazes	87.48

INDICE FACIAL

8	Tchetchènes	70.82
4	Gouriens	74.87
7	Grousiens	75.19
4	Imères	75.71
27	Lazes	76.14
11	Ossèthes du Térek	76.76
4	Abkases	77.38
5	Avars	78.48
2	Khevsoures	78.66
4	Turkomans	79.3
7	Ossèthes de Koban	79 63
10	Kalmouks	80.3
12	Mingréliens	80.20
3	Ingouches	81.60
4	Kabardiens	81.77
6	Persans Hadjemis	82 »

4	Nogaïs	83
18	Tatars Aderbeïdjanis	85.7
10	Arméniens d'Érivan	86 58
12	Kurdes	87.3
25	Arméniens de Tiflis	87.12

INDICE NASAL

10	Arméniens d'Érivan	62.35
25	Arméniens de Tiflis	63.5
12	Kurdes	64.4
27	Lazes	64.45
18	Tatars Aderbeïdjanis	65.2
7	Ossèthes de Koban	66.03
8	Tchetchènes	66.46
4	Kabardiens	66.49
4	Abkhases	66.66
4	Imères	66.70
12	Mingreliens	67.99
5	Avars	69 65
7	Grousiens	69.65
4	Nogaïs	70
6	Persans Hadjemis	70.00
4	Turkomans	70.5
4	Gouriens	72.54
11	Ossèthes du Térek	74.20
10	Kalmouks	75 3
3	Ingouches	74.82
2	Khevsoures	75.78

Ces divers indices moyens extraits des deux mille mesures que j'ai prises sur près de trois cents individus appartenant à vingt et une familles différentes semblent donc affirmer encore l'hétérogénéité des tribus caucasiennes et la diversité de leurs origines. Toutefois, vu l'immense population du Caucase, le nombre des observations est encore beaucoup trop faible pour permettre d'en tirer des conclusions mêmes provisoires. Il est un fait, pourtant, dès à présent indiscutable, c'est l'absence complète au Caucase de race pure ; tout tend à démontrer des mélanges incessants entre les divers groupes ethniques de la grande chaîne et des peuples aryens, ouralo-altaïques et sémitiques.

Il résulte de cela que la connaissance des populations sporadiques étant intimement liée à celle des Caucasiens, il importe, actuellement, de rechercher les caractères spéciaux à chacun d'eux et de les étudier avec le plus grand soin dans leur

propre pays. Lorsque ces divers éléments constitutifs seront mieux connus, alors seulement sera-t-il, peut-être, possible d'établir d'une façon scientifique une ethnogénie des peuples de l'isthme ponto-caspien.

Si l'enquête anthropométrique que j'ai inaugurée au Caucase ne donne pas des résultats plus concluants que ceux dus aux efforts des philologues, elle aura, au moins, le mérite d'apporter des éléments de comparaison nouveaux et positifs qui pourront contribuer, je l'espère, à mieux faire connaître les populations de ce grand et splendide pays et à préparer la solution de quelques-uns des vastes problèmes que présente l'étude des races humaines de l'Asie occidentale.

APPENDICE

STATISTIQUE DE LA POPULATION DU CAUCASE

TABLEAU DE LA POPULATION DES PAYS SITUÉS ENTRE LA MER NOIRE ET LA MER CASPIENNE

Classification de KLAPROTH en 1826[1]

TCHERKESSES

	Familles ou Maisons
1. Bezenlié, sur la Laba supérieure, à la sortie des hautes montagnes, jusqu'au Khots.	1 600
2. Moukhoch, au pied des montagnes noires, boisées, sur les rivières qui se jettent dans le Yaman-sou.	670
3. Abazekh, dans les cantons supérieurs où coulent le Pfarzekh, le Psefir, le Pchass et le Pchakh. . .	15 000
4. Temirgoï ou Kemourkwœhé, confinent avec le Moukhoch et habitent principalement l'Arim. . . .	5 100
5. Bjedoukh, sur plusieurs rivières que le Kouban reçoit à gauche.	850
6. Hattoukaï ou Hattikwœhé, sur les bords du Chag'wacha.	460
7. Chapchikh, à l'ouest des Bjedoukh, dans les montagnes boisées qui s'étendent jusqu'à Anapa. . . .	10 000
8. Bjana ou Jani, sur l'Atta-Doum et dans le voisinage.	240
9. Adaly, sur la rive gauche du Koubau, à son embouchure, et sur le limon de ce fleuve.	420
10. Skhegakaï, sur le Bougour et ses affluents, tout près et au-dessous d'Anapa.	950
11. Tcherkesses de la Grande-Kabardah.	11 250
12. Tcherkesses de la Petite-Kabardah.	4 590
	51 130

ABAZES

1. Alti Kessek ou Petite-Abaza sur le Kouban supérieur.	2 328
2. Behilbaï, sur l'Ouroup.	4 500
3 Midawi ou Madowé, sur la Laba supérieure.	860
4. Barrakai, sur le Khots et ses affluents, dans les cantons de Kounak-tav et Jighil Boulouko. . . .	560
5 Kazil-beg, entre les sources de la grande et de la petite Laba, jusqu'à la mer Noire.	260
6. Tchegreh et Bagh, sur la gauche de la Laba.	480
7. Toubi et Ouboukh, près de la Chag'wacha et de Pchakh, jusqu'aux montagnes de neige et la mer Noire.	540
8. Bsoubbéh au sud-ouest des précédents, jusqu'à la mer Noire et Sokoum-kalah.	520
9. Natoukhaï, à l'ouest des Tcherkesses Chapchikh, sur les dernières montagnes noires, jusqu'au Mez Kiakh, qui se jette dans la mer Noire.	5 350
10. Kouch'hazip-Abazi, ou Abazes qui habitent au delà des montagnes. Ce sont les tribus Ouboukh, Chachi, Ibsip, Koubikhan, Aratkhovas, Bah et Nalkoupi Madjavi.	38 500
	53 898

[1] *Tableau historique, géographique et ethnographique du Caucase*, in-8°, p. 89. Paris, 1827.

NOGAI, AU DELA DU KOUBAN

1.	Mantsour-oglou, sur le Khots.	450
2.	Nawrouz-aoûl, sur la Laba inférieure.	650
3.	Hordes qui appartiennent aux descendants des sultans de Crimée.	180
4.	Autres hordes dispersées sur la gauche du Kouban et ses affluents, jusqu'aux bords de la mer Noire, et sur les bords du Terek et de ses affluents.	8 200
		9 480

OSSÈTES

1.	Dougores, dans les vallées de l'Ouroukh et de ses affluents.	8 300
2.	Sur les bords du Dourdour et de l'Ours-don.	650
3.	Tribus de Sakha, Nar, Sramaghi, Walaghir et Koubat, sur l'Arre-don et ses affluents.	9 450
4.	Tsmitti, dans la vallée du Fiag.	1 800
5.	Tagaté ou Tagaouri, sur le Kizil et le Gnal-don.	1 260
6.	Tirsaou, à la source et dans la vallée du Terek supérieur.	1 040
7.	Dans la vallée du Terek, depuis Kobi jusqu'à Vladikavkaz.	800
8.	Sur le Makal don, affluent de droite du Terek.	165
9.	Ossètes au sud de la chaîne principale du Caucase, en Géorgie.	10 450
		33 915

MITSDJEGHI

1.	Ingouches, soumis et non soumis à la Russie.	4 600
2.	Terli, Kara boulak, Soslanki, Meredji, Datakh et Alkoun, entre l'Assaï et le Ghekhé.	7 350
3.	Ingouches Galga, sur l'Assaï supérieur.	3 500
4.	Tchetchentses, pacifiés et indépendants dont on ne sait pas le nombre avec exactitude.	20 000
5.	Toucchi, au nord du Kakhethi.	400
		35 850

LESGHI

1.	Avar ou Koundzakh, sur le Koï-sou et l'Atala.	14 700
2.	Tkœseroukh, sur le Karak, afduent du Koï-Sou.	420
3.	Hidatlé, sur le Koï-sou.	400
4.	Moukratlé, sur le Karak.	200
5.	Ounsokoul, sur le Koï-sou.	550
6.	Karakhlé, sur le Karak, affluent du Koï-sou.	1 230
7.	Gounbet, sur la Koï sou inférieur.	250
8.	Arrakan, sur le Koï-sou.	420
4.	Bourtunnœh, sur le Takhara, affluent du Koï-sou.	500
10.	Antsoukh, sur les bords du Samoura.	1 500
11.	Thebeli, sur la même rivière, au-dessous d'Antsoukh.	350
12.	Toumourghi, au dessous de Thebel, sur le Samoura.	160
13.	Tchilik, sur le Samoura.	520
14.	Tchari, Belakani et autres tribus lesghi, dans les montagnes à l'est de l'Alazani.	8 000
15.	Républiques Dido et Ounso, aux sources du Samoura.	4 500
16.	Kaboutch, entre les Dido et le Kakhéthi.	1 000
17.	Andi, sur un affluent du Koï-sou.	800
18.	Akoucha, sur les bords du Koï sou.	18 200
19.	Tsoudakara, sur un des affluents du Koï-sou supérieur.	2 000
20.	Koubitchi, dans le Daghestan septentrional.	1 000
	À REPORTER.	56 700

Report.	56 700
21. Kazi-koumuk, sur un bras supérieur du Koï-sou.	15 000
22. Territoire de Djengoutaï dans le Daghestan septentrional.	6 500
23. Possessions de l'Ouzmeï des Kaïtak	25 000
24. Possessions du Kadi de Tchabasserân.	10 000
25. Canton de Kourœli.	5 000
26. Makhsiler, sur le Koï-sou inférieur.	'400
27. Cheki ou Chaki.	20 000
	138 600

PEUPLADES TURQUES ET TURCOMANES

1. Possessions du Chamkhal de Tarkou.	12 000
2. Koumuk d'Aksaï, d'Enderg et de Kostek.	12 000
3. District de Derbend.	2 000
4. Territoire de Kouba.	7 964
5. Territoire de Chamakhi.	25 000
6. Territoire de Bakou.	1 000
7. Territoire de Sallian.	2 000
8. Karabagh ou Chouchi.	5 000
9. Gandja et Chamkhor.	7 000
10. Somkhéthi.	5 500
11. Chouraghéli.	450
	79 914

PAYS GÉORGIENS

1. Kartali et Kakhéthi.	40 000
2. Iméréthi.	35 000
3. Mingrélie.	20 000
4. Géorgie turque, c'est-à-dire le pachalik et Akhal-Tsikhé Gouria, Djavakhéthi et Narimani.	25 000
5. Le pays des Pchavi et Khevsouri.	2 000
6. Souanéthi, dans les hautes montagnes au nord de l'Iméréthi.	3 000
	125 000

RÉCAPITULATION[1]

Tcherkesses.	51 130
Abazes.	53 898
Nogaï.	9 480
Ossètes.	33 915
Mitsdjeghi.	35 850
Lesghi.	138 600
Peuplades turques et turcomanes.	79 914
Pays géorgiens.	125 000
	527 787

[1] « Je ne pense pas, dit Klaproth, qu'on puisse compter plus de neuf individus par deux maisons : peut-être moins dans les hautes montagnes, et plus dans les vallées inférieures, et dans les plaines de la Géorgie ; ce calcul porterait donc le nombre total des habitants de l'isthme caucasien à 2.375.487. »

POPULATION DU CAUCASE

D'après le dernier recensement de 1887[1]

PEUPLES CAUCASIENS

GROUPE KARTHEVÉLIEN.	Grousiens ou Géorgiens	350.00
	Khevsoures	7.000
	Pchaves	9.000
	Touches	6.000
	Imères et Gouriens	480.000
	Mingréliens	215.000
	Svanes	13.000
	Lazes	20.000
		1.100.000
GROUPE TCHERKESSE.	Adighés et Kabardiens	120.000
	Abkhases et Abazes	20.000
		140.000
GROUPE OSSÈTHE.	Tagaours, Digoriens, Kourtatines et Alaghirs, ensemble	120.000
GROUPE TCHETCHÈ	Tchetchènes, Ingouches, Galgaïs, Kistes, Karaboulaks, ensemble	180.000
GROUPE LESGHIEN.	Kurins, Agoules, Routoules, Tabassarans, Artschins, Kazikoumouks, etc.	580.000

PEUPLES SPORADIQUES

GROUPE OURALO-ALTAÏQUE.	Tatars Aderbeïdjanis	1.060.000
	Tatars divers non classés	84.000
	Nogaïs	11.000
	Koumiks	83.000
	Karatchaïs	22.000
	Kabardiens de la montagne	15.000
	Kalmouks	11.000
	Kirghiz, Turkomans	11.000
		1.297.000

[1] Ces données sont approximatives et en chiffres ronds.

GROUPE SÉMITIQUE.	Chaldéo-Assyriens ou Aïssores	1.000
	Juifs de la montagne	30.000
		31.000
GROUPE IRANIEN.	Persans Hadjemis	10.000
	Tats ou Tadjiks	90.000
	Taliches	15.000
	Kurdes	60.000
	Arméniens	780.000
		985.000
GROUPE EUROPÉEN.	Russes	2.000.000
	Polonais	6.000
	Allemands	21.000
	Grecs	25.000
	Tchèques	10.000
	Moldaves	1.000
	Tziganes	1.000
	Divers	1.000
		2.065.000

RÉCAPITULATION

Groupe karthevélien	1.100.000
— tcherkesse	140.000
ossèthe	120.000
tchetchène	180.000
lesghien	580.000
— ouralo-altaïque	1.297.000
- sémitique	31.000
— iranien	985.000
— européen	2 065.000
	6.498 000
Soit avec les divers et en chiffres ronds	6.500.000

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

GRAVURES CONTENUES DANS LE TEXTE

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

POPULATIONS ACTUELLES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

ATLAS



Berceau Georgien



Araba ou Charette à Buffles




Mingrelien d'Ouzourgheti.




Mingrelien de Koutais



Mingreliens



Mingréliens





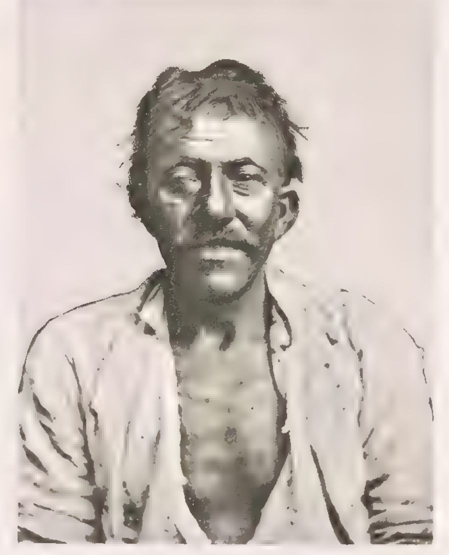
LAZE DE BATOUM





LAZE DE BATOUM





Laze de Batoum



Laze de Batoum

RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES
dans le Caucase
POPULATIONS ACTUELLES



Lazes de Batoum



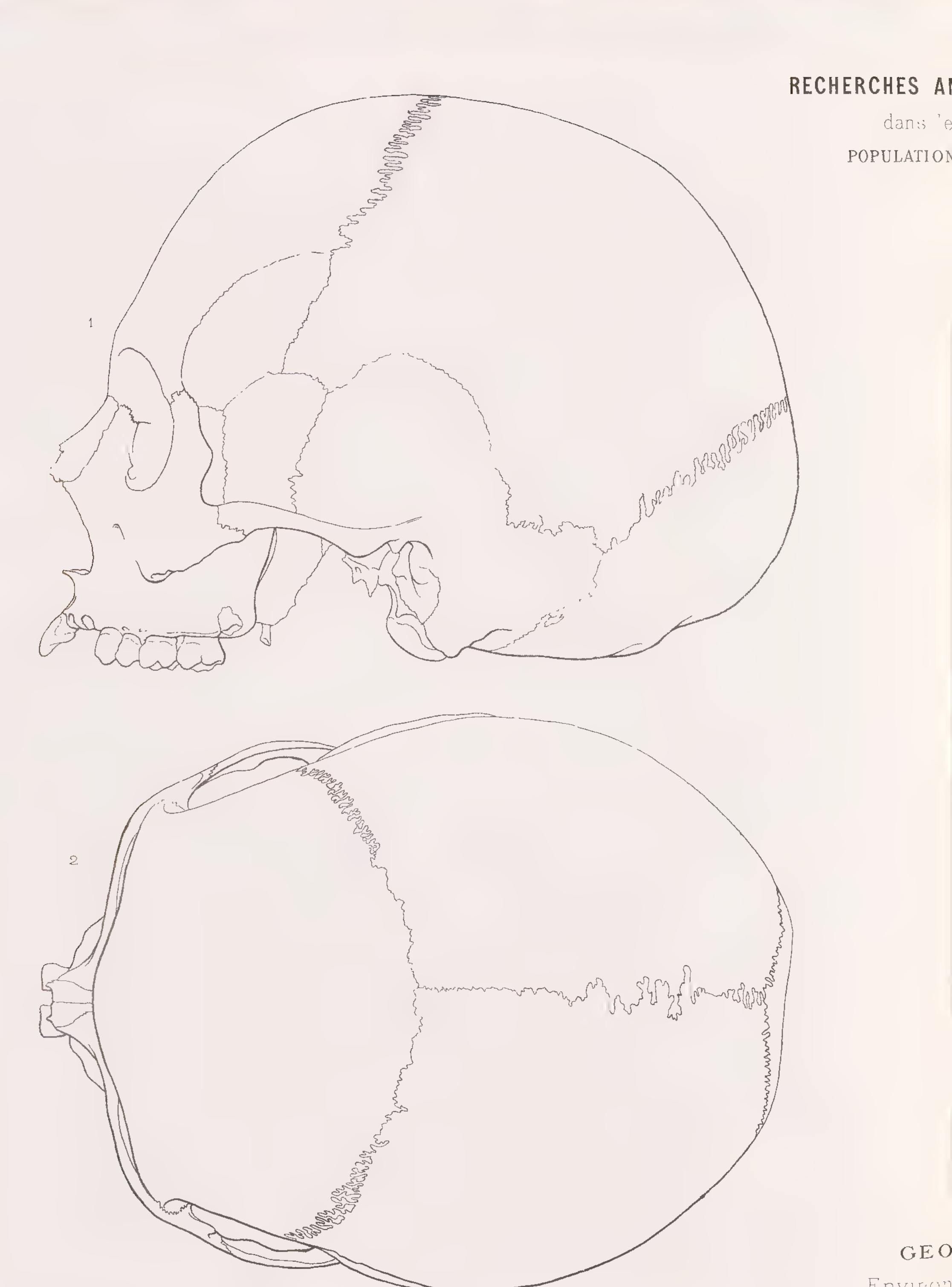
Campement Nogaï



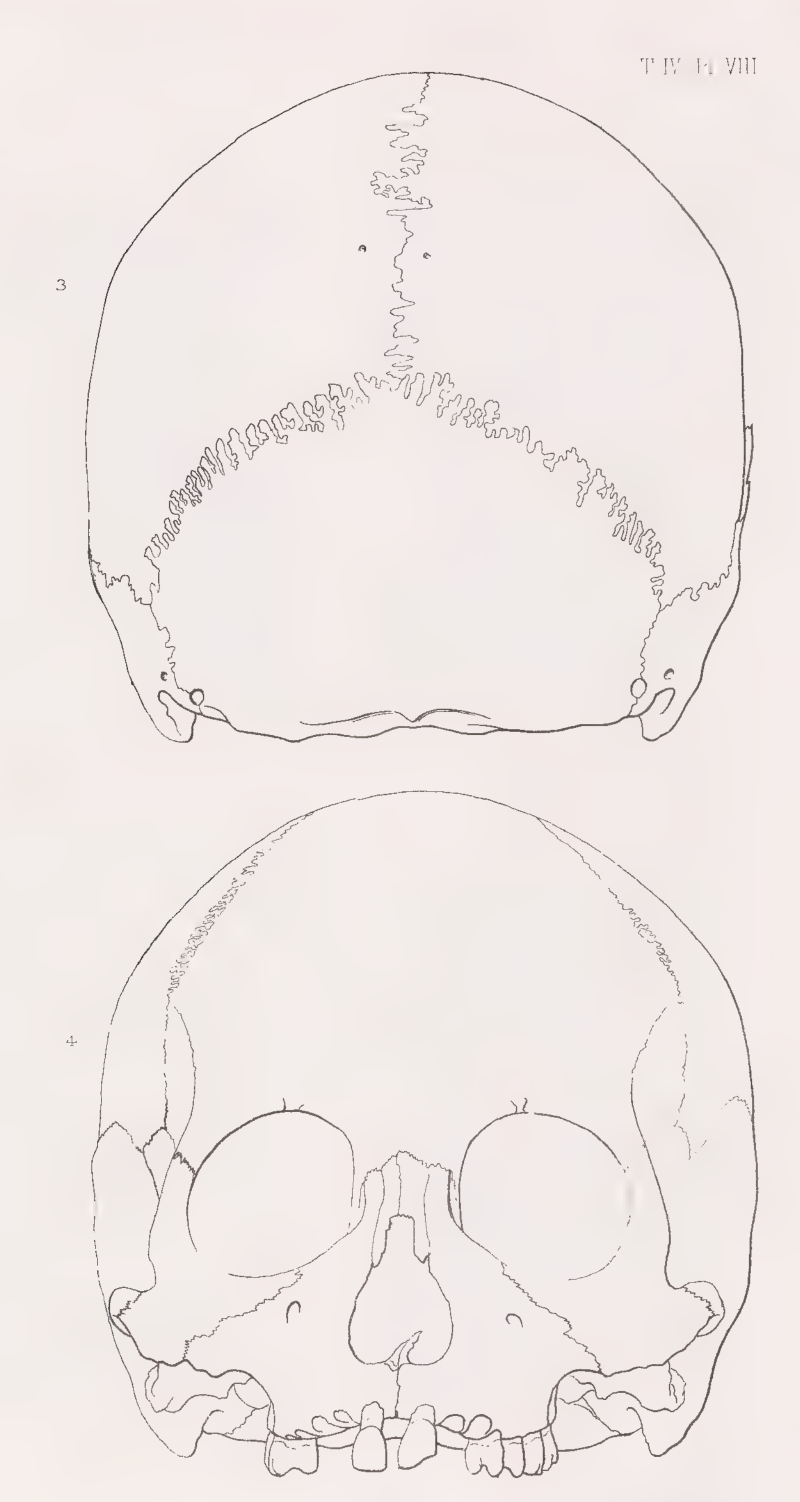
KALMOUKS (ENVIRONS DE PIATIGORSK)



KHEVSOURES EN ARMES



RECHERCHES AN
dans l'e
POPULATION
1
2
GEO
Environ
Centrale 21 Lyon



RGIEN

s de Tifl.s

E Chantre direxit 1885




KABARDIENS



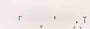
KABARDIENNES




KABARDIENS



KABARDIENNES







INGOUCHE

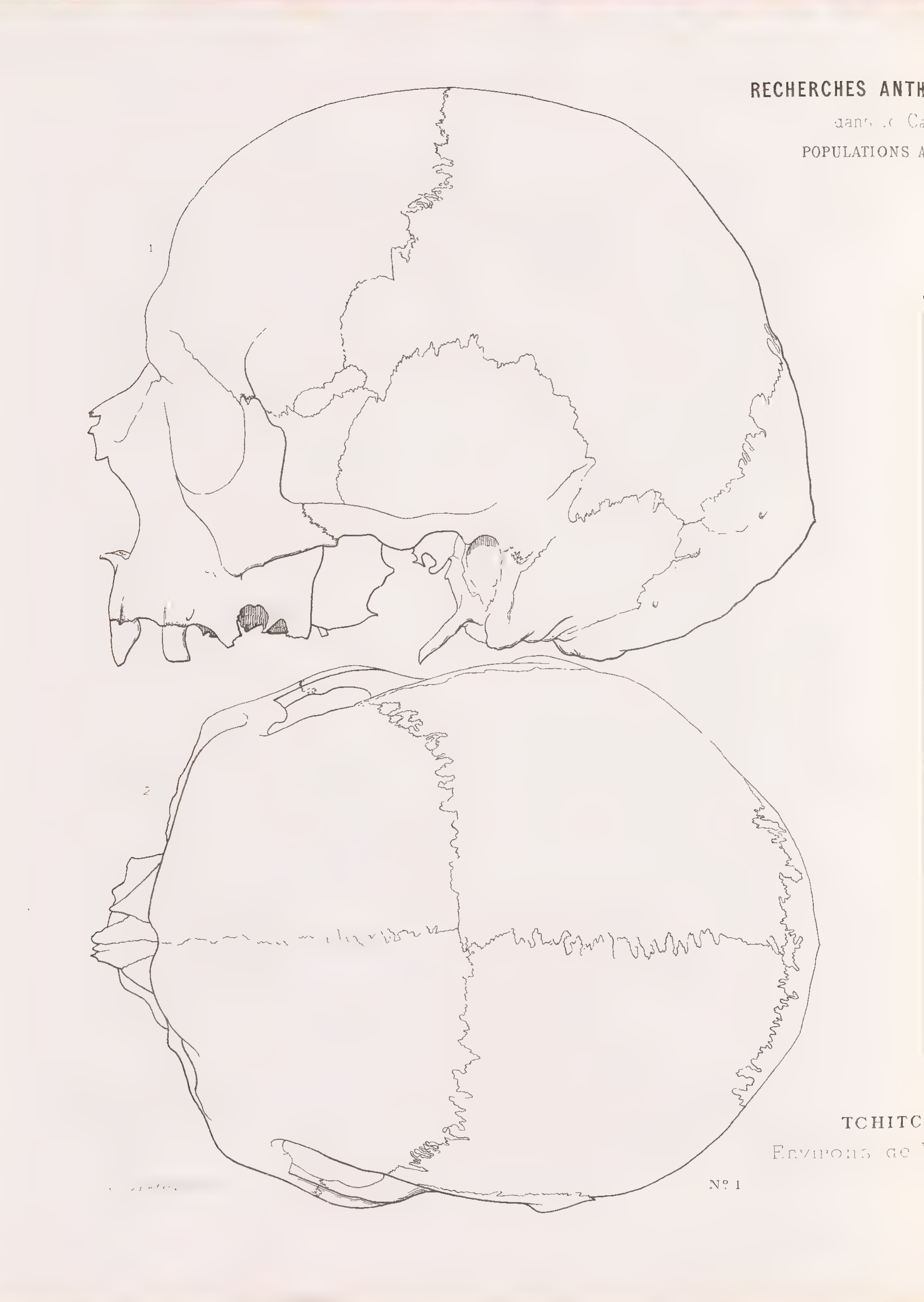




Heliog & Imp A Lemercier

TCHITCHENE

T. I[illegible]



RECHERCHES ANTH

dans le Ca

POPULATIONS A

TCHITC

Environs de

N° 1



ROPOLOGIQUES

ucase

CTUELLES

1

2

HENE

Ving.ha. kar

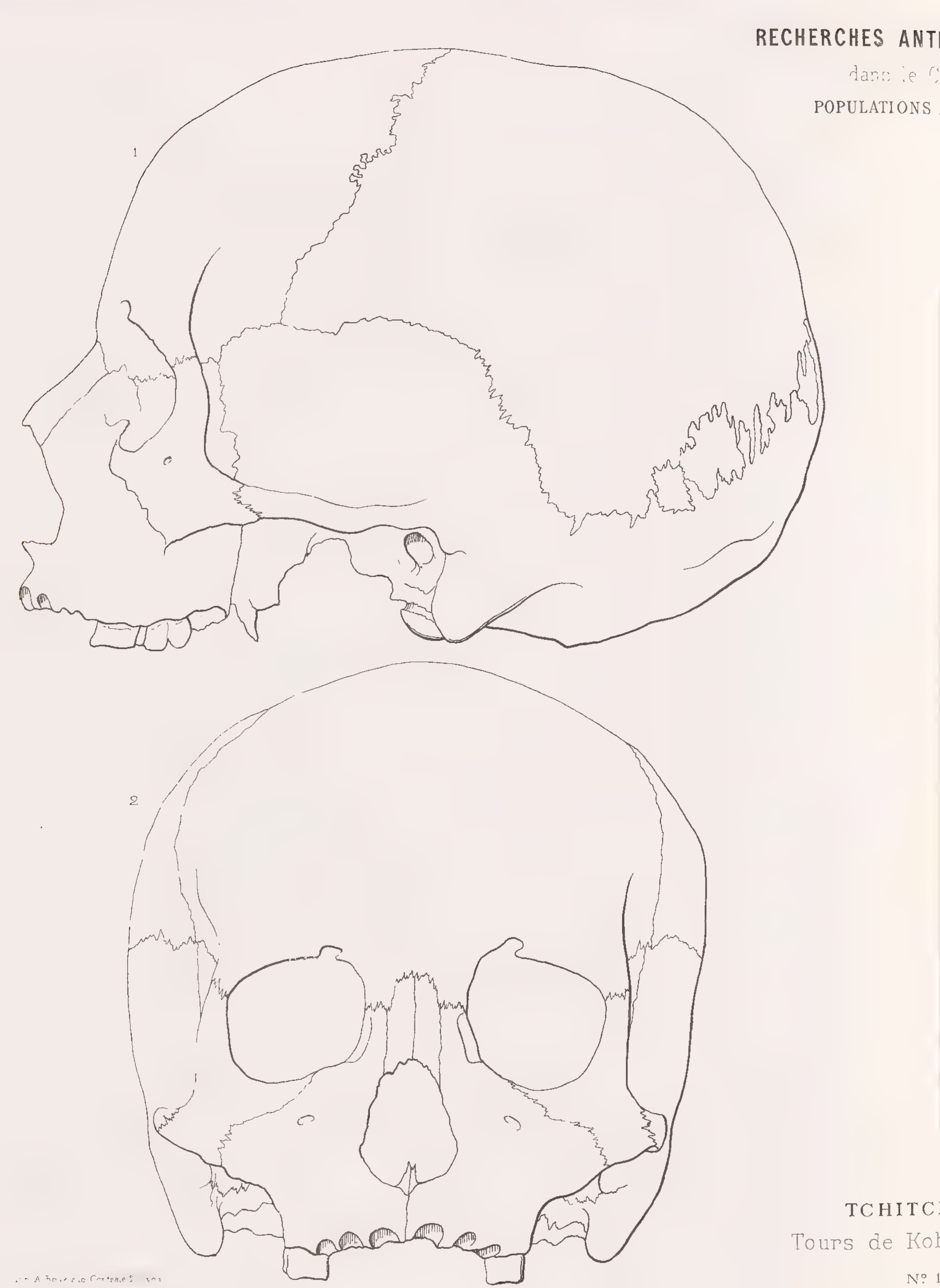
N° 2

L. Stantre direxit 1885

RECHERCHES ANT

dans le C

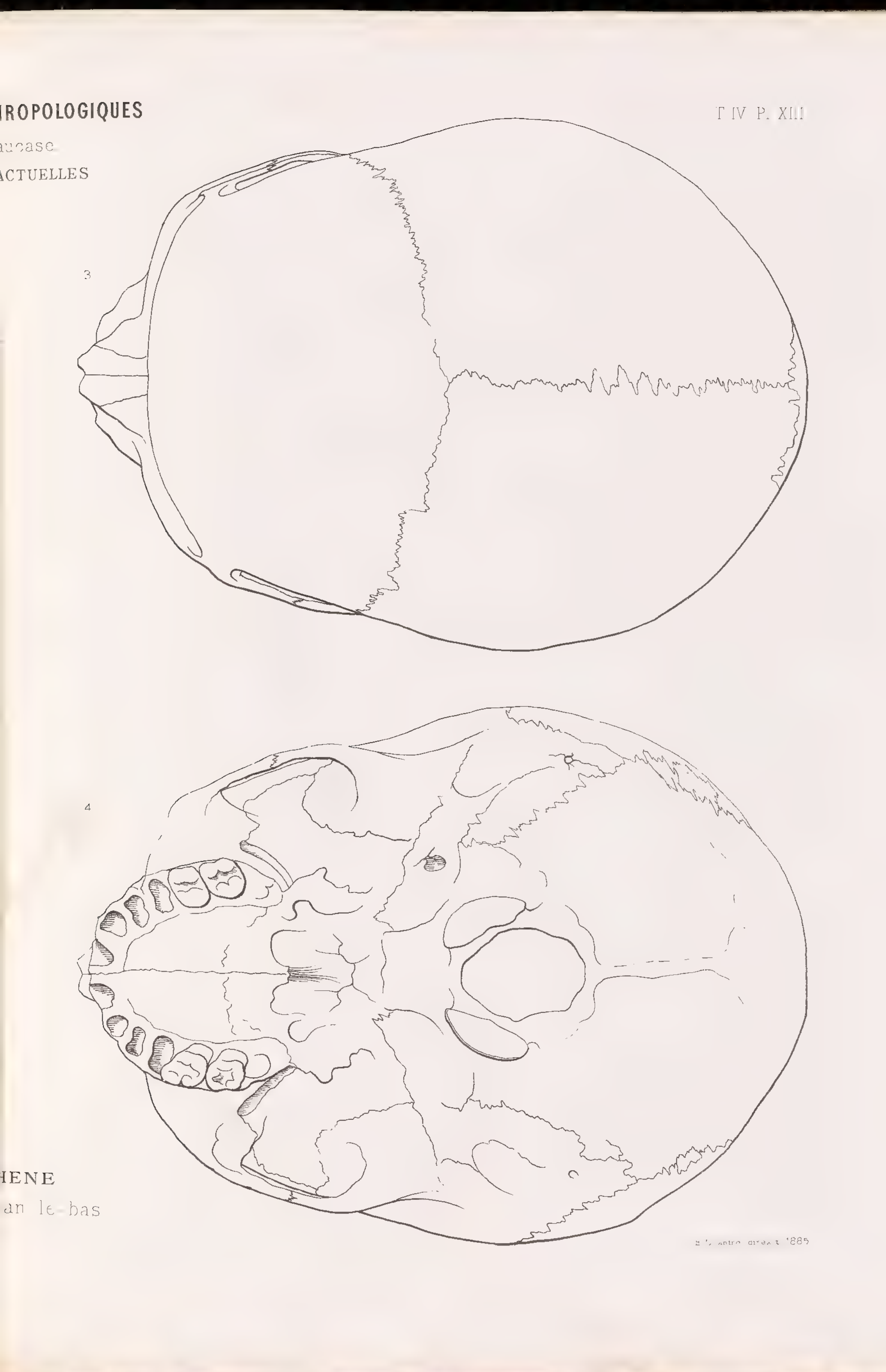
POPULATIONS



TCHITC

Tours de Kob

N° 1

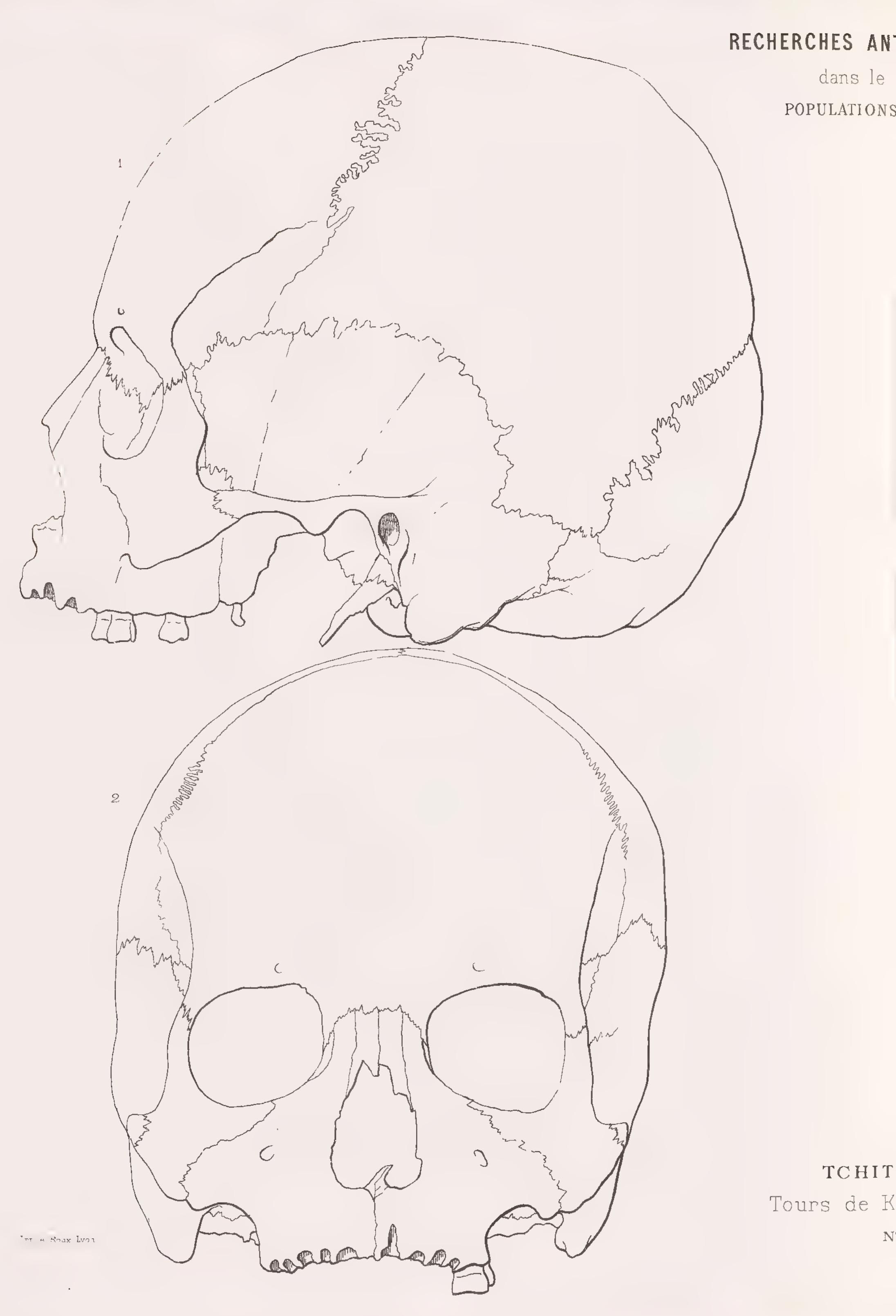

IROPOLOGIQUES
T IV P. XIII
aucase
ACTUELLES
3
4
HENE
an le-bas
1885

T[illegible]

RECHERCHES ANT

dans le

POPULATIONS



TCHIT

Tours de K

N°

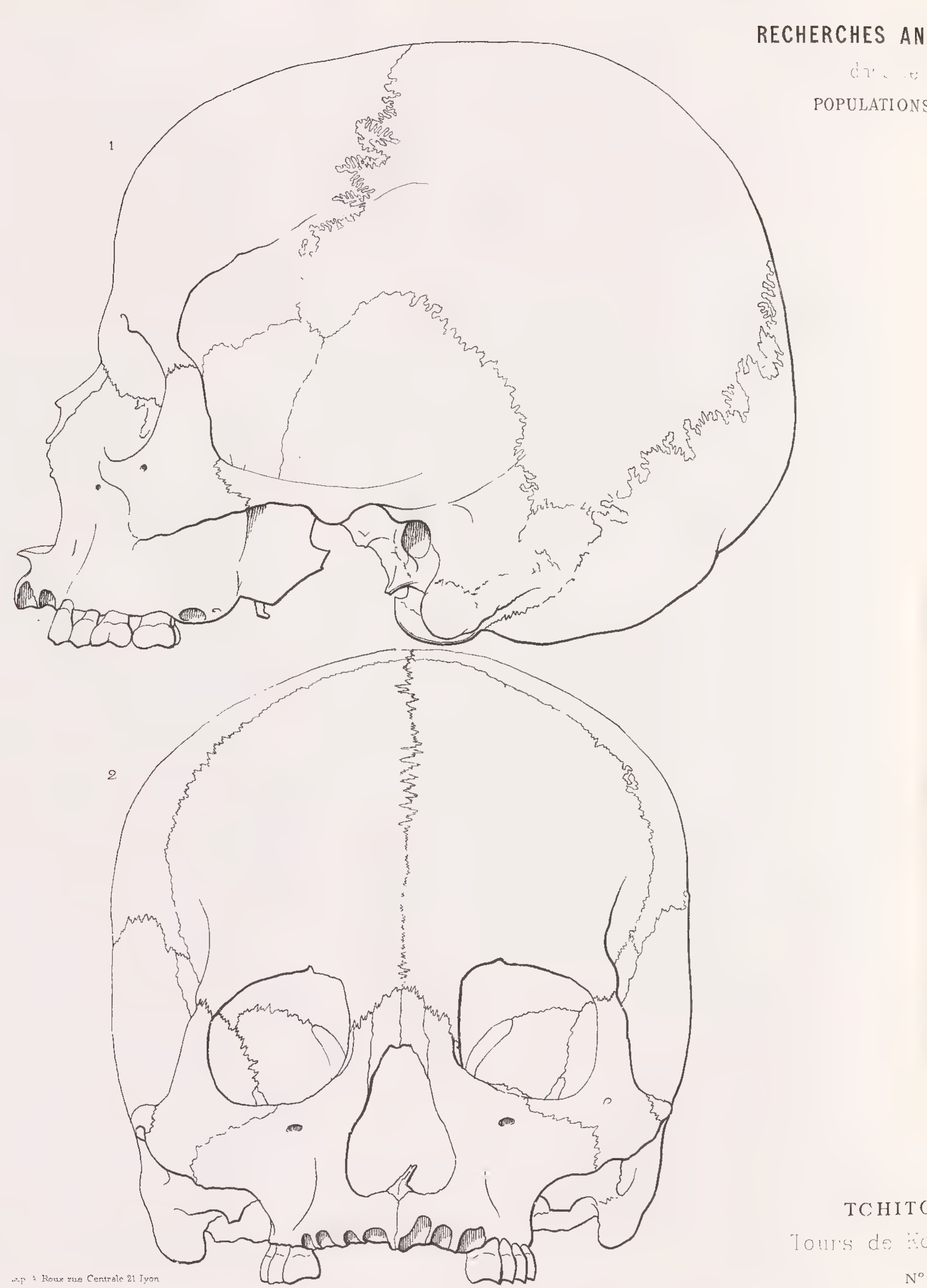
Imp. … Roux Lyon

3

4

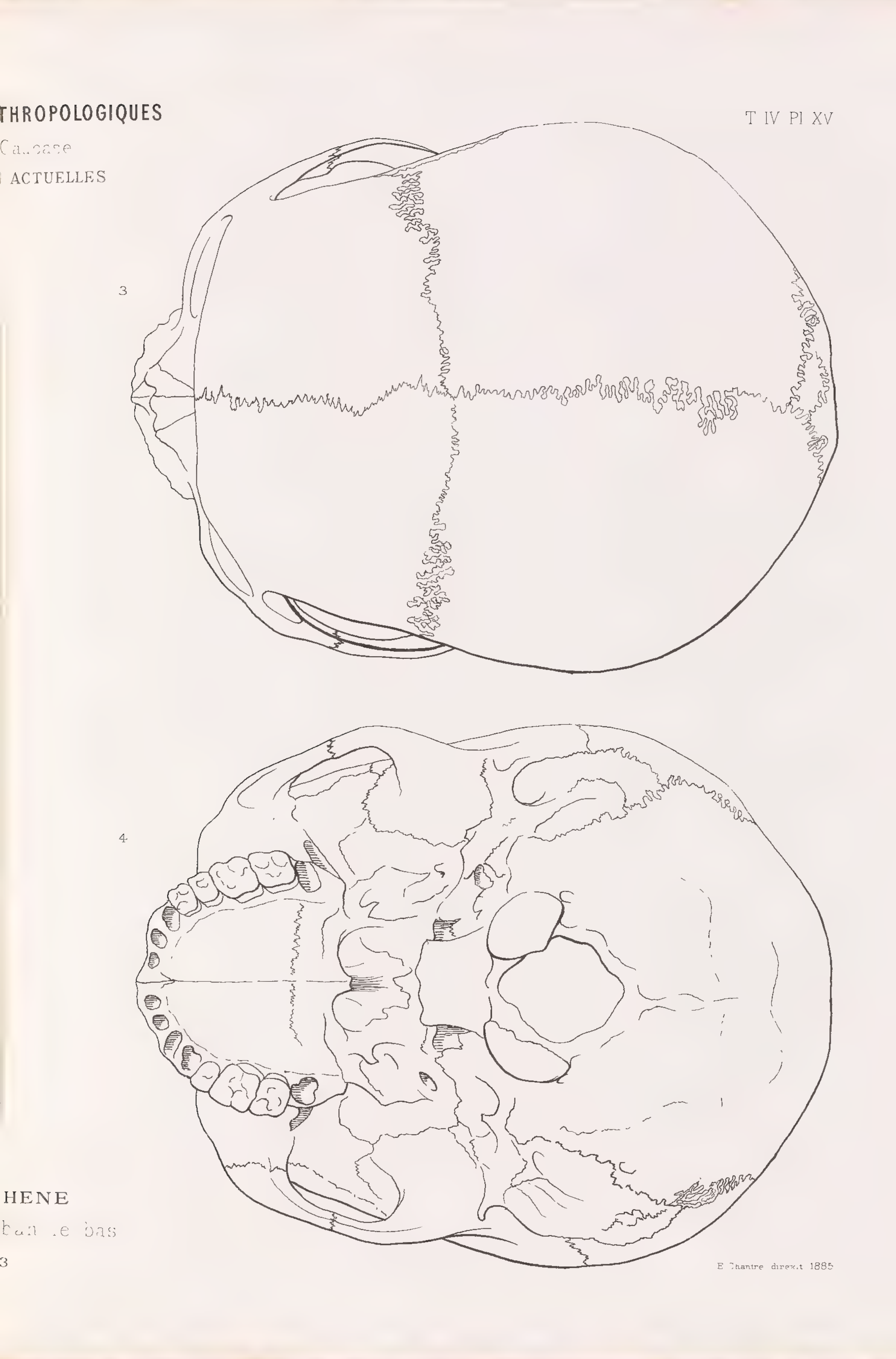
CHENE
oban-le-bas
2

E Chantre direxit 1885



TCHITC
Tours de Ko
N°

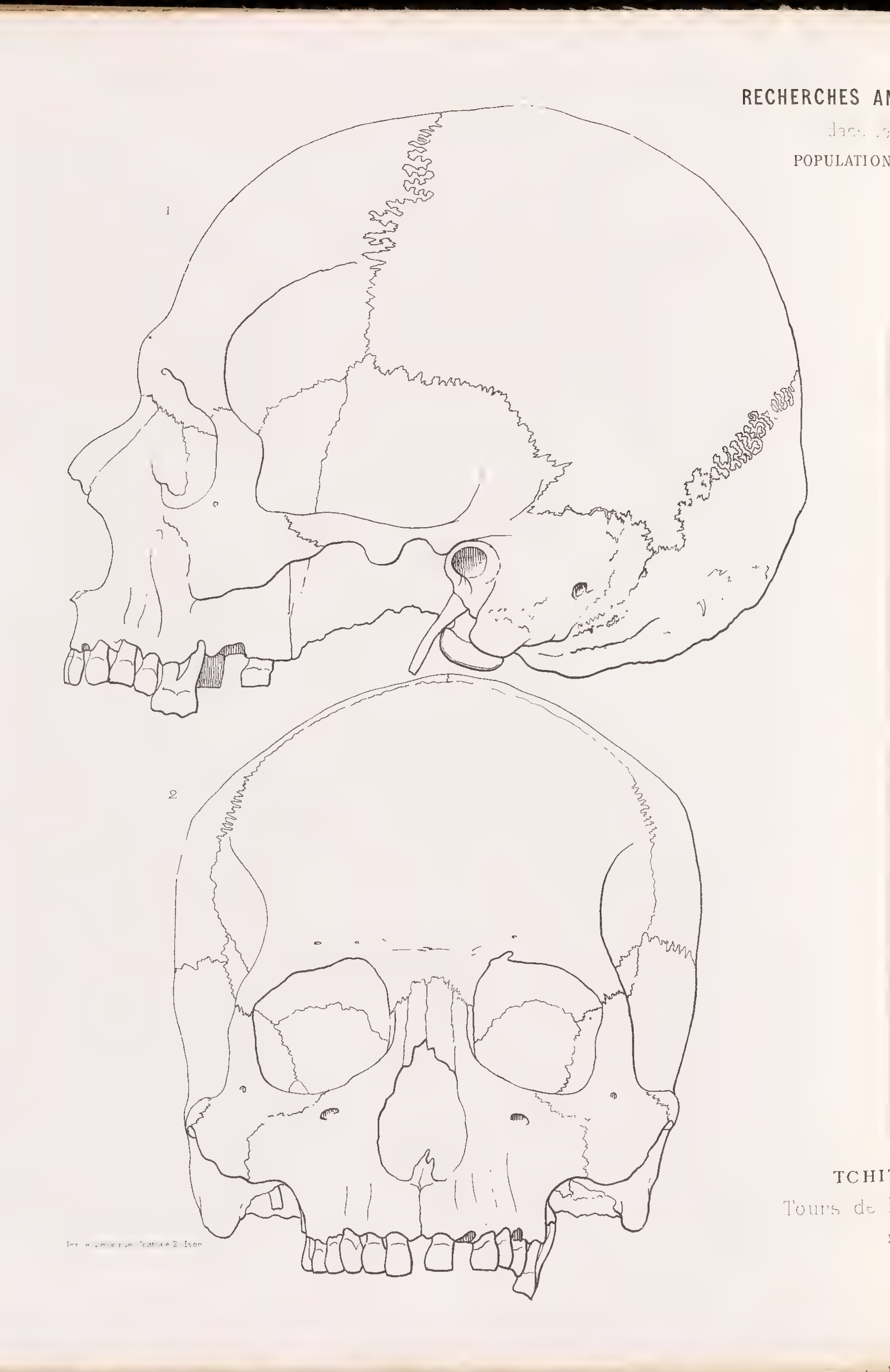
Imp. A Roux rue Centrale 21 Lyon



HENE
ban le bas
3

E Chantre direx.t 1885

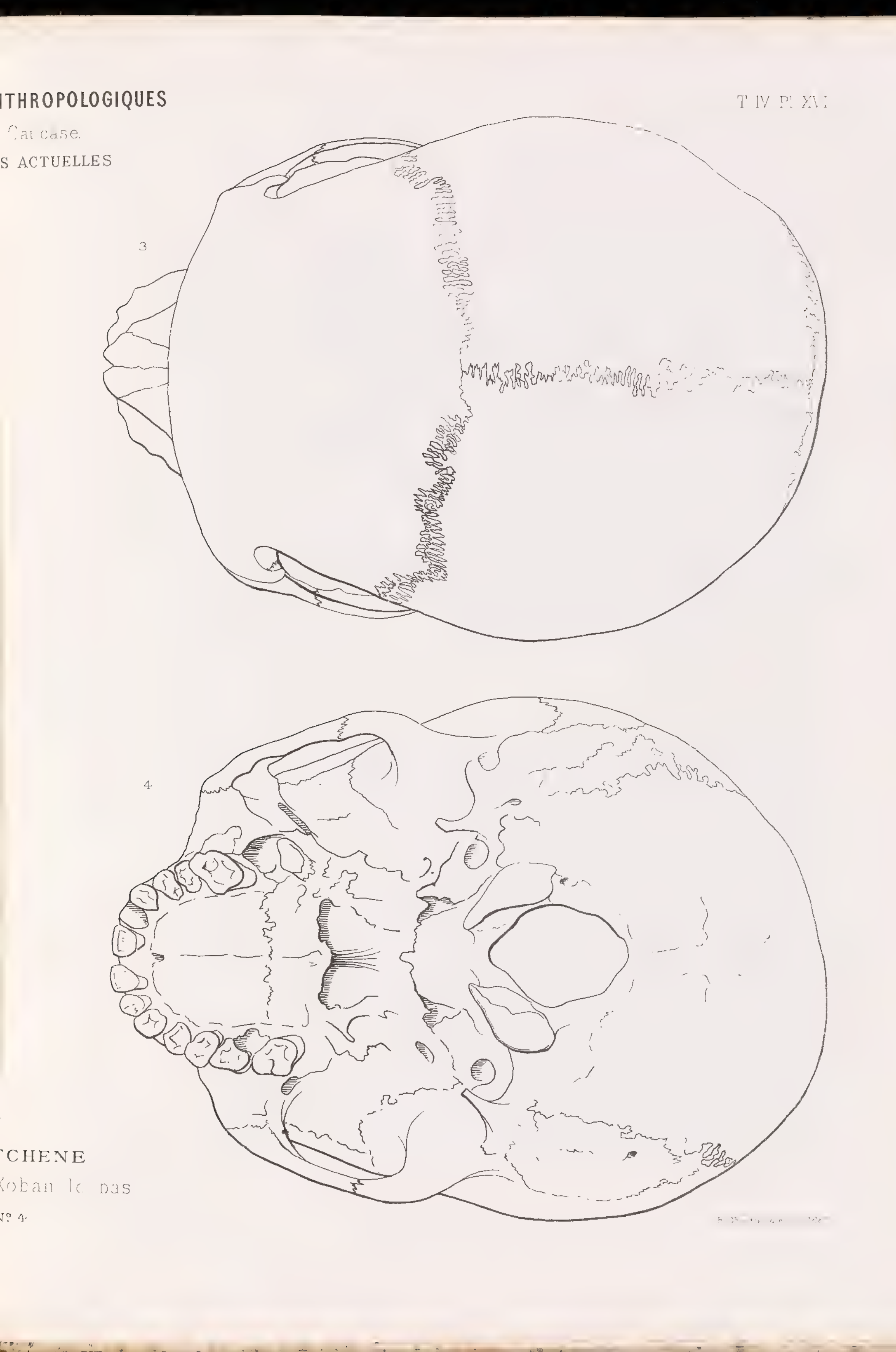
T. IV Pl. XVII


RECHERCHES AN
POPULATION
1
2
TCHIT
Tours de

…ITHROPOLOGIQUES

…Caucase.

…S ACTUELLES



…CHENE

…Koban le bas

…N° 4



LESGHIENS



PSCHAVES





LESGHIEN DE GOUNIB



AVARS (JUGES DU PAYS DES ANDIS)





Ossethe de Koban



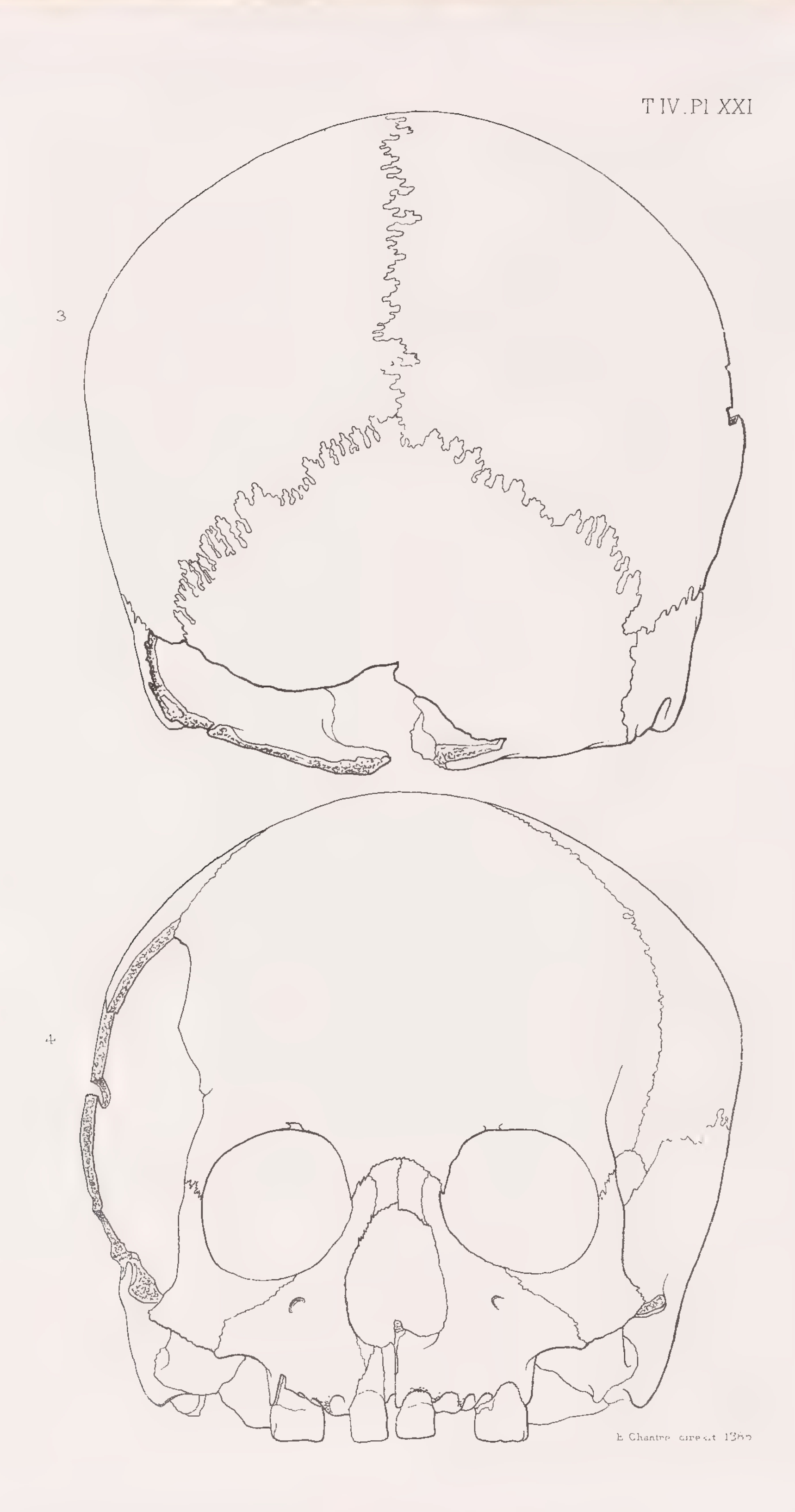


Ossethe de Koban



Imp. A. Roux rue Centrale 2.

OSSE



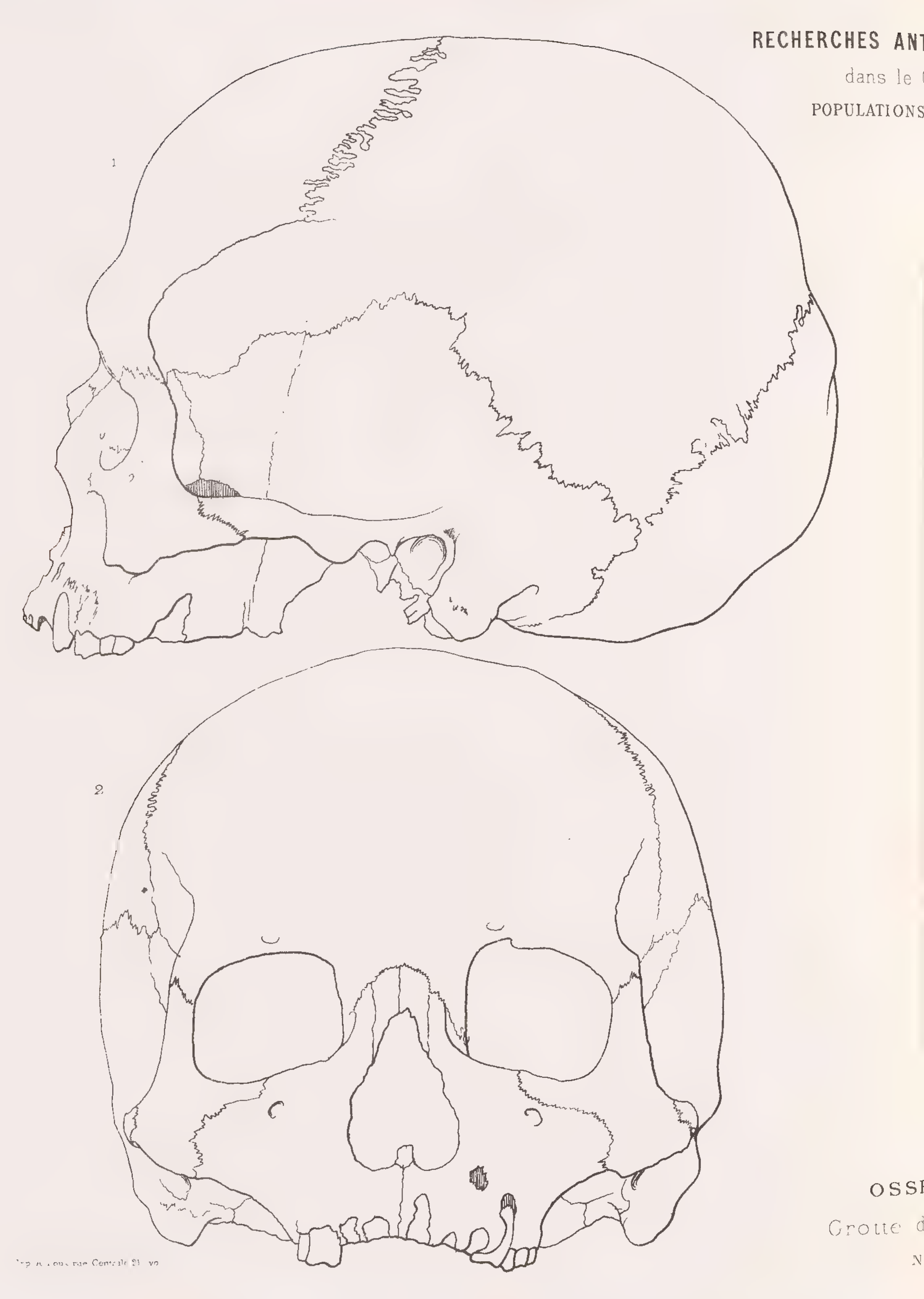
THE
e Karten

E. Chantre direxit 1885

RECHERCHES ANT

dans le (

POPULATIONS

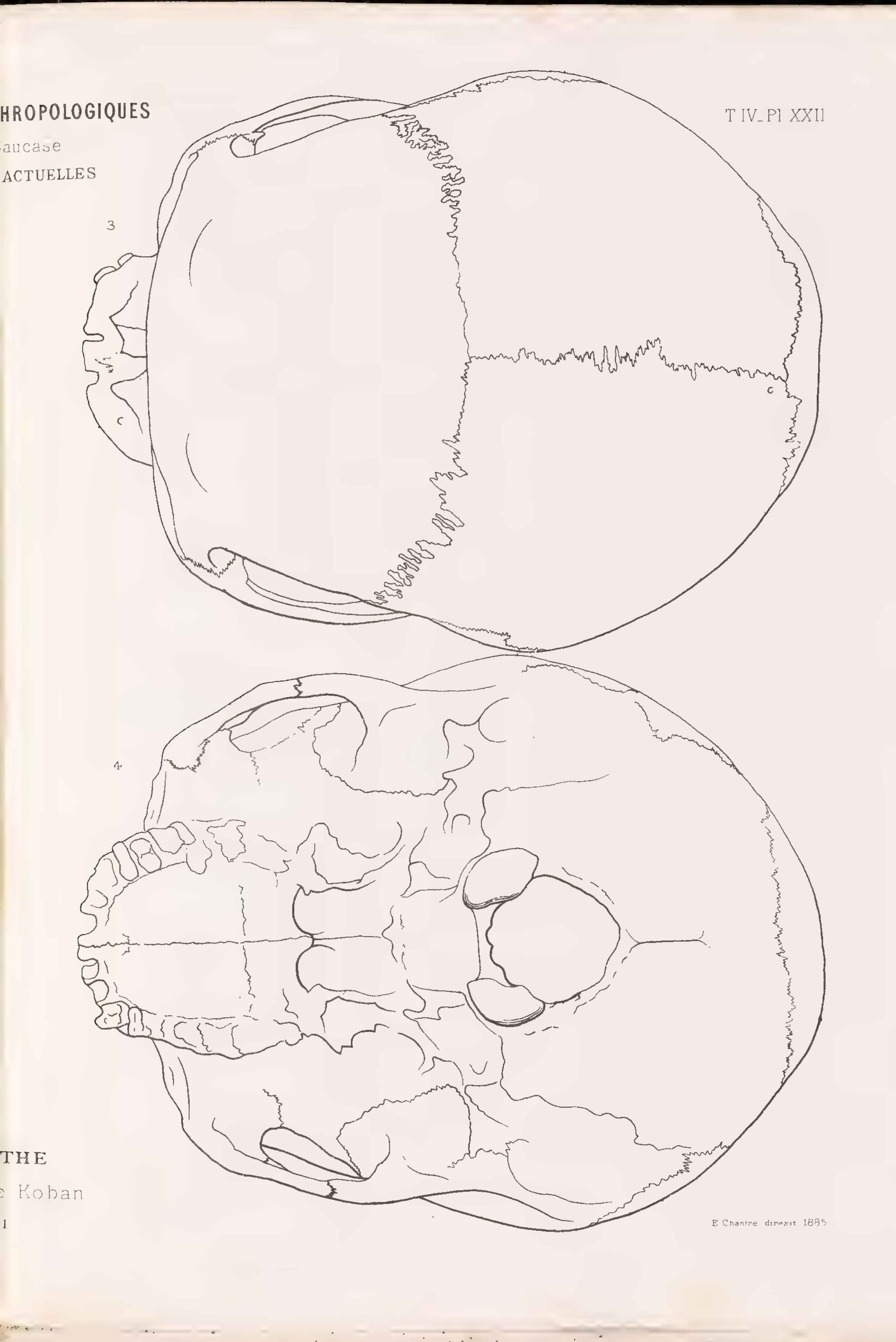


Imp. A. Louis rue Centrale 21 Lyon

OSSE

Grotte d

N°



THE
Koban
1

E Chantre direxit 1885

RECHERCHES ANT

POPULATIONS

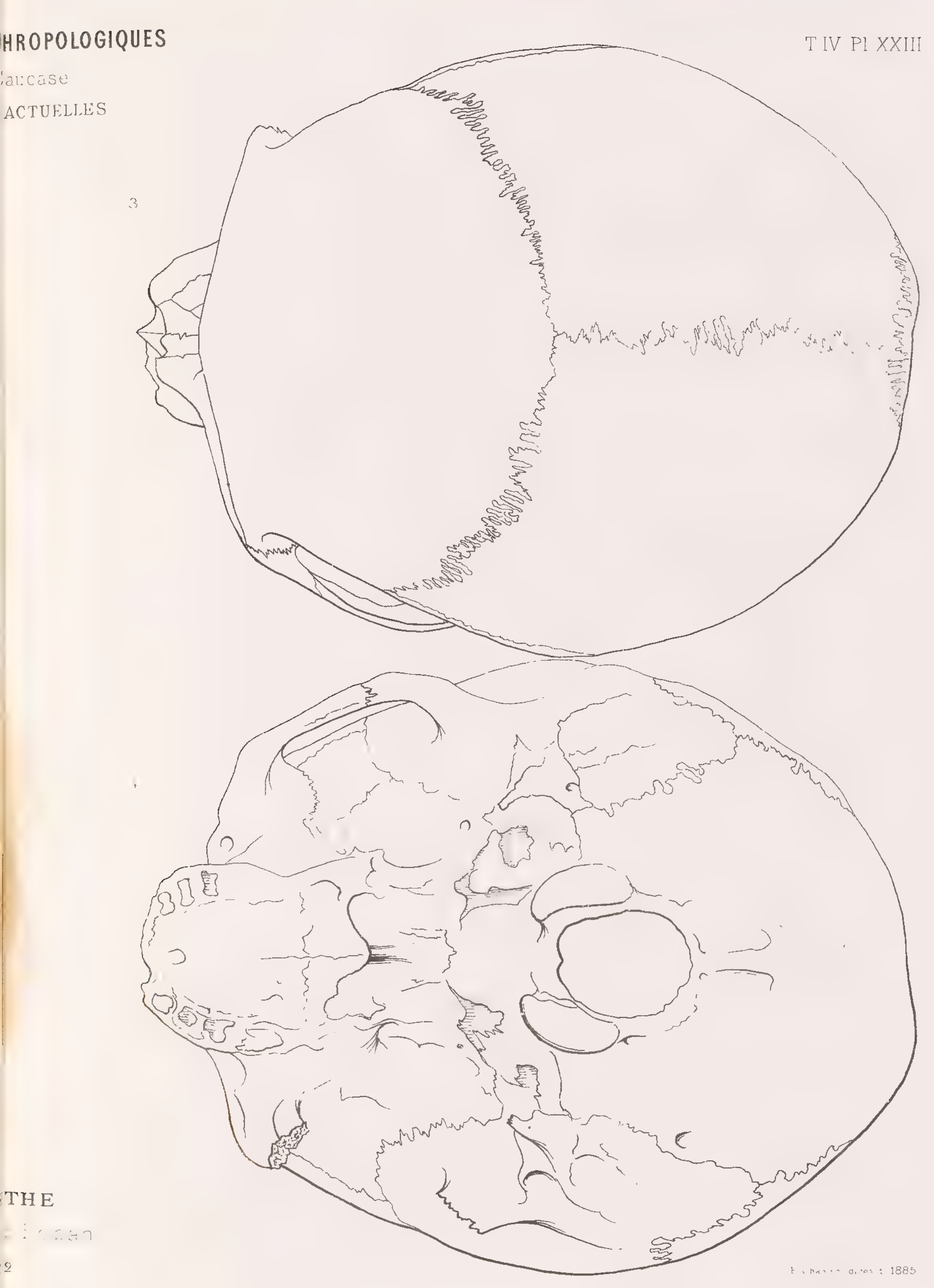


OSSE

Groi

N°

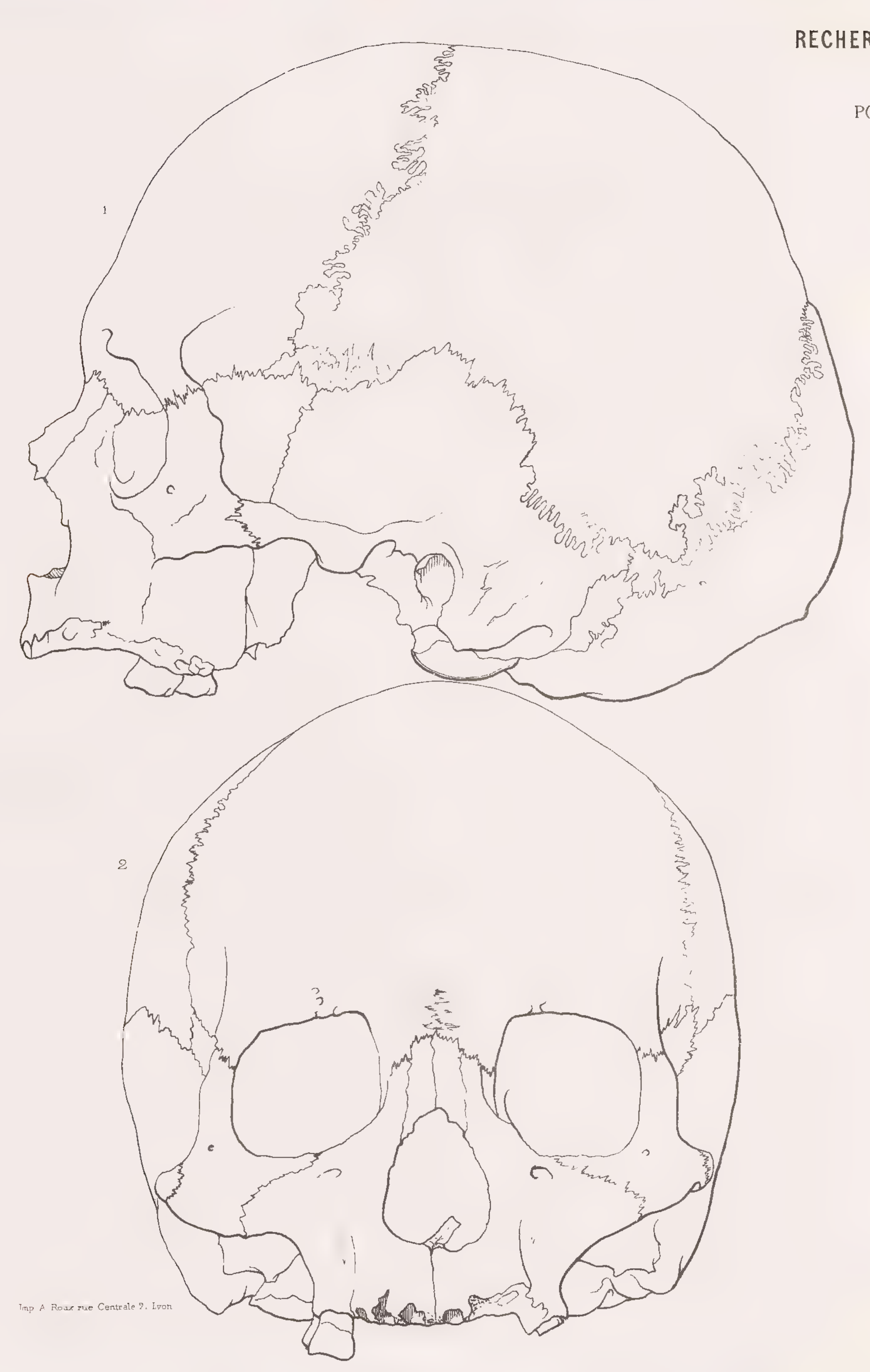
3



THE

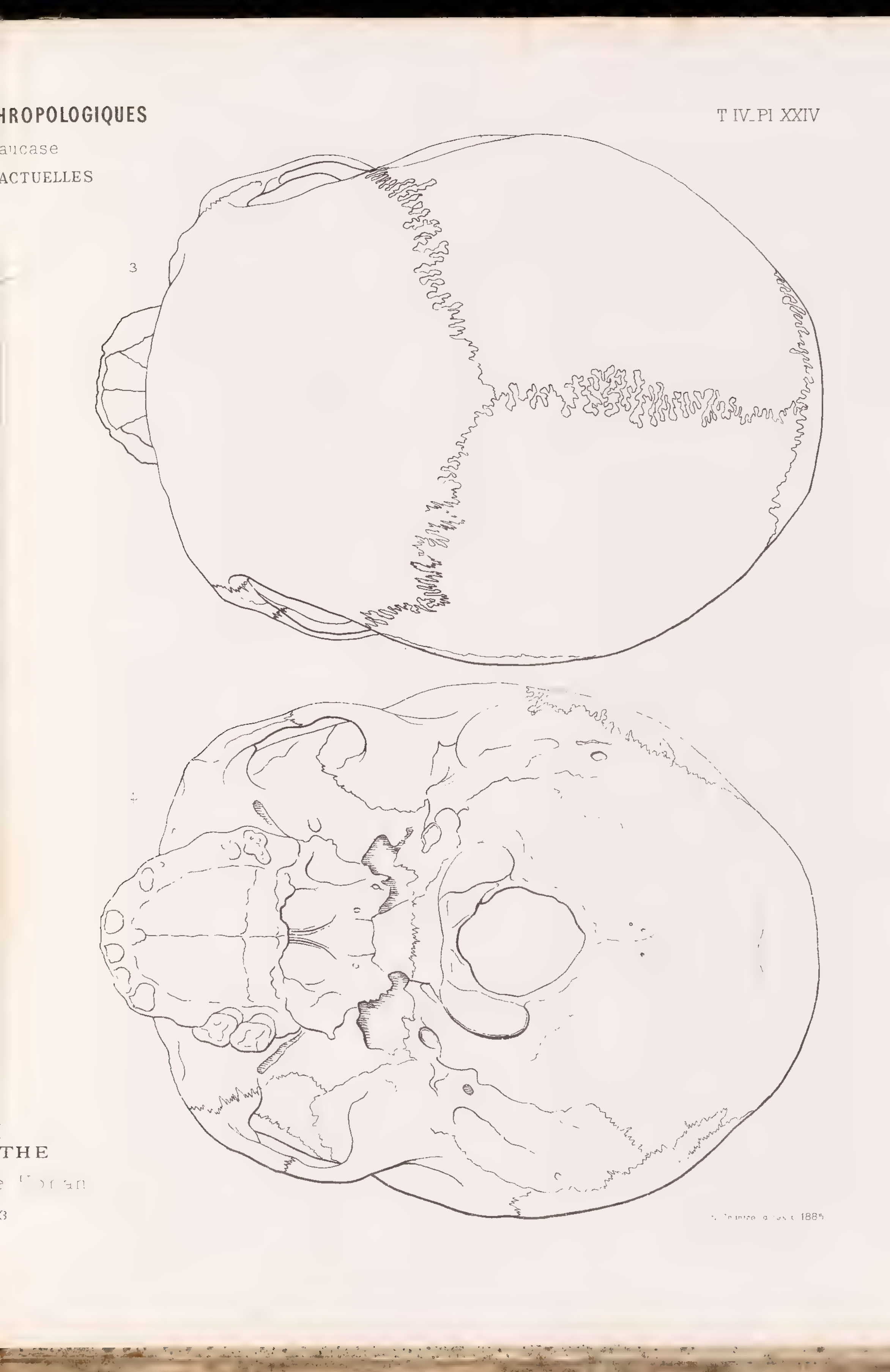
2

E. ... 1885



Imp A Roux rue Centrale 9. Lyon

OSSE
Grotte de
N°



THE

1

2

OSSE
Grotte d
N°

Imp A Roux, rue Centrale, 21 Lyon

Caucase.

ACTUELLES

3

4

ETHE

e Koban

4

E. Chantre [illegible] 1885

RECHERCHES AN

dans le

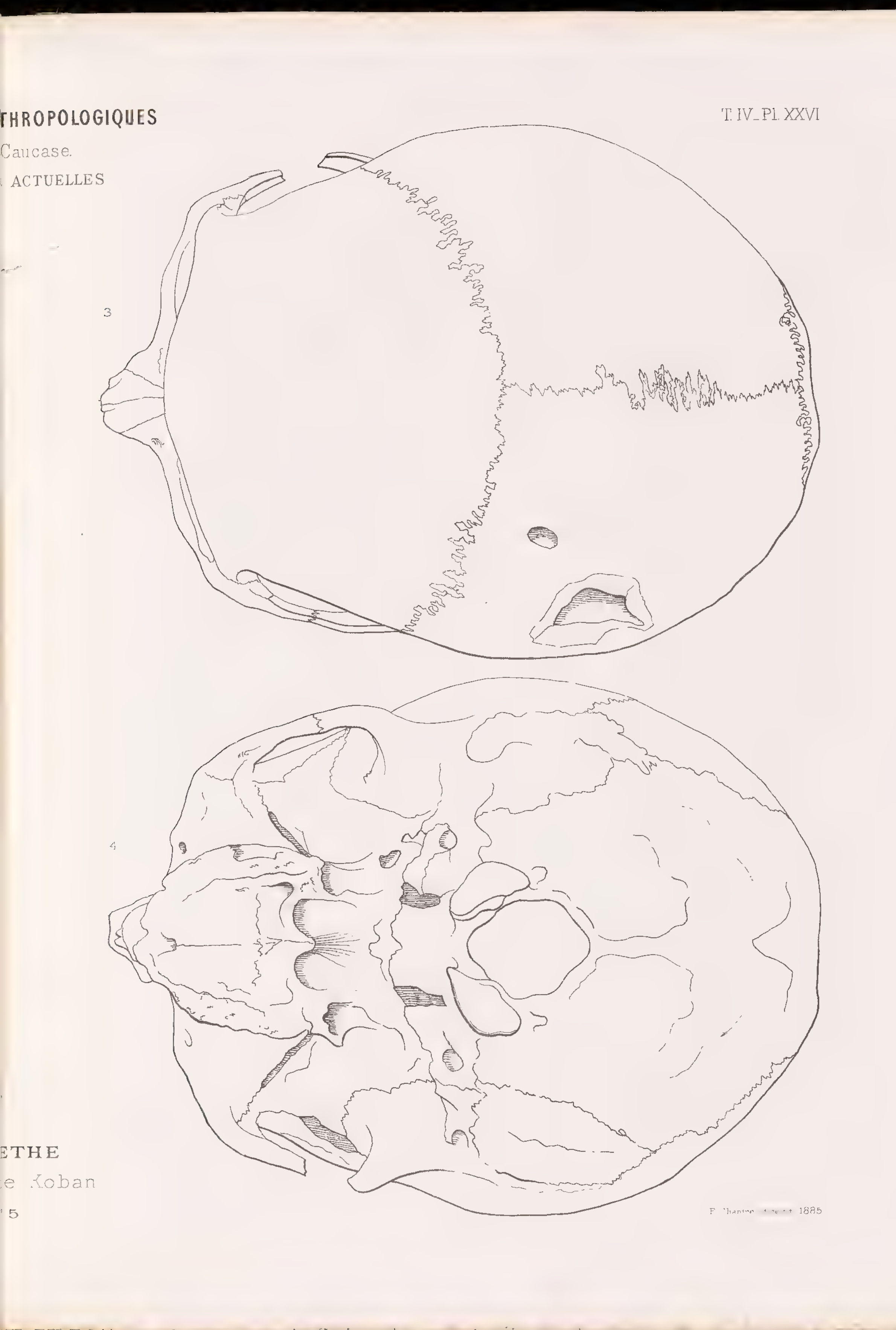
POPULATION

2

OSSE

Grotte

N°



ETHE
e Koban
5

F. Chantre ... 1885

RECHERCHES AN

dans le

POPULATIONS



Lith. A. Roux rue Centrale 21 Lyon

OSS

Grotte

N°

3



4



ETHE
Koban
6

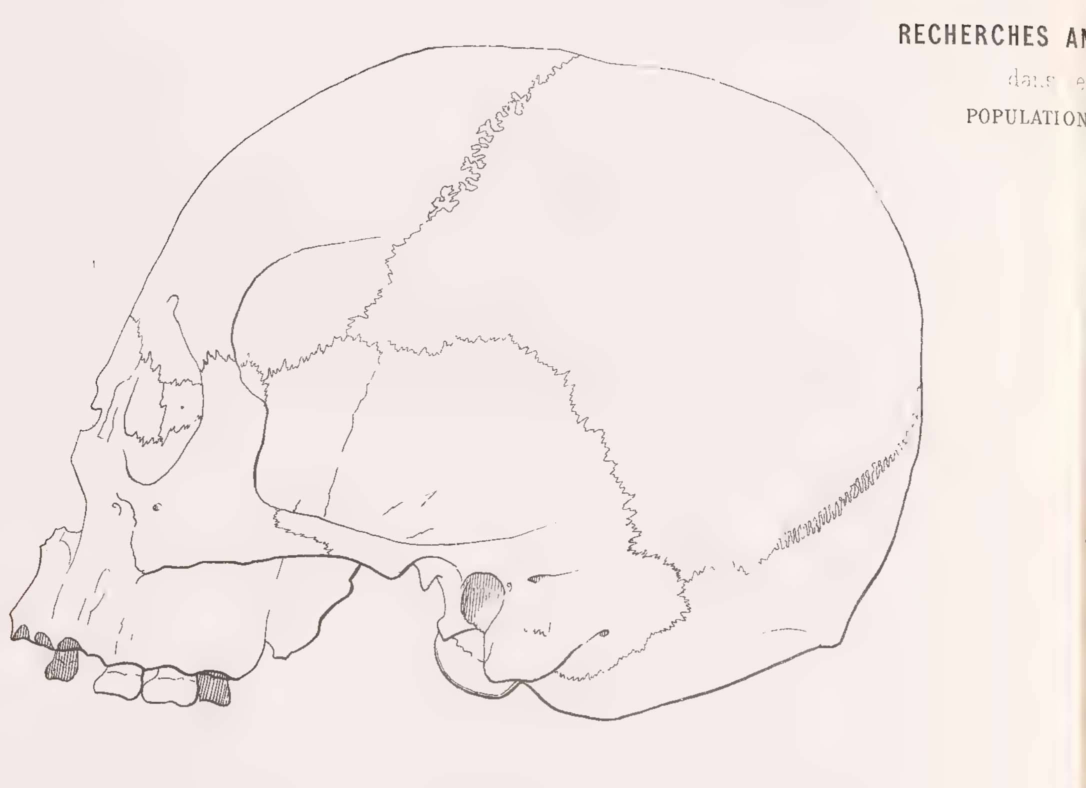
E. Chantre delin. 1885

RECHERCHES AN

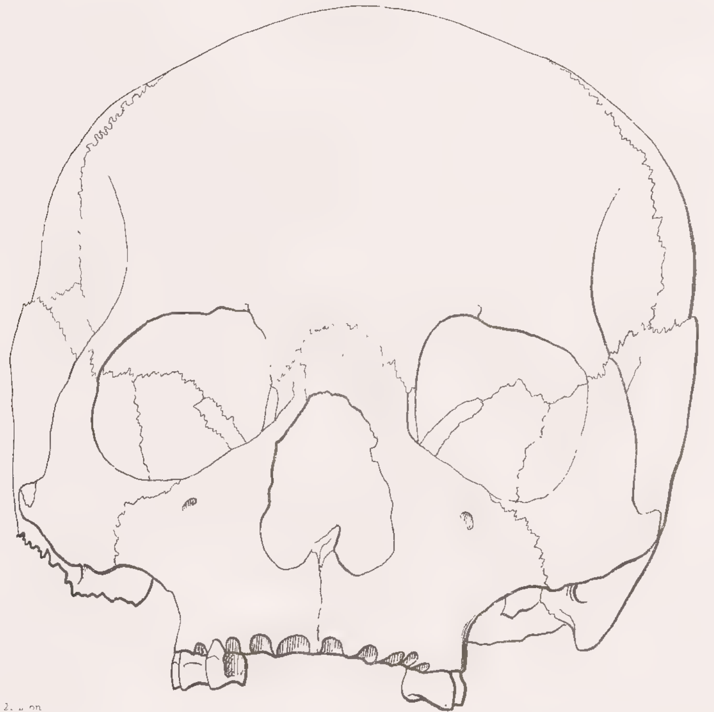
dans e

POPULATION

1



2



OSS

N

Imp. ... Centrale ...

ETHE

° 7

RECHERCHES AN

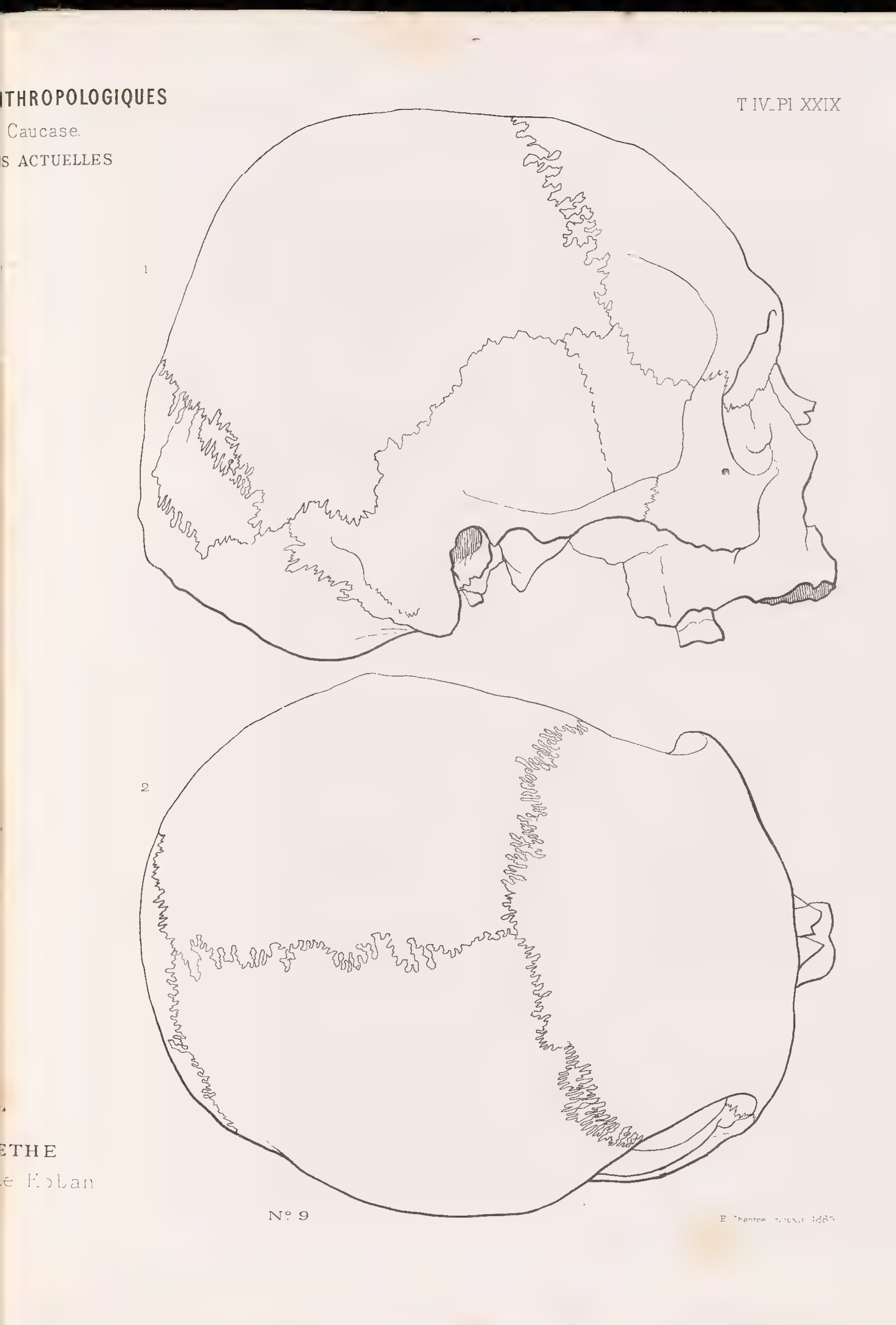
dans le

POPULATION



OSSE

Grotte d



ETHE

N° 9



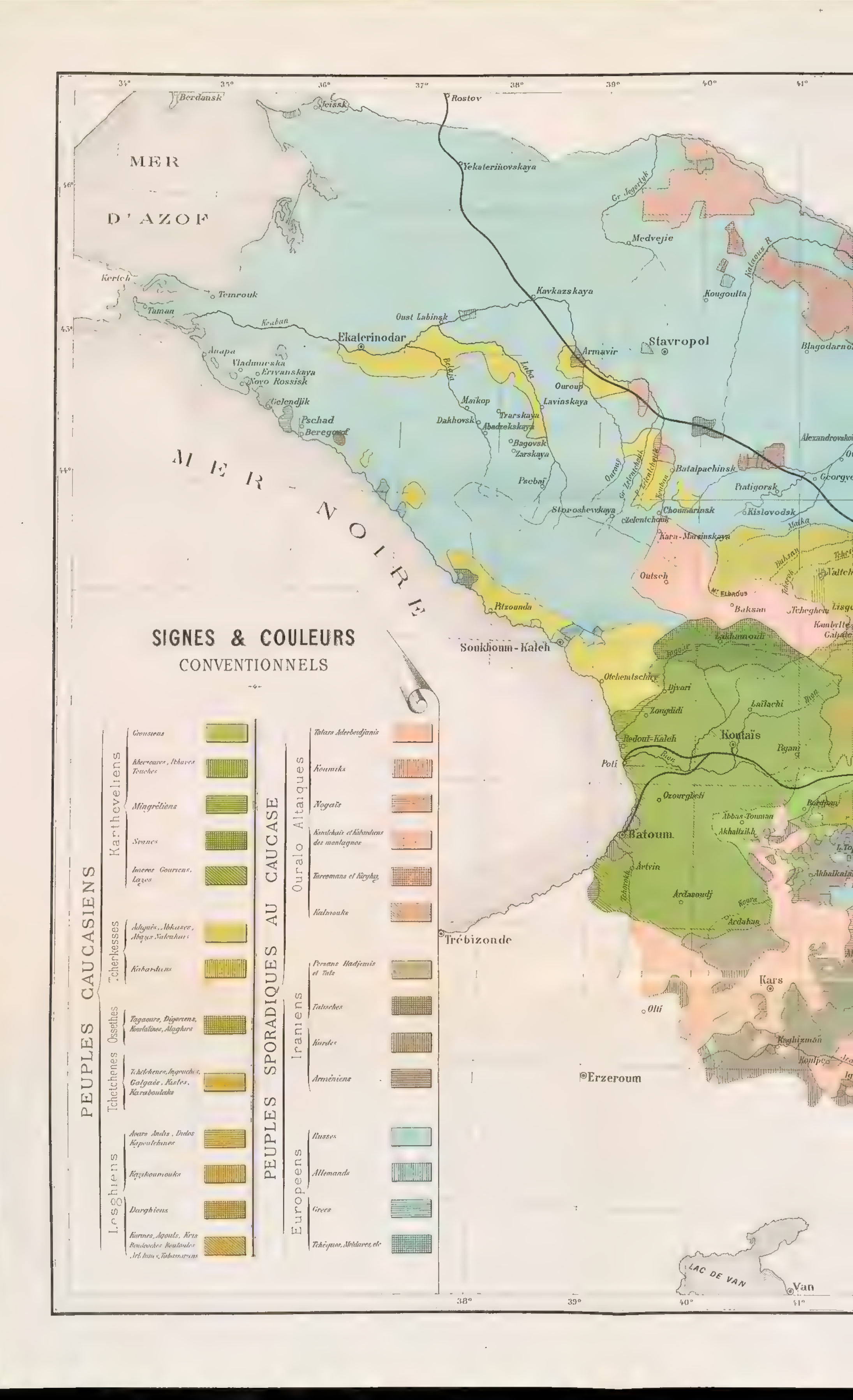


Karatchaïs du Haut-Tchegem



KIRGHIZ DE LA KOUMA SUPÉRIEURE


Méridien de Paris
45°
46°
47°
48°
46°
45°
44°
CARTE ETHNOLOGIQUE
DU CAUCASE
dressée d'après les Travaux
de MM. SEIDLITZ. KOMAROFF, von ERCKERT & Ernest CHANTRE
LYON 1887
Bransk
Terek
Aksaï
MER


MER D'AZOF
MER NOIRE
Berdansk
Rostov
Yekaterinovskaya
Medvejie
Kertch
Temrouk
Taman
Kouban
Kavkazskaya
Oust Labinsk
Ekaterinodar
Stavropol
Armavir
Anapa
Novo Rossisk
Guelendjik
Pschad
Maikop
Dakhovsk
Pitzounda
Soukhoum-Kaleh
Otchemtschiry
Redout-Kaleh
Poti
Koutaïs
Ozourgheti
Batoum
Artvin
Ardahan
Kars
Olti
Erzeroum
Trébizonde
Kislovodsk
Piatigorsk
Batalpachinsk
Baksan
Lac de Van
Van
SIGNES & COULEURS
CONVENTIONNELS
PEUPLES CAUCASIENS
Karthevelіens
Grousiens
Khevsoures, Pchaves, Touches
Mingréliens
Svanes
Imeres Gouriens, Lazes
Tcherkesses
Adigués, Abkases, Abazes Natoukaïs
Kabardiens
Ossethes
Tagaours, Digoriens, Kourtatines, Alaghirs
Tchetchenes
Tchétchènes, Ingouches, Galgaès, Kistes, Karaboulaks
Lesghiens
Avars Andis, Didos Kapoutchines
Kazikoumouks
Darghiens
Kurines, Agouls, Krits Boudouches Routoules Artchines, Tabassarans
PEUPLES SPORADIQUES AU CAUCASE
Ouralo Altaiques
Tatars Aderbeidjanis
Koumiks
Nogaïs
Karatchaïs et Kabardiens des montagnes
Turcomans et Kirghiz
Kalmouks
Iraniens
Persans Hadjemis et Tats
Talusches
Kurdes
Arméniens
Européens
Russes
Allemands
Grecs
Tchèques, Moldaves, etc



CARTE ETHNOLOGIQUE
DU CAUCASE
dressée d'apres les Travaux
de MM. SEIDLITZ, KOMAROFF, von ERCKERT & Ernest CHANTRE
LYON 1887
MER CASPIENNE
Meridien de Paris
Vladikavkaz
Temir-Khan-Choura
Tiflis
Elisavetpol
Bakou
Erivan
Bayazid
Nakhitchevan
Lenkoran
Derbent
Petrovsk
Mosdok
Kizlar
Grosny
Chemakha
Chouchа
Echelle 1/2 200 000
Tabriz



PUBLICATIONS DE M. ERNEST CHANTRE

NOTES SUR DES CAVERNES A OSSEMENTS ET A SILEX TAILLÉS DU NORD DU DAUPHINÉ (PÉRIODE QUATERNAIRE). *Bull. Soc géol. de France.* 1855.

L'AGE DE LA PIERRE (ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LE NORD DU DAUPHINÉ ET LES ENVIRONS DE LYON). Lyon, 1867. 1 vol. in-4 avec 15 planches.

FOYERS-SÉPULTURES NÉOLITHIQUES (NOUVELLES ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES). In-4, avec 2 planches. Lyon, 1868.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE J.-J. FOURNET, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, correspondant de l'Institut. Lyon, 1870.

L'AGE DU BRONZE DANS LE BASSIN DU RHONE ET PASSAGE DE L'AGE DU BRONZE AU PREMIER AGE DU FER. In-8 avec planches (extrait du *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bologne*, 1871).

DÉCOUVERTE D'UN TRÉSOR DE L'AGE DU BRONZE, A RÉALON (HAUTES-ALPES). In-8, avec 3 planches. Annecy, 1872.

NOTE SUR LA FAUNE DU LEHM DE SAINT-GERMAIN AU MONT-D'OR (RHONE) **ET SUR L'ENSEMBLE DE LA FAUNE QUATERNAIRE** *(Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 23 décembre 1873).*

ÉTUDES PALÉONTOLOGIQUES DANS LE BASSIN DU RHONE (PÉRIODE QUATERNAIRE), par MM. le Dr LORTET et E. CHANTRE *(Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon* In-4, t. I, avec 15 planches. Lyon, 1873 et 1874).

LES FAUNES MAMMALOGIQUES TERTIAIRES ET QUATERNAIRES DU BASSIN DU RHONE *(Compte rendu de la deuxième session de l'Association française pour l'avancement des sciences.* Lyon, 1874).

CARTE ARCHÉOLOGIQUE D'UNE PARTIE DU BASSIN DU RHONE, POUR LES TEMPS PRÉHISTORIQUES A L'ÉCHELLE DE $\frac{1}{864000}$. Lyon, 1874.

L'AGE DE LA PIERRE ET L'AGE DU BRONZE EN TROADE ET EN GRÈCE. In-8. Lyon, 1874.

SUR L'AGE DU BRONZE ET LE PREMIER AGE DU FER EN FRANCE *(Compte rendu du Congrès de Stockholm*, 1874).

RAPPORT AU CONGRÈS DE STOCKHOLM SUR UNE LÉGENDE INTERNATIONALE POUR LES CARTES PRÉHISTORIQUES *(Compte rendu du Congrès*, 1874).

LES PALAFITTES OU CONSTRUCTIONS LACUSTRES DU LAC DE PALADRU, PRÈS VOIRON (ISÈRE). In-4 et un album in-folio de 14 planches. Chambéry et Grenoble, 1874.

LE MÊME. Deuxième édition, in-folio et in-8. Lyon, 1874.

AGE DU BRONZE (ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LE BASSIN DU RHONE, RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE LA MÉTALLURGIE EN FRANCE), 3 vol. in-4 avec 3 cartes en chromo et un album de 80 planches in-folio. Lyon, 1875–76.

CARACTÈRES DES AGES DU BRONZE ET DU FER DE LA FRANCE *(Compte rendu du Congrès international d'anthropologie de Buda-Pesth*, 1876).

LÉGENDE INTERNATIONALE DÉFINITIVEMENT ADOPTÉE POUR LES COURS D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE *(Matériaux*, 1876).

OBSERVATIONS SUR LES SÉRIES PRÉHISTORIQUES DE QUELQUES MUSÉES AUTRICHIENS *(Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme.* Toulouse, 1876).

COMPTE RENDU DE L'EXPOSITION PRÉHISTORIQUE DE BUDA-PESTH EN AOUT 1876 *(Matériaux*, 1877).

LES NÉCROPOLES DU PREMIER AGE DU FER DES ALPES FRANÇAISES *(Matériaux*, 1878).

MONOGRAPHIE DES MASTODONTES DU BASSIN DU RHONE, par MM. LORTET et CHANTRE *(Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.* In-4, t. II, avec 17 planches. Lyon, 1879).

NOTES ANTHROPOLOGIQUES. DE L'ORIGINE ORIENTALE DE LA MÉTALLURGIE. In-8, avec planches. Lyon, 1879.

NOTES ANTHROPOLOGIQUES. RELATIONS ENTRE LES SISTRES BOUDDHIQUES ET CERTAINS OBJETS LACUSTRES DE L'AGE DU BRONZE. In-8. Lyon, 1879.

AGE DU FER (ÉTUDES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LE BASSIN DU RHONE, NÉCROPOLES ET TUMULUS). 1 vol. in-4 avec un album in-folio de 52 planches. Lyon, 1880.

MONOGRAPHIE GÉOLOGIQUE DES ANCIENS GLACIERS ET DU TERRAIN ERRATIQUE DE LA PARTIE MOYENNE DU BASSIN DU RHONE, par M. A. FALSAN et E. CHANTRE. 2 volumes in-8° avec un atlas de 6 feuilles au $\frac{1}{80.000}$. Lyon, 1875-1880.

L'AGE DU BRONZE EN ITALIE (*Communication au Congrès de Reims*, 1880).

OBSERVATIONS SUR UN CRANE GREC PRÉSENTANT LA DÉFORMATION FRONTO-BREGMATIQUE *(Communication au Congrès de Reims*, 1880).

L'AGE DU BRONZE AU CAUCASE ET DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE *(Matériaux*, 1880).

LES NÉCROPOLES DU PREMIER AGE DU FER RENFERMANT DES CRANES MACROCÉPHALES *(Communication au Congrès de Lisbonne*, 1880).

OBSERVATIONS SUR L'AGE DES NÉCROPOLES PRÉHISTORIQUES DE LA CHAINE CENTRALE DU CAUCASE *(Communication au Congrès de Lisbonne*, 1880).

NOTES ANTHROPOLOGIQUES. RECHERCHES PALÉOETHNOLOGIQUES DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET SPÉCIALEMENT AU CAUCASE ET EN CRIMÉE. In-8 de 27 pages avec 12 planches. Lyon, Georg, 1881.

NÉCROPOLES PRÉHISTORIQUES DU CAUCASE RENFERMANT DES CRANES MACROCÉPHALES *(Matériaux*, 1881).

LA NÉCROPOLE DE KOBAN, EN OSSÉTHIE, CAUCASE *(Matériaux*, 1882).

APERÇU SUR LES CARACTÈRES ETHNIQUES DES ANSARIÉS ET DES KURDES (Communication à la Société d'anthropologie de Lyon *Bulletin*, t. Ier, fasc. 2, 1882).

L'AGE DE LA PIERRE ET L'AGE DU BRONZE DANS L'ASIE OCCIDENTALE (*Bull. Soc. anth. Lyon*, t. Ier, fasc. 2, 1882).

APERÇU SUR LES CARACTÈRES CÉPHALOMÉTRIQUES DES OSSÈTHES *(Bull. Soc. anth. Lyon*, t. II, fasc. 1, 1883).

USTENSILES EN SILEX ACTUELLEMENT EN USAGE EN ROUMANIE *(Bull Soc. anth. Lyon*, t. II, fasc. 1, 1883).

VISITE AU MUSÉE D'ANTIQUITÉS DE BOLOGNE *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t. II, fasc. 1, 1883).

OBSERVATIONS ANTHROPOMÉTRIQUES SUR CINQ ZOULOUS DE PASSAGE A LYON *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t II, fasc. 1, 1883).

DÉFORMATION ARTIFICIELLE DU CRANE AU CAUCASE *(Bull. Soc. anthr. Lyon*, t. II, fasc. 2, 1883).

RAPPORT SUR UNE MISSION SCIENTIFIQUE DANS L'ASIE OCCIDENTALE ET SPÉCIALEMENT DANS LES RÉGIONS DE L'ARARAT ET DU CAUCASE (*Archives des Missions scientifiques*, 3e sér., t. X, 1883).

ÉTUDE SUR QUELQUES NÉCROPOLES HALLSTATTIENNES DE L'ITALIE ET DE L'AUTRICHE (*Matériaux*, 3e sér., t. Ier, 1884).

LES NÉCROPOLES GRÉCO-ROMAINES DU NORD DU CAUCASE (*Bull. Soc. anthr. Lyon*, t. III, fasc. 1, 1884).

LES NÉCROPOLES HALLSTATTIENNES DU CAUCASE (Communication à l'Association française pour l'avancement des sciences, *Congrès de Blois*, 1884).

NOTE SUR LA DISPOSITION DES MATÉRIAUX MORAINIQUES DES ENVIRONS DE LYON ET SUR LA PRÉTENDUE FAUNE PRÉGLACIAIRE DE SATHONAY *(Matériaux*, 3e sér., t. II, 188).

LES MENHIRS DU CHAMP DE LA JUSTICE OU ALIGNEMENT DE SAINT-PANTALÉON, PRÈS AUTUN (SAONE-ET-LOIRE) *(Matériaux*, 1885).

LES DOLMENS DU CAUCASE *(Matériaux*, 1885).

UN NOUVEAU GISEMENT CHELLÉEN DANS LA DROME (Communication à l'Association française, *Congrès de Grenoble*, 1885).

LE DAUPHINÉ PRÉHISTORIQUE (*Congrès de Grenoble*, 1885). Avec une carte en chromo.

FOUILLES DANS LA GROTTE DE GIGNY, PRÈS DE SAINT-AMOUR, (JURA) *(Congrès de Grenoble*, 1885).

FOUILLES DANS LES TUMULUS DU DAUPHINÉ *(Congrès de Grenoble).*

NOUVELLES DÉCOUVERTES DANS LES PALAFITTES DU LAC DE PALADRU (ISÈRE) *(Congrès de Grenoble*, 1885).

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4